

LA
MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES

PAR

CURER HILL (Charlotte Brontë).

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE ET DE L'ÉCOLE DE LA BIBLIOTHÈQUE

TOME PREMIER.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
KIESSLING, SCHNÉE ET C^{ie}, ÉDITEURS,
RUE VILLA-HERMOSA, 4.

1853

87.2.

La Maîtresse d'anglais

Charlotte Brontë



Kiessling, Schnée et Cie, Bruxelles et Leipzig, 1855

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Tome premier

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

Tome deuxième

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Chapitre 18](#)
[Chapitre 19](#)
[Chapitre 20](#)
[Chapitre 21](#)
[Chapitre 22](#)

Tome troisième

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre 23](#)
[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Chapitre 28](#)
[Chapitre 29](#)
[Chapitre 30](#)
[Chapitre 31](#)
[Chapitre 32](#)
[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39 — Épilogue](#)

LA

MAÎTRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES.

I

Une enfance heureuse devient la source de nos sentiments les plus purs et de nos souvenirs les plus délicieux, dont le charme s'accroît encore à mesure que nous avançons en âge. Dans les diverses expériences de la vie, dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, soit qu'une espérance brille à nos yeux, soit qu'elle disparaisse de notre ciel, soit qu'un succès couronne nos ambitieux désirs, soit qu'un échec mortifie notre amour-propre, — quand une affection nouvelle ranime les sympathies du cœur, quand nous perdons un ami qui nous délaisse ou une illusion qui s'envole, il est doux de pouvoir évoquer les figures familières et tendres du foyer domestique, celles dont le sourire encouragea nos premiers plaisirs et dont les caresses

séchèrent nos premières larmes. Ce bonheur dans le passé me manque presque entièrement. Orpheline dès le berceau, je n'eus pas même un frère ni une sœur pour les associer à mes jeux. Des parents éloignés m'avaient recueillie, par charité probablement... Ah ! qu'il y a loin du toit le plus hospitalier à la maison paternelle !

J'eus du moins une bonne marraine, et le temps que j'allais passer chaque année chez elle est encore mon plus riant souvenir.

Ma marraine habitait une jolie maison à Olney, ancienne et paisible ville où l'on aurait pu croire à l'éternité du dimanche, tant il s'y faisait peu de bruit, tant toutes choses y avaient un air de calme, de propreté et de contentement. Ma marraine s'appelait mistress Graham. Son mari, qui avait exercé la profession de médecin, était mort jeune, et il l'avait laissée veuve avec un fils unique. Mistress Graham, à l'époque dont je parle, était belle encore, de taille imposante, plus brune qu'on ne l'est généralement sous le ciel de l'Angleterre. J'entendais regretter qu'elle n'eut pas transmis son teint méridional et ses grands yeux noirs à son fils, dont le regard bleu et velouté ne manquait pas d'expression, mais dont les cheveux, qui frisaient naturellement, étaient d'une nuance si aventurée, que les amis de la maison attendaient, pour la caractériser, le reflet d'un rayon de soleil. Alors on l'appelait l'enfant aux cheveux d'or. Le jeune Graham jouissait comme sa mère de la santé la plus florissante ; comme elle, il promettait d'être un jour d'une haute taille.

Le cours du temps chez ma marraine ressemblait pour moi au cours d'une rivière qui déroule sa nappe limpide au milieu d'une plaine à peine ondulée. C'était un bonheur calme et un peu monotone ; mais je n'éprouvais le besoin d'aucune distraction ; j'appréhendais même tout changement, car j'avais de bonne heure connu la souffrance.

Un jour mistress Graham reçut une lettre dont le contenu parut lui causer beaucoup de surprise et quelque souci. Croyant d'abord que la lettre venait de mes tuteurs, je m'attendais à une communication fâcheuse, peut-être à un ordre de départ précipité ; mais ma marraine ne me dit rien ; le nuage n'avait fait que passer sur son front ; je me rassurai.

Le lendemain, à mon retour d'une longue promenade, je remarquai dans la chambre où je couchais un changement fort inattendu. À côté de mon lit,

dans la grande alcôve, se trouvait un petit lit tout blanc ; près de ma grande commode en acajou, figurait pour la première fois une petite commode en bois de rose.

En descendant pour dîner, j'eus l'explication du mystère ; j'allais avoir pour compagne l'enfant d'un parent éloigné de mistress Graham, une petite fille qui venait de perdre sa mère ; mais, à ce que ma marraine donnait à entendre, cette perte n'était pas aussi grande qu'on aurait pu se l'imaginer. Si mistress Home, ainsi se nommait la défunte, passait pour une très-jolie femme, on la citait également pour son étourderie et son insouciance. Elle s'occupait fort peu de sa fille et rendait son mari malheureux. Une séparation volontaire s'en était suivie, et peu de temps après, mistress Home avait attrapé, au sortir d'un bal, la fluxion de poitrine qui l'avait enlevée. M. Home, homme d'une grande sensibilité, frappé par la soudaineté de cette mort, ne pouvait se persuader qu'il en était complètement innocent. Il se reprochait d'avoir au moins manqué d'indulgence, et il s'affectait tellement de cette idée que sa santé s'altérait de plus en plus. Les médecins avaient fini par lui conseiller un voyage sur le continent ; décidé à partir, il pria mistress Graham de se charger de sa fille pendant son absence.

— S'il plaît à Dieu, ajouta ma marraine, l'enfant ne ressemblera pas à sa mère, la femme la plus nulle et la plus frivole qu'un homme doué de quelque sens commun puisse avoir la faiblesse d'épouser. M. Home est un homme sensé, à part ce mariage ; il a de la fortune et consacre ses loisirs à la science. J'avoue qu'il s'occupait peut-être plus de ses expériences de chimie et de physique qu'il ne fallait pour plaire à une jeune femme. Il tient cette manie d'un oncle maternel, membre de l'Institut de France, car il a des parents sur le continent. Ces parents appartiennent à l'aristocratie ; double origine écossaise et française en fait, du reste, un homme à part.

Le temps était affreux ce soir-là ; il fallut se contenter d'envoyer le domestique à la diligence, qui devait arriver à neuf heures du soir. Nous étions assises dans le salon, ma marraine et moi. Son fils, John Graham, était allé passer quelques jours chez un camarade de collège à la campagne ; ma marraine lisait le journal ; je cousais ; la pluie battait les carreaux ; le vent gémissait dans la cheminée.

— Pauvre petite ! s'écriait de temps en temps ma marraine, quel temps affreux ! Que ne donnerais-je pas pour la voir ici saine et sauve !

Un peu avant dix heures la sonnette de la rue annonça enfin le retour du domestique. Je courus au vestibule, où l'on venait de déposer une malle et quelques cartons. À côté de la malle se tenait une bonne élégante, et au pied de l'escalier le domestique, avec un paquet enveloppé dans un châle entre ses bras.

— C'est l'enfant ? lui demandai-je.

— Oui, mademoiselle.

Je voulus ouvrir le châle pour regarder la nouvelle arrivée, mais elle se retourna en se serrant contre l'épaule du domestique.

— Mettez-moi à terre, s'il vous plaît, dit une petite voix ; débarrassez-moi de ce châle.

Et la frêle créature, impatiente de se dégager de son enveloppe, ôta elle-même l'épingle ; mais le châle était trop lourd pour être manié par ses mains mignonnes.

— Prenez donc le châle, Henriette !

Henriette était le nom de la bonne.

Cela dit, elle entra au salon.

— Approchez, chère petite ! s'écria ma marraine. Vous devez avoir bien froid. Chauffez-vous, chauffez-vous vite.

L'enfant se hâta d'approcher. C'était une charmante miniature. Assise sur les genoux de ma marraine, on l'aurait prise, surtout aux boucles soyeuses de ses cheveux, pour une poupée de cire.

— Et comment vous nomme-t-on, mon bijou ?

— Missy^[1].

— Mais ce n'est pas votre seul nom ?

— Papa m'appelle Polly^[2].

— Eh bien ! Polly, êtes-vous contente de venir habiter avec nous ?

— Pas pour toujours, mais jusqu'au retour de papa, puisqu'il est parti pour faire un long voyage, ajouta-t-elle en hochant tristement la tête. Les médecins le lui ont ordonné pour sa santé.

Les yeux de Polly se remplirent de larmes ; elle retira ses petites mains des mains de ma marraine et fit un mouvement pour descendre de ses genoux.

— Je vous en prie, laissez-moi m’asseoir sur un tabouret.

Ma marraine se donna garde de la contrarier.

Polly prit un tabouret et le porta dans un coin rempli d’ombre où elle s’assit. Mistress Graham me dit tout bas de la laisser faire. Je la regardai du coin de l’œil ; elle appuya son petit coude sur son petit genou, tira de sa poche un véritable mouchoir de poupée, et je l’entendis pleurer tout bas.

— Peut-on sonner pour appeler Henriette ? demanda bientôt la petite voix.

Je sonnai ; Henriette arriva.

— Henriette, il doit être temps de me coucher, lui dit sa petite maîtresse. Savez-vous où est mon lit ?

Henriette fit un signe affirmatif.

— Couchez-vous dans ma chambre, Henriette ?

— Non, missy, répondit la bonne. Votre lit est dans la chambre de cette demoiselle.

Polly ne quitta pas encore son tabouret ; ses regards se fixèrent sur moi. Après quelques instants d’observation silencieuse et de réflexion, elle sortit de son coin.

— Je vous souhaite le bonsoir, madame, dit-elle à mistress Graham...

Et elle passa muette devant moi.

— Bonsoir, Polly, lui dis-je.

— Pourquoi nous dire bonsoir ? Nous couchons dans la même chambre, fut sa réplique.

Et elle disparut du salon. Nous entendîmes Henriette lui proposer de la prendre à bras pour monter l’escalier.

— C’est inutile, répondit-elle.

Et son petit pied s’évertua à gravir les marches.

En allant me coucher une heure après, je trouvai Polly tout éveillée encore. Elle avait disposé ses oreillers de manière à se tenir assise dans son lit. Ses deux mains, placées l'une dans l'autre, reposaient sur la couverture avec un air de gravité calme vraiment singulier dans un si jeune enfant. Je m'abstins d'abord de lui parler ; mais au moment d'éteindre la lumière, je lui conseillai de se coucher tout à fait.

— Tout à l'heure, fut sa réponse.

— Mais vous allez vous refroidir, missy.

Elle prit son petit châle, placé sur la chaise à côté du lit, en couvrit ses épaules et resta assise. Je la laissai faire ce qui lui plaisait ; mais, prêtant l'oreille, j'entendis qu'elle pleurait encore, de manière à faire le moins de bruit possible. Le lendemain, Henriette en l'habillant lui annonça qu'elle devait la quitter pour quelques jours. Sa famille habitait le voisinage ; elle avait obtenu de M. Home la permission d'aller la voir.

— Cette demoiselle vous habillera en mon absence.

— Non ; je m'habillerai toute seule.

Mon rôle devenait naturellement passif. En entrant dans la salle à manger à l'heure du déjeuner, je trouvai Polly assise à côté de mistress Graham, avec une tasse de lait devant elle et une rôtie à la main... mais la main ne quittait pas la nappe.

— Comment ferons-nous pour consoler miss Polly de l'absence de son papa ? dit ma marraine.

— Oh ! jamais je ne me consolerais, madame.

— Elle ne mange pas, dit à part mistress Graham. Je vois à ses yeux qu'elle n'a pas dormi. Tant qu'elle n'aura pas pris du goût pour quelqu'un ici, cela ira mal.

Quelques jours s'écoulèrent, et ce goût ne lui venait pas. On ne pouvait la dire méchante ni capricieuse, mais jamais exilé ne porta plus lisiblement écrits sur son front les signes du mal du pays. Elle vivait au milieu de nous, mais son âme était ailleurs. Souvent nous la cherchions partout, et quand on finissait par la découvrir blottie dans un trou de souris, sa jolie tête était toujours appuyée ou cachée dans ses mains. Plusieurs fois sous un doux rayon de lune, je la vis agenouillée dans son lit, priant avec la ferveur d'une

petite sainte. Rarement j’entendais ses prières, car elle les murmurait tout bas et ne les articulait même pas ; mais le mot papa, dans le peu que je distinguais, revenait aussi souvent que celui de Dieu.

Une si grande douleur, une mélancolie si profonde dans un être si frêle, nous inquiétaient fort, ma marraine et moi. La pauvre enfant ne se familiarisait avec aucune de nous et ne voulait pas être consolée. Cependant le jeune Graham revint. C’était un magnifique garçon de quinze ans, bruyant comme un enfant gâté ; sa première apparition parut faire peur à Polly, en ce moment perchée sur une grande chaise à côté d’une table à ouvrage et occupée à se broder un mouchoir.

— Eh ! quoi, maman, dit-il, vous ne me présentez pas à miss Home ! Dois-je donc me présenter moi-même ?

Et sans attendre la réponse de sa mère :

— Excusez-moi, miss Home, si j’use de cette liberté. Disposez en toutes choses de John Graham.

Polly le regarda de son air le plus sérieux, et elle descendit avec dignité de son perchoir pour lui faire une gracieuse révérence.

— Oh ! comme elle est mignonne, maman ! s’écria John Graham.

Et, sans plus de façon, il l’enleva, comme un géant eût fait d’un pygmée, sur la paume de sa main, pour la considérer de plus près. La plaçant ensuite au-dessus de sa tête, il lui dit de se regarder dans la glace, ce qui ne pouvait manquer, selon lui, de la faire beaucoup rire.

— Mettez-moi à terre, monsieur ! s’écria Polly d’un ton de dignité blessée. Me prenez-vous pour une poupée ?

Malgré ce grave manquement aux lois de l’étiquette, Graham devait être plus heureux que nous. Il attira l’attention de la petite en fouillant dans son pupitre rempli de papiers de toutes sortes, de plumes, de cire à cacheter, de canifs et d’un grand nombre d’images et d’estampes, ramassées de côté et d’autre. Pendant ce remue-ménage, une gravure représentant un enfant qui jouait avec un épagneul de la race appelée Blenheim, tomba à terre.

Polly ramassa la gravure :

— Ah ! le joli chien !

— Voulez-vous l’avoir ?

— Non, dit-elle après un moment d'hésitation.

— Savez-vous ce que j'en ferai, si vous le refusez ?...

— Ce que vous voudrez.

— J'en ferai des allumettes de papier pour la lampe.

Et Graham prit des ciseaux dans le panier à ouvrage de sa mère, pour exécuter cette menace.

— Pauvre petit chien ! dit Polly.

— Le voulez-vous ? Il en est temps encore.

— Eh bien ! oui, je le veux.

— Mais il me faut quelque chose en retour, un seul baiser. Je veux que vous soyez ma petite sœur.

— Gardez votre chien.

— Non, le voilà pour rien.

— Merci, merci, M. Graham !

Et elle prit la gravure avec reconnaissance.

Ce début, près de Polly était heureux. Le grand garçon et la petite fille devinrent les meilleurs amis du monde ; je ne sais lequel des deux témoignait le plus de sollicitude pour le bien-être de l'autre. Le plus grand bonheur pour Polly était de rester assise aux genoux de Graham sur un tabouret, et de l'entendre raconter tout ce qui lui arrivait au collège. Bientôt elle sut par cœur tous les noms de ses camarades. Il suffisait qu'il lui décrivît une seule fois leur caractère et leur extérieur, pour qu'elle ne les oubliât plus ; jamais elle ne les confondait entre eux. Pendant des soirées entières, elle s'entretenait avec lui de personnes qu'elle n'avait jamais vues. S'associant aux antipathies de Graham, elle avait fini par prendre en grippe un pauvre maître d'étude et par le contrefaire d'après ce qu'il lui en avait dit ; mistress Graham jugea même à propos de défendre cette malicieuse parodie, malgré le plaisir qu'elle éprouvait à voir s'épanouir le front de Polly.

L'amitié des enfants (le plus grand n'était pas le moins enfant des deux) avait bien ses nuages. Les querelles, heureusement, rares, prenaient parfois un caractère sérieux ; Polly mettait dans les moindres choses un sentiment

profond, passionné, peu en rapport avec son âge et sa frêle personne. J'en citerai un exemple ou deux seulement, car nous retrouverons plus tard mademoiselle Pauline Home. Un jour, c'était l'anniversaire de la naissance de Graham, plusieurs de ses camarades vinrent passer la journée avec lui. Après dîner, la bande joyeuse resta dans la salle à manger, où elle ne tarda pas à faire un assez beau vacarme. En traversant le vestibule, je trouvai Polly assise sur la dernière marche de l'escalier, les yeux fixés sur les panneaux de la porte de la salle à manger, panneaux luisants qui reflétaient en ce moment la clarté de la lampe dudit vestibule. Le front de la petite semblait tout soucieux.

— À quoi pensez-vous donc, Polly ?

— Je voudrais que cette porte fût de verre, dit-elle.

— Qui vous empêche d'entrer ? Vous verrez encore mieux ce qu'ils font.

— Je n'ose pas. Me le conseillez-vous ?

— Pourquoi pas ?

Elle se hasarda à frapper ou plutôt à gratter à la porte. Comme on ne semblait guère pouvoir l'entendre au milieu du bruit que faisaient ces messieurs, je frappai pour elle beaucoup plus fort.

Graham ouvrit ou plutôt il entre-bâilla la porte et allongea la tête. Il était fort animé par le jeu.

— Qu'est ce qu'il y a ? Ah ! c'est vous ! Que venez-vous faire ici ? N'est-ce pas que c'est une jolie poupée, messieurs, jolie à mettre sous globe sur une cheminée ? Vite, Polly, sauvez-vous. Nous vous aurions bientôt cassé bras et jambes. Dites à maman et à miss Lucy de vous faire coucher de meilleure heure aujourd'hui.

Et la porte se referma doucement, mais hermétiquement.

Polly resta pétrifiée. Je me rapprochai d'elle.

— Il préfère ses camarades, dit-elle en soupirant. Jamais il ne m'a parlé ainsi.

J'essayai de la consoler ; je lui dis qu'une jeune personne comme elle ne pouvait s'aventurer au milieu d'écoliers tapageurs ; Graham la préférait très-certainement à tous ses camarades, mais ce jour là il appartenait à ces derniers. J'ajoutai quelques réflexions de philosophie banale et à la portée

de tous les âges ; mais, au premier mot, elle mit ses doigts dans ses oreilles et s'étendit de tout son long sur la natte placée au pied de l'escalier. Ni le domestique, ni la cuisinière, ni moi, nous ne pûmes la décider à quitter cette position, et plus d'une heure s'écoula avant qu'elle se levât de son plein gré.

Graham essaya de réparer le soir même le mal qu'il avait fait sans le vouloir, mais il trouva Polly changée en une véritable statuette de marbre. Toute la journée du lendemain, il en fut de même. Dès qu'il la regardait, ses yeux restaient fixés à terre, ses lèvres closes. À la fin elle lui pardonna, mais la leçon ne fut pas perdue pour elle. Un jour que je la priais de porter un livre à Graham, dans son cabinet d'études :

— J'attendrai qu'il en sorte, dit-elle fièrement ; il ne se plaindra pas deux fois d'avoir été dérangé par moi.

Un grand caractère peut être logé, on le voit, dans un petit corps.

Graham avait un poney favori sur lequel il se promenait souvent. Polly le regardait d'ordinaire partir, et elle épiait son retour, perchée sur sa grande chaise près de la croisée. Faire quelques tours de manège sur le dos du fringant petit coursier eût été le comble de son ambition, mais elle ne s'abaissait jamais à demander une faveur. Graham la laissa longtemps languir sans lui faire la proposition qu'elle attendait. Enfin, il s'en avisa, mais trop tard.

— Mon père m'achètera un poney, dit-elle, quand il reviendra. J'attendrai son retour pour monter à cheval.

Peu à peu, Polly s'était familiarisée avec moi. Je n'étais pas sa confidente, mais elle me communiquait une partie de ses réflexions.

— Savez-vous, miss Lucy, quel est, de toute la semaine, le jour où Graham est préférable ?

— C'est une question bien singulière, missy. N'est-il pas le même tous les jours ?

— Oh ! non. Il est bien différent le dimanche. Nous l'avons à nous toutes seules, ce jour-là. Il est si calme et si bon !

L'observation de Polly était assez fondée. Graham subissait l'influence du jour consacré à la religion, de ce jour qui n'a pas cessé d'être la trêve de Dieu. Ce jour-là, pour lui comme pour tant d'autres, était plein d'une douce

quiétude, et la soirée s'écoulait sereine entre toutes, près du foyer domestique. Ce jour-là, il prenait possession du sofa et appelait Polly auprès de lui.

Graham ne ressemblait pas à tous les garçons de son âge. Sous un extérieur enjoué, il y avait chez lui un fond sérieux ; il était déjà capable de ce qu'on peut appeler à tous les âges la contemplation ; il aimait la lecture, mais il avait des préférences caractéristiques pour certains livres, et ces préférences indiquaient toujours l'instinct de l'honnêteté et du beau. Rarement il commentait tout haut ce qu'il lisait, comme le font beaucoup d'enfant ; mais je le voyais souvent réfléchir après avoir fermé son livre.

Il prenait plaisir à faire chanter ou plutôt à faire réciter à Polly les hymnes qu'elle avait apprises dans la semaine. Polly avait peu de voix, mais cette voix avait un timbre musical. Elle accentuait son récitatif et y mettait tant d'âme, que l'élève surpassait le maître. Aussi Graham en était-il tout fier. Il faisait également lire la Bible à Polly, qui lisait fort bien. Joseph vendu par ses frères, la vocation de Samuel, Daniel dans la fosse aux lions, étaient ses épisodes favoris ; je ne me serais jamais lassée de les entendre lire par elle.

Graham lui avait fait don d'un grand livre à images qui faisait ses délices et parlait surtout à son imagination ; c'était un voyage autour du monde.

— Aimeriez-vous à voyager, miss Lucy ? me disait-elle un jour. Moi, je voudrais voir le grand mur de la Chine, et ces dames chinoises qui n'ont pas de pied plus grand que le mien. Alors il doit être presque aussi petit que celui de Candace.

C'était le nom de la poupée, ainsi baptisée par Graham, parce que sa figure un peu noire lui donnait, disait-il, le teint éthiopien.

— Se peut-il, miss Lucy, qu'on trouve dans la terre les ossements d'animaux plus gros que les éléphants ? Oh ! quand je serai grande, je voyagerai avec Graham et papa. Nous irons d'abord en Suisse, pour gravir le Mont-Blanc. Mais, attendez donc que je cherche dans le livre : il y a une bien plus haute montagne qu'on appelle le Kim... Kimborazo, c'est en Amérique. Je veux monter en haut du Kimborazo.

— Pauvre petit oiseau-mouche, pensé-je, qu'iriez-vous faire dans les régions où plane le condor ?

Dans la soirée même où Polly m'avait communiqué ces beaux projets, il arriva une lettre de son père qui la rappelait près de lui avec Henriette. Sa mauvaise santé l'avait décidé à se fixer tout à fait en France, dans sa famille maternelle. C'était au moins le prétexte dont il colorait son dégoût pour l'Angleterre.

La nuit qui précéda le départ, Polly ne dormit pas. Son lit était froid, disait-elle, elle ne pouvait le réchauffer ; je la pris dans le mien. Nous parlâmes longtemps et toujours de Graham, dont le sort l'inquiétait ; le fait est qu'elle avait fini par être sa petite fée protectrice.

— Dormez, mon enfant, lui dis-je enfin. Dormez.

Elle ferma les yeux. C'est tout ce qu'elle pouvait faire. Je regardai son joli visage éclairé par la lune ; on eût dit un ange entouré d'une auréole. Puisse la Providence lui aplanir les sentiers de la vie, et garantir ses pieds mignons des épines ; elle n'est pas faite pour lutter contre le malheur !

Le lendemain, il fallut se dire adieu. Graham avait plus d'une larme dans les yeux en embrassant sa petite sœur ; mademoiselle Pauline Home tremblait comme une feuille, mais elle ne pleurait pas. C'était se conduire en grande fille.

1. ↑ Diminutif de miss.

2. ↑ Diminutif de Pauline.

II

En quittant moi-même la ville d'Olney, quelques semaines après le départ de Polly, j'étais loin de penser que je disais un éternel adieu à ses maisons d'antique structure, à ses rues paisibles et silencieuses. Je retournais près des parents qui m'avaient recueillie en bas âge, et qui, aux yeux du monde, avaient rendu une famille à l'orpheline. Pourquoi ne pas laisser croire le bien à ce monde qui croit si aisément le mal ? Pourquoi ne pas laisser le lecteur supposer que j'étais heureuse de ce retour, et que les huit années que je passai encore au lieu où s'étaient déjà écoulées plusieurs années de ma vie, furent des années fortunées, durant lesquelles ma petite barque resta amarrée au rivage, bercée par les flots, caressée par les brises, et dorée par un doux soleil ? De combien de femmes et de pauvres filles l'existence est censée s'écouler ainsi ! Pourquoi n'aurais-je pas été du nombre ?

Ce bonheur, toutefois, si bonheur il y eut, devait avoir son terme, car un long cauchemar pèse ensuite sur ma mémoire. L'ouragan succéda au calme et souffla longtemps. Durant bien des jours et des nuits, il n'y eut pour moi ni soleil ni étoiles au ciel. Il fallut tout jeter par dessus bord pour alléger le navire : vain espoir, on ne le sauva pas ! La maison de ma marraine, m'eût peut-être offert un asile dans ce naufrage, mais je ne savais plus même ce qu'était devenue mistress Graham. Les uns la disaient à Londres, d'autres à Édimbourg, où son fils poursuivait ses études médicales. Le temps, d'ailleurs, avait amené pour elle des changements qui ne m'auraient pas permis de me mettre à sa charge sans manquer de délicatesse. La fortune modeste dont son mari lui avait laissé la jouissance pendant la minorité de son fils, avait été placée dans une entreprise par actions où elle s'évanouit

en grande partie ; je ne pouvais compter que sur moi-même. La nécessité suppléa à ce qui me manquait d'aplomb et d'activité naturelle. Il me fallut, comme tant d'autres, porter de bonne heure le deuil de mes idées d'indépendance, et lorsque miss Marchmont, vieille demoiselle de notre voisinage, me fit appeler près d'elle, je m'empressai d'obéir, dans l'espoir qu'elle m'assignerait une tâche proportionnée à mes forces. Miss Marchmont avait de la fortune et habitait une fort jolie résidence, ce qui ne la rendait pas plus heureuse. Couverte de rhumatismes, toute perclue des pieds et des mains, elle n'était pas descendue, depuis vingt années, d'un premier étage où son salon attenait à sa chambre à coucher. J'avais souvent entendu parler d'elle et de ses excentricités, mais je la voyais pour la première fois. De nombreuses rides sillonnaient son front ; ses cheveux étaient tout gris ; l'habitude de l'isolement et de la souffrance donnait à sa physionomie une expression morne et sévère. Son caractère ne pouvait manquer d'être irritable, exigeant. Une femme de chambre, ou plutôt une demoiselle de compagnie, qui lui donnait ses soins depuis plusieurs années, était sur le point de se marier ; et, comme on lui avait parlé de la position précaire où je me trouvais, elle avait songé à moi pour la remplacer. Avant d'aborder cette question, elle m'avait fait prendre le thé avec elle ; j'étais assise à côté de son feu.

— Ce n'est pas une existence commode, je vous en prévient, dit-elle ; j'exige beaucoup de soins ; vous aurez peu de liberté, peu de distraction ; vous n'avez pas, à ce que j'apprends, été assez heureuse, dans ces derniers temps au moins, pour appréhender beaucoup d'être pis.

Je réfléchis avant de répondre. Tout devait me sembler tolérable après ce que j'avais souffert ; mais j'avais beau me raisonner sur ce point, par une étrange fatalité, je ne pouvais me convaincre. Passer ma vie dans cet appartement, où je sentais déjà l'air me manquer ; devenir la garde-malade d'une paralytique, être en butte à son humeur naturellement sombre, quelle perspective pour la seconde moitié de ma jeunesse, dont la première moitié était si triste déjà ! Il fallait pourtant répondre, donner un autre prétexte.

— Je ne crains qu'une chose, lui dis-je, c'est d'être au-dessous d'une pareille tâche, de n'avoir pas la force...

— En effet, interrompit-elle, vous avez l'air bien délicat, bien frêle...

Je me regardai dans la glace ; il est certain qu'avec mes habits de deuil, mon teint pâle, mes joues creuses, j'avais presque l'air de relever de maladie ; mais le mal n'était qu'extérieur. Les sources de la vie restaient intactes.

— Avez-vous autre chose en vue ? ajouta miss Marchmont. Vous reste-t-il quelque ressource ?

— Aucune. Je n'ai rien en vue non plus ; mais je chercherai.

— Cherchez, mon enfant. Vous avez raison de ne pas vous décourager. Si vous ne réussissez pas, vous reviendrez me voir. La place que je vous offre restera à votre disposition jusqu'au mariage de ma demoiselle de compagnie actuelle, c'est-à-dire pendant trois mois. Vous avez tout le temps de réfléchir.

Je lui témoignai ma reconnaissance pour une offre si obligeante, et j'allais la quitter, lorsqu'elle eut un accès de ses douleurs. Je lui prodiguai mes soins ; j'obéis, avec assez d'intelligence, à toutes ses directions, en l'absence de sa dame de compagnie, et, l'accès passé, une sorte d'intimité se trouva établie entre nous. À la manière dont elle avait supporté cette attaque, j'avais vu que c'était une femme vraiment forte et patiente, sous l'étreinte au moins de la douleur physique, quoique de longues souffrances morales eussent pu altérer l'égalité de son caractère. La bonne volonté dont je venais de faire preuve, l'avait, de son côté, convaincue qu'elle trouverait en moi la sympathie réelle dont sont généralement dépourvues les personnes qui mettent leurs soins et leurs services à prix. Le lendemain, elle m'envoya chercher de nouveau, et, pendant cinq à six jours, je lui tins compagnie. Une plus ample connaissance me fit voir ses défauts et ses excentricités ; mais son caractère, en revanche, se montra à moi sous le jour le plus respectable. Si morose, si bizarre qu'elle fût parfois, je n'en trouvais pas moins, près d'elle, la satisfaction intime, du devoir rempli, des services appréciés. Ma présence, mes manières, mes soins lui plaisaient : c'était ma première rémunération. Si elle me grondait, ce qui arrivait de temps en temps, et elle y mettait assez d'amertume, son langage n'était jamais humiliant pour moi ; l'aiguillon ne restait pas dans la piqure. On eût dit plutôt une mère d'humeur un peu vive grondant sa fille, qu'une maîtresse acariâtre sermonnant une personne à son service. Jamais, c'est une justice à lui rendre, elle ne faisait de sermons ; une veine de raison courait, pour ainsi

dire, à travers sa colère même ; dans ses plus grands emportements, elle était logique. Peu à peu, un sentiment sincère d'attachement me fit envisager l'idée de rester avec elle sous un jour tout autre. Une seconde semaine ne s'était pas écoulée que j'acceptais la position offerte.

Deux chambres, constamment fermées à l'air vivifiant du dehors, étaient mon univers, une vieille femme paralytique ma maîtresse, ma protectrice, mon amie, mon tout. Ses souffrances devinrent mes peines, leur soulagement mon espérance, sa mauvaise humeur mon châtiment, sa satisfaction ma récompense. J'oubliai presque qu'il existait au monde des champs, des bois, des rivières, des mers ; je perdus jusqu'à l'habitude de contempler le panorama changeant du ciel qui, à travers les vitres obscurcies par la vapeur d'une chambre de malade, perdait la majeure partie de son attrait ; mon horizon s'était rétréci comme ma destinée : je n'essayai pas de lutter contre elle. L'idée de respirer le grand air ne me venait même plus ; les sobres repas de la malade satisfaisaient amplement mon appétit. J'avais pour unique étude le caractère vraiment original de miss Marchmont. Je souffrais souvent de sa mauvaise humeur, mais je ne pouvais m'empêcher de rendre intérieurement hommage à ses vertus, à la noblesse et à la sincérité de ses sentiments, à l'héroïsme qu'elle déployait contre la souffrance.

La triste existence de ma maîtresse se fût prolongée de vingt années encore, que je n'aurais pas songé à la quitter ; le sort me préparait d'autres épreuves. Il ne devait pas m'être donné de me dérober ainsi aux vicissitudes de la vie. Ma nature indolente allait se réveiller sous l'aiguillon des multiples misères de l'humanité.

Une nuit de février, je me rappelle parfaitement cette nuit, une grande voix retentit autour de la maison de miss Marchmont, voix entendue de tous ses habitants, mais intelligible peut-être pour moi seule. Après un calme hiver, des tempêtes servaient d'avant-coureurs au printemps. J'avais mis miss Marchmont au lit, et je m'étais assise au coin du feu pour coudre. Le vent avait gémi toute la journée contre les croisées, mais, à mesure que la nuit devenait plus profonde, il prenait un accent nouveau... un son aigu, perçant, presque articulé, plaintif et agaçant pour les nerfs, dominait chacune de ses bouffées.

— Oh ! puisse-t-il se taire ! pensai-je en mon esprit troublé ; et, laissant tomber mon ouvrage, j'essayai de boucher mes oreilles à ce cri pénétrant. Je n'avais que trop entendu déjà la même voix, et c'était pour moi une voix prophétique. Trois fois, dans le cours de ma vie, les événements m'avaient appris que ces étranges échos de la tempête dénotent un état de l'atmosphère fatal à l'existence humaine.

Les maladies épidémiques ont souvent pour précurseurs un vent d'est qui pleure, sanglote et se lamente comme un être humain. De là, sans doute, l'origine de la célèbre légende des Banshies d'Irlande. Sans être assez savante pour signaler des rapports précis entre ces phénomènes, j'avais aussi remarqué qu'on entendait d'ordinaire parler, vers la même époque, d'éruptions volcaniques, de tremblements de terre, de débordements de fleuves, de ravages produits sur les côtes par des marées d'une élévation prodigieuse. Dans ces convulsions de la nature, l'air infecté de miasmes étouffants, devient un poison pour les organisations faibles, et le sol est bientôt jonché de feuilles détachées de l'arbre de la vie.

J'écoutais donc les lamentations du vent et tremblais moi-même comme une feuille : miss Marchmont sommeillait.

Vers minuit, l'ouragan s'apaisa et le vent se tut. Le feu, qui s'était assoupi, se ranima soudain. Je sentis l'air changer et devenir plus vif ; je levai la persienne et le rideau ; les étoiles scintillaient dans un azur aussi transparent qu'un jour de gelée.

En me retournant, je vis miss Marchmont éveillée. Elle avait soulevé sa tête sur son oreiller et me regardait avec une fixité de regard inaccoutumée.

— La nuit est belle, n'est-ce pas, Lucy ?

Je répondis affirmativement.

— J'en étais certaine, reprit-elle. Soulevez-moi un peu, mon enfant. Comme je me sens jeune, ce soir, le cœur léger et tout heureuse ! Si mon mal allait me quitter et la santé me revenir ! Oh ! non ; il faudrait un miracle.

— Et nous ne sommes plus au temps des miracles, pensai-je tristement, car l'illusion de miss Marchmont me faisait mal.

Elle se mit ensuite à parler du temps passé, dont elle évoqua les scènes et les principaux personnages avec une singulière vivacité de couleurs.

— La mémoire est notre plus ancienne et souvent notre meilleure amie, dit-elle, je l'éprouve au moins ce soir. Qui peut limiter sa puissance ? Elle évoque les morts du tombeau ; elle nous rend les heures, les pensées, les espérances de la jeunesse ; elle nous rattache à la vie en nous rappelant ce qui nous la faisait aimer, l'objet parfois unique de notre affection. Je ne suis ni bonne ni aimable, Lucy, mais j'ai aimé et j'ai été aimée. Combien l'existence était belle, alors ! toutes les saisons avaient leurs charmes. Eh bien, la mémoire me rend quelquefois ces riantes matinées du printemps, ces douces soirées d'automne argentées par la lune. L'hiver même !... Oh ! non ; je dois le maudire. Pauvre Frank ! noble et fidèle ami ! Bien meilleur que moi, bien supérieur en toutes choses, tu m'aimais pourtant d'un amour qui n'avait rien de banal et qui me rehaussait à mes propres yeux en m'élevant jusqu'à toi. Quel crime avais-tu commis contre la Providence, pour être enlevé si jeune ? Qu'avais-je fait, moi-même, pour être condamnée à te survivre ! trente années de deuil, trente siècles ! Grand Dieu ! tes desseins sont impénétrables. Que ta volonté soit faite en toutes choses ! J'ai foi en ta bonté infinie, et je n'ai jamais été plus certaine qu'en ce moment de retrouver Frank dans un meilleur monde. C'était le jour de la naissance du Sauveur, le plus heureux des jours, le jour de Noël ! Je m'étais parée pour attendre celui qui devait être bientôt mon époux. Je me vois encore assise à la croisée, regardant de crépuscule plus lent à descendre qu'à l'ordinaire, car la campagne était couverte de neige. La lune se leva. Alors dans son plein, elle faisait ressortir les masses noires des arbres secoués par la bise, des pelouses argentées qui s'étendaient devant la maison. Frank tardait bien à venir. Dix heures venaient de sonner ; mais il lui était déjà arrivé une ou deux fois d'être ainsi en retard. Manquerait-il de parole ? Oh ! non, le voilà ! Avec quelle rapidité il galope pour réparer le temps perdu ! Ah ! je le gronderai bien de son imprudence ; je lui dirai que c'est ma tête qu'il risque de briser ; car tout ce qui est à lui m'appartient. Mais ma vue s'est-elle obscurcie tout à coup ? Je ne le vois plus si distinctement depuis qu'il approche. Est-ce bien un cheval et un cavalier ? Oui, j'entends le pas rapide du cheval. Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne vois plus de cavalier ! Qu'est-ce que le cheval traîne sur la neige ? Je me

précipitai hors de la maison, appelant tous les domestiques à mon aide. On parvint à dégager Frank, dont le pied était resté pris dans l'étrier, Frank, tué par son grand cheval noir, et qui, avant d'expirer, trouva encore la force de me serrer la main et de me dire :

« — Maria, je meurs près de toi ; je meurs : en paradis ! »

— Et j'ai pu lui survivre, continua miss Marchmont, lui survivre trente années ! J'ai bien souffert, depuis lors, mais ai-je su mettre à profit mes souffrances ? Une si lente torture aurait dû faire de moi une sainte ; je ne suis qu'une vieille femme acariâtre, égoïste.

— Vous avez fait beaucoup de bien, mademoiselle, lui dis-je.

Et je disais vrai : miss Marchmont était connue par de nombreuses aumônes.

— Oui, je fais quelques charités ; je donne de l'argent auquel je n'attache aucun prix ; mais est-ce là me préparer à me réunir à Frank ? Vous voyez, ma pauvre Lucy, que je pense plus à lui qu'à Dieu. Dieu me le pardonnera-t-il ? Répondez-moi, mon enfant, comme si vous étiez mon confesseur : croyez-vous qu'il me pardonne ?

J'étais fort embarrassée pour répondre à cette question ; les paroles me manquaient ; miss Marchmont poursuivit comme si j'avais répondu.

— Oui, vous avez raison, Lucy. La miséricorde de Dieu est sans bornes ; mais nous devons savoir accepter notre lot sur la terre, remplir notre mission ; or, la mission de ceux qui n'ont plus de bonheur à espérer pour eux-mêmes, est de travailler au bonheur des autres. Moins révoltant aux yeux du monde dans l'adversité que dans la bonne fortune, l'égoïsme est peut-être plus condamnable encore aux yeux de celui qui nous a légué ce précepte fondamental de sa loi : Aimez-vous comme je vous aime. » À compter de demain, je veux travailler au bonheur de ceux qui m'entourent. Je ferai quelque chose pour vous, Lucy, quelque chose dont vous profiterez après ma mort. Mais j'ai trop parlé ce soir ; deux heures viennent de sonner ; il est temps de vous reposer. C'est encore moi, c'est mon égoïsme qui vous fait veiller si tard. Ne vous inquiétez plus de moi ; je ne me suis jamais sentie si bien. Je vais dormir comme je n'ai pas dormi depuis longtemps.

Je couchais dans un cabinet près de la chambre de miss Marchmont. Le jour venu, elle ne me sonna pas selon son habitude ; je m'approchai de son lit ; elle dormait du dernier sommeil ; jamais l'expression de ses traits n'avait été plus calme ; elle était vraiment morte par la visitation de Dieu. La douce excitation d'esprit, le sentiment inaccoutumé de bien-être qu'elle avait éprouvés la veille, n'étaient qu'un pressentiment de la fin de son long martyre.

III

— Je commencerai demain à faire des heureux autour de moi, avait dit miss Marchmont ; mais ce demain-là n'avait pas lui pour elle.

Je me trouvai de nouveau sans protection, sans asile. Ma santé avait souffert, moins pourtant que ne semblaient l'annoncer ma maigreur, mon teint pâle, mes yeux creusés par les veilles, par la fatigue et surtout par l'anxiété constante d'esprit où me tenaient les souffrances de ma maîtresse. Sa mort ne me laissait pas absolument sans ressource, car, après l'enterrement, tous les gages furent payés sans difficulté par un arrière-cousin qui héritait d'elle ; il se garda, du reste, d'y rien ajouter. La physionomie de cet héritier n'était pas trompeuse ; il avait le nez pointu et ridé, les tempes étroites ; son avarice devait faire le plus triste contraste avec la générosité naturelle de sa parente, dont les pauvres, bénissaient la mémoire. En possession de quinze livres sterling, ce qui me semblait presque une grosse somme, je n'en songeai pas moins avec effroi à la nécessité de chercher sous huit jours une autre demeure.

Dans cette fâcheuse conjoncture, j'allai consulter une ancienne servante de notre famille, autrefois ma bonne, aujourd'hui femme de charge dans une maison importante peu éloignée de la résidence de miss Marchmont. Plusieurs heures passées près d'elle me servirent peu ; elle ne savait que me conseiller. Il était presque nuit quand je la quittai ; j'avais plus de deux milles à faire à pied par la gelée ; malgré mes habitudes sédentaires, je me sentais jeune et forte. J'étais pauvre, abandonnée à moi-même, mais je n'avais pas encore vingt-trois ans ; je n'avais pas dit adieu à l'espérance ; le courage physique ne me manquait pas non plus. Plus d'une autre femme

n'eût osé faire, à pareille heure, cette course solitaire à travers champs, course pendant laquelle je ne devais rencontrer ni village, ni ferme, pas même un cottage isolé. En l'absence du clair de lune, la pale lumière des étoiles indiquait seule le sentier ; mais une singulière surprise m'était réservée, le spectacle d'une auréole boréale. Loin de me causer une terreur superstitieuse, ce brillant phénomène agrandit le cercle de ma pensée en la transportant dans des pays lointains. L'existence humaine n'était donc pas circonscrite par la nature dans un coin de terre ! Une énergie jusqu'alors latente en moi me fut tout à coup révélée ; je respirai à pleins poumons l'âpre brise qui balayait la plaine : une pensée hardie me vint.

— Pourquoi ne voyagerais-je pas comme cette brise ? Je ne suis pas plus enchaînée qu'elle.

Où aller ? C'était la grande question.

La réponse ne se fit pas attendre. Depuis que j'habitais cette paroisse, dans un des planes et fertiles comtés du centre, je voyais sans cesse des yeux de l'esprit ce que je n'avais pas encore vu des yeux du corps ; je voyais Londres à l'horizon.

En partant pour la grande métropole, je courais moins de risques, je faisais preuve d'un esprit moins aventureux qu'on ne se l'imagine peut-être. La distance, en résumé, n'était que de cinquante milles. Mon pécule me permettait d'aller à Londres, d'y rester quelques jours et de revenir, si j'échouais dans mes espérances ; une petite vacance m'était bien permise après tant de fatigues. Ne valait-il pas mieux envisager ainsi la chose que d'y voir une question de vie ou de mort ? Rien de tel que de ne pas s'exagérer l'importance de ses actes, quand on veut se tenir l'esprit en repos. L'enflure des mots, l'exagération des idées, suffisent souvent pour donner la fièvre.

Un voyage de cinquante milles demandait alors une journée, car je parle d'un temps loin de nous déjà. À neuf heures environ, par une humide soirée de février, j'atteignis la Babylone insulaire. Mes premières impressions n'eurent rien de pittoresque ni de poétique : il faisait noir ; il pleuvait. Les cochers et les porteurs qui se pressaient autour de la diligence parlaient un langage presque aussi inintelligible pour moi qu'une langue étrangère. Jamais je n'avais entendu défigurer l'anglais de la sorte. Je parvins pourtant

à me faire conduire dans une auberge dont j'avais eu soin de prendre l'adresse avant mon départ. Ma faim fut aisément rassasiée ; je me réchauffai à un grand feu et je gagnai bientôt ma chambre. Alors, seulement, ma triste condition se présenta à moi tout entière. Qu'allais-je devenir dans cette ville immense, sans un ami ? Et pourtant, je ne regrettais pas d'y être venue. Un vague instinct me disait qu'il valait mieux marcher en avant qu'à reculons. Dieu y mettrait sa grâce ! Au moment où je soufflai la lumière, un son métallique sourd, mais puissant, vibra dans la nuit. Je me demandai ce que ce pouvait être ? Le même son, reproduit douze fois à intervalles égaux, se chargea de me répondre ; il était minuit ; j'allais dormir à l'ombre de Saint-Paul.

Le lendemain, premier jour de mars, lorsque à mon réveil j'entr'ouvris mes rideaux, le soleil levant luttait contre les brouillards. Au-dessus de ma tête et des toits des maisons, je vis une grande masse arrondie, d'un aspect solennel, d'un gris sombre et bleuâtre ; c'était le dôme de la cathédrale. Je ne sais comment expliquer ce qui se passa en moi, mais il me sembla que pour la première fois mon esprit dégageait ses ailes jusqu'ici captives. J'éprouvai la joie d'un oiseau échappé de sa cage ; je me sentis vivre comme je n'avais jamais vécu.

— Oui, j'ai bien fait de venir à Londres, me dis-je à moi-même.

Et j'étais tentée de prendre en pitié ceux qui restaient attachés comme des plantes au sol qui les avait vus naître.

Je descendis ; on m'apporta à déjeuner ; je liai conversation avec le garçon. Depuis vingt ans, il servait dans le même hôtel, où il avait vu plusieurs fois descendre deux de mes oncles qu'il se rappelait parfaitement après un laps de plus de quinze années. Selon lui je ressemblais beaucoup à mon oncle Charles ; on me l'avait déjà dit ; ces deux oncles étant des hommes honorables, leur mémoire jetait un bon reflet sur leur nièce. Je m'en aperçus au surcroît de politesse déployé par le garçon.

La rue sur laquelle donnait la fenêtre de ma chambre à coucher était une petite rue de traverse, étroite, parfaitement tranquille, moins sale que la plupart des rues de la grande cité. Il y passait peu de monde et les passants avaient la tournure et les allures de la province, rien n'y était de nature à m'intimider ; je n'hésitai pas à sortir.

Me promener dans Londres n'en était pas moins pour moi une véritable aventure, mais une aventure pleine d'attrait. Arrivée dans Paternoster-Row, territoire classique, j'entrai dans la boutique d'un libraire nommé Jones, et j'achetai un petit livre destiné à être envoyé au fils d'une personne qui m'avait donné quelques renseignements sur la capitale. C'était un acte d'imprudente prodigalité que ce petit cadeau ; mais je me sentais riche ce jour-là. M. Jones, de son côté, majestueusement assis derrière son comptoir, semblait l'un des hommes les plus importants, les plus satisfaits de Londres.

Me retrouvant devant Saint-Paul, après bien des évolutions, j'entrai dans l'église et je montai au dôme. De là je contemplai tout à mon aise la Tamise et ses ponts, les édifices publics, les églises, l'antique Westminster et les jardins verdoyants du temple, éclairés par un beau soleil qui, resté maître de la voûte azurée, dorait la brume transparente dont la métropole était couverte comme d'une légère gaze. Je descendis du dôme, et je me mis à errer, dans une singulière extase de liberté et de joie ; je pénétrai dans le cœur même de la Cité, au centre de la vie et du mouvement. Peu à peu je m'habituai à franchir les rues ; j'éprouvai même un plaisir, peu rationnel assurément, à courir les périls de leur traversée. Plus tard, je devais faire connaissance avec le West-End, les parcs, les squares du grand monde ; mais je leur préfère toujours la Cité, dont l'agitation n'a rien de factice, la Cité où le tumulte même et le bruit sont féconds. La Cité travaille ; le West-End se divertit.

Ma disposition d'esprit, en rentrant dans mon petit hôtel noirci par la fumée, était on ne peut plus favorable aux grandes résolutions ; la ligne d'action la plus hardie devait me sourire ; qu'avais-je à perdre ? je n'exposais que moi. Plus d'une fois déjà, n'avais-je pas envisagé la mort même d'un œil tranquille ? Qui verserait une larme sur ma tombe ? Autant mourir hors de l'Angleterre si ma destinée n'était pas de vivre.

Je m'informai, dans la soirée, des jours de départ des paquebots pour les différents ports du continent. Le lendemain matin, il en partait un pour Ostende. On m'avait parlé de la Belgique comme d'un pays de ressources, d'une sorte de pied-à-terre des Anglais sur le continent. Partons pour Ostende ! Le garçon qui avait connu mes oncles me conseilla de me rendre, le soir même, à bord, pour ne pas manquer le départ. Il me donna toutes les instructions qu'il crut utiles en recommandant au cocher du fiacre de me

déposer avec ma malle à l'embarcadère même du navire, et non dans les mains des bateliers. Le cocher ne tint aucun compte de cette recommandation ; il me fit descendre où il lui plut, et, dès qu'il eut reçu son argent et sa gratification, il fouetta ses chevaux et décampa, me laissant, moi et ma pauvre malle, à la merci desdits bateliers. Ce fut un moment de crise. La nuit était profonde, on distinguait à peine les objets à la lueur d'une lampe vacillante ; les bateliers se disputaient ma malle avec d'affreux jurons. Tant qu'ils se bornèrent à cette lutte, je les laissai faire ; mais lorsque l'un d'eux mit la main sur moi, je compris que j'étais menacée du même sort, et je m'élançai dans un des bateaux, en déclarant que j'entendais être libre de mon choix. Cet acte de décision coupa court aux débats et me donna un protecteur dans le propriétaire du bateau. La malle, enlevée par lui d'autorité, suivit sa maîtresse.

La rivière était noire comme l'encre ; les lumières des maisons voisines scintillaient sur de courant comme autant de feux follets. Mes deux rameurs, — ils étaient deux, — passèrent devant plusieurs navires dont je pus lire, à la clarté de notre lanterne, les noms peints en grandes lettres blanches sur un fond noir : c'étaient *l'Océan*, *le Phénix*, *le Dauphin*, etc. Le navire que nous cherchions, *l'Éclair*, stationnait encore plus loin.

En glissant sur ces ondes ténébreuses, je pensais aux fleuves de l'enfer mythologique, à Caron passant dans sa barque une ombre solitaire ; mais au milieu de cette lugubre scène avec la bise glacée qui me soufflait au visage, la pluie qui tombait à verse et les blasphèmes de mes grossiers compagnons, si quelque chose m'étonnait, c'était de me sentir si peu malheureuse, si peu effrayée.

L'Éclair finit enfin par se laisser découvrir. Grâce à la lanterne, je lus son nom.

— Nous sommes arrivés, dit le maître batelier ; c'est six shellings.

— Six shellings ! y pensez-vous ? c'est beaucoup trop.

— Je ne vous débarquerai pas à moins. Et, joignant l'effet à la menace, il poussa au large.

Un jeune homme, le stewart^[1], nous regardait de la galerie du navire et se disposait à rire de cette scène ; je le désappointai en payant. Trois fois, dans l'après-midi, j'avais donné des couronnes quand je n'aurais dû donner

que des shellings ; mais je me consolai par la réflexion que l'expérience ne saurait se payer trop cher.

— Vous vous laissez voler comme cela par ces pirates d'eau douce ? me dit le stewart en ricanant. C'est trois fois plus qu'il n'aurait dû demander.

— Je le sais, répondis-je froidement.

Une femme de haute et robuste taille, belle encore dans son âge mûr et qui affichait des prétentions à l'élégance, allait et venait dans la cabine des dames sans avoir l'air de prendre garde à moi. Voyant qu'elle était de la maison, je la priai de vouloir bien m'indiquer où je devais m'installer. Cette question lui fit prendre un, air tout rébarbatif, et, je l'entendis murmurer que ce n'était pas l'usage pour les passagers de s'installer à bord si longtemps d'avance.

— Je l'ignorais, madame ; mais, puisque je suis à bord, j'y resterai.

Jusqu'ici, les circonstances me trouvaient à leur hauteur. C'était une première victoire remportée sur mon peu de décision naturelle ; maintenant, je n'avais plus à agir jusqu'au port d'Ostende.

La femme aux grands airs était la mère du stewart. Son fils, son vivant portrait, allait et venait constamment dans la cabine des dames ; toute la nuit ils bavardèrent et se querellèrent. Elle écrivait à son père une lettre dont elle lisait des passages à ce fils, me croyant sans doute endormie ; car il s'agissait, à l'entendre, de grands secrets de famille. Sa plus jeune sœur, nommée Charlotte, était sur le point de contracter un mariage romanesque, qualifié par elle de mésalliance scandaleuse, ce qui faisait beaucoup rire le stewart, lequel ne se trouvait pas apparemment de si haute lignée.

Au point du jour, la conversation roula sur un autre thème. Les Watson, à ce qu'il paraît, devaient prendre passage pour Ostende ; or, leur présence à bord était un petit coup de fortune par la dépense qu'ils faisaient d'ordinaire. La mère du stewart ne tarissait donc pas sur leur éloge, et la plus bruyante réception les attendait. La famille Watson se composait de quatre membres : deux hommes et deux femmes. En même temps, je vis arriver une jeune personne escortée par un monsieur fort respectable et qui avait l'air souffrant. Les deux groupes offraient un parfait contraste : les Watson avaient l'aplomb des gens riches et la vulgarité des parvenus ; les deux femmes, jeunes toutes les deux et dont l'une était fort belle, mais

d'une beauté toute physique et sans expression, se faisaient surtout remarquer par des toilettes hors de situation, si je puis m'exprimer ainsi. Leurs chapeaux surchargés de fleurs, leurs robes de soie éclatante, leurs mantes de velours, faisaient un ridicule effet sur le pont humide du bateau. Les deux hommes étaient petits, trapus, tous les deux chargés d'embonpoint. Le plus âgé, le plus lourd, le plus commun, était l'époux de la plus jeune femme, et lorsqu'elle vint d'un air souriant m'offrir un des pliants qu'ils avaient d'abord accaparés, je ne pus m'empêcher de la plaindre et de me demander comment cette jeune fille, d'une beauté peu relevée, mais réelle, riche elle-même apparemment, avait épousé ce tonneau.

La passagère, accompagnée par le monsieur comme il faut, était une jolie et blonde enfant. Une robe de calicot imprimé, un chapeau de paille sans ornement, un grand châle gracieusement porté, composaient sa toilette d'une simplicité digne d'une quakeresse et qui lui allait fort bien. Avant de la quitter, car il l'accompagnait seulement jusqu'au bateau, le monsieur promena un regard scrutateur sur les autres passagers, comme s'il cherchait une compagnie à sa protégée. Détournant bientôt les yeux du groupe des Watson avec une expression de répugnance, il les reporta sur moi et adressa quelques mots à sa fille, sa nièce, sa parente ou sa pupille. À son tour, celle-ci regarda de mon côté, en plissant légèrement le coin de sa jolie bouche. Était-ce ma personne même ou mon humble habillement de deuil qui provoquait cette petite moue dédaigneuse ? Fort probablement l'un et l'autre. La cloche sonna ; son père, je sus plus tard que c'était son père, l'embrassa et retourna à terre ; le paquebot partit.

« Il n'y a que les jeunes Anglaises qui osent voyager toutes seules, » disent les étrangers, et ils s'étonnent encore plus de la confiance des parents et des tuteurs que du sang-froid de ces demoiselles errantes et de leur aplomb masculin. Ils blâment à l'envi un système d'éducation par lequel on se dispense de cette surveillance maternelle de tous les instants, qui, sur le continent, commence pour ainsi dire au berceau et n'abdique que le jour du mariage. Ma jeune compagne de voyage avait-elle spécialement besoin d'un chaperon ? Je l'ignore ou plutôt je l'ignorais alors ; la solitude, en tous les cas, ne semblait pas être de son goût. Après avoir deux ou trois fois parcouru le pont dans toute sa longueur, elle regarda d'un air ironique les

robes de soie, les mantes de velours, les chapeaux chargés de fleurs, les deux ours mal léchés qui accompagnaient ces élégantes hors de saison, et, se rapprochant soudain de moi :

— Aimez-vous à voyager sur mer ? me dit-elle.

Je lui répondis que j'en étais à ma première expérience.

— En vérité, c'est charmant ! s'écria-t-elle. Combien je vous envie ! Les premières impressions sont toujours les plus vives. Rien de tel que la nouveauté. J'ai tant de fois déjà traversé la mer, que je suis blasée sur tout cela.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Est-ce de moi que vous riez ? reprit-elle d'un air naïvement étonné qui me plut mieux que son babill.

— Oui, répondis-je franchement. Peut-on être blasée sur rien à votre âge ?

— Mais j'ai dix-sept ans !

— Je vous en aurais donné seize au plus. Ce n'est pas une bien grande différence. Aimez-vous à voyager ainsi toute seule ?

— Cela ne me fait rien. J'ai traversé dix fois là Manche. Le voyage n'est pas long, et si court qu'il soit, je fais toujours quelque connaissance en route.

— Vous n'en ferez guère cette fois, car les passagers ne paraissent pas de votre goût.

— Non, certes ; ces gens-là, malgré leurs prétentions, seraient mieux à leur place parmi les passagers de l'avant. Et où allez-vous ?

La question était un peu brusque, la réponse assez embarrassante.

— Où je vais ? Ma foi, je ne sais trop. Je vais à Ostende comme vous.

— Moi, je vais en pension. Vous ne sauriez vous imaginer dans combien de pensionnats étrangers je suis déjà allée. Cela ne m'empêche pas d'être une ignorante. Excepté le piano et la danse, je ne sais rien, absolument rien. Je parle français et allemand ; mais je n'écris ni l'une ni l'autre de ces deux langues. Ne s'est-on pas avisé de vouloir me faire traduire, l'autre jour, une page d'un auteur allemand qu'on disait facile ? C'était de l'hébreu pour

moi, Papa a paru très-mortifié. Voyez un peu où il place son amour-propre ! Il a été jusqu'à dire que bon-papa Bassompierre, qui habite la France et fait tous les frais de mon éducation, jetait son argent par la fenêtre. Quant à l'histoire, la géographie et, cette indéchiffrable arithmétique, ne m'en parlez pas. À quoi bon se remplir la tête de tout cela ? Ils disent encore que si je n'ai rien appris, en revanche j'ai oublié ma propre langue et ma religion par-dessus le marché. Ma religion ! Je suis née protestante, cela est vrai ; mais je ne vois pas trop la différence qu'il y a entre le protestantisme et le catholicisme. Veut-on faire de moi un docteur en théologie ? La religion dépend beaucoup du pays où l'on habite. À Bonn, j'étais luthérienne, cette chère ville de Bonn où il y a tant d'étudiants blonds ! Chacune de nous avait son admirateur ; tous savaient les heures de nos promenades, et nous les entendions s'écrier en chœur : « Schöne mädchen^[2]. » Je me plaisais beaucoup à Bonn.

— Et où allez-vous actuellement ?

— Je vais à *Chose*.

Je n'avais vu ce nom sur aucune carte ; mais miss Genevra Fanshawe, ainsi se nommait la jeune personne à qui je le fis répéter, m'expliqua que le mot *chose*, fort en usage parmi les jeunes Françaises et surtout parmi les jeunes Belges, suppléait à toutes les lacunes de la mémoire. *Chose*, dans la circonstance actuelle, représentait la capitale de la Belgique.

— Aimez-vous la Belgique ? lui demandai-je alors.

— Modérément, répondit-elle. Les Belges n'ont pas l'esprit des Français ; ils sont moins bons valseurs que les Allemands ; mais plusieurs familles anglaises ont fixé leur résidence à Bruxelles.

— Et vous êtes dans un pensionnat ?

— Oui.

— Du premier ordre, sans doute ?

— Ah ! c'est une vilaine prison ; mais je sors tous les dimanches ; je m'inquiète peu des élèves, pas davantage des sous-maîtresses, et j'envoie les professeurs *au diable*. Je ne dirais pas cela en anglais, mais en français il est de très-bon ton d'envoyer au diable qui nous déplaît. Vous riez encore ?

— Je ris de ce que je pense.

— Que pensez-vous ?

Et, sans attendre ma réponse, elle ajouta :

— Vous ne m'avez pas encore dit où vous alliez.

— À Ostende, d'abord, puis où la destinée me conduira. Il s'agit, pour moi, de gagner mon pain n'importe où.

— Gagner votre pain ! s'écria miss Genevra Fanshawe d'un air consterné. Vous êtes donc pauvre ?

— Pauvre comme Job !

— Je vous plains

Et, après une assez longue pause :

— Je sais ce que c'est d'être pauvre, reprit-elle. Ils ne sont guère riches à la maison, papa, maman et tout le monde. Ce n'est pas assurément le pain qui manque, mais l'argent est rare. Papa, le capitaine Fanshawe, est un officier en demi-solde. C'est mon bon-papa de Bassompierre qui nous vient en aide et se charge de l'éducation de ses petites-filles. Nos autres parents, quoique fort riches, ne font rien pour nous. J'ai cinq sœurs et trois frères. On finira par nous marier toutes et par nous faire faire ce qu'on appelle en France des mariages de raison, si nous laissons papa et maman conduire les choses à leur gré. Ma sœur Augusta est déjà mariée à un homme qui a l'air beaucoup plus vieux que papa. Augusta est très-belle, mais d'un autre style de beauté que le mien ; je suis blonde, elle est brune. Son mari, M. Davies, qui a eu la fièvre jaune dans l'Inde, en a conservé la couleur d'une guinée ; mais il est riche et sa femme a équipage ; tout le monde trouve ma sœur Augusta très-heureuse ; mes autres sœurs l'envient. Moi, je ne vois pas pourquoi, sans être une riche héritière, on ne pourrait plaire à un homme jeune, beau, et riche par-dessus le marché. Vous êtes donc forcée de gagner votre vie ? Comment comptez-vous le faire ? Vous êtes, cela va sans dire, accomplie en toutes choses, de première force sur le piano et le chant ? Vous parlez trois ou quatre langues ?

— Moi ! je ne suis pas même musicienne et je ne parle que l'anglais.

— Si, si vous êtes une savante ! j'en suis certaine.

Et après une pause et un bâillement d'ennui :

— Êtes-vous sujette au mal de mer ?

— Comment le saurais-je ? Et vous, en souffrez-vous ?

— Immensément et dès qu'on arrive en vue de la mer. Venez, je me sens déjà mal à l'aise. Je vais descendre et donner de l'occupation à cette grande femme qui fait tant d'embarras dans la cabine des dames. Je sais faire aller mon monde.

Les autres passagers ne tardèrent pas à suivre miss Genevra. Je restai sur le pont jusqu'au delà de Margate, respirant avec délices la brise fraîcheissante, contemplant d'un œil ravi les grandes vagues du détroit, les oiseaux qui les rasaient de leurs ailes ou plongeaient dans leurs sillons liquides, les voiles blanches apparaissant dans le lointain, les nuages voguant dans le ciel comme nous voguions sur la mer. Ma rêverie et ma contemplation furent malheureusement interrompues par le mal de mer. À mon tour, je me réfugiai dans la cabine, où j'avais pour voisine miss Genevra qui me tourmenta par ses lamentations égoïstes pendant notre mutuelle détresse. Il est vrai que la mère du stewart montrait une partialité révoltante pour les Watson et ne voyait qu'elles ; mais les Watson elles-mêmes, qui souffraient beaucoup, semblaient des stoïciennes comparativement à miss Genevra. Cette dernière était de ces personnes d'humeur légère, insouciantes dans les heures de bien-être, qui ne savent rien endurer, et dont le caractère s'aigrit dans les temps contraires comme la petite bière dans l'orage. L'homme qui épouse une pareille femme doit pouvoir lui garantir des jours sans nuages. Je finis par dire à miss Genevra que le silence serait peut-être le meilleur moyen de calmer ses douleurs ; elle comprit et ne me garda pas rancune, mais l'instant d'après ses lamentations redoublèrent.

La nuit commençait à s'étendre sur la mer, de plus en plus houleuse ; de grandes vagues heurtaient les flancs du navire, qui n'en frayait pas moins hardiment sa route et semblait fort peu s'inquiéter des mugissements des flots et des sifflements des vents. Plusieurs objets d'ameublement commençaient à entrer en danse ; il fallut les attacher à leurs places. Les passagers souffraient de plus en plus ; miss Genevra déclarait qu'elle se sentait mourir.

— Le moment serait mal choisi, ma toute belle, lui dit la mère du stewart ; ce serait périr au port. Dans un quart d'heure, nous serons à Ostende.

Il n'était que trop vrai, pour moi au moins ; car, l'avouerais-je ? je craignais d'arriver ; mon temps de calme d'esprit était passé ; les difficultés, allaient renaître.

Nous voilà donc dans le port d'Ostende. Debout sur le pont, l'air glacé, l'épaisseur de la nuit semblaient me punir de ma présomption. Qu'étais-je venue faire là ? Les lumières de la ville et du port m'apparaissaient comme autant d'yeux menaçants luisant dans les ténèbres. Des amis étaient venus à la rencontre des Watson ; toute une famille anglaise emmenait triomphalement miss Genevra ; quant à moi... Mais l'idée même d'une comparaison pouvait-elle me venir ?

Impossible de rester à bord ; il fallait trouver un gîte à terre. La mère du Stewart, surprise de recevoir d'une passagère de si humble apparence, une gratification inaccoutumée, me dit adieu d'un ton assez aimable, pour que je me hasardasse à la prier de m'indiquer une auberge tranquille et peu chère.

Non-seulement elle me donna l'adresse demandée, mais elle appela un commissionnaire et lui dit de me conduire à l'auberge en question ; ma malle était déjà partie pour la douane, où je devais la faire réclamer. Je suivis mon guide à travers une longue rue au pavé raboteux. La lune avait fini par se montrer et nous éclairer de sa lueur capricieuse, à défaut de réverbères. Arrivée à l'auberge, j'offris à mon guide une pièce de six pence qu'il refusa. Je la repris pour lui donner un schelling qu'il refusa encore ; lui fallait-il donc aussi une couronne ? Je ne pouvais rien comprendre à son langage, mais sa voix était rude ; il gesticulait d'un air fort courroucé. Un garçon, venu à notre rencontre dans le vestibule, m'expliqua en mauvais anglais que mon argent n'avait pas cours à Ostende ; je le priai de changer un souverain. Le mal de mer me poursuivant encore, je ne songeai pas même à souper. Avec quel plaisir je refermai la porte de la très-petite chambre où l'on m'avait conduite ! une nuit de repos me séparait du douteux lendemain.

1. ↑ Le commis aux vivres.

2. ↑ Les jolies jeunes filles.

IV

Je me réveillai parfaitement remise de mes émotions et de mes fatigues de la veille, avec tout mon courage et toute la clarté de mes idées.

À peine avais-je fini de m'habiller, qu'on frappa à ma porte.

— Entrez.

Au lieu de la fille de chambre que je m'attendais à voir, ce fut une espèce de portefaix qui entra.

— Donnez-moi vos clefs, miss, me dit-il dans le plus étrange anglais.

— Pourquoi faire ?

— Donnez-moi vos clefs, reprit-il d'un ton brutal et, sans s'arrêter à ma question, qu'il ne comprenait apparemment pas, il m'arracha presque mes clefs des mains.

L'arrivée de ma malle que la douane avait voulu visiter me donna le mot de l'énigme.

En descendant pour déjeuner ; je remarquai coque mon extrême lassitude m'avait empêchée d'observer la veille. Cette auberge supposée était un très-vaste hôtel. Il me tardait si peu d'être en bas, que je faisais halte à chaque palier pour mieux regarder le plafond sculpté, les murs décorés de peinture, les hautes croisées par où la lumière entra à flots, les grandes marches de marbre qui ne laissaient pas d'être froides faute de tapis et assez peu propres. Comparant ce luxe d'architecture aux dimensions exigües et au chétif ameublement de la chambre où j'avais couché, il me venait plus d'une réflexion philosophique.

J'admirai la sagacité avec laquelle les garçons de l'hôtel classaient tout de suite leur monde et proportionnaient la réception à la recette probable. Mon insignifiance sociale leur avait sauté aux yeux, mais dans l'économie de la maison les gros chiffres ne faisaient pas négliger les fractions les plus minimes.

J'arrivai enfin dans une grande salle pleine de lumière, qui paraissait être le café de l'Hôtel. Ce ne fut pas sans trembler un peu que j'y entrai ; la situation était si nouvelle pour moi ; la grandeur même du local me faisait plus péniblement sentir mon isolement, mon complet abandon. Avais-je eu tort ou non d'entrer ? Selon toute apparence j'avais eu tort, car il n'y avait pas d'autres femmes ; mais je suis un peu fataliste, et dans l'incertitude il n'est pas plus rationnel de reculer que d'avancer. Je m'assis donc dans un coin écarté, devant une petite table où l'on m'apporta à déjeuner. J'aurais été beaucoup plus à mon aise s'il y avait eu d'autres dames ; aucun des messieurs qui déjeunaient comme moi isolément ne parut s'étonner de ma présence. Un ou deux me regardaient bien du coin de l'œil, mais d'une manière qui n'avait rien de désobligeant. Ma conduite, en cette circonstance, leur eût semblé d'ailleurs excentrique, qu'une simple réflexion aurait tout expliqué : « C'est une Anglaise ! »

Le déjeuner fini, il fallait se remettre en route, mais dans quelle direction ? Ostende n'offrait aucune ressource, d'après ce qu'on m'avait dit. Hors la saison des bains, la ville n'était pas moins déserte que les sables de sa plage. « C'est à Bruxelles qu'il faut aller. » murmurait une voix intérieure, inspirée sans doute par le souvenir de quelques mots jetés en l'air par miss Genevra Fanshawe au moment où nous nous étions quittées.

— Si vous n'avez pas d'autre ressource, présentez-vous chez madame Beck. Je sais qu'elle cherchait, il y a deux mois, une gouvernante anglaise pour ses vilains marmots d'enfants.

Qu'était-ce que madame Beck ? Où habitait-elle ? Je l'avais demandé ; mais miss Genevra, entraînée par ses amis, n'avait pas eu le temps de me répondre. Je présamai que Bruxelles devait être la résidence de cette dame. Le chemin de fer n'existait pas encore. Quarante milles anglais ne sont pas une bien terrible distance à franchir. Partons pour Bruxelles. C'était se rattraper à un fétu de paille ; mais dans l'embarras où je me trouvais, je me serais rattrapée à une toile d'araignée. Ne me trouvais-je pas dans la

position d'un joueur qui, n'ayant plus rien à perdre, aurait encore quelque chose à gagner ?

Je ne suis pas d'un tempérament artistique, bien s'en faut ! Le don de voir les réalités de la vie à travers le prisme de l'imagination ne m'a pas été accordé, mais l'impression du moment me possède ; je sais dormir entre deux orages et jouir de l'heure présente, pour peu qu'elle m'agrée. Nous voyagions lentement ; il faisait froid et il pleuvait ; la route traversait de vastes plaines sillonnées par des canaux d'une eau verdâtre et stagnante qu'on aurait pu comparer à de tortueux serpents à moitié engourdis ; de vieux saules marquaient les limites de champs cultivés comme des jardins potagers ; le ciel, d'un ton gris et plombé, n'était pas moins monotone ; l'atmosphère avait une humidité pénétrante, et cependant mon cœur s'épanouissait aux rayons d'un soleil intérieur ; je me complaisais dans l'inactivité forcée et somnolente de la diligence, sans me déguiser que ce bien-être moral et physique relatif n'était qu'une trêve et que l'adversité m'attendait peut-être au bout du chemin, comme un tigre tapi dans les jungles.

Mon espoir d'atteindre Bruxelles avant la nuit, et d'échapper ainsi à tous les embarras qu'ajoute l'obscurité à une première arrivée dans une ville étrangère, se trouva déçu par la lenteur de notre marche, le temps perdu à chaque relais, la pluie battante et un épais brouillard. Des ténèbres non-seulement visibles, mais palpables, s'étaient emparées de la ville, lorsque nous atteignîmes ses faubourgs.

À la lueur des réverbères je vis les soldats qui montaient la garde aux portes de la capitale de la Belgique. La diligence, roulant sur un pavé beaucoup plus rude que la chaussée boueuse, ne tarda pas à s'arrêter devant son bureau. Mon premier soin fut d'assister au déchargement des bagages ; on m'avait conseillé d'user de patience en pareil cas, de suivre des yeux l'opération entière et d'attendre pour réclamer ma malle que je la visse descendre. Mes yeux restaient donc fixés sur l'impériale, où l'on avait hissé, à l'heure du départ, mon unique propriété au monde et sur laquelle était amoncelée une véritable pile d'autres bagages. Un à un je les vis descendre tous, mais ma malle ne descendait pas. Pour mieux la reconnaître, je l'avais pourtant, entourée d'un vieux ruban vert.

J'attendais encore, et le déchargement était achevé ; on avait même enlevé la bâche. Qu'étaient devenus ma pauvre malle et avec elle mes rares effets et le reste de mes 15 £ ?

Cette question, je me la faisais à moi-même, mais je ne pouvais l'adresser à personne, le français étant la seule langue qui se parlât autour de moi. Réduite à la pantomime, je m'approchai du conducteur, je posai doucement la main sur son bras et je lui montrai une malle qui n'avait pas encore été enlevée pour lui faire comprendre que j'attendais la mienne. Il saisit aussitôt la malle désignée pour me l'apporter.

— Laissez là cette malle, dit une voix anglaise.

Et se traduisant elle-même en français :

— Cette malle est à moi.

Le son d'une voix qui était évidemment celle d'un compatriote, avait réjoui mon cœur.

— Excusez-moi, monsieur, dis-je à l'inconnu ; le conducteur m'a mal comprise et cela n'est pas étonnant ; je ne sais pas un mot de français. Je ne lui demandais pas votre malle, mais ce qu'il a fait de la mienne.

Sans bien m'expliquer, au premier moment, l'expression du visage sur lequel mes yeux s'étaient levés et fixés, je crus y lire un mélange de surprise et d'hésitation. Mes compatriotes, en général, se soucient peu de se mêler des affaires d'autrui.

— Seriez-vous assez bon, monsieur, pour lui demander ce qu'est devenue ma malle ? C'est un service que je serais moi-même heureuse...

Il ne me laissa pas achever ; je ne saurais dire s'il sourit ou ne sourit pas, mais il reprit du ton d'un véritable gentleman, c'est-à-dire d'un ton qui n'avait rien de dur ni d'impoli :

— Comment est votre malle ?

Je lui en fis la description complète, sans oublier le ruban vert.

Immédiatement il prit le conducteur à part, et parut le secouer d'importance. Revenant ensuite vers moi :

— La voiture était trop chargée, à ce qu'il dit, à son départ d'Ostende, où il a laissé votre malle avec plusieurs autres caisses et paquets. Il promet de

la faire venir demain ; vous pourrez la réclamer après-demain matin à ce même bureau.

— Merci, monsieur.

Et j'essayai de sourire, mais, au fond, j'étais désolée. Que devenir, si ma malle était perdue ?

Il lut mon effroi dans mes traits, car il me demanda, d'un ton compatissant, si j'avais des amis à Bruxelles.

— Aucun.

— Et où descendez-vous ?

— Je ne sais.

Il y eut un moment de silence. À la clarté d'une lampe, vers laquelle se trouvait tourné son visage, je distinguai encore mieux ses traits. C'était un beau jeune homme, plein de distinction, un lord peut-être ! La nature lui avait donné une mine assez haute, un port assez fier pour qu'on pût le croire un prince ; mais il était exempt de morgue et d'arrogance. Presque honteuse de l'avoir forcé d'intervenir pour moi près du conducteur, je m'éloignais lorsqu'il m'arrêta en me demandant si mon argent se trouvait dans ma malle.

Combien je me sentis heureuse de pouvoir lui répondre que j'avais assez d'argent sur moi pour attendre le surlendemain ! Complètement étrangère à Bruxelles, je ne connaissais par malheur ni les rues ni les hôtels ; il me faudrait un gîte très-modeste.

— Je puis vous donner l'adresse d'un hôtel qui remplira vos intentions, me dit-il ; ce n'est pas loin d'ici ; quelques indications vous le feront aisément trouver.

Il déchira un feuillet de son carnet, écrivit quelques mots et me les donna. Je lui sus un gré infini de son obligeance, parce qu'il n'était pas évidemment dans sa nature de se montrer officieux pour tout le monde et à tout propos. Quant à me défier de lui, de ses avis et de l'adresse qu'il me donnait, j'aurais autant songé à révoquer la Bible en doute. Sa physionomie respirait la bonté ; la loyauté brillait dans ses yeux.

— Votre plus court chemin, ajouta-t-il, est de suivre le boulevard et de prendre par le Parc ; mais il est trop tard, il fait trop obscur pour qu'une

femme se hasarde à le traverser toute seule. Je vais vous accompagner jusque-là.

Sans attendre ma réponse, il se mit en marche et je le suivis par une pluie fine et pénétrante. Le boulevard était désert, ses allées remplies de boue, l'eau dégouttait des arbres ; le Parc était noir comme minuit dans les romans de mistress Anne Radcliffe. Je ne distinguais même pas mon guide, mais je le suivais au bruit de ses pas ; je l'aurais suivi ainsi jusqu'au bout du monde.

— Maintenant, me dit-il quand le Parc fut traversé, vous allez suivre cette grande rue jusqu'à ce que vous arriviez à un large escalier de pierre. Deux candélabres à réverbère vous indiqueront où il est. Vous descendrez les degrés, qui vous conduiront dans une rue étroite ; suivez cette rue ; votre hôtel se trouve à son extrémité ; on y parle anglais ; une fois là, vous serez tirée d'embarras ! Bonsoir !

— Bonsoir, monsieur, et croyez à ma sincère reconnaissance.

Nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir selon toute apparence ; mais l'expression de ses traits, le son de sa voix, annonçaient une nature chevaleresque prête à venir en aide au faible et au malheureux, nature trop rare de notre temps pour qu'on n'en garde pas mémoire. C'était, je le répète, un véritable gentleman anglais.

Restée seule, je hâtai le pas à travers une large rue et une place entourée de vastes maisons au milieu desquelles s'élevait plus d'un imposant édifice qui pouvait être un palais ou une église. Je passais devant un portique, quand deux hommes à moustaches sortirent de l'ombre des colonnes. Ils fumaient des cigares et se drapaient fièrement dans leurs manteaux. Ces deux personnages ne pouvaient être des gentlemen en aucun pays, car ils insultèrent une femme en s'attachant à sa piste comme des limiers à celle d'un lièvre. Une patrouille qui survint les força d'interrompre leur chasse. Dans mon effroi, j'avais mal suivi mon itinéraire et dépassé les degrés indiqués. Je ne savais plus où j'étais ; l'haleine me manquait ; mon poulx battait violemment ; je tremblais de rencontrer encore ces chevaliers errants de triste espèce, mais il fallait bien revenir sur mes pas si je voulais trouver l'hôtel !

Enfin, j'arrivai près d'un vieil escalier de pierre aux marches tout usées, et le prenant pour celui qu'on m'avait, décrit, je descendis ces marches. La rue où elles conduisaient était bien une rue étroite, mais il n'y avait pas d'hôtel ; je continuai d'errer au hasard. Dans une autre, rue très-tranquille, comparativement propre et bien pavée, je remarquai une lanterne placée au-dessus de la porte d'une grande maison plus haute d'un étage que toutes les maisons voisines. Était-ce enfin l'hôtel tant cherché ? Mes genoux commençaient à fléchir sous moi ; je me sentais à bout de force.

Non, ce n'était pas encore mon hôtel ; mais sur une grande plaque en cuivre qui décorait la porte cochère, on lisait cette inscription : « Pensionnat de demoiselles, » et un peu plus bas, « Madame Beck. »

Mille pensées se heurtèrent à la fois dans mon cerveau ; je demeurai comme étourdie de surprise. Le doigt de la Providence n'était-il pas là ? Ne semblait-elle pas me dire : « Voilà ton asile ? » Comment opposer ma volonté à la sienne ? Je ne me sentais plus maîtresse de mes actions ; obéissant à une impulsion surnaturelle, irrésistible, je sonnai.

On me laissa le temps de la réflexion, mais je ne réfléchis à rien. Je regardais machinalement les cailloux de la rue à l'endroit où ils étaient éclairés par le reflet de la lanterne ; je les comptais, j'observais leurs formes et le scintillement de l'eau à leurs angles. Craignant de n'avoir pas été entendue, je sonnai une seconde fois ; on finit par ouvrir : une servante coiffée d'un bonnet coquet se tenait devant moi.

— Puis-je parler à madame Beck ? lui dis-je en anglais.

Si j'avais parlé français, elle aurait probablement refusé de m'admettre à cette heure indue ; mon accent anglais la dérouta. J'étais une étrangère ; je venais sans doute de loin, pour quelque affaire regardant le pensionnat, et trop pressée pour qu'on pût dire : « Repassez demain. »

Je fus donc introduite immédiatement dans un grand salon, dont le poêle de faïence n'était pas allumé et où il faisait très-froid. Les murs étaient couverts de boiseries dorées, le parquet ciré et luisant. Une riche pendule, placée sur le manteau de la cheminée, sonnait neuf heures.

Un quart d'heure se passa ; mon pouls battait de plus en plus vite. Tantôt j'étais brûlante et tantôt je frissonnais ; bien certainement j'avais la fièvre. Les yeux fixés sur la porte à deux battants ornés de moulures dorées,

j'épiaï l'instant où elle s'ouvrirait ; mais tout restait calme ; on aurait entendu trotter une souris.

— Vous êtes Anglaise ? me dit soudain une voix partant je ne sais d'où.

Je bondis sur ma chaise, tant je me croyais certaine d'être seule.

Ce n'était pourtant pas la voix d'un spectre ; bien s'en faut ! une petite femme replète, en peignoir blanc, en cornette de nuit, enveloppée d'un grand châle, venait d'entrer à l'improviste par une porte masquée dans la boiserie.

Je lui répondis qu'en effet j'étais Anglaise, et sans autre prélude nous nous lançâmes dans la plus singulière conversation. Madame Beck, car c'était elle, avait épuisé, en me demandant si j'étais Anglaise, tout son vocabulaire anglais ; elle continuait l'entretien dans sa propre langue avec une volubilité sans pareille. Je lui répondais dans la mienne autant que cela peut s'appeler répondre ; car si elle me comprenait peu, je ne la comprenais pas toujours, en sorte qu'en faisant un véritable vacarme (jamais je n'avais rien entendu ni imaginé de comparable au débit de madame), nous faisions fort peu de chemin. Enfin, elle se décida à sonner pour appeler un renfort qui arriva sous la forme d'une sous-maîtresse, élevée, disait-on, dans un couvent irlandais et réputée connaître à fond la langue anglaise. C'était une petite personne, visiblement brouillée avec les grâces, et Bruxelloise de la tête aux pieds. Comme elle massacrait ce pauvre idiome d'Albion ! Je lui racontai ma très-simple histoire qu'elle traduisit. Je lui dis que j'avais quitté l'Angleterre dans l'espoir de m'instruire en gagnant mon pain à l'étranger. J'étais prête à me rendre utile de toutes les façons, pourvu qu'on n'exigeât de moi rien de dégradant. Je me chargerais également d'élever des enfants ou de tenir compagnie à une dame âgée. J'accepterais enfin toutes les fonctions qui ne seraient pas au-dessus de mes forces physiques. Madame écoutait tout cela sans mot dire et, à en juger par sa physionomie, mon récit ne choquait pas son oreille.

— Il n'y a que les Anglaises, dit-elle enfin, pour courir de pareilles aventures. Sont-elles donc intrépides ces femmes-là !

Elle me demanda mon nom, mon âge. Elle s'assit, en face de moi et me regarda. Il n'y avait dans ce regard ni commisération ni intérêt. Pas une lueur de sympathie, pas une ombre de pitié, ne traversèrent son visage

pendant notre longue conversation à bâtons rompus. Je sentais qu'elle n'était pas femme à se laisser détourner d'un pouce de son chemin par ses sensations. Ne consultant, au contraire, que son jugement, elle m'étudiait à loisir. Une cloche se fit entendre.

— C'est le signal de la prière du soir, dit-elle, en se levant, et, par son interprète, elle me pria de revenir le lendemain. Mais cela ne faisait pas mon affaire, je ne pouvais supporter l'idée d'affronter de nouveau les périls de l'obscurité et de la rue. D'un ton ferme et contenu, je m'adressai donc à elle personnellement, et non à la sous-maîtresse :

— Soyez certaine, madame, lui dis-je, que si vous vous assurez immédiatement mes services, vos intérêts n'en souffriront pas. Vous trouverez en moi une femme qui mettra tout son amour-propre à s'acquitter de ce que vous ferez pour elle. Je lis à peine la langue du pays ; je ne connais personne à Bruxelles ; je me suis perdue dans les rues ; la Providence m'a ouvert votre maison comme un port ; je ne saurais ou trouver un logement cette nuit.

— Je comprends votre embarras, reprit madame Beck. Mais vous êtes-vous, au moins, munie de recommandations ? Avez-vous des papiers ?

— Aucun.

— Et votre bagage ?

— Il arrivera demain.

Ce retard d'un bagage qui devait être si léger lui parut probablement louche, car elle réfléchit plus profondément encore. En ce moment, on entendit dans le vestibule les pas d'un homme qui gagnait la porte extérieure.

— Qui va là ? demanda madame Beck.

— C'est M. Paul, répondit la sous-maîtresse. Il est venu ce soir donner une leçon extraordinaire à la première classe.

— Cela ne pouvait mieux tomber. Appelez-le vite.

La sous-maîtresse courut après M. Paul et le ramena. C'était un petit homme sec et brun ; il portait des lunettes.

— Mon cousin, lui dit madame Beck, j'ai besoin de savoir votre opinion. Vous passez pour un grand physionomiste : voici le cas de justifier votre

réputation. Tâchez de lire dans ce visage, et lisez tout haut.

M. Paul braqua sur moi ses lunettes. La compression de ses lèvres et le plissement de son front semblaient indiquer qu'il entendait lire, en effet, au fond de ma pensée.

— La lecture est faite, s'écria-t-il bientôt.

— Et qu'en dites-vous ?

— Bien des choses, fut la réponse de l'oracle.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Des deux sortes. Pensez-vous pouvoir utiliser ses services ?

— Je puis m'en passer ; mais vous savez combien je suis dégoûtée de mistress Svinni.

M. Paul continua son examen ; et le jugement qu'il finit par rendre ne fut guère moins vague :

— Employez-la donc. Si le bien prédomine dans sa nature, elle vous récompensera de lui avoir donné un asile ; si le mal l'emporte, eh bien, ma cousine, ce n'en sera pas moins une bonne œuvre que vous aurez faite.

Cela dit, l'arbitre ambigu de ma destinée s'éclipsa. Madame Beck m'accepta ce soir-là même pour gouvernante de ses enfants, et, grâce à Dieu, j'échappai à la nécessité d'errer de nouveau dans les rues désertes et semées d'embuscades.



V

Confiée à la direction de la sous-maîtresse, je fus conduite, à travers un long et étroit corridor, dans une vaste cuisine d'une grande propreté, mais qui d'abord me parut assez singulièrement désignée sous ce nom par mon interprète, puisque je n'y voyais rien qui ressemblât aux cheminées et aux fourneaux anglais, remplacés ici par un grand poêle noir. Assurément l'amour-propre ne pouvait commencer si vite à se réveiller dans mon cœur, mais je me sentis soulagée d'une appréhension assez vive, lorsque, au lieu de me laisser à la cuisine, comme je m'y attendais à moitié, on me fit asseoir dans ce qu'on appela un cabinet. Une cuisinière en jupon court et en sabots m'apporta aussitôt mon souper, à savoir : un peu de viande, d'une nature inconnue, servie dans une sauce acide assez agréable, mais d'un goût bizarre, des pommes de terre coupées par tranches et assaisonnées avec je ne sais quoi, du vinaigre et du sucre, si je ne me trompe ; une tartine, c'est-à-dire une tranche de pain couverte de beurre, et une poire cuite. Je mangeai avec appétit et reconnaissance.

Après la prière du soir, madame Beck me rejoignit dans le cabinet où elle me regarda curieusement, et après ce supplément d'examen, elle me pria de monter avec elle. À travers une suite de petits dortoirs, tous semblables, qui avaient été jadis, à ce que j'appris plus tard, des cellules de nonnes (la maison remontait à une antique date), et à travers l'oratoire, longue et lugubre salle où un grand crucifix était appendu au mur entre deux lampes nocturnes, elle me conduisit dans une chambre où dormaient trois enfants. Un poêle rouge rendait l'atmosphère de cette chambre presque suffocante, et pour comble d'agrément, on y respirait une odeur, un parfum assez

surprenant en un pareil lieu, — l'odeur pénétrante, l'âcre parfum du whiskey anglais ou d'un genièvre indigène.

À côté d'une petite table, sur laquelle flambait un bout de chandelle arrivé à sa fin et dont le suif ruisselait sur le pied du chandelier, était assise une grosse femme aux traits communs, affublée d'une éclatante robe de soie à larges rayures que recouvrait un tablier de service. Elle ronflait sur une chaise. Pour compléter le tableau et ne laisser aucun doute sur l'état des choses, une bouteille et un verre vide se trouvaient encore près du coude de la belle endormie.

Madame Beck contempla avec un grand calme ce remarquable tableau ; elle ne sourit pas ; elle ne fronça pas le sourcil ; aucun symptôme de colère, de dégoût, de surprise ne troubla la sérénité grave de son aspect. Se bornant à me montrer du doigt un quatrième lit, elle me fit entendre qu'il serait le mien. Puis, après avoir éteint la chandelle et l'avoir remplacée par une veilleuse, elle se retira par une petite porte qui, restée entre-bâillée, laissait apercevoir sa propre chambre, spacieuse et confortablement meublée.

Mes dévotions, ce soir-là, ne furent que des actions de grâces à la Providence. Ne semblait-elle pas m'avoir conduite par la main ? À peine pouvais-je croire que quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées depuis l'instant où j'avais quitté Londres, sans autre protection que celle qui veille sur les oiseaux de passage dans leurs migrations, sans autre perspective qu'une vague lueur d'espérance !

J'avais naturellement le sommeil léger. Vers le milieu de la nuit, je me réveillai soudain ; tout se taisait, mais une blanche figure se mouvait dans la chambre ; c'était madame, en peignoir de nuit. Aucun son ne trahissait sa présence ; elle visita les trois enfants dans leur lit et puis s'approcha de moi ; je feignais de dormir, mais malgré mes paupières abaissées, je suivais la pantomime. Après être restée un quart d'heure au pied de mon lit à me regarder, madame s'arrêta près de mon chevet, souleva légèrement mon bonnet et en écarta le bord pour mieux voir mes cheveux ; une de mes mains, restée étendue sur la couverture, parut également fixer son attention. L'examen fini, elle se retourna du côté de la chaise où j'avais mis mes habits et qui se trouvait au pied du lit. Entendant le frôlement de l'étoffe, j'entr'ouvris un peu plus les yeux, curieuse de savoir jusqu'où pouvait aller son goût pour les recherches ; il allait très-loin. Aucun article de mon

humble toilette n'échappa à l'inspection. On pouvait comprendre son motif pour procéder ainsi : c'était apparemment le désir de se former, d'après la manière dont j'étais vêtue, un jugement sur mes antécédents, sur mes habitudes ; le but semblait plus justifiable que les moyens. Il n'y avait qu'une seule poche à ma robe ; elle la retourna. L'argent que contenait ma bourse fut ensuite compté par elle avec assez d'adresse pour éviter le moindre son du métal. Elle ouvrit mon agenda, lut tout ce qui était écrit, et regarda beaucoup une petite mèche des cheveux gris de miss Marchmont qui s'y trouvait enfermée. Trois clefs, réunies par un bout de ruban, les clefs de ma malle, de mon petit pupitre à écrire et de ma boîte à ouvrage, semblèrent avoir pour elle une bien autre importance. Voyant qu'elle les emportait dans sa chambre, je me soulevai doucement sur mon chevet pour les suivre des yeux. Mes clefs ne me furent rendues qu'après avoir laissé sur la toilette de Madame leur empreinte dans la cire. Elle replaça ensuite mes habits dans la position exacte où elle les avait trouvés. De quelle nature étaient ses conclusions ? Question vaine ! c'était perdre son temps que d'en chercher la réponse sur un visage de pierre.

Ce devoir accompli, car pour madame Beck cette vilaine opération pouvait être un devoir, elle s'éloigna comme elle était venue, c'est-à-dire comme une ombre. Arrivée à la porte de sa chambre, elle se retourna et fixa de nouveau les yeux sur l'héroïne de la bouteille, toujours endormie. Mistress Svini, ce ne pouvait être qu'elle, — et son véritable nom s'écrivait sans doute Sweeny, en anglais ou en irlandais, — mistress Svini se doutait peu du réveil qui l'attendait. Sa condamnation irrévocable résultait pour moi de l'impassibilité même de madame Beck, dont les arrêts, je l'appris plus tard, se faisaient souvent attendre, mais n'en étaient que plus irrévocables. Tout cela était fort peu anglais, mais tout cela se passait sur une terre étrangère.

Le lendemain, je dus faire connaissance avec mistress Sweeny. Elle s'était donnée à madame Beck pour une dame anglaise de qualité qui avait eu des malheurs, et qui, née dans le Middlesex, parlait l'anglais avec le plus pur accent de la métropole. Madame, comptant sur ses expédients secrets pour arriver à la découverte de la vérité, acceptait avec une singulière intrépidité les services des premières venues, comme le prouvait surabondamment ma propre aventure. Elle avait donc installé mistress

Sweeny en qualité de gouvernante près de ses trois petites filles. Je crois presque inutile d'expliquer au lecteur que cette matrone, amie du whiskey, était d'origine irlandaise. Quant à sa situation antérieure dans le monde, je ne prétends pas la fixer. Elle se vantait d'avoir élevé le fils et la fille d'un marquis. Je crois qu'elle avait pu exercer quelque fonction domestique dans une famille irlandaise, celle de bonne d'enfants, par exemple, de nourrice, de blanchisseuse ou d'aide de cuisine. Elle parlait le dialecte trop connu de la verte Erin, curieusement entremêlé d'inflexions de voix prétentieuses, empruntées aux cockneys de Londres. Par un moyen quelconque, elle avait acquis et conservait en sa possession une garde-robe d'une splendeur suspecte ; des robes de la plus riche soie, qui semblaient, du reste, avoir été faites sur tout autre patron que le sien, et des bonnets garnis des plus coûteuses dentelles ; mais le principal article de l'inventaire, le charme qui tenait la maison en respect et empêchait les sous-maîtresses et les domestiques de donner carrière à leur langue était un châle indien, un véritable cachemire des Indes, comme disait madame Beck d'un ton mêlé d'étonnement et de respect... pour le cachemire. Sans ce talisman, mistress Sweeny ou Svini, j'en suis certaine n'aurait pas conservé deux jours sa position dans la maison. Grâce au cachemire des Indes, elle s'y maintenait depuis un mois.

Lorsque mistress Sweeny sut par madame Beck que j'allais hériter de ses fonctions, sa fureur ne connut pas de bornes ; madame fut apostrophée la première : je ne perdis pas pour attendre. Le stoïcisme avec lequel madame endurait ces invectives m'imposait le même sang-froid : cependant, elle finit par quitter la chambre et, dix minutes après, un agent de police venait présider au déménagement de mistress Sweeny. Pendant cette scène fort orageuse, le front de madame ne s'était pas une seule fois plissé ; il n'était pas tombé de ses lèvres un sel mot plus accentué que d'habitude.

Toute cette petite affaire fut réglée avant le déjeuner ; l'ordre de départ donné, l'homme de la police appelé, la mutinerie apaisée sans coup férir, la chambre des enfants lavée et soumise à des fumigations, l'odeur accusatrice du whiskey complètement dissipée : tout cela entre le moment où madame Beck était sortie de sa chambre à coucher, comme l'Aurore aux doigts de rose, et celui où elle prenait tranquillement sa première tasse de café.

Vers midi on m'appela pour habiller madame. Il paraît que dans mon emploi d'une nature hybride, je devais cumuler les fonctions de gouvernante et celles de femme de chambre. Pendant la première moitié de la journée, madame hantait la maison en déshabillé de nuit, en pantoufles, enveloppée d'un grand châle. Que dirait d'un pareil usage la directrice d'une maison d'éducation anglaise ?

Je ne savais trop comment m'y prendre pour la coiffer. Madame avait des cheveux châtons en profusion, pas un seul cheveu gris, malgré ses quarante ans sonnés ! Voyant mon embarras :

— Vous n'avez donc pas été, me dit-elle, femme de chambre dans votre pays ?

Elle prit le peigne de mes mains, m'écarta avec douceur, et se coiffa elle-même. Dans les autres détails de la toilette, elle me donna ses directions et m'aida sans le moindre symptôme d'impatience et de mauvaise humeur. *Nota bene* : ce fut la première et la dernière fois qu'on m'appela pour l'habiller. À dater de ce jour, l'emploi resta dévolu à Rosine, la concierge.

Madame Beck, en toilette, était toujours la même petite femme à la taille épaisse, aux formes robustes. Elle avait pourtant certaine grâce à elle, la grâce qui résulte de la proportion des parties, de l'harmonie d'un tout. Son teint était frais et coloré, sans être rubicond ; son œil d'un bleu un peu terne, mais serein. Sa robe de soie noire lui allait avec une perfection dont les couturières françaises ont le secret. Dans l'ensemble, elle avait bon air, l'air d'une bourgeoise, sans doute, mais elle ne se piquait pas d'être autre chose. Je viens de dire qu'une certaine harmonie régnait dans sa personne, et pourtant son visage offrait des contrastes. Ses traits n'étaient pas de ceux qu'on trouve ordinairement unis à un air si reposé, à un teint d'une si grande fraîcheur. Leur contour était sévère ; le front haut, mais étroit, indiquait une certaine capacité, mais peu d'expansion dans les idées ; l'œil ne s'illuminait jamais d'un rayon parti du cœur ; la bouche était sévère, les lèvres minces. Les écarts de la sensibilité devaient trouver dans madame un Minos en jupon.

Je ne tardai pas à reconnaître qu'il y avait encore autre chose en elle. Modeste-Maria Beck, née Kindt, eût pu ajouter à ces divers noms celui d'Ignace, en mémoire du maître dont elle était un des disciples féminins.

Jamais, du reste, le joug d'une maîtresse ne fut plus doux ; elle ne s'était pas une seule fois emportée contre l'insupportable mistress Sweeny, malgré la paresse de celle-ci, son insouciance en toute chose et son ivrognerie scandaleuse ; mais le jour où le renvoi de la même mistress Sweeny lui avait semblé opportun, l'Irlandaise au cachemire avait dû plier bagage et décamper sans tambour ni trompette. Jamais non plus d'après ce qu'on me raconta, les professeurs et les sous-maîtresses de l'établissement n'étaient l'objet d'un blâme direct, mais cela n'empêchait pas leur fréquent changement ; ils disparaissaient soudain, d'autres prenaient leur place, sans qu'on pût expliquer pourquoi.

L'établissement de madame Beck était à la fois un pensionnat et un externat. Le nombre des externes dépassait cent ; on comptait une trentaine de pensionnaires. Madame devait posséder un grand talent administratif, pour gouverner tout ce monde, plus quatre professeurs attachés à la maison, huit sous-maîtresses, six domestiques et trois enfants, sans compter les parents et les amis des élèves, si difficiles à ménager, il fallait un grand talent, dis-je, pour gouverner tout ce monde, sans bruit, sans fatigue, sans le moindre symptôme de surexcitation. Il est vrai que madame avait son système pour conduire un mécanisme si compliqué, système dont le lecteur a déjà vu un échantillon dans les perquisitions nocturnes dont mes pauvres effets avaient été l'objet, dans la lecture de mon agenda et l'empreinte de mes clefs prise avec de la cire.

Madame Beck savait cependant ce que c'était que l'honnêteté ; je dirai plus : elle l'aimait et la pratiquait lorsque ses scrupules ne contrariaient pas ses vues et ses intérêts. Professant une grande estime pour l'Angleterre et pour les Anglaises, elle ne voulait pas, disait-elle, voir auprès de ses enfants des femmes d'un autre pays.

Souvent, dans la soirée, après s'être donné bien de la tablature à elle-même par son système d'espionnage, par les mines et les contre-mines qu'il lui fallait creuser et faire jouer, elle venait dans ma chambre avec un air de lassitude réelle, s'asseyait et écoutait les enfants réciter en anglais l'oraison dominicale et l'hymne commençant par ces mots : « Ô doux Jésus ! » Ces petites catholiques se tenaient, pendant la récitation, sur les genoux de la protestante, et quand je les avais mises au lit, leur mère me parlait de l'Angleterre et des Anglaises, des raisons qu'elle avait pour croire à la

supériorité de leur intelligence, à leur probité, à la sûreté de leurs relations. Ses opinions, en fait d'éducation, étaient très-saines. Elle reconnaissait volontiers que tenir de jeunes personnes dans une ignorance aveugle et sous une surveillance tracassière de tous les instants, n'était pas le moyen d'en faire de douces, d'intelligentes et d'honnêtes femmes ; mais elle prétendait qu'une autre méthode aurait des conséquences désastreuses pour des enfants du continent, prêts à interpréter comme une faiblesse le moindre relâchement de discipline. Les moyens dont elle se servait lui répugnaient, disait-elle ; mais elle n'en pouvait employer d'autres, et, après avoir longtemps discoursu avec dignité, tact et délicatesse, elle me quittait, chaussée de ce qu'elle appelait les souliers du silence, puis parcourait la maison comme un fantôme invisible, surveillant tout, espionnant tout, regardant par tous les trous de serrures, écoutant à toutes les portes.

En résumé, l'ensemble du système de madame avait de bons résultats ; c'est une justice à lui rendre. Rien de mieux que les arrangements pris par elle pour le bien-être de ses écolières. Jamais elle ne surchargeait leur esprit ; les leçons étaient bien distribuées et rendues d'une extrême facilité. Les exercices gymnastiques développaient la constitution et maintenaient la santé des jeunes filles ; la nourriture était abondante et bonne. On ne voyait pas de visage pâle et souffreteux dans la rue des Fossettes. Jamais madame ne se montrait avare d'un congé ; elle accordait tout le temps nécessaire au sommeil, à la toilette, aux repas, s'attachant à rendre la vie facile et agréable à ses écolières, sans que la discipline en souffrît. Sous ce rapport, plus d'une maîtresse de pension anglaise gagnerait beaucoup à l'imiter

Par malheur, le grand ressort du gouvernement de madame Beck étant l'espionnage, elle ne se bornait pas à l'exercer elle-même ; elle avait son état-major d'espions, ne se faisant pas scrupule d'employer de très-vils instrument, sauf à les rejeter ensuite, comme l'écorce d'une orange dont on a exprimé le jus ; je demande pardon à l'orange de cette comparaison. Madame se montrait, en revanche, assez difficile sur le choix définitif des personnes qu'elle destinait à un emploi plus honnête et elle en prenait un soin égal à celui des casseroles toujours reluisantes qui ornaient la cuisine. Mais malheur à qui comptait sur elle au-delà du point où s'arrêtait son intérêt ! l'intérêt était la clef de voûte du caractère de madame, l'alpha et l'oméga de son existence. En voyant plus tard faire appel à ses sentiments,

j'ai souvent souri de pitié. Jamais on ne gagnait ainsi son oreille ; prétendre toucher son cœur était, au contraire, un moyen infailible de provoquer son antipathie, de se faire une ennemie d'elle, en la forçant à constater une fois de plus, devant sa propre conscience, l'absence, ou du moins la paralysie complète de cet organe. Elle faisait des charités, comme une autre et plus que beaucoup d'autres ; mais sa bienfaisance même était raisonnée, systématique, dépourvue de toute spontanéité. Elle donnait de préférence aux gens qu'elle n'avait jamais vus, et plutôt aux catégories qu'aux individus. Sa bourse, toujours ouverte pour les pauvres en général, quand on faisait une quête, restait fermée au pauvre homme ou à la pauvre femme qui l'implorait en particulier. Toutes les œuvres philanthropiques pouvaient compter sur son concours ; aucune souffrance isolée ne la touchait. Ni l'agonie de Gethsémané, ni le supplice du Calvaire ne lui auraient arraché une larme.

Je me suis dit souvent que le pensionnat de madame Beck offrait à sa capacité une sphère trop limitée d'action ; elle était femme à gouverner une nation, à maîtriser une assemblée législative turbulente. Aucun parti n'aurait pu l'intimider, irriter ses nerfs, épuiser sa patience, lutter d'adresse avec elle. Elle était elle-même son premier ministre et le chef de sa police.

Ce ne fut ni en un mois ni en un semestre que j'observai tout cela et que je parvins à asseoir une opinion définitive sur le caractère de madame. Je ne vis d'abord qu'un vaste et florissant établissement d'éducation, une grande ruche de jeunes filles pleines de santé et de gaieté. Un bon nombre d'elles pouvaient passer pour jolies. Loin de les assujettir à un travail pénible, on leur facilitait l'étude par tous les moyens, et, grâce à une excellente méthode, elles faisaient des progrès presque malgré elles.

Derrière la maison, s'étendait un vaste jardin où, dans l'été, les élèves vivaient presque en plein air, au milieu des buissons de roses et des arbres fruitiers. Sous un grand berceau de verdure, madame venait souvent s'asseoir dans l'après-midi, et, tour à tour elle appelait les différentes classes auprès d'elle pour lire ou s'occuper d'ouvrages d'aiguille. Les professeurs faisaient de courtes leçons orales, les élèves prenant ou ne prenant pas de notes, selon qu'elles pouvaient ou ne pouvaient pas compter sur une compagne plus diligente ; mais de ces entretiens avec des maîtres versés dans les matières qu'ils enseignaient, il restait toujours quelque

chose dans la mémoire et l'esprit. Outre les jours de sortie réguliers, accordés chaque mois, les fêtes catholiques en amenaient toute l'année un grand nombre. De temps en temps, par une brillante matinée d'été ou une douce après-midi d'automne, on menait les pensionnaires faire une longue promenade à la campagne. Là, on les régalaient parfois de gaufres et de vin blanc, plus souvent de lait froid et de pain bis, ou de pistolets au beurre avec du café. Madame, ces jours-là, leur semblait la bonté même, et les sous-maîtresses ne paraissaient pas si méchantes ; le joyeux troupeau bondissait dans les prairies, comme jamais agneaux n'ont bondi. Ces jours-là, la turbulence n'était que de la gaieté.

Un temps vint où le tableau devrait me paraître moins pastoral. Après avoir vu les choses dans un lointain pittoresque, j'allais descendre de mon observatoire, la chambre des enfants, pour entrer en communication plus directe avec le petit univers gouverné par madame Beck.

Un jour, j'étais en haut, selon l'habitude, écoutant les leçons anglaises des enfants et retournant en même temps une vieille robe de soie pour madame, lorsqu'elle entra dans la chambre d'un air absorbé et presque sombre, ce qui était rare pour elle. Après s'être laissée tomber machinalement sur une chaise en face de moi, elle demeura quelques instants muette. Désirée, l'ainée des enfants, était en train de lire un petit livre de mistress Barbauld, dont je lui faisais traduire de vive voix l'anglais en français, pour m'assurer qu'elle comprenait bien ce qu'elle lisait.

Tout à coup et sans autre préface, madame me dit d'un ton presque accusateur : « Miss » Soit dit en passant, elle avait la plus singulière façon de prononcer ce mot.

— Miss, vous étiez donc institutrice en Angleterre ?

— Non, madame, répondis-je en souriant ; si j'avais été institutrice, je vous l'aurais dit.

— C'est donc votre premier essai d'enseignement, cet essai que vous faites avec mes enfants ?

Sur ma réponse affirmative, elle garda de nouveau le silence ; mais en relevant la tête pour prendre une épingle sur la pelote, je m'aperçus que j'étais redevenue l'objet de son étude. Ses yeux restaient fixés sur moi ; elle me tournait et me retournait dans sa pensée ; elle me pesait dans sa balance

intellectuelle. Quel était son but ? À dater de ce jour et pendant une quinzaine, je me vis soumise à ce qui semblait être un redoublement de surveillance. Madame écoutait souvent à la porte, tandis que je donnais les leçons à ses enfants ; plusieurs fois elle me suivit d'une distance prudente, lorsque je les promenais dans le Parc ou sur les boulevards, se glissant à portée d'oreille, si les arbres lui offraient un abri suffisant. Où pouvaient donc tendre ces préliminaires ? J'étais à cent lieues de m'en douter.

Un matin, elle entra brusquement dans la chambre des enfants, et me dit d'une voix presque essoufflée, qu'elle se trouvait placée dans le plus fâcheux dilemme. M. Wilson, le professeur d'anglais, d'ordinaire si exact, manquait aujourd'hui ; selon toute apparence, il était malade ; les élèves l'attendaient ; il n'y avait personne pour le remplacer. Verrais-je quelque inconvénient à faire une simple dictée, pour qu'au moins on ne put dire qu'il n'y avait pas eu de leçon d'anglais ?

— Vous me demandez de descendre en classe, madame ?

— Oui, sans doute, en classe, dans la seconde division.

— Mais il y a quarante élèves

J'en savais le nombre, et, avec mon habituelle timidité, lorsqu'il s'agissait de me produire devant un public quelconque, je rentrais comme un limaçon dans ma coquille. Abandonnée à mon libre arbitre, j'aurais certainement laissé échapper l'occasion qui s'offrait à moi d'agrandir mon horizon ; je ne me sentais aucun désir de changement ; j'aurais passé ma vie entière à enseigner l'abécédaire à des enfants, à leur coudre des sarreaux. Gagner mon pain était toute mon ambition ; éviter la souffrance, mon seul espoir.

— Laissez cet ouvrage, me dit madame, qui me voyait plus acharnée que jamais à ma besogne.

— Mais Fifine a besoin de ce sarreau madame !

— Fifine s'en passera ; j'ai besoin de vous.

Et, comme madame Beck avait réellement besoin de moi ; comme elle avait résolu de m'avoir ; comme elle était, depuis longtemps mécontente du peu de ponctualité du maître d'anglais et de sa méthode ; comme enfin cela

entrait dans ses plans, elle me fit quitter mon aiguille et mon dé, me prit par la main, et nous descendîmes ensemble l'escalier.

En arrivant dans le carré (on appelait ainsi un lieu de récréation couvert, situé entre l'habitation et les classes), madame s'arrêta, laissa aller ma main, et me regarda dans le blanc des yeux. J'étais toute hors de moi ; je tremblais de la tête aux pieds ; je crois même, Dieu me pardonne, que des larmes mouillaient mes paupières. Les obstacles que j'allais rencontrer n'étaient pas purement imaginaires ; il y en avait de trop réels, et le moins considérable n'était pas mon inexpérience de la langue dans laquelle il fallait enseigner. Je m'appliquais très-sérieusement à l'étude du français depuis mon arrivée à Bruxelles ; le jour j'en apprenais la pratique, et le soir la théorie, jusqu'à l'heure où la règle de la maison prescrivait d'éteindre les lumières ; mais j'étais bien loin de parler correctement cette langue.

— En résumé, me dit madame d'un ton solennellement dur, vous sentez-vous incapable ?

Si je répondais oui, tout était fini, je rentrais dans mon obscure mission ; mais quelque chose d'inusité dans la contenance de madame me disait d'y songer à deux fois avant de me donner à moi-même un brevet d'incapacité. En ce moment, elle avait moins l'aspect d'une femme que celui d'un homme ; je ne me sentais pas vaincue, mais défiée, pour ainsi dire : reculer m'eût semblé un déshonneur.

— En arrière ou en avant, choisissez, me dit-elle en me montrant de la main, d'abord la petite porte de l'habitation, ensuite la grande porte à deux battants qui conduisait dans les classes.

— En avant ! répondis-je.

— Mais, poursuivit-elle, se refroidissant à mesure que je m'échauffais, osez-vous bien faire face aux élèves ? Défiez-vous d'un moment de surexcitation.

Il y avait de l'ironie dans ces derniers mots ; l'excitation nerveuse n'était pas du tout du goût de madame.

— Je ne suis pas plus surexcitée que cette pierre, lui répondis-je en frappant une dalle de mon talon ; pas plus surexcitée que vous ne pouvez l'être, ajoutai-je en lui rendant son regard.

— Tant mieux ! laissez-moi seulement vous faire observer que vous n’allez pas avoir devant vous de jeunes Anglaises, calmes et posées, esclaves du décorum, mais des Bruxelloises, rondes, franches, brusques et tant soit peu revêches.

— Je le sais ; je sais également que, malgré mon application à l’étude du français depuis que je suis ici, je le parle encore trop peu correctement pour commander le respect. Je ferai des bévues dont riront surtout les plus ignorantes ; mais je n’en suis pas moins décidée à donner la leçon.

— Elles se débarrassent toujours des maîtres timides, ajouta madame, comme un cheval fringant d’un cavalier maladroit.

— Je le sais, madame. J’ai entendu parler de leur révolte contre miss Turner, et de la manière dont elles ont persécuté cette pauvre institutrice anglaise, sans protection, et que madame a congédiée pour leur complaire. Cette triste histoire m’est connue.

— Que voulez-vous ! répondit madame ; miss Turner n’avait pas plus d’empire sur elles qu’une cuisinière. Cet empire, je ne le donne pas, c’est aux maîtres et aux maîtresses de le prendre. Miss Turner manquait de caractère et de décision ; miss Turner n’avait ni tact, ni intelligence, ni dignité ; miss Turner ne pouvait leur aller, ni à moi.

— Sans rien répliquer, j’avançai vers la porte à deux battants.

— Un dernier mot, ajouta madame, n’attendez d’aide ni de moi ni de personne. Ce serait vous montrer tout de suite inférieure à votre tâche.

J’ouvris la porte, je laissai, par politesse, madame passer la première, et je la suivis. Il y avait trois classes, toutes les trois fort grandes. La classe consacrée à la deuxième division, devant laquelle j’allais faire mes débuts, était la plus vaste, et contenait une réunion plus nombreuse et infiniment moins gouvernable que les deux autres. Plus tard, connaissant mieux le terrain, j’ai souvent pensé, si pareille comparaison peut être permise, que la première division, paisible apprivoisée, policée, était à la deuxième division, plus inculte et plus turbulente en ses allures, ce que la chambre des lords est à la chambre des communes d’Angleterre.

Un premier coup d’œil m’apprit qu’un grand nombre des élèves étaient plutôt de jeunes femmes que des écolières ordinaires ; plusieurs appartenaient à la noblesse belge ; j’étais convaincue qu’aucune d’elles

n'ignorait mon humble position chez madame Beck. Lorsque je montai sur l'estrade ; plate-forme élevée d'une marche au-dessus du plancher, et où se trouvaient placés le pupitre et la chaise du professeur, je vis un long rang de têtes levées qui m'annonçaient un prochain orage, des yeux pleins d'insolentes lueurs, des fronts peu habitués à rougir et aussi durs que le marbre. La femme du continent est un être tout différent de la femme insulaire de même âge et de même condition. Jamais je n'avais vu de pareils yeux ni de pareils fronts en Angleterre.

Madame Beck ne se mit pas en frais d'éloquence pour me présenter à la deuxième division ; une phrase des plus froides y suffit : cette phrase dite, elle sortit de la classe et me laissa seule dans ma gloire.

Je n'oublierai de ma vie cette première leçon.

Trois des beautés titrées du premier banc avaient résolu qu'une bonne d'enfants ne leur donnerait pas de leçons d'anglais. Jusqu'alors, ces demoiselles avaient réussi à faire expulser les maîtres et maîtresses qui n'étaient pas de leur goût ; elles savaient madame prête à jeter par-dessus bord, pour alléger le navire dont elle était l'habile capitaine, tout professeur ou toute sous-maîtresse qui devenait impopulaire. Jamais madame ne les aidait à maintenir leur position. S'ils n'avaient pas la force de lutter, s'ils n'étaient pas assez adroits pour tourner les difficultés, tant pis pour eux, ils tombaient. En regardant d'un air ironique la pauvre miss Lucy Morton, les trois belles en question se promettaient une facile victoire.

Mesdemoiselles Blanche, Virginie et Angélique ouvrirent donc la campagne par une série de sourires narquois, de chuchotements, qui s'enflèrent bientôt en murmures, en ricanements mal étouffés ; les bancs les plus éloignés s'empressèrent de faire écho. Cette révolte naissante de quarante personnes contre une me mit dans une singulière perplexité. Parlant ma propre langue, je me serais fait écouter ; si j'avais l'air d'une pauvre créature et si je l'étais sous beaucoup de rapports, la nature m'avait donné, au moins, une voix qui savait traduire une émotion forte. J'aurais su stigmatiser en anglais une telle conduite comme elle méritait de l'être ; et, par quelques sarcasmes décochés aux chefs du complot, quelques bonnes paroles pour celles qui s'étaient laissé entraîner, saisir le commandement de ce troupeau sauvage et le dresser peu à peu. Tout ce qui me restait à faire, je le fis. Je me dirigeai d'un pas ferme vers Blanche, mademoiselle de Melcy,

une jeune baronne, la plus âgée, la plus grande et la plus intraitable ; je lui pris des mains son livre d'exercice, je remontai sur l'estrade, je lus son devoir, que je trouvai stupide, si stupide, qu'à la face de toute l'école je déchirai la page en deux.

Ce coup d'autorité imprévu suffit pour commander l'attention et le silence. Une seule élève, placée sur l'arrière-plan, persistait dans la rébellion ; je ne la perdais pas de vue. Elle avait le teint pâle, des cheveux noirs, comme l'aile d'un corbeau, de longs et épais sourcils, des traits masculins, un œil d'un éclat rebelle et sinistre. Je remarquai qu'elle n'était pas loin de la porte d'un petit cabinet où l'on enfermait des livres. Pour donner apparemment plus de jeu à son gosier et à ses poumons, elle se tenait debout. Je mesurai sa taille et je calculai sa force. L'une et l'autre paraissaient assez grandes ; mais, pourvu que le conflit fût court, l'attaque imprévue, je devais avoir le dessus.

J'avancai donc vers l'ennemi de l'air le plus froid, le plus impassible, « en n'ayant l'air de rien » comme dirent plus tard ces demoiselles. La porte était entre-bâillée ; je l'ouvris toute grande, comme par simple curiosité, et en un instant, avec la rapidité de l'éclair, je fis volte-face ; l'instant d'après, la belle occupait le cabinet, la porte s'était refermée sur elle, j'en avais la clef dans ma poche.

Or, il arriva que cette jeune fille, nommée Dolorès, Espagnole de nation, était précisément, à cause de son mauvais caractère, redoutée et haïe de toutes ses compagnes. Mon acte de justice sommaire fut donc très-populaire ; toute la deuxième division y applaudit du fond du cœur ; la tranquillité se rétablit immédiatement ; un sourire, ce ne fut pas même un rire, circula de pupitre en pupitre. Lorsque, remontée sur l'estrade, je réclamai le silence et commençai la dictée comme s'il n'était rien arrivé, les plumes voyagèrent paisiblement sur les cahiers, et le reste de la leçon se passa dans le plus grand ordre.

— C'est bien, dit madame Beck quand je sortis de la classe, un peu épuisée ; ça ira.

Elle avait tout écouté, tout vu, par un trou percé dans une boiserie.

À partir de ce jour, madame éleva mon salaire ; mais, pour la moitié de ce qu'elle donnait à M. Wilson, elle me fit faire trois fois plus de besogne que

le professeur congédié.

Un progrès important ne s'en était pas moins accompli dans ma destinée ;
la bonne d'enfants venait de se métamorphoser en maîtresse d'anglais.

VI

Mon temps se trouvait désormais rempli d'une manière profitable pour les autres et pour moi, l'obligation d'enseigner l'anglais entraînant celle d'étudier le français. Cette dernière tâche m'était fort agréable ; j'y consacrai tous mes loisirs. Mon esprit était enfin sorti de son état prolongé de stagnation ; il se dépouillait de sa rouille, il s'aiguissait, prenait le poli que donne à l'acier un constant usage. D'un autre côté, je commençais à faire l'expérience de la vie sur une assez large échelle. Bruxelles est une ville cosmopolite ; le pensionnat de madame Beck renfermait des jeunes filles de presque toutes les nations et de toutes les classes. Il y a beaucoup d'égalité pratique en Belgique, où, sous la forme monarchique, l'organisation sociale est démocratique au fond. La jeune comtesse était assise à côté de la jeune bourgeoise, dans nos classes, sans qu'il fût toujours possible de distinguer la patricienne de la plébéienne. À l'encontre de ce qui a lieu dans d'autres contrées, la seconde avait souvent des manières plus franches et plus courtoises, tandis que chez la première on trouvait d'ordinaire un mélange raffiné d'impertinence et de ruse. Dans la patricienne, avec la vivacité de la race française, se combinait souvent le flegme des Pays-Bas, ce qui expliquait pourquoi, sous les paroles prolixes d'une flatterie mielleuse, se cachait l'arrière-pensée d'une dissimulation plus ou moins innocente, et, sous la chaleur factice d'une imagination surexcitée, les battements réguliers d'un cœur froid.

Il serait injuste de ne pas convenir que toutes les pensionnaires du monde sont un peu menteuses ; mais, chez madame Beck, le mensonge était comme la langue usuelle de la maison, langue que l'on parlait sans plus de

scrupule de conscience que n'en cause une métaphore ou une expression d'argot. Le mensonge était si bien admis, qu'il devait avoir disparu de la liste des péchés mortels dans le confessionnal.

Tout allait bien, du reste, dans ma nouvelle sphère. Après les premières leçons, données sur un volcan que j'entendais pour ainsi dire gronder sous mes pieds, et dont je croyais, à chaque instant, voir jaillir une lave ardente, l'esprit de révolte s'apaisa. Il m'avait suffi d'éteindre quelques étincelles pour prévenir une explosion formidable ; mais je ne me tenais pas pour certaine encore du succès, et pendant bien des heures, chaque nuit, je restais éveillée, méditant les moyens de contenir les plus mutines, de les assouplir au joug de la discipline, ou d'exercer au moins sur elles une influence modératrice. J'ai déjà dit qu'il n'y avait aucune espèce d'aide à attendre de madame ; son plan consistait à maintenir sa propre popularité parmi les élèves, au détriment des professeurs et des sous-maîtresses. Elle se réservait tout le fruit des victoires remportées par ses lieutenants, mais elle leur laissait l'entière responsabilité des défaites : c'était donc à moi de me tirer d'affaire comme je pourrais.

Et d'abord il était clair que, malgré le succès d'un acte d'autorité par-ci par-là, le capricieux troupeau ne pouvait être conduit par la force. Il fallait entrer dans l'humeur de ces demoiselles, les supporter patiemment ; des manières calmes et courtoises, sans bassesse, leur allaient assez. La plaisanterie, à de rares intervalles, faisait bon effet. En vain leur eût-on demandé une application d'esprit soutenue, un grand effort de mémoire ou d'intelligence. Une Anglaise, de capacité et de docilité moyennes, se met paisiblement à la besogne qu'on lui donne, avec le désir de s'en tirer à son honneur ; une Bruxelloise, pour peu qu'elle trouve cette besogne difficile ou sortant de la routine habituelle, vous rit au nez et rejette le cahier en s'écriant :

— Mon Dieu, quel devoir ! A-t-on jamais rien vu de pareil ? C'est trop long, trop ennuyeux, trop difficile. Le fasse qui voudra ?

La maîtresse qui entend son métier reprend alors le devoir sans entrer en controverse, le relit avec soin, en élague une bonne partie, en aplanit toutes les difficultés et le ramène au niveau des intelligences qui l'entourent. L'aiguillon du sarcasme peut être ensuite appliqué avec succès. Ces demoiselles regimbent un peu, mais elles ne prennent pas pour cela le mors

aux dents, si on leur dit leurs vérités d'un ton d'ironie sans aigreur. Trois lignes de plus dans une leçon, dans un devoir, suffiraient pour provoquer une révolte, mais leur amour-propre ou le sentiment de leur dignité personnelle est beaucoup accommodant que leur paresse.

Peu à peu, à mesure que je parlai le français plus couramment, les plus intelligentes se rapprochèrent de moi et commencèrent même à m'aimer à leur manière. Dès que j'étais parvenue à leur communiquer une étincelle d'émulation, tout allait comparativement bien. On finit par m'apporter, le matin, des bouquets qu'on déposait sur mon pupitre, et pour reconnaître cette attention, je me promenais souvent, pendant les récréations, avec celles dont j'étais contente. Une ou deux fois, dans le cours de la conversation, je fus assez mal avisée pour tenter de rectifier certaines notions de morale singulièrement faussées chez elles, J'exprimai tout haut, par exemple, l'horreur du mensonge, et j'allai jusqu'à dire qu'à mon avis il valait mieux manquer parfois d'aller à la messe que de mentir constamment. Tout ce que disait la sous-maîtresse protestante ne pouvait manquer d'arriver aux oreilles des supérieurs catholiques. Bientôt je fus édifiée à cet égard ; un je ne sais quoi, invisible, indéfini, sans nom, se glissa entre moi et mes élèves favorites. On continuait bien de m'offrir des bouquets, mais toute conversation devenait impossible. Lorsque je me promenais dans une allée ou que je m'asseyais sous le berceau une élève ne s'approchait jamais de ma droite, sans qu'aussitôt, et comme par enchantement, une sous-maîtresse apparut à ma gauche. Madame, toujours chaussée « des souliers du silence, » m'émerveillait par son ubiquité. Jamais zéphyr plus léger, plus mobile, n'erra sur la surface des eaux ou dans le feuillage.

L'opinion de la maison entière sur mon avenir spirituel me fut un jour assez naïvement exprimée. Une pensionnaire, à laquelle j'avais eu l'occasion de rendre un petit service, se trouvant assise près de moi, je ne sais plus à quel propos :

- C'est bien malheureux, mademoiselle, que vous soyez protestante !
- Et pourquoi donc, Isabelle !
- Parce que, après votre mort, vous brûlerez dans l'enfer.
- Croyez-vous ?

— Certainement, je le crois, Tout le monde le dit : c'est article de foi.

Isabelle était une petite créature fort singulière, disant tout ce qui lui passait par la tête et aimant à rire ; elle ajouta à demi-voix :

— Il y aurait pourtant moyen d'assurer votre statut dans l'autre monde.

— Lequel ?

— Oh ! vous ne voudrez pas du remède.

— Dites toujours.

— Ce serait de vous laisser brûler vive en celui-ci.

— Hélas ! ma chère, j'ai perdu cette ressource même. On ne fait plus d'auto-da-fe.

Le lecteur a peut-être oublié miss Genevra Fanshawe ? Qu'il me permette, en ce cas, de lui présenter de nouveau cette jeune personne comme une des pensionnaires les plus florissantes du florissant pensionnat de madame Beck. À son arrivée dans la rue des Fossettes, deux ou trois jours après mon installation improvisée sous le même toit, miss Genevra devait avoir du sang aristocratique dans les veines ; jamais duchesse n'eut des airs plus nonchalants, plus superbes d'indifférence pour tout ce qui ne se rattachait pas à sa personne. Ses prédilections, ses antipathies même n'avaient pas plus de solidité que ces fils argentés qui voltigent en l'air et qu'on appelle les fils de la Vierge. Son égoïsme seul était permanent.

Pour rendre pleine justice à miss Genevra Fanshawe, je dois ajouter que ses grands airs n'étaient pas précisément de la fierté. Toute bonne d'enfants qu'elle me savait d'abord, elle eût volontiers fait de moi sa confidente. Elle me poursuivait de ses lamentations sur toutes choses ; elle détestait la cuisine parce que ce n'était pas la cuisine française ; elle tenait en mépris les autres élèves, les professeurs et les sous-maîtresses, parce que ce n'étaient pas des Anglais. Le poisson salé et les œufs durs du vendredi l'indignaient surtout. Un pareil maigre, selon elle, était l'argument capital à faire valoir contre ce que les protestants appelaient le despotisme de Rome. Le pain, le beurre, le café, le lait, rien n'était bon.

Je l'écoutai d'abord, avec patience ; mais lassée d'entendre toujours la même antienne, je finis par lui demander grâce pour mes deux oreilles. Mettant alors ma patience à un autre genre d'épreuves, ce fut à mes dix

doigts qu'elle s'adressa. Sa garde-robe était beaucoup mieux garnie en objets de toilette extérieure qu'en articles plus directement utiles. Ces derniers même avaient besoin d'assez fréquentes réparations ; or comme elle exérait les modestes travaux d'aiguille, il lui semblait fort commode de me charger, bien entendu gratis, de tous ses raccommodages. Ma complaisance pendant plusieurs semaines menaçant d'aboutir à une intolérable servitude, je lui dis enfin qu'elle eût à raccommoder elle-même sa garde-robe. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle pleura. Très certainement elle m'accusa de ne plus être son amie parce que je me lassais d'être son souffre-douleur.

Avec toutes ses imperfections morales, miss Genevra Fanshawe était au physique une charmante personne. On imaginerait difficilement un plus joli minois que le sien, lorsqu'elle descendait le dimanche matin en toilette et en belle humeur, avec sa robe de soie lilas et ses longs cheveux blonds bouclés tombant sur ses blanches épaules. Tous les dimanches elle sortait et passait la journée et la soirée chez des amis de sa famille, parmi lesquels il s'en trouvait un qui, d'après ce qu'elle me donnait à entendre, aspirait à devenir quelque chose de plus ; elle l'appelait Isidore, nom dont il lui avait plu de le baptiser, parce que son véritable nom ne lui semblait pas joli. Un jour qu'elle faisait trophée de la passion d'Isidore, je lui demandai si elle le payait de retour.

— C'est une question réservée, dit-elle. Plutôt bel homme que beau garçon, il me plaît modérément ; mais il raffole de moi ; je m'amuse des folies que je lui fais faire : voilà tout.

La voyant revenir sur le chapitre d'Isidore plus souvent et plus longtemps que je ne l'aurais cru, d'après l'extrême mobilité de son caractère et l'inconstance de ses goûts, je pris sur moi de lui demander un jour si le fidèle soupirant était dans des conditions à être agréé par ses parents et par l'oncle dont elle semblait principalement dépendre. Miss Genevra m'avoua ses doutes à cet égard ; Isidore n'avait pas beaucoup d'argent.

— Dans le doute pourquoi l'encourager ?

— Mon Dieu, il s'est d'abord encouragé tout seul et maintenant il ne se décourage pas. Qu'y puis-je faire ?

— Mais s'il espère vous épouser, ce pauvre jeune homme ?

— Quelle plaisanterie ! Est-ce que je songe à me marier ? Je suis bien trop jeune !

— Pourquoi le martyriser inutilement ?

— Qui vous dit que je le martyrise ? Il soupire quand il me voit, cela est vrai ; mais mistress Cholmondeley dit que c'est un esprit très sérieux, très positif, et qu'il saura faire son chemin dans le monde par son mérite personnel et par ses qualités solides.

— Raison de plus pour ne pas faire la coquette avec lui.

Miss Genevra, pour toute réponse quand je l'accusais de coquetterie, riait aux éclats, écartait les boucles de cheveux blonds qui tombent sur ses yeux, et s'éloignait aussi contente d'elle-même que si je lui avais fait le plus beau compliment.

Dans le long programme de l'enseignement, chez Madame Beck, elle ne s'appliquait qu'à trois choses : la musique, le chant, la danse. Elle brodait aussi avec beaucoup d'activité des mouchoirs de fine batiste qu'elle n'avait pas le moyen d'acheter tout brodés. Quant aux leçons d'histoire, de géographie, de grammaire, d'arithmétique, elle y assistait pour la forme, ne faisait pas du tout les devoirs ou les copiait sur ceux de ses compagnes. La majeure partie de son temps se passait en visites. Madame, qui savait son séjour chez elle limité à une période tout à fait indépendante de ses progrès, lui accordait de grandes licences. Mistress Cholmondeley, son chaperon, femme élégante et amie du plaisir, l'invitait toutes les fois qu'elle recevait elle-même et la conduisait aux soirées données par les personnes de sa connaissance. Ce genre d'existence plaisait fort à miss Genevra ; il n'avait qu'un inconvénient pour elle, celui de l'obliger à plus de toilette que ne le comportait son budget. Toutes ses pensées tendaient donc à surmonter ses difficultés financières, et je m'étonnais de voir la merveilleuse activité déployée par un esprit si naturellement indolent, dès que le désir de briller l'excitait.

De son propre aveu, elle ne craignait pas de mettre mistress Cholmondeley à contribution, sans employer plus de détours que ceux-ci, par exemple :

— Chère mistress Cholmondeley, je ne sais, en vérité, que porter à votre prochaine soirée.

— Tout ce que vous voudrez ; tout vous va bien, mon enfant ; n'êtes-vous pas assez parée de votre beauté et de votre jeunesse ? Une simple robe de mousseline.

— Oui, c'est encore ce qu'il y a de mieux, une robe de mousseline avec quelques petits accompagnements, mais je n'ai de crédit nulle part.

— Que cela ne vous inquiète pas mon enfant !

Et cela n'inquiétait pas du tout miss Genevra ; elle revenait si souvent à la charge, que miss Cholmondeley, fort dépensière pour elle même, finit par faire la sourde oreille. Bientôt, je n'entendis plus parler de ses présents, mais miss Genevra n'en continuait pas moins de fréquenter le monde ; les toilettes ne lui manquaient pas ; je ne l'avais jamais vue si bien fournie de tous les petits *et cœtera* coûteux, de gants, de bouquets, de bijoux même. Ces derniers, contrairement à son habitude et à son penchant naturel, car elle était peu cachée, ne m'avaient pas encore été montrés, lorsqu'un soir de grande réunion, elle ne put résister à la tentation de m'apparaître dans toute sa splendeur.

Elle était vraiment belle ce soir-là. Tant de jeunesse, tant de fraîcheur, une peau si blanche et si fine, une taille si svelte et si flexible, devaient trouver peu de rivales, parmi les beautés indigènes. Sa toilette était toute neuve, fraîche, élégante, irréprochable. Je la regardai de la tête aux pieds ; elle tourna lentement sur elle-même pour se faire voir à moi de tous les côtés ; la conscience de ses charmes la mettait d'excellente humeur ; ses yeux bleus, qui auraient pu être plus grands, brillaient de satisfaction. Elle allait m'embrasser pour me témoigner sa joie, d'après leur usage entre pensionnaires, mais je la tins à distance. Une idée soudaine venait de me frapper ; cette magnificence était un problème dont je me sentais curieuse d'avoir la clef.

— Comment me trouvez-vous ? dit-elle.

L'éloge lui parut froid ; elle voulut me faire admirer en détail ce qui m'émouvait si peu par l'ensemble.

— Que dites-vous de ma parure ? Comment trouvez-vous la broche, les pendants d'oreille, les bracelets ? Personne dans le pensionnat n'a rien de comparable, sans en excepter madame elle-même, qui parle tant de ses bijoux.

— C'est un présent de M. de Bassompierre, assurément ?

— Oh ! mon Dieu, non. Il n'en sait rien.

— Alors c'est mistress Cholmondeley ?

— Encore moins. Il y a longtemps qu'elle ne me donne plus rien ; c'est une égoïste.

Je ne crus pas devoir pousser plus loin mes questions, mais je lui tournai le dos assez brusquement.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle. Diogène n'est pas content.

C'était un des sobriquets qu'elle me donnait en plaisantant, quand nous n'étions pas d'accord.

— Tout le monde ne peut pas vivre dans un tonneau.

— Non ; mais si je ne puis, à l'heure qu'il est, vous dire comme le philosophe à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil, » je vous dirai du moins : laissez-moi seule avec ma pauvre lampe et mon travail. Votre luxe ne m'éblouit, ni ne me tente.

— Toujours la même, toujours la Sagesse incarnée ! répondit-elle un peu surprise. Vous croyez peut-être que j'ai acheté ces bijoux à crédit ; non, ma toilette seule est encore à payer, et mon oncle de Bassompierre ne regardera pas à quelques guinées de plus ou de moins sur le compte de la tailleuse.

— Laissez-moi donc travailler, miss Genevra. Vous voulez que je vous admire, eh bien ! je ne suis pas en veine d'admiration. On vous fera sur votre toilette de bal bien assez de compliments sans les miens. Pour moi, vous ne me paraîtrez jamais plus jolie que le jour où je vous ai vue pour la première fois sur le paquebot d'Ostende, avec votre petite robe d'indienne et votre chapeau de paille. Chacun son goût.

— Grâce à Dieu, reprit-elle, tout le monde n'a pas vos goûts puritains. Si jamais nous allions ensemble à un bal travesti, je me déguiserai en quakeresse pour vous plaire.

Piquée au vif par ma froideur, décontenancée par mon air sévère, miss-Genevra ajouta :

— Après tout je ne vois pas trop où vous prenez le droit de me sermonner.

— Ce droit, je ne l'ai guère, assurément, mais vous avez encore moins celui de faire la roue dans ma chambre et de vouloir me faire admirer vos plumes d'emprunt. Rappelez-vous le geai de la fable, miss Genevra Fanshawe.

— Voulez-vous me mettre à la porte ?

— Mon Dieu non, mais j'entends les pas de la concierge. On vous cherche certainement.

— On demande miss Genevra Fanshawe, cria de dehors la voix de Rosine, la Concierge.

— Vous entendez ?

— Adieu, sans rancune.

— Adieu.

Le mystère de la parure ne me fut révélé que deux ou trois jours plus tard par la confession spontanée de miss Genevra

— Pourquoi me bouder ? dit-elle.

— Moi vous bouder !

— Oui, vous me blâmez, j'en suis certaine, parce que vous croyez que je fais des dettes que papa ou M. de Bassompierre devront payer. Je vous assure qu'à l'exception de mes dernières toilettes, je ne dois rien ; tout le reste est réglé.

— Et c'est précisément là le mystère, miss Genevra. Mistress Cholmondeley est une vieille avare, dites-vous : vous même vous tenez beaucoup à votre argent de poche. Qui donc a payé le joaillier ?

— Eh bien ! écoutez-moi : je vais tout vous dire, madame la Sagesse ; vous me gronderez après, si vous voulez. Papa veut que je voie le monde et tient à ce que j'y fasse figure ; il a tout particulièrement recommandé à mistress Cholmondeley de me faire perdre ces airs de petite pensionnaire avant mon début prochain dans la société anglaise, où il veut sans doute que, comme ma sœur, je séduise un nabab. Je suis donc forcée d'avoir une certaine mise ; mais comment faire ? Mistress Cholmondeley est devenue plus avare que Shylock. Je ne puis abuser des bontés de mon oncle en faisant toujours appel à sa bourse ; n'est-ce-pas vous-même qui me le dites

sans cesse ? Eh bien ! quelqu'un qui a deviné la situation, quelqu'un qui me trouve de son goût, s'est estimé trop heureux.

— De contribuer à parer l'idole, interrompis-je, et l'idole s'est laissé faire. Voilà qui est beau ! miss Genevra Fanshawe.

— Si vous saviez, reprit-elle, comme il tremblait.

— Devant la divinité en déposant son offrande. Je n'en doute pas, miss Genevra.

— Comme il hésitait et rougissait ! comme il appréhendait un refus !

— Le pauvre homme ! Et cet adorateur si respectueux vous a fait accepter des bouquets d'abord, puis des gants, puis des bijoux.

— Oui ; ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Mon Dieu, quel air vous prenez, miss Lucy ? Ai-je commis un si grand crime ?

— Un crime ; non, grâce à Dieu ; mais vous avez eu tort ; très grand tort, si vous voulez savoir mon avis. Accepter des bouquets passe encore ; mais une parure, et cela des mains d'un homme qui ne sera peut-être jamais accueilli par vos parents.

— je l'espère bien.

— Comment ! vous l'espérez bien ? Vous ne l'aimez donc pas ?

— J'ai consulté la marguerite : Je l'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Je vous ferai voir ce jeu-là. Eh bien ! c'est *pas du tout* qu'a répondu la marguerite, et je crois qu'elle a raison. Oui, pas du tout, répéta-t-elle en français, langue qu'elle employait toujours quand elle avait quelque chose de méchant à dire : Je suis sa reine ; mais il n'est pas mon roi.

— Je ne puis vous croire, en vérité, lui répondis-je, miss Genevra Fanshawe. Ne vous faites pas pire que vous n'êtes, ma chère ; vous ne pouvez vouloir mettre à contribution la générosité d'un homme pour qui vous vous sentiriez une indifférence complète. C'est de M. Isidore qu'il s'agit certainement. Vous l'aimez bien plus, j'en suis certaine, que vous ne le croyez ou que vous ne voulez l'avouer.

Après un instant de réflexion, miss Genevra me répondit :

— Je n'ai pas de secret pour vous, vous le savez. Je m'étonne de me trouver si froide pour M. Isidore quand j'entends faire autour de moi son éloge. Tout le monde dit qu'il a l'air distingué, imposant ; beaucoup d'autres dames l'admirent ; je ne sais pourquoi il m'ennuie. Quelle différence avec le jeune officier qui m'a fait valser l'autre soir ! M. Isidore a l'air trop grave ; il me prend trop au sérieux ; il me croit parfaite, et cela m'embarrasse, cela me force à me guinder devant lui. Je suis bien plus à mon aise avec vous, Diogène, avec vous qui faites si peu cas de moi, qui me trouvez coquette, ignorante, vaniteuse, inconstante, sotté, que sais-je, enfin ? Vous m'avez habituée à ces douceurs, et j'avoue que j'en mérite au moins une partie.

Craignant que cette candeur assez comique ne me fit perdre la gravité requise en la circonstance, je repris d'un ton pénétré :

— Votre franchise mérite un bon conseil, miss Genevra. Faites un paquet de tout ce que vous avez reçu de M. Isidore, et, comme une bonne et honnête fille que vous êtes, renvoyez-le-lui.

— Merci du conseil ; je garde les présents. Il prendrait leur renvoi pour un affront et se fâcherait tout rouge, comme un pékin qu'il est.

— Pékin ! qu'est-ce que ce mot-là ?

— C'est le nom que les militaires donnent aux bourgeois en France et en Belgique où l'on contrefait tout ce qui se fait et se dit en France. Non, décidément, M. Isidore est trop sérieux pour moi. Lorsque je me trouve près de lui, il me semble être assise sur la sellette devant un juge. Le chef d'escadron Alfred Du Hamel me va mieux ; celui-là voltige autour des femmes comme un papillon autour des fleurs. Les penseurs, les hommes profonds ne sont pas mon fait.

— Vous n'avez jamais dit si vrai, miss Genevra ; mais voilà bien du bavardage.

— Je comprends. Diogène veut être seul dans son tonneau.

— Précisément.

— Au revoir donc.

— Et elle sortit en riant comme une folle.

VII

Indulgente pour tout le monde, madame Beck, n'était « tendre » pour personne. Ses propres enfants ne la faisaient pas dévier d'une ligne de sa conduite habituelle et de son calme stoïque. S'ils étaient l'objet de sa sollicitude, si leur bien-être physique excitait sa vigilance, jamais elle ne semblait éprouver le besoin de les prendre sur ses genoux, de presser de ses lèvres leurs joues rosées, de leur prodiguer ses caresses.

Parfois je la voyais assise dans le jardin, suivre des yeux sa petite famille, qui se promenait dans une autre allée avec Toinette, la bonne. Elle pensait sans doute alors à ses enfants, à leur avenir ; mais si la plus jeune, une jolie petite fille, très-délicate et vraiment intéressante, venant à l'apercevoir, quittait sa nourrice, trottait de son mieux vers elle, et, toute hors d'haleine, saisisait ses genoux, madame étendait prudemment la main pour prévenir le choc. « Prends garde, mon enfant, » disait-elle ; et après l'avoir laissée stationner un instant à ses côtés, sans un sourire, sans un baiser, sans une douce parole, elle se levait pour la ramener à Toinette.

Sa conduite envers l'aînée n'était pas moins caractéristique. On ne pouvait imaginer une enfant plus riche en défauts. « Quelle petite peste que cette Désirée ! » étaient les expressions consacrées pour elle, dans les classes aussi bien qu'à la cuisine. Entre autres perfections, Désirée se vantait d'être d'une habileté sans égale dans l'art d'exaspérer les gens et de leur faire tourner la tête. Elle montait souvent dans la mansarde des servantes, ouvrait leurs coffres, chiffonnait, déchirait, traînait dans la poussière leurs bonnets, leurs robes, leurs châles. Sa méchanceté allait jusqu'à casser des verres et des assiettes, pour les en accuser ensuite,

comme elle faisait pour tout ce qu'elle pillait et saccageait dans l'office. Allait-on se plaindre à madame, madame se bornait à répondre avec une sérénité sans égale : « Que voulez-vous ? Désirée a besoin d'une surveillance toute particulière. » Mais la surveillance même de madame Beck était impuissante contre ce petit démon. La toilette et la table à ouvrage de sa mère n'étaient pas plus épargnées ; dès qu'elle pouvait jeter le grappin sur quelque chose, l'objet disparaissait. Madame voyait tout cela ; mais elle affectait de ne rien voir, et semblait craindre d'envisager de front les vices de sa progéniture, n'étant pas certaine de les dompter si elle engageait la lutte ! Voici la tactique dont elle usait avec sa fille : lorsqu'un article assez important pour que la restitution en fût nécessaire, disparaissait : « Désirée l'aura pris par pure plaisanterie, » disait-elle ; et elle priait Désirée de le rendre. Mais, loin de se laisser amadouer de la sorte, Désirée appelait le mensonge à son secours, jurant ses grands dieux qu'elle n'avait pris ni la broche, ni la bague, ni les ciseaux. Alors sa mère feignait de la croire, épiait et traquait en silence l'enfant rebelle, jusqu'à ce qu'elle eût découvert sa cachette, un trou dans le mur du jardin, quelque recoin du grenier ou d'un hangar. Cela fait, madame envoyait Désirée à la promenade avec sa bonne, et profitait de son absence pour voler la petite voleuse. En pareil cas, Désirée se montrait la digne fille de sa mère, et elle ne trahissait par aucune émotion la vexation qu'elle éprouvait.

La cadette, Fifine, ressemblait beaucoup, disait-on, à feu son père. Le fait est que si elle avait la robuste constitution de sa mère, son œil bleu, ses joues colorées, elle ne pouvait tenir d'elle son être moral. C'était une petite âme honnête et franche, un petit cœur chaud, passionné même, à qui le monde devait réserver plus d'une épreuve. Un jour, elle tomba du haut d'un escalier de pierres très roide. Madame entendit le bruit de sa chute... aucun bruit n'échappait à l'oreille de madame. Elle sortit aussitôt de la salle à manger, releva sa fille, et nous dit avec un incroyable sang-froid :

— Cette enfant a un bras démis.

Nous espérions d'abord qu'elle se trompait ; mais il n'était que trop vrai.

— Miss Lucy, prenez soin d'elle, ajouta madame ; et qu'on aille tout de suite chercher un fiacre.

Le fiacre venu, je dois dire à sa louange qu'elle se hâta d'y monter pour aller chercher le chirurgien ; ce fut, du reste, avec le même sang-froid, admirable si l'on veut, mais encore plus étonnant.

Le chirurgien de la maison n'était pas chez lui ; madame alla trouver son suppléant qu'elle ramena avec elle : dans l'intervalle, j'avais coupé la manche de l'enfant et je l'avais couchée.

Aucune de nous, je suppose — par nous, j'entends la bonne, la cuisinière, la concierge et Lucy Morton, qui se trouvaient réunies dans la petite chambre où on avait fait un grand feu, — aucune de nous ne s'occupa beaucoup de la tournure du nouveau docteur en ce moment. Je faisais tous mes efforts pour calmer Fifine, qui avait d'excellents poumons et poussait des cris effrayants ; ces cris redoublèrent lorsque le docteur s'approcha de son lit :

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle en anglais ; car les trois enfants parlaient toujours l'anglais : je ne veux pas de vous ; je veux le docteur Mathys.

— Le docteur Mathys est un de mes bons amis, répondit le suppléant en excellent anglais, ce qui me fit ouvrir de grands yeux ; mais il est en ce moment à trois lieues d'ici, et, avant qu'il soit revenu, ce pauvre petit bras sera tout à fait remis en ordre, j'espère.

Il demanda un verre d'eau sucrée et de fleur d'orange, dont il fit boire quelques cuillerées à Fifine. Elle était friande, et il n'y avait pas de plus court chemin pour aller à son cœur. Il lui promit des bonbons quand le petit bras serait emmaillotté comme une poupée, et, voyant l'enfant un peu moins effarouchée de sa présence, il pria la cuisinière, aux robustes bras, de se tenir prête à l'aider un peu. Sur quoi la cuisinière décampe, suivie de la bonne et de la concierge. Un moment tentée de céder à la même panique, en songeant aux souffrances qu'aurait à endurer l'enfant, je réfléchis que ce serait une impardonnable lâcheté, et j'étendais déjà la main, quand je fus prévenue par madame, rentrée à l'improviste dans la chambre, et dont le bras était aussi ferme que le mien était tremblant.

— Cela vaudra mieux encore, dit le docteur en se tournant vers elle. Personne ne remplace une mère près de son enfant.

Le docteur, qui avait raison en général, aurait pu avoir tort avec bien des mères dans ce cas particulier. Toutes n'ont pas les nerfs imperturbables de

madame Beck.

— Merci, madame, lui dit-il quand l'opération fut terminée. Ce sang-froid vaut mille élans de sensibilité inopportune.

Madame parut très-fièrre de ce compliment.

La brune étant venue, on avait fermé les persiennes et apporté des lumières avant de procéder à l'opération. Le docteur ne se retira pas immédiatement ; il tint un instant conversation avec l'enfant, toujours en anglais. Je l'examinai alors plus à loisir : c'était un jeune homme d'un aspect distingué et de taille imposante ; il paraissait même fort grand, dans cette petite chambre, au milieu de ces petites Bruxelloises. Il avait le profil grec, la bouche finement modelée, l'œil bleu et doux : peut-être le promenait-il trop vivement d'un visage à l'autre pour la gravité voulue dans sa profession. Il y avait une légère teinte de fine ironie dans l'affabilité avec laquelle il répondait au torrent de paroles dont l'accablait tout à coup madame, après être restée aussi muette qu'une statue durant l'opération.

Quoique le jeune docteur parlât très-couramment le français, il parlait encore mieux l'anglais. Tout son extérieur, toutes ses manières étaient anglaises. Je me creusais la mémoire pour me rappeler où j'avais déjà vu ces mêmes traits, entendu cette même voix. Était-ce en Angleterre ? Non ; je m'en souvins enfin : c'était à la voiture d'Ostende, où j'avais prié un compatriote de réclamer ma malle. C'était l'inconnu au port de prince qui m'avait servi de guide à travers le parc obscur. Prêtant l'oreille, tandis qu'il prenait le long vestibule conduisant à la rue, je reconnus également son pas ; c'était bien le pas égal et ferme que j'avais suivi dans les ténèbres, sous les arbres dégouttant de pluie.

Cette première visite du jeune docteur à la rue Fossette pouvait être aussi la dernière ; le docteur Mathys était attendu le lendemain : il n'y avait pas de raison pour qu'on le suppléât davantage, mais le sort en décréta autrement.

Appelé près d'un riche hypocondre, dans la vieille ville universitaire de Louvain, le docteur Mathys prescrivit un changement d'air à son malade, et celui-ci, le prenant au mot, s'en fit accompagner dans une excursion de quelques semaines, moyennant une assez grasse indemnité. Le jeune docteur revint donc souvent ; j'eus mainte occasion de le voir, car madame

n'avait de confiance qu'en moi pour veiller sur l'enfant, hors les heures des leçons d'anglais. Au moment où les visites du docteur devenaient inutiles pour Fifine, Désirée crut devoir tomber malade ; les privilèges de la maladie tentèrent sa paresse ; elle résolut de garder le lit. Je ne fus pas dupe de cette comédie, quoique Désirée jouât fort bien son rôle, et sa mère encore mieux le sien ; mais madame avait apparemment ses raisons pour se montrer d'une si merveilleuse crédulité.

Ce qui me surprit davantage, ce fut de voir le docteur Jean, on ne le désignait pas autrement dans la maison, se prêter à la tactique de madame à ses petites manœuvres. Il laissa bien percer, dans le principe, un doute fort comique ; il promena bien un regard finement railleur de l'enfant à la mère ; mais finalement il ne voulut pas les contrarier. Désirée avait le vorace appétit d'un corbeau ; jour et nuit elle gambadait sur son lit ; elle dressait des tentes avec ses draps et ses couvertures ; elle se prélassait comme un Turc, assise sur ses oreillers, et pour varier ses distractions, elle jetait ses pantoufles à la tête de sa bonne ou faisait des grimaces à ses sœurs, sauf à prendre un air languissant à l'heure où le docteur et sa mère lui faisaient leur visite collective. Je comprenais madame Beck ; mieux valait savoir sa fille au lit qu'occupée à faire le mal ; mais comment la dignité personnelle du docteur Jean s'accommodait-elle de cette maladie imaginaire ? Il y avait là, pour moi, une énigme. Cependant le docteur se montrait d'une ponctualité exemplaire ; madame l'accueillait toujours avec le même empressement ; ses ordonnances étaient, il va sans dire, inoffensives. Était-ce par simple politesse et par condescendance pour la mère, qu'il continuait de voir l'enfant ? Y avait-il calcul de sa part, et l'espoir secret de supplanter définitivement le docteur Mathys, comme médecin ordinaire du pensionnat ? Non, il devait être fort au-dessus d'un pareil calcul, ou son visage était bien trompeur ; mais d'où lui venait donc cet air ironique, qu'il dissimulait, pour tout le monde peut-être, excepté pour moi, sorte de meuble vivant, auquel il ne prenait pas plus garde qu'aux chaises et aux autres articles d'ameublement ? J'avais pourtant des yeux pour voir, des nerfs optiques en communication avec un cerveau. Docteur Jean, si vous êtes bien réellement le gentleman anglais de la diligence, qui peut donc vous absorber à ce point ?

Un jour, qu'en attendant madame, il s'était assis au soleil, je remarquai pour la première fois le reflet de ses cheveux et de ses favoris, reflet lumineux que leur communiquait sans doute l'astre à son midi, mais qui me fit, je ne sais comment, comparer à part moi sa tête à celle de l'idole d'or du roi Nabuchodonosor. Une autre idée me vint encore et me frappa bien autrement. Je me rappelai le fils de ma marraine, l'enfant aux cheveux d'or ; mais quelle idée folle ! Émue de ce souvenir, je ne songeai guère à la contenance que je pouvais faire, et il m'échappa un geste de surprise. Le docteur Jean l'aperçut à l'aide d'un petit miroir ovale ou réflecteur, fixé dans l'embrasure de la croisée, et qui, servant à madame à voir sans être vue ce qui se passait dans le jardin, était fort bien qualifié d'espion. Malgré sa constitution robuste, malgré son caractère ouvert, le docteur Jean avait une certaine contractilité nerveuse qui, sans faire de lui, bien s'en faut, une sensitive, le mettait mal à son aise dès qu'on fixait sur lui un œil scrutateur. Mon regard, mon geste, lui firent perdre contenance à son tour, et, sans manquer de politesse, ce dont il était incapable, il me dit d'un ton assez froid, assez sec :

— Qu'ai-je donc de si singulier, mademoiselle ? parlez franchement, ne m'épargnez pas.

D'abord un peu confuse, il me parut plus sage de me borner à prendre un air fort étonné de la question que de chercher à me disculper. Je n'étais pas dans l'habitude de parler au docteur, qui, de son côté, ne m'adressait jamais la parole. Le laissant donc penser ce qu'il voudrait, je repris mon ouvrage et je ne relevai plus la tête qu'après son départ.

VIII

L'été était venu : il faisait de grandes chaleurs. Georgette, la plus jeune des enfants de madame Beck, attrapa la fièvre. Désirée, soudain guérie de sa maladie imaginaire, fut emballée avec Fifine, et expédiée à sa bonne maman à la campagne afin de la préserver de la contagion. Un service médical régulier devenait nécessaire, et je m'attendais à voir le docteur Mathys, de retour depuis une semaine, disait-on, rétabli dans ses fonctions, mais il n'en fut rien. Madame, au contraire, conjura son jeune rival anglais de continuer ses visites. Une ou deux pensionnaires se plaignirent bientôt de migraine ; il y avait tout lieu d'appréhender que la fièvre ne franchît le court espace qui séparait la maison particulière du pensionnat. Maintenant, pensai-je, le rappel du vieux médecin est infallible : une femme prudente comme madame ne laissera pas un aussi jeune praticien que le docteur Jean approcher des pensionnaires. Je me trompais encore.

Madame, avec un caractère très-prudent au fond, se montrait quelquefois très-intrépide. Le docteur Jean fut appelé près de la belle et fière Blanche de Melcy et de la coquette Angélique, son amie. Il parut flatté de cette marque de confiance, et la justifia, autant qu'il pouvait le faire, par la retenue de sa conduite et le plus parfait décorum. Malgré cela, dans cette patrie des couvents et des confessionnaux, une pareille infraction des us et coutumes ne pouvait être tolérée. Un médecin si jeune dans un pensionnat de demoiselles ! C'était à n'y pas croire. Chacun faisait ses commentaires ; on en parlait dans les classes et dans la cuisine ; la rumeur n'avait pas tardé à s'en répandre en ville. Bientôt arrivèrent des lettres des parents ; plusieurs vinrent même faire leurs remontrances en personne. Si madame se montrait

faible en cette circonstance, elle était perdue : une douzaine de maisons d'éducation rivales se tenaient prêtes à profiter de ce faux pas, car c'était un faux pas, pour consommer sa ruine ; mais madame s'en tira, avec un peu de jésuitisme, il est vrai, de manière à me forcer moi-même de crier « bravo ! »

— Les parents alarmés furent accueillis par elle avec la meilleure grâce et la plus belle humeur. Personne n'égalait madame dans l'art de se donner un air de rondeur et de bonhomie qui obtenait un complet succès, là où des raisonnements sérieux auraient échoué.

— Ce pauvre docteur Jean ! conçoit-on la médisance ? un homme à qui l'on donnerait le bon Dieu, sans, confession ! Un marbre, car il est de marbre ce jeune homme, si jamais on est jeune avec des caractères de cette trempe-là ! Le docteur Jean ! mais il complète les sept sages de la Grèce. Mes enfants, près de qui je l'ai d'abord fait appeler, et qu'il a tirés de fort dangereuses passes, ne veulent plus entendre parler d'autre médecin, tant la douceur et la bonté s'allient chez lui à la gravité, à la dignité du caractère ! Blanche et Angélique ont eu la migraine ; le docteur Jean a écrit une ordonnance, et la migraine a disparu. C'est à la migraine de se plaindre.

Et les parents riaient les premiers du petit scandale qu'on avait voulu faire. Blanche et Angélique chantaient de longs duos en l'honneur du jeune docteur ; les autres pensionnaires faisaient chorus, déclarant à l'envi qu'elles n'auraient jamais d'autre médecin. Les Bruxellois et les Bruxelloises ont la bosse de la philoprogéniture singulièrement développée ; jamais l'indulgence pour les enfants n'a été portée si loin ; leur volonté fait loi dans la plupart des familles. Tout le monde finit par louer madame de s'être montrée reconnaissante envers le médecin qui avait sauvé ses propres enfants. Quoi de plus juste que cette partialité maternelle !

Je suis encore à comprendre pourquoi madame s'exposa à un péril très-réel en faveur du docteur Jean ; mais je me rappelle bien les on dit. Toute la maison, sous-maîtresses, élèves, domestiques, affirmaient que madame allait épouser le docteur, malgré la différence d'âge.

Les apparences ne semblaient pas trop démentir cette idée. Madame se montrait de plus en plus affable et presque enjouée dans ses manières avec lui. Elle donnait aussi, depuis quelque temps, une attention toute spéciale à sa toilette. Le déshabillé du matin, la cornette de nuit et le vieux châte

avaient été mis à la réforme. Les visites matinales du docteur Jean la trouvaient toujours coiffée de ses grands bandeaux châains, et vêtue de sa robe de soie si bien faite ; des brodequins élégants remplaçaient les fameuses pantoufles. L'intention de madame, après tout, pouvait bien ne pas aller plus loin que le désir naturel de montrer à un fort bel homme qu'elle n'était pas elle même trop disgraciée de la nature. Sans avoir de beaux traits ni des formes élégantes, madame était encore fort agréable dans son ensemble. Ses cheveux n'avaient rien perdu de leur lustre ; ses joues conservaient toute leur fraîcheur ; elle pouvait encore prétendre à plaire ; elle plaisait à beaucoup de gens.

Avait-elle dans l'esprit de romanesques visions dont le docteur Jean était le héros ? Songeait-elle à l'installer un jour dans sa maison bien meublée, à le mettre à la tête de ses économies, qui montaient, disait-on, à une somme fort ronde, et à lui assurer tous les comforts de l'existence ? Le docteur Jean, de son côté, se doutait-il des projets supposés de madame. Je n'en sais trop rien ; mais plus d'une fois, je le vis sortir de la pension avec un malicieux demi-sourire sur les lèvres et un air de vanité masculine agréablement chatouillée. Malgré son beau visage et son bon naturel, le docteur Jean n'était pas parfait. Certes ! il aurait eu grand tort d'encourager des espérances qu'il n'entendait pas réaliser ; mais pourquoi n'épouserait-il pas madame Beck, après tout ? Comme on le voit, le gentleman anglais de la diligence avait perdu pour moi une bonne partie de son prestige par cette situation fausse ; le lord et le prince prenaient des proportions beaucoup plus bourgeoises. Ce mariage avec une maîtresse de pension pouvait lui paraître avantageux au point de vue financier. On disait le docteur Jean sans fortune et dépendant exclusivement de sa profession pour vivre. Madame avait quatorze ans de plus que lui, où peu s'en fallait ; mais madame était de ces femmes qui semblent ne devoir jamais se faner ni vieillir. Très-certainement, on ne pouvait être en meilleurs termes avec le docteur, et si celui-ci n'était pas amoureux... combien de gens n'aiment jamais et ne s'en marient pas moins ! Nous attendions le dénouement. Un matin, la petite Georgette avait eu un accès de fièvre plus fort que d'habitude ; son humeur s'en ressentait ; elle pleurait et ne voulait rien entendre. Pensant qu'une certaine potion qu'on lui faisait prendre par cuillerées ne lui allait pas et devait être discontinuée, j'attendais impatiemment le docteur.

La sonnette retentit enfin ; il entra. C'était lui, j'en étais certaine ; je l'avais entendu parler à la concierge. D'ordinaire, il montait tout de suite près de la petite malade, enjambant trois marches d'escalier à la fois. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent cette fois-là sans qu'il parût. Que pouvait-il faire ? Peut-être attendait-il dans le corridor du rez-de-chaussée, mais qu'y pouvait-il attendre ? Georgette se plaignait de plus belle. Je descendis pour presser le docteur d'arriver. Le corridor était vide ; le docteur avait disparu. Était-il avec madame dans la salle à manger ? Impossible, j'avais laissé madame dans sa chambre et à sa toilette peu d'instantes auparavant. Je prêtai l'oreille ; trois pensionnaires s'exerçaient au piano dans trois salles voisines l'une de l'autre, la salle à manger, le grand et le petit salon. Un peu plus loin, dans l'oratoire, un quatrième piano accompagnait dix à douze pensionnaires au moins, qui prenaient leur leçon et chantaient en chœur une barcarole dont je me rappelle trois mots : « fraîche brise » et « Venise. »

Entre ces diverses salles et le vestibule de l'entrée, il n'y avait que la loge de la portière et une petite pièce destinée d'abord à servir de salle d'attente. Soudain un triple éclat de rire partit de cette loge près de laquelle je me trouvais et dont la porte était entr'ouverte. Une voix d'homme prononça d'un ton presque suppliant quelques mots dont je ne pus saisir que ceux-ci : « Au nom du ciel ! » Presque aussitôt sortit le docteur Jean, l'œil fort animé, mais ce n'était ni de joie ni de triomphe. Son teint anglais si pur avait pris une coloration voisine de la rougeur ; le désappointement, l'anxiété, se peignaient sur son visage.

La porte ouverte me servait d'écran, mais j'aurais été au beau milieu de son chemin qu'il ne m'aurait pas vue, je crois. À n'en pas douter il venait d'être froissé, blessé cruellement même, dans ses affections ou son amour-propre ; mais par qui ? À qui attribuer tant de pouvoir dans la maison ? Madame ne devait pas encore être descendue de sa chambre. Rosine, la concierge, était une espèce de grisette française, évaporée, vaniteuse, coquette, intéressée. Ce ne pouvait être elle qui avait mis le docteur Jean à l'épreuve visiblement difficile par où il venait de passer.

Tandis que je faisais ces réflexions, la voix de Rosine, elle-même, voix plus perçante qu'agréable, commença à fredonner une chansonnette française. La porte restant ouverte, je regardai dans la loge presque

involontairement. Rosine, en robe de jaconas rose, était assise près d'une petite table et arrangeait un bonnet de dentelle. Il n'y avait d'autres êtres vivants dans la loge qu'un poisson rouge dans son bocal et quelques fleurs dans leurs pots. Un rayon du soleil de juin, se jouant à travers la croisée, faisait étinceler les écailles d'or du poisson.

Le problème restait à résoudre : je me hâtai de retourner près de la malade, au chevet de laquelle je trouvais le docteur et madame Beck en conversation réglée. L'enfant, calmé, semblait prêt à s'endormir. Madame, en ce moment, parlait de la santé du docteur, trouvait qu'il avait beaucoup changé depuis quelque temps, et lui reprochait de ne pas prendre plus de soin de lui-même.

— Vous vous fatiguez trop, docteur Jean. N'est-ce pas, miss Lucy, que vous le trouvez pâli et maigri ?

Bien rarement il m'arrivait de prononcer, en présence du docteur Jean, autre chose que des monosyllabes. Rien ne m'engageait à sortir de l'état négatif, de l'apathie qu'il me supposait ; mais, cette fois, il fallait au moins répondre par une phrase, et je rendis à dessein, je l'avoue, cette phrase la plus significative possible. Je tenais à prouver au docteur que j'avais des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, ou, mieux encore, un certain don de divination.

— Le docteur, il est vrai, ne paraît pas bien en ce moment, madame ; mais cela doit tenir à quelque contrariété particulière, car il me semble toujours jouir de la santé la plus florissante.

Je répondais en anglais et j'accentuais mes paroles. Pour la première fois peut-être le docteur parut s'apercevoir que c'était là ma langue maternelle. Me croyant jusqu'alors Française ou Belge, il m'appelait mademoiselle et me donnait en français ses directions pour la petite malade.

Madame insistait ; il hocha la tête en riant, la remercia d'un excès de sollicitude et prit poliment congé d'elle ; mais il était visiblement hors de son assiette ordinaire.

Dès qu'il fut parti, madame, qui s'était levée pour le reconduire jusqu'à la porte de la chambre, se laissant tomber sur la chaise qu'il venait de quitter, appuya son coude sur son genou et son menton sur sa main. Tout ce qu'il y avait d'animé et d'aimable dans l'expression de ses traits, l'instant

d'au paravant, s'évanouit ; elle prit un air soucieux, presque morose ; elle soupira... un seul, mais profond soupir ! La cloche venant ensuite à sonner pour la classe, elle se leva, et, passant devant un miroir, elle s'y regarda. En pleine clarté du jour, il était trop visible que sa peau, tout en conservant son coloris, avait perdu le fin tissu, les gracieuses lignes de la jeunesse. Un seul cheveu blanc, un seul, mêlait son mince filet d'argent à ses épais cheveux châtain. Ce fil d'argent lui sauta aux yeux ; elle l'arracha avec un frisson. Ah ! madame, vous avez donc aussi vos faiblesses ! Le dernier des sentiments que m'eût jusqu'alors inspirés madame Beck était assurément la pitié ; mais mon cœur s'attendrit pour elle, quand je la vis détourner la tête du miroir, avec un air sombre et consterné. La vieillesse ne lui apparaissait encore qu'en perspective ; mais elle avait jusqu'ici compté sans elle.

Pour Rosine, elle était loin d'en être là ; elle était jeune ; elle était jolie ; elle s'habillait avec assez de goût ; mais pouvait-elle exercer une pareille influence sur un homme de la portée d'esprit, de la valeur morale du docteur Jean ? J'avais un demi-regret qu'il ne fût pas mon frère, pour le sermonner à ce sujet. Si, du moins, il avait une sœur, une mère, pour lui ouvrir les yeux ! Ce n'était qu'un demi-regret ; un peu de réflexion me le fit écarter comme une folie. Autant vaudrait sermonner madame au sujet de son docteur Jean. Est-ce qu'on écoute jamais ces sermons-là ?

Ou je me trompe fort, ou madame se sermonna elle-même. Sa conduite ne trahit pas de faiblesse ; elle sut parfaitement éviter le ridicule ; le gouvernement de sa maison ne souffrit pas un instant de ce rêve, de ce château en Espagne. La nature lui avait incontestablement donné un grand bon sens, et je fus de nouveau tentée de m'écrier : « Bravo ! madame Beck, vous avez lutté et vaincu. »

IX

Derrière la maison de la rue des Fossettes s'étendait un jardin, qu'on pouvait dire vaste, si l'on considère qu'il était situé au cœur de la ville, et qui, d'après mes souvenirs, était un jardin fort agréable ; mais le temps comme la distance prête à beaucoup de choses une douceur, une harmonie de tons dont la mémoire doit se défier. Là, d'ailleurs, où tout est pierre, pavé, muraille, le moindre arbuste fait paysage, le moindre enclos planté d'arbres devient un Éden pour l'imagination.

La tradition voulait qu'au temps jadis, c'est-à-dire quelques siècles auparavant, lorsque la ville n'avait pas encore envahi les terrains environnants, en partie labourés, en partie couverts de bois, une maison religieuse s'abritât à cette même place derrière des masses de feuillage. Il était alors arrivé quelque chose d'assez mystérieusement horrible pour léguer à la postérité une histoire de revenant de plus. Une dame blanche et noire, en d'autres termes, une nonne, se montrait, disait-on, dans le voisinage à certains jours de l'année. Depuis lors, la ville, en s'agrandissant de ce côté, avait remué le terrain de fond en comble et fait disparaître jusqu'aux moindres ruines du couvent ; mais on persistait à retrouver ses vestiges dans de rares représentants du règne végétal, dans quelques arbres fruitiers décrépits, parmi lesquels se distinguait un énorme tronc de poirier, véritable Mathusalem de son espèce, lequel avait pourtant fini par mourir, à l'exception d'un petit nombre de branches toujours couvertes au printemps de la même neige parfumée, en automne de fruits savoureux. En grattant la mousse entre les racines à moitié dénudées de cet arbre antique, on découvrait une grande dalle noire et polie. La légende voulait que cette

dalle fermât l'entrée d'un caveau profond où se trouvait encore emprisonné, sous cette riante surface du sol, couverte de gazon et de fleurs, le squelette d'une jeune fille qu'un conclave monacal du farouche moyen âge avait condamnée à être ensevelie vivante, comme les vestales romaines, pour avoir violé son vœu de chasteté. C'était son spectre que les poltrons des deux sexes redoutaient depuis des générations ; c'étaient sa robe noire et son voile blanc qu'ils s'imaginaient voir au clair de lune, lorsque le vent, agitant les arbres, produisait certains jeux de lumière et d'ombre.

À part cette tradition qui se perdait peu à peu et devait finir par mourir comme le poirier, le vieux jardin avait ses charmes. Dans les belles matinées d'été je me levais dès l'aube pour en jouir, et j'y revenais, la journée finie, savourer dans la solitude les fraîches brises du soir, les calmes beautés du clair de lune. Les gazons étaient fort touffus ; les allées couvertes d'un gravier blanc ; des lichens tapissaient les vieux géants du verger. Outre un grand berceau qu'un superbe acacia couvrait de son feuillage, une petite tonnelle était pour ainsi dire cachée sous les vignes et les lierres qui pendaient comme une draperie flottante attachée à un grand mur noirci par les intempéries des saisons et la fumée des cheminées voisines ; une profusion de jasmin embaumait l'air.

En plein midi, dans le prosaïque et vulgaire milieu du jour, lorsque les externes et les pensionnaires de madame Beck, prenant leurs récréations, luttaient d'audace au jeu, de vigueur gymnastique et de puissance de poumons avec les habitants d'un pensionnat de garçons tout voisin, le jardin était sans doute un lieu de promenade aussi banal que possible ; mais au coucher du soleil, à l'heure de l'*Angelus*, quand les externes étaient parties et les pensionnaires tranquillement occupées de leurs devoirs, combien je me plaisais à rêver dans les allées solitaires, à écouter les sons si doux, si mélancoliques et si féconds en pensers religieux des cloches de Saint-Jean-Baptiste !

Je m'étais laissé retenir un soir plus longtemps que d'habitude, par le calme profond et la délicieuse fraîcheur de l'air, par le parfum des fleurs ouvrant leur calice à la rosée nocturne. Je voyais par la lumière qui venait de la fenêtre de l'oratoire, que toute la maison catholique était réunie pour la prière du soir, cérémonie à laquelle, en ma qualité de protestante, je me dispensais le plus souvent d'assister.

— Un moment encore, me disaient la solitude et le clair de lune. Reste avec nous. Où pourrais-tu être aussi bien ? La chaleur du jour et son agitation ne t'ont-elles pas assez fatiguée ? Jouis de ces rares instants de quiétude.

Toutes les maisons voisines du jardin lui tournaient le dos et n'avaient aucun jour de ce côté, à l'exception pourtant d'un grand bâtiment dépendant d'un collège et dont le mur était percé, presque à hauteur des toits, d'espèces de meurtrières destinées à éclairer des mansardes de domestiques ; une croisée, une seule, percée plus bas, éclairait, disait-on, le cabinet de travail d'un professeur. L'allée parallèle à cette grande muraille n'en était pas moins rigoureusement interdite par madame Beck à ses élèves ; on l'appelait l'allée défendue. L'externe ou la pensionnaire assez osée pour y mettre le pied, se fût exposée aux plus sévères pénalités du règlement de la maison, qui n'était pas, il est vrai, un code draconien. Quant aux sous-maîtresses, la même interdiction n'existait pas pour elles ; mais l'allée était étroite, d'épais arbustes abandonnés à eux-mêmes la resserraient encore des deux côtés ; de grands arbres la couvraient en partie d'une voûte de feuillage qui, ne laissant pénétrer les rayons du soleil que par places, formait un mobile échiquier de lumière et d'ombre. Rarement entrait-on en plein jour dans cette allée ; tout le monde la fuyait dès que la brune était venue. |

Tout le monde, excepté moi. L'isolement même de l'allée défendue me fut tout de suite sympathique. La peur de me singulariser m'en écartait seule ; par degrés et à mesure qu'on s'habitua à moi et à mes allures, aux nuances, aux particularités de ma nature, trop peu saillantes pour exciter l'intérêt ou pour offusquer personne, mais nées en moi et avec moi, et dont il n'était pas plus possible de me dépouiller que de mon identité, par degrés, dis-je, je fréquentai cette allée. Je me fis la jardinière des fleurs étiolées auxquelles les rangs serrés des arbustes ne laissaient guère d'espace, d'air ni de soleil ; je débarrassai un banc rustique, placé à l'extrémité, des dépouilles amoncelées de plusieurs automnes ; Goton, la cuisinière, me prêta même un seau d'eau et un balai pour cette opération. Madame, qui me vit à l'œuvre, sourit. Était-ce un sourire d'approbation ? Je le crois ; mais l'interprétation des sourires de madame était difficile.

— Elle vous plaît donc bien, cette allée ? me dit-elle.

— Oui, elle est tranquille et il y a de l'ombre.

— À votre aise, miss ; vous n'êtes pas chargée de la surveillance, et les élèves, qui savent le règlement, ne viendront pas vous relancer ici, mais permettez-moi de réclamer ce privilège pour mes enfants, quand ils voudront jacasser anglais avec vous.

La compensation trouvée par madame eût été peu de mon goût ; mais les enfants avaient leurs heures ; il m'en resterait quelques-unes de paix et de solitude.

Dans la soirée en question, j'étais donc assise sur le banc rustique reconquis par moi sur la moisissure et les champignons. J'écoutais les bruits peu lointains de la ville. Le pensionnat se trouvait situé actuellement presque au centre de Bruxelles. Cinq minutes de marche conduisaient au parc, dix à peine au palais de la royauté belge. Tout près de nous se trouvaient de larges rues, en ce moment pleines d'animation ; c'était l'heure où les équipages portaient les heureux du monde aux spectacles, aux soirées musicales, aux bals. Cette même heure qui sonnait le couvre-feu pour notre couvent et faisait éteindre toutes nos lampes, abaisser les rideaux autour de tous nos lits, donnait le signal des plaisirs à la petite capitale. Je songeais peu à ce contraste ; ma nature n'avait guère d'instinct joyeux ; jamais je n'avais vu un grand bal ni un théâtre. Si, bien souvent, j'en avais entendu faire la description, si elle avait excité en moi quelque émotion, ce n'était pas l'ardeur de celui qui espère prendre part à un plaisir pourvu qu'il l'atteigne, et qui se sent appelé à briller dans une sphère plus haute pourvu qu'il puisse s'en frayer le chemin... c'était le désir fort modéré de voir ce que je n'avais pas encore vu.

La lune était dans son premier croissant ; je la voyais à travers les branches arrondies en dôme au-dessus de ma tête. Ni cette lune, ni les étoiles visibles à côté d'elle n'étaient des étrangères pour moi, là où tout le reste était étranger ; je retrouvais en eux des amis d'enfance. J'avais contemplé ce même croissant d'or pâle sur le même azur, à côté de la silhouette d'un vieux houx au bout d'un vieux champ, dans la vieille Angleterre, il y avait bien des années de cela, juste comme il m'apparaissait à côté d'un vieux clocher gothique, loin du pays natal.

Oh ! mon enfance ! malgré ma vie si passive en apparence, si apathique, ma parole si brève, mon regard si froid, dès que je pensais aux anciens jours, je pouvais donc encore sentir et souffrir. Pour le présent, il fallait s'armer de stoïcisme, et pour l'avenir... quel avenir que le mien ! Mieux valait mourir. Plongée dans une sorte de catalepsie morale, je m'y complaisais, redoutant tout ce qui pouvait réveiller la vie du cœur.

Certains accidents dans la température produisaient, par exemple, cet effet sur moi. Une nuit, un ouragan d'une extrême violence nous secoua pour ainsi dire dans nos lits. Sous-maîtresses, pensionnaires, domestiques, madame Beck elle-même, sans doute, réveillées par les cris du vent, imploraient la Vierge et les saints. Moi je me sentais vivre ; j'étais arrachée à ma torpeur ordinaire. J'ouvris la croisée de la chambre, je m'assis sur son appui, je me laissai même tremper par les larges gouttes de l'orage. La lutte des noires nuées déchirées par les éclairs n'était-elle pas le plus grandiose des spectacles ? Quelle sauvage harmonie dans les mugissements des vents et les roulements de la foudre ! J'aurais voulu, Dieu me pardonne, que la tempête m'emportât dans des régions inconnues.

Mais, des nuages où se perdait alors ma pensée, redescendons dans le jardin où j'étais assise sur mon banc solitaire. Au milieu du calme profond qui régnait dans l'allée défendue, au pied du grand mur, sous les vieux arbres, j'entendis soudain un craquement tout particulier. Une fenêtre à deux battants, toutes les fenêtres ici sont construites sur ce modèle, l'unique fenêtre cria sur ses gonds rouillés ; un arbre au-dessus de ma tête fut atteint par un projectile ; un objet d'un certain poids tomba à mes pieds.

Neuf heures sonnaient à l'horloge de Saint-Jean-Baptiste ; le jour s'évanouissait ; il ne faisait pas noir encore. Le croissant de la lune m'eût été d'un faible secours, mais une lueur dorée laissée dans le ciel par les derniers rayons du soleil et la limpidité de l'air prolongeaient le crépuscule ; et dans ma sombre allée même, sous les éclaircies du feuillage, j'aurais pu lire un livre imprimé en petits caractères. Il me fut aisé de trouver le projectile et de reconnaître que c'était une petite boîte d'ivoire et de marqueterie. Le couvercle se leva pour ainsi dire tout seul ; la boîte était remplie de violettes qui couvraient un papier rose plié avec soin et portant cette suscription : « Pour la robe grise. »

Je portais une robe grise.

Bon Dieu, serait-ce un billet doux ?

J'avais bien entendu parler de quelque chose de semblable, mais je n'avais jamais eu l'honneur de voir ni de palper un tel billet. Était-ce donc là ce que je tenais entre mon pouce et mon index ?

— Non, je ne fis pas même ce rêve un moment ou il fut plus vite encore écarté. Jamais je n'avais conçu l'idée d'un soupirant, d'un admirateur de ma chétive personne. Toutes les sous-maîtresses faisaient de pareils rêves et se donnaient des amants plus ou moins imaginaires ; l'une même, d'un esprit naturellement crédule, croyait à un futur mari. Toutes les élèves au-dessus de quatorze ans avaient entendu parler de quelque plan de mariage ; deux ou trois étaient déjà fiancées ; mais dans le monde de sentiments et d'espérances ouvert par de semblables perspectives, je n'avais jamais eu la pensée, la présomption de pouvoir être à mon tour appelée. Quand les autres sous-maîtresses allaient en ville, se promenaient sur les boulevards ou assistaient simplement à la messe, elles ne manquaient pas de rencontrer, d'après leurs relations sans doute très-véridiques, quelque individu de l'autre sexe dont le regard enchanté, ravi, leur révélait la puissance de leurs charmes. Mon expérience, hélas ! n'allait pas de pair avec la leur sous ce rapport. J'allais comme elles à l'église, comme elles je me promenais sur les boulevards, mais personne, j'en étais trop certaine, ne prenait garde à moi. Il n'y avait peut-être pas dans la rue des Fossettes une seule jeune fille, une seule femme qui n'eût surpris dans les yeux du docteur un rayon d'admiration à son adresse. Pour moi seule ces yeux bleus étaient restés muets, calmes comme le ciel dont ils avaient la teinte azurée.

Non, ce billet ne pouvait être un billet doux, puisqu'il semblait m'être adressé, et, dans cette conviction, je l'ouvris sans palpitation de cœur aucune, je vous assure. Il était écrit en français ; les premiers mots démentaient en apparence mon opinion :

« Ange de mes rêves ! mille et mille remercîments pour la promesse tenue. À peine osais-je espérer son accomplissement. Je croyais d'abord que vous plaisantiez à demi. L'entreprise vous paraissait si hérissée de périls, l'heure si peu propice, l'allée si difficile à aborder et presque toujours hantée, disiez-vous, par ce dragon de maîtresse d'anglais, indulgente comme un vieux caporal de grenadiers et bégueule comme on sait l'être outre-Manche (textuel). Vous savez, poursuivait l'auteur de

l'épître, que le petit Gustave, à cause de sa maladie, a été transféré dans la chambre du sous-maître, cette chambre fortunée dont la croisée donne sur le jardin de votre prison. En ma qualité d'oncle, j'ai obtenu ce transfert, et je suis admis sans difficulté près du petit malade qui, rassurez-vous, se porte aussi bien que vous et moi. J'ai pu planer de là sur votre Éden ; car ce qui est un désert pour vous est un Éden pour moi. Comme je tremblais de ne voir personne dans l'allée défendue, ou de découvrir, ce qui était pis encore, le dragon en embuscade, jugez de mon ravissement lorsque, à travers le jaloux feuillage, j'ai aperçu votre gracieux chapeau de paille et votre flottante robe grise, toilette que je reconnaitrais entre mille ! Mais pourquoi, mon ange, n'avez-vous pas levé la tête ? Pourquoi me refuser un rayon de ces adorables yeux qui éclaireraient la nuit, à défaut de la lune, le jour à défaut du soleil ? J'enferme ce billet griffonné à la hâte dans une petite boîte d'ivoire, avec un bouquet de violettes, moins modestes que vous et comme vous trahies par leur parfum. À vous pour la vie, Ô ma péri d'Orient — *Celui que vous savez* »

..... *Et que je voudrais bien savoir*, fut mon commentaire assez naturel, on en conviendra ; mais je désirais encore plus connaître la personne à qui le billet était adressé. Le coupable était peut-être le fiancé d'une des pensionnaires ? En ce cas, le mal n'était pas grand, il n'y avait qu'une petite irrégularité de forme. Plusieurs des pensionnaires avaient des frères et des cousins dans le collège voisin. La robe grise, le chapeau de paille étaient bien une indication, mais des plus vagues. Le chapeau de paille protégeait plus de vingt têtes, sans compter la mienne, contre le soleil du jardin. Madame Beck, une autre sous-maîtresse, trois ou quatre pensionnaires au moins, portaient des robes grises de la même nuance et de la même étoffe que moi. C'était alors une couleur fort en vogue pour tous les jours.

Au milieu de ces réflexions, l'heure de rentrer était venue. Les lumières qui s'agitaient dans les dortoirs annonçaient que les prières étaient dites et que les pensionnaires allaient se coucher. Encore une demi-heure et toutes les portes seraient closes, toutes les lumières éteintes. La porte du jardin restait ouverte en ce moment pour laisser pénétrer dans la maison la fraîcheur d'une belle nuit d'été. Dans la loge de la concierge brillait une lampe qui éclairait le long vestibule sur lequel donnaient la porte à deux battants du grand salon et la porte de la rue.

Tout à coup j'entendis le son de la sonnette, un son vif mais peu retentissant, une sorte de chuchotement métallique à l'oreille de Rosine et qui ne semblait destiné qu'à elle. Rosine courut ouvrir ; la personne admise parut parlementer avec elle. Deux minutes environ s'écoulèrent. Alors Rosine approcha de la porte du jardin avec une lanterne :

— Quel conte ! disait-elle en riant, personne n'y a été.

— Laissez-moi passer, je vous en prie... Ce sera l'affaire d'un instant.

Et je vis une grande effigie masculine entrer dans le jardin, enjamber allées et plates-bandes pour gagner plus vite l'allée défendue. J'avais tout de suite reconnu cette effigie. L'entrée d'un homme en pareil lieu, à pareille heure, était presque un sacrilège dans notre couvent séculier ; mais ce visiteur apparemment avait des privilèges ; peut-être comptait-il sur la protection de la nuit ; que venait-il faire là ? Je me tenais immobile dans ladite allée défendue. Lorsque à travers les plantes foulées aux pieds, les branches brisées, il y arriva, je lui apparus comme un fantôme, et je lui dis :

— Docteur Jean, on a trouvé ce que vous cherchez.

Il ne me demanda pas qui l'avait trouvé ; son œil perçant avait tout de suite découvert l'objet dans mes mains.

— Oh ! ne la trahissez pas ! s'écria-t-il d'un ton aussi suppliant que s'il me prenait en réalité pour un dragon.

— Il me serait difficile de trahir un secret que j'ignore, fut ma réponse. Lisez le billet, docteur, vous verrez qu'il ne révèle rien. Peut-être le savez-vous mieux que moi ? ajoutai-je tout bas.

Mais je ne pouvais croire qu'il fût l'auteur anonyme d'un billet si peu doux à mon égard. Pourquoi ces injures gratuites ? Non, ce n'était pas là le style d'un homme instruit et intelligent comme le docteur Jean. L'expression de sa physionomie, lorsqu'il lut le billet, justifia complètement ma pensée sur ce point.

— En vérité, ce langage est celui d'un impertinent, d'un mauvais cœur et d'un sot... murmura-t-il en épousant ma querelle. Et qu'allez-vous faire ? me demanda-t-il. Informerez-vous madame Beck de cette étrange trouvaille ? Ferez-vous un esclandre dans la pension ?

Je lui répondis ce que je pensais :

— Mon devoir m'oblige à informer madame Beck de ce qui se passe ; mais il n'y aura pas d'esclandre pour cela ; madame est trop prudente pour ébruiter semblable affaire.

Le docteur Jean baissa la tête et parut réfléchir, trop fier et trop loyal pour implorer un silence contraire à mon devoir. Il m'en coûtait cependant de l'affliger ou de lui nuire en rien. Rosine, qui l'attendait toujours sur le seuil de la porte, ne pouvait nous voir, mais à travers le feuillage je la voyais très-bien. Elle portait comme moi une robe grise. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres que je n'avais pu m'expliquer, me fit faire une supposition, déplorable assurément pour le docteur, c'est que la concierge pouvait être l'héroïne du roman. Ma conscience, en ce cas, se trouvait fort à l'aise, ma responsabilité entièrement dégagée. Je dis donc au docteur :

— Si vous pouvez m'assurer qu'aucune des élèves de madame Beck n'est mêlée dans cette affaire, je m'estimerai très-heureuse de n'intervenir en aucune façon. Prenez la boîte, les violettes, le billet. J'ai déjà tout oublié.

— Voyez-vous là-bas ? me dit-il soudain, prenant d'une main ce que je lui tendais et me montrant de l'autre l'entrée du jardin.

Je me hâtai de regarder et j'aperçus madame en robe de nuit, enveloppée de son châle. Elle descendait en tapinois les marches du perron et se glissait comme un chat le long du mur ; mais si madame avait, selon son habitude, les allures de ce représentant domestique de l'espèce féline, le docteur Jean prit soudain celles d'un léopard et franchit en deux bonds le jardin du côté opposé à celui par où elle arrivait. Rosine, en fille avisée, couvrit la retraite du fugitif en refermant la porte du jardin comme s'il n'y avait plus personne. J'aurais pu m'esquiver aussi ; mais je crus mieux faire d'attendre madame de pied ferme.

Je passais d'ordinaire au jardin le temps du crépuscule ; mais jamais je n'y restais si tard. Sûrement, madame Beck, ne me trouvant nulle part, n'avait pas été fâchée de me prendre en faute ; je m'attendais à une réprimande. Loin de là : madame fut la bonté même ; elle ne me fit pas la moindre remontrance ; elle ne témoigna pas ombre de surprise. Avec cette habileté consommée qui la distinguait entre toutes les créatures, elle ne parla que du plaisir de respirer la fraîche brise du soir.

— Oh ! la belle nuit ! dit-elle en regardant les étoiles.

La lune était déjà descendue derrière le clocher de Saint-Jean-Baptiste.

Au lieu de m'envoyer immédiatement coucher, madame me fit faire plusieurs tours de la principale allée avec elle, et lorsque enfin nous rentrâmes toutes les deux, elle s'appuya le plus amicalement du monde sur mon épaule pour monter les marches. Puis elle me tendit sa joue que mes lèvres effleurèrent.

— Bonsoir, chère amie, dormez bien.

En attendant le sommeil qui ne se hâtait pas de venir, je pensais à cet adieu de madame et je ne pouvais m'empêcher de sourire. La douceur, l'onction de ses paroles, le laisser-aller amical de sa conduite étaient, pour qui la connaissait bien, la preuve infailible qu'un soupçon plus ou moins vague s'était logé dans sa tête. De l'un de ses observatoires secrets, par l'une ou l'autre croisée, à travers certains interstices du feuillage, elle avait dû saisir quelque lueur au moins des événements de la soirée. Je la savais trop passée maîtresse dans l'art de la surveillance pour admettre qu'un petit coffret d'ivoire, recélant un billet doux sous des violettes, un serpent sous des fleurs, eût pu être jeté dans le jardin, et un intrus en venir faire la recherche, sans que le craquement d'une branche, le son d'un pas inaccoutumé, fût-ce un pas de loup, une ombre fugitive ou le murmure même étouffé d'une voix masculine, lui donnassent l'éveil. Ce qui se passait d'extraordinaire sur son domaine, elle l'ignorait encore ; mais quel appât pour cette nature féline que le mot d'une énigme à trouver ! Provisoirement, elle tendait autour de miss Lucy une toile où les plus fines mouches s'étaient prises.

X

Bruxelles jouit d'un climat moins humide peut-être, mais assurément aussi variable que celui d'aucune ville anglaise. À cette belle et calme soirée succéda une nuit de grand vent. Pendant toute la journée du lendemain, le temps fut orageux ; des tourbillons de poussière et de sable couvrirent les boulevards. Je doute qu'un ciel plus pur m'eût engagée à passer cette soirée-là dans le jardin. « L'allée défendue » avait perdu à mes yeux une grande partie de son attrait. Cette croisée d'où pleuvaient des billets doux (si peu doux pour moi) me gâtait ma solitude. Ce grand vilain mur avait donc non-seulement des oreilles, comme en ont, dit-on, tous les murs, mais des yeux. Tout redevenait banal et vulgaire. Le docteur Jean, dans ses recherches précipitées, avait foulé plusieurs de mes plantes favorites. L'empreinte de ses pas était restée sur les plates-bandes, mais j'avais trouvé moyen dans la matinée d'en effacer la trace avant qu'un œil malin la découvrit. Tranquille sous ce rapport et comptant sur la pluie qui promettait de tomber enfin pour consoler mes pauvres plantes, je me mis à étudier mon allemand, car j'avais entrepris l'allemand, tandis que les élèves faisaient leurs devoirs et que les autres sous-maîtresses s'occupaient d'ouvrages d'aiguille.

L'étude du soir se tenait toujours dans le réfectoire, salle beaucoup plus petite qu'aucune des trois classes ; les pensionnaires seules étaient admises à cette étude et l'on ne comptait, comme je l'ai dit, qu'une vingtaine de pensionnaires. Deux lampes suspendues au plafond éclairaient les tables ; on les allumait à la brune, et c'était le signal pour mettre de côté les cahiers, prendre un air grave, imposer le silence et commencer la lecture pieuse,

lecture qui, à mon avis (avis très hérétique, j'en conviens), n'était bonne qu'à mortifier l'intelligence, à humilier la raison et à mettre le sens commun à la plus rude épreuve. Ces pauvres saints ne sont pas sans doute responsables des faits et gestes que leur prête la chronique hagiologique, tour à tour naïve et prodigue de pieuses inventions ; mais avec mes idées de protestante presque puritaine, je me sentais singulièrement émue par l'esprit, et appelée à rendre témoignage comme la vieille Mause Headrigg dans le roman de Walter Scott, contre le sergent Bothwell. Je parvins toutefois à réprimer cette furieuse démangeaison d'inutiles paroles, et jugeant plus sage de m'abstenir tout simplement d'assister aux lectures, je disparaissais avec les ténèbres dès que Rosine allumait les lampes, et souvent je restais plongée longtemps dans ces mêmes ténèbres. Le règlement de la maison ne permettait pas de circuler avec des lumières, et la sous-maîtresse qui quittait le réfectoire n'avait d'autre refuge que les classes obscures ou sa chambre à coucher, qui l'était également jusqu'à l'heure prescrite. En hiver, je me promenais d'ordinaire dans les classes d'un pas assez précipité pour me réchauffer, au risque de me heurter contre les bancs si la lune ne m'éclairait pas. Je n'étais pas moins reconnaissante envers les étoiles, si vague que fût leur clarté. En été, il ne faisait jamais complètement noir. Je montais alors dans mon petit compartiment du grand dortoir, j'ouvrais ma croisée (il y en avait cinq très grandes), et je regardais les lumières de la ville au delà du jardin ; parfois aussi j'écoutais la musique militaire qui jouait dans le parc ou dans la cour du palais voisin.

— Ce soir-là, je montai dans le dortoir et j'ouvris doucement la porte. Elle était toujours fermée, mais comme toutes les portes de la maison, elle tournait sans bruit sur ses gonds huilés. Avant de rien voir, je sentis que la vie n'était pas absente, selon l'habitude à cette heure, de la vaste salle. Aucun bruit, aucun son, aucun souffle ne se faisait entendre ; mais le vide ordinaire n'existait pas ; la solitude avait quitté son domicile. Tous les lits blancs, les lits d'anges, comme on les appelait poétiquement, se voyaient d'un seul coup d'œil ; tous étaient inoccupés ; pas une seule dormeuse. En revanche le bruit d'un tiroir, remué pourtant sans bruit, frappa mon oreille. Je m'écartai un peu pour éviter les rideaux, qui masquaient mon rayon visuel. Je pouvais maintenant distinguer mon lit, ma toilette, ma commode et ma boîte à ouvrage.

Très-bien, mais ce n'était pas tout. Une petite femme rondelette et dodue, en bonnet d'une parfaite blancheur, à demi enveloppée d'un grand châle et chaussée, il va sans dire, des « souliers du silence, » faisait l'inventaire de ma garde-robe. Le couvercle de ma boîte à ouvrage restait relevé et chacun des tiroirs de ma commode était tour à tour fouillé. Pas un article qui ne fût visité à part, pas une petite boîte qui ne fût ouverte, pas un papier qui ne fût lu. Franchement, je n'étais pas trop fâchée de prendre madame en flagrant délit, mais je me sentis fascinée, clouée à ma place au moment où je voulus battre en retraite. Madame pouvait me surprendre moi-même ; une scène devenait presque inévitable ; il aurait fallu nous quitter pour jamais ; qu'y aurais-je gagné ?

Le joug de madame Beck, après tout, n'était-il pas aisé à porter ? Sans entrer dans l'appréciation de ses principes, je faisais grand cas de son bon sens, et sa conduite, même en cette circonstance, était la conséquence logique d'un système. Qu'avais-je à appréhender, d'ailleurs, du résultat de pareilles perquisitions ? N'étais-je pas à cent lieues d'une intrigue amoureuse ? N'avais-je pas, contre l'espionnage de madame, une garantie aussi assurée dans la pureté de mon cœur que le vagabond dans sa bourse vide contre les voleurs de grand chemin ? Je m'enfuis donc, c'est le mot, dès que l'usage de mes pieds me fut rendu, et je descendis l'escalier aussi vivement et sans faire plus de bruit qu'une araignée qui se fût laissée glisser du plafond à terre.

Il me restait toujours une énigme à deviner. Comment le docteur Jean, en ne le supposant pas complice de l'envoi du projectile dans l'allée défendue, aurait-il su qu'il y avait été lancé ? Comment serait-il accouru sur-le-champ pour le ramasser ? J'éprouvais un si vif désir d'avoir la clef du problème, que j'avais résolu de la demander au docteur lui-même, et tant qu'il n'était pas là, je me croyais le courage de lui poser la question.

La petite Georgette venait d'entrer en convalescence ; les visites du médecin étaient plus rares ; il les aurait cessées tout à fait si madame n'avait insisté pour qu'il les continuât. Un soir, elle entra dans la chambre des enfants au moment où je venais de mettre la petite au lit. Madame prit la main de Georgette :

— Cette enfant a toujours la fièvre, dit-elle en me jetant un coup d'œil rapide ; le docteur Jean l'a-t-il vue récemment ? Non, n'est-ce pas ?

Madame était mieux instruite à cet égard que personne.

— Eh bien, poursuivit-elle, j'ai justement quelques courses à faire en fiacre, je passerai chez le docteur Jean et je vous l'enverrai. Il faut absolument qu'il voie l'enfant ce soir. Il y a de l'enflure au visage ; le poulx est fréquent. Vous verrez le docteur, car je ne pourrai être rentrée à temps.

L'enfant n'allait pas plus mal, au contraire ; il n'y avait d'autre chaleur à la peau que celle du mois de juillet. Pour la première fois, madame ne serait pas présente à la visite du docteur. Cela me semblait louche : il devait y avoir quelque anguille sous roche.

La voilà donc partie, drapée dans un châle de prix, quoique que ce ne fût pas un cachemire des Indes, comme celui qui avait un moment fait fermer les yeux à tout le monde sur les défauts de mistress Sweeny. Madame était coiffée d'un chapeau vert tendre, d'une nuance hasardeuse pour un teint moins frais que le sien. Quels pouvaient être au fond ses intentions ? Enverrait-elle réellement le docteur Jean ou le ramènerait-elle ; mais d'abord le docteur Jean serait-il chez lui ?

Madame m'avait bien recommandé de ne pas laisser Georgette s'endormir avant l'arrivée du docteur. Je tâchais de la tenir éveillée en lui racontant des petits contes de fée. J'avais de l'affection pour Georgette ; c'était un enfant sensible et aimant. La tenir sur mes genoux ou la prendre dans mes bras était pour moi une fête. Ce soir, elle me força de mettre ma tête à côté de la sienne sur son oreiller et elle passa son petit bras autour de mon cou. Les sentiments affectueux étaient rares dans la maison ; cette démonstration de tendresse, venant d'une source si pure, m'émut profondément ; je sentis mes yeux se remplir de larmes.

Une demi-heure, une heure se passa. Georgette me répéta plusieurs fois avec son doux grasseyement :

— Je m'endors malgré moi, miss Lucy.

— Patience, mon enfant, vous dormirez bientôt ; vous dormirez aussi longtemps que vous voudrez, si le docteur et votre maman ne sont pas ici dans dix minutes.

Chut ! la sonnette a résonné ; la porte s'ouvre ; un pas connu retentit dans le corridor et franchit les escaliers trois par trois. Rosine accompagne le docteur, et avec le sans-gêne qui caractérise les domestiques de Bruxelles

en général, elle écoute ce qu'il va dire. La présence de madame eût suffi pour la renvoyer tout de suite à sa loge et à son poste, mais elle s'inquiète peu des sous-maîtresses et des élèves. Les mains enfoncées dans les poches de son tablier coquet, elle tient les yeux fixés sur le docteur Jean comme sur une statue ou sur un tableau.

— La *marmotte* n'a rien, n'est-ce pas ? dit-elle en montrant Georgette.

— Pas grand'chose, répond le docteur en train de griffonner une ordonnance inoffensive.

— Eh bien ! poursuit Rosine, s'approchant encore plus près, l'avez-vous trouvée la petite boîte ? Vous êtes passé devant la loge comme un coup de vent ; je n'ai pas eu le temps de vous rien demander.

— Oui, je l'ai trouvée.

— Ah ! Et qui est-ce donc qui l'avait jetée ?

— Ce que vous me demandez là peut être un secret, répliqua le docteur Jean sans aucune espèce de hauteur.

Il comprenait parfaitement les allures de Rosine.

— Mais, enfin, vous saviez qu'on avait jeté la chose, puisque vous êtes venu la chercher. Comment le saviez-vous ?

— Mon Dieu, c'est un petit malade que je visite dans le collège voisin. Il occupe justement la chambre dont la croisée ouvre sur votre jardin. Je ne sais comment cette petite boîte, à laquelle il tient beaucoup, lui est échappée des mains.

— Ah ! dit Rosine, d'un air désappointé. Il n'y a donc pas de mystère, pas d'amourette là-dessous.

— Pas plus que sur ma main, répondit le docteur affectant le même langage et la même pantomime.

— Tant pis ! dit Rosine qui avait bâti son petit roman là-dessus, et qui fit une moue assez impertinente dont le docteur ne put s'empêcher de rire.

Lorsqu'il riait, ce qui était assez rare, ses traits prenaient une expression toute particulière de bonté. Je vis sa main plonger dans son gousset.

— Combien de fois m'avez-vous tiré le cordon, depuis un mois ?

— Monsieur doit le savoir par le compte de ses visites.

— Et si je ne les compte pas.

— Alors, je ne compte pas non plus.

Une pièce d'or passa de la main du docteur dans celle de Rosine. Visiblement satisfaite du résultat de la conversation, elle regagna sa loge en sautillant.

Bientôt la sonnette commença à sonner presque coup sur coup ; les domestiques venaient chercher les externes.

Mes doutes se trouvaient au moins résolus sur un point. La robe de jaconas, rose ou grise, et le pimpant tablier de Rosine, n'étant pour rien dans le trouble apporté dans la raison si ferme et si froide en apparence du docteur, quelle était donc la vraie coupable ?

Après tout, cela ne me regardait pas, et, cessant de fixer sur le docteur Jean un regard inquisiteur, — malgré moi, je me rapprochai de la croisée qui dominait le jardin. Tandis que le docteur mettait ses gants en regardant Georgette dont le sommeil fermait les yeux, à l'instant même où il prenait son chapeau et où je m'attendais à recevoir son bonsoir habituel, si laconique et à peine articulé, je vis la fameuse croisée s'ouvrir avec précaution, une main sortir et agiter un mouchoir blanc. Fut-il répondu à ce signal de quelque point de notre habitation, je ne saurais le dire ; mais presque aussitôt tomba de la croisée un petit objet blanc et léger, deuxième billet doux !

— Encore ! m'écriai-je involontairement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Le docteur en s'approchant de la croisée.

— Là-bas ! n'avez-vous pas vu ?

— Moi ! rien. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— On vient d'agiter un mouchoir et de jeter quelque chose par la même croisée — Et je montrai la croisée hypocritement refermée. — C'est un second billet doux.

— Au nom du ciel, allez le ramasser et apportez-le moi. Personne ne vous remarquera, tandis que je serais vu de tout le monde.

Je descendis rapidement et, après avoir un peu cherché, je découvris le billet resté suspendu dans les branches d'un arbuste,

Dès que je l'eus remis au docteur, il le déchira sans le lire.

— Certes, il n'y a pas de sa faute, dit-il en me regardant.

— De la faute à qui ?

— Vous ne savez donc pas ?

— Rien absolument.

— Et vous ne devinez pas ?

— Comment devinerais-je ?

— Si nous nous connaissions mieux, reprit-il, je serais tenté de vous faire des confidences. Vous pourriez être un guide utile pour la plus innocente et la plus inexpérimentée des femmes.

— Auriez-vous un emploi de duègne à me donner ?

— Oui, répondit-il machinalement et tout à sa pensée. De quels pièges n'est-elle pas entourée !

Pour la première fois, il observa attentivement mes traits dans l'espoir, sans doute, d'y trouver une expression assez sympathique pour me confier la garde d'une créature céleste en butte aux complots des puissances de ténèbres. Je me sentais assez peu de vocation pour l'office de duègne, mais je me rappelais le service que le docteur Jean m'avait rendu le soir de mon arrivée à Bruxelles ; il me répugnait d'être ingrate.

— Je ne suis, reprit-il, qu'un simple spectateur en tout ceci.

— Admirable modestie ! pensais-je. Et quelle vraisemblance !

— Le hasard, poursuivit-il, m'a fait connaître l'individu assez peu estimable qui, par deux fois, s'est servi de cette croisée pour violer ce qu'il devrait regarder comme un sanctuaire. J'ai eu également l'occasion de rencontrer en société le gracieux objet de ces tentatives impertinentes et ridicules. La rare supériorité de la personne en question, sa retenue exquise, sa délicatesse innée, sembleraient devoir la mettre à l'abri d'obsessions de ce genre ; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, je voudrais au moins protéger sa candeur. Personnellement je ne puis rien faire ; il m'est même interdit de l'approcher.

— Vous me voyez prête à vous venir en aide, repris-je, mais encore faut-il que je sache...

En attendant sa réponse, je me creusais la tête pour trouver sur la liste des habitantes de la maison ce chef-d'œuvre féminin, cette perle sans défaut, ce diamant sans paille. En fait de femme supérieure à son sexe je ne voyais que madame ; mais le docteur Jean avait aussi parlé d'ingénuité, de candeur. La candeur de madame Beck ! C'est égal, je ne contredirai pas le docteur Jean. Son ange sera mon ange, sa merveille ma merveille !

Mais comment ne pas rire sous cape à l'idée de servir de chaperon à madame et même à l'une ou l'autre de nos grandes pensionnaires, bien autrement délurées que moi ?

Le docteur remarqua ce sourire ; le rouge lui monta au visage, il prit son chapeau.

Mon cœur alors me dit que le sien souffrait ; je me plaçai entre lui et la porte, et je lui répétais cette fois du ton le plus sincère, le plus pénétré, que j'étais prête à le servir.

— Mais vous la connaissez, répondit-il en baissant la voix. Si belle, si bonne, si pure ! Le monde n'en contient pas deux comme elle.

Son exaltation commençait à m'étonner. J'ouvrais de grands yeux, de grandes oreilles ; mais je ne devinais pas du tout.

— Eh bien, c'est.....

En ce moment même on entendit l'explosion, aux trois quarts étouffée, d'un éternement irrésistible. Le loquet de la porte de la chambre de madame Beck fit entendre un petit son brusque et sec, comme si une légère secousse imprévue était éprouvée par la main qui le tenait. Hélas ! ces petits accidents-là arrivent à tout le monde. Madame n'avait pas tenu compte, dans ses prévisions, d'un éternement possible. Rentrée chez elle à la dérobée, chaussée des souliers du silence, et l'oreille tendue à sa porte entre-bâillée, elle allait tout entendre et moi aussi, lorsque ce malencontreux éternement mit le docteur Jean en déroute. Tandis qu'il ne savait où donner de la tête, madame entra, plus alerte, plus calme, plus maîtresse d'elle-même que jamais. Il fallait, en vérité, la connaître à fond pour ne pas croire qu'elle revenait à l'instant de ses courses, et pour se dire que, depuis dix minutes au moins, elle était là, l'oreille au guet. Après avoir éternué de nouveau à trois ou quatre reprises, elle se déclara fort enrhumée et se mit à raconter ses pérégrinations en fiacre.

La cloche venait de sonner pour les prières du soir. Je laissai madame en tête-à-tête avec son docteur.



XI

Dès que Georgette fut rétablie, madame l'envoya à la campagne. J'aimais cette enfant ; son absence rendit mon sort plus triste encore, ma solitude plus complète au milieu d'une maison pleine de vie et de mouvement. Les compagnes ne manquaient pas, mais je n'en trouvais aucune selon mon cœur ; toutes les sous-maîtresses m'avaient fait des avances d'intimité et je les avais éprouvées toutes, sans pouvoir fixer mon choix sur aucune. La plus ancienne était une femme honnête, mais d'un esprit étroit, de sentiments vulgaires, ne pensant qu'à elle. La seconde, Parisienne, très-fièrre de ce titre, joignait à tous les raffinements extérieurs un cœur corrompu ; pas une croyance, pas un principe, pas une affection, mais le masque du décorum ! À tous ses autres mauvais penchants se joignait une prodigieuse avidité et, sous ce rapport, une troisième sous-maîtresse pouvait lui donner la main, mais le trait caractéristique de cette dernière était la froide avarice, l'amour du lucre. La vue d'une pièce d'or faisait reluire ses yeux verts d'un éclat diabolique. Un jour, elle me conduisit dans sa chambre, où, comme une marque de faveur, elle me montra ce qu'elle appelait une grosse masse d'argent, environ quatre cents francs en écus de cinq francs, fruit de ses épargnes. Un oiseau ne couve pas ses œufs avec plus de tendresse ; étonnante monomanie pour une personne de vingt-cinq ans !

La Parisienne, au contraire, était à la fois avide et prodigue. Pour le fond de sa conduite, je l'ignore. La couleuvre ne se laissa entrevoir à moi, sans sa peau d'emprunt, qu'un seul jour, et c'était une curieuse espèce de reptile, à en juger par un rapide et involontaire coup d'œil. Si je l'avais laissée se dérouler tout à fait, peut-être m'eût-elle fourni le sujet d'une curieuse étude

d'histoire naturelle. J'aurais pu l'examiner à loisir depuis sa langue fourchue jusqu'à sa queue squammeuse ; mais il me suffit de voir apparaître son dard à travers les feuilles d'un roman licencieux, pour pousser une exclamation d'horreur et de dégoût. Aussitôt la couleuvre, repliée sur elle-même, disparut en sifflant... Depuis ce jour, la Parisienne me voua une haine à mort.

Criblée de dettes, elle avait toujours dépensé d'avance ses honoraires en robes, en colifichets, en cosmétiques. C'était une épicurienne en toutes choses ; et quel cœur froid, fermé à tout bon sentiment ! Je crois la voir encore avec sa figure maigre, jaune et sèche comme un parchemin ; ses traits réguliers, mais anguleux ; ses dents peu blanches, mais bien rangées ; ses lèvres minces et effilées ; son menton saillant ; son œil assez ouvert, mais de glace à moins qu'il ne s'allumât du reflet de la convoitise ou de la rancune. Mortelle ennemie du travail, elle n'aimait que le plaisir, et le plaisir pour elle, dans la vie presque claustrale du pensionnat de madame Beck, c'était le plus insipide et le plus déraisonnable gaspillage du temps.

Madame connaissait parfaitement la valeur de la Parisienne. Un jour, qu'elle m'en parlait avec un mélange de sagacité, d'insouciance et d'antipathie, je lui demandai pourquoi elle la gardait. « Parce que j'ai intérêt à le faire, » me répondit-elle crûment ; et elle me fit remarquer, ce qui ne m'avait pas échappé, l'empire de mademoiselle Zélie de Saint-Pierre, c'était le nom de la Parisienne, sur les écolières les plus mutines. Mademoiselle Zélie exerçait une influence pétrifiante analogue à celle que la mythologie prête à la tête de Méduse, et cela sans colère, sans émotion visible ; elle tenait la turbulence en échec comme le souffle glacial de l'hiver enchaîne un torrent fougueux, et pour le maintien de la discipline, elle n'avait pas son égale. « Je sais bien, disait encore madame, que mademoiselle Zélie est sans principes. Il ne faudrait pas fouiller dans ses antécédents ; mais elle sait observer les bienséances ; elle a même une certaine dignité de maintien qui produit son effet sur les élèves et sur les parents. Ils n'y regardent pas de trop près... »

Deux mois nous séparaient encore des vacances d'automne, mais un grand jour, le jour de la fête de madame approchait. La conduite de cette fête restait entièrement dévolue à mademoiselle de Saint-Pierre, madame étant censée ignorer tout ce qui se faisait et surtout la souscription destinée

à lui offrir un riche cadeau ; c'était à huis clos qu'avait lieu la petite consultation suivante :

— Que vous donnera-t-on cette année ?

— Laissons donc ces pauvres enfants garder leur argent, répondait madame de son air le plus maternel, dont la Saint-Pierre n'était pas dupe, si peu dupe qu'elle interrompait aussitôt une homélie hors de saison.

— Pas de façons entre nous : dites-moi ce que vous voulez, de la bijouterie, de la porcelaine, une pièce d'argenterie ?

— Eh bien, la moindre chose, une demi-douzaine de cuillers à café.

Et le résultat de la souscription était un présent d'argenterie d'une valeur de cent écus au moins.

Voici le programme ordinaire de la fête : Présentation solennelle du cadeau, collation dans le jardin, comédie jouée par les sous-maîtresses et les élèves, bal et souper. L'ensemble ne laissait rien à désirer, Zélie de Saint-Pierre entendant fort bien les choses, à part toutefois la représentation théâtrale.

C'était là, il est vrai, la partie la plus épineuse du programme. Les rôles devaient être distribués un mois d'avance, et leur distribution demandait beaucoup de tact. Le débit, le geste, exigeaient ensuite bien des leçons particulières, avant de procéder aux répétitions générales. La Saint-Pierre n'était naturellement pas à la hauteur d'une tâche qui retombait sur le professeur de littérature française, M. Paul Emmanuel, le Lavater auquel j'avais dû mon admission chez madame Beck, dans la soirée critique de mon arrivée à Bruxelles. Jamais je n'assistais aux leçons dramatiques de M. Paul, mais je le voyais souvent au moment où il traversait le carré, grande salle située entre l'habitation et les classes. Je l'entendais dans les soirées d'été, faire son cours à haute voix, et son nom, mêlé à toutes sortes d'anecdotes, résonnait sans cesse à mes oreilles. Miss Genevra Fanshawe, notre ancienne connaissance, choisie pour jouer un rôle important dans la pièce, et qui me gratifiait toujours d'une bonne partie de ses loisirs, entremêlait ses discours de fréquentes allusions aux dits et gestes du professeur. Elle le trouvait laid à faire peur, le son de sa voix lui agaçait les nerfs. J'avoue que ce petit homme sec et brun, avec ses cheveux noirs coupés ras, son large front, ses joues maigres, son nez arqué, ses larges

narines, son regard perçant, ses allures brusques et saccadées, faisait une impression peu agréable sur moi. La manière dont il apostrophait la troupe qu'il avait à faire manœuvrer, montrait à quel degré il était irritable. Sans cesse, il reprochait à ces actrices de circonstance leur peu d'intelligence et la froideur de leur débit. Sa voix retentissait comme une sonore trompette, et lorsque Geneva, Mathilde ou Blanche répétaient après lui la tirade d'une petite voix flûtée, glapissante ou psalmodiante, on comprenait l'impatience du maître.

— Ai-je donc affaire à des poupées, à des corps sans âme ? s'écriait-il. Faut-il apporter ici une machine électrique pour tirer de vous une étincelle ? Décidément j'y renonce.

Et il renonça, en effet, à une tragédie d'abord mise à l'étude, et qui devait être de sa composition. Il la déchira en mille pièces et revint le lendemain avec une comédie. La comédie allant beaucoup mieux à ces demoiselles, le professeur parvint à la faire entrer dans ces têtes sans cervelle.

Zélie de Saint-Pierre assistait toujours aux leçons de M. Paul, et, d'après les on dit, les manières raffinées de la Parisienne, l'attention qu'elle semblait prendre à ses discours, les éloges dont elle était fort prodigue, mais avec un certain tact, avaient fait sur lui une impression favorable. Mademoiselle Zélie avait l'art de plaire à tout le monde ; par malheur, ce premier sentiment ne durait guère.

Le jour qui précédait la fête de madame était aussi un jour de vacance. On l'employait à laver, à mettre en ordre, à décorer les trois grandes classes ; toute la maison était sens dessus dessous. Pas plus au rez-de-chaussée qu'aux étages supérieurs, on ne savait où poser son pied fatigué. Forcée de me réfugier dans le jardin, tantôt je m'y promenais, tantôt j'y restais assise, cherchant tour à tour le soleil et l'ombre. Il ne me souvient pas d'avoir échangé ce jour-là deux idées avec une créature quelconque ; mais en traversant une ou deux fois les classes, je pus voir tous les préparatifs de la fête, le petit théâtre élevé pour la circonstance et M. Paul Emmanuel dans le feu des répétitions générales.

Enfin, le grand jour arriva ; un brûlant soleil se leva dans un ciel sans nuages et continua de luire jusqu'à son coucher. Les portes et les croisées, toutes grandes ouvertes, donnaient au pensionnat un air de liberté

champêtre charmant à voir, et la liberté la plus complète était en réalité à l'ordre du jour. Sous-maîtresses et pensionnaires descendaient en papillotes au réfectoire, pour le déjeuner. Envisageant avec délices la perspective de la brillante toilette du soir, toutes semblaient se complaire, ce matin-là, dans un luxe de paresse et de négligé. Vers neuf heures, le plus important des fonctionnaires de la fête, le coiffeur, arriva et s'installa dans l'oratoire, converti en boudoir profane. Toutes les pensionnaires passèrent à leur tour par les mains de l'habile artiste ; toutes en sortirent avec une tête sillonnée de lignées blanches d'une précision mathématique et couronnée de bandeaux grecs aussi lisses, aussi luisants que l'écaille polie. Mon tour vint et je ne pouvais en croire le miroir lorsqu'il me montra ce que ma tête était devenue. Cette épaisse guirlande de cheveux bruns élégamment tressés m'appartenait-elle réellement ? N'en avait-on pas ajouté de faux ? Pour m'en assurer, je les tirai un peu en ayant soin de ne pas déranger leur élégant édifice.

Décidément le coiffeur était un artiste de premier ordre.

L'oratoire fermé, les dortoirs devinrent la scène d'interminables ablutions. Le temps que mettaient ces demoiselles à leur toilette me semblait une énigme, vu l'extrême simplicité du résultat. Une robe de mousseline blanche, une ceinture bleue (les couleurs de la Vierge), des gants blancs ou paille, tel était le grand uniforme du jour. Les robes allaient généralement bien ; nos jeunes Bruxelloises, sans avoir ce style de beauté flexible et pour ainsi dire onduleux, qui me semble être la vraie beauté féminine, se distinguaient ce jour-là par un effet d'ensemble fort satisfaisant, la fermeté, l'ampleur des contours, une certaine grâce compacte, si je puis m'exprimer ainsi. Les autres sous-maîtresses avaient également pris l'uniforme blanc et bleu. Seule, je faisais ombre sur cette masse brillante et diaphane ; je n'avais pas osé risquer le blanc, mais la circonstance et la saison exigeant quelque chose de plus léger que ma toilette ordinaire, j'avais parcouru une douzaine de boutiques et découvert enfin une robe de crêpe d'un gris teinté de pourpre, la couleur d'un brouillard léger sur une bruyère en fleur. Ma tailleurse avait tiré le meilleur parti possible de l'étoffe. « C'était, disait elle, bien triste, bien peu voyant ; raison de plus pour soigner la façon. » Elle fit bien d'envisager ainsi la

chose, car aucun bijou, aucune fleur ne relevait ma toilette ; j'avais encore moins les roses naturelles du teint anglais.

Dans la routine journalière de la vie, on oublie ces petits inconvénients-là, mais aux jours de solennité il est permis d'accorder un regret à la beauté absente !

Je me sentais, après tout, bien plus à mon aise avec ma robe foncée que dans une toilette moins modeste ; Madame Beck m'encourageait par son exemple ; sa mise était presque aussi peu voyante que la mienne, à part un riche bracelet et une large broche entourée de pierres précieuses. Nous nous rencontrâmes sur l'escalier où elle me sourit et me fit un signe d'approbation, non pas qu'elle me trouvât mieux ainsi ; peu lui importait si j'étais bien ou mal, mais je lui semblais mise d'une manière convenable et bienséante ; or, la convenance et la bienséance étaient deux des calmes divinités de madame. Me rencontrant de nouveau un instant après, elle s'arrêta, posa sur mon épaule sa main gantée, qui tenait un mouchoir brodé, et me confia à l'oreille plus d'une remarque maligne sur les autres sous-maîtresses qu'elle venait pourtant de complimenter tout haut. « N'est-il pas ridicule pour des femmes mûres de s'habiller comme des fillettes de quinze ans ? La Saint-Pierre ne vous fait-elle pas l'effet d'une vieille actrice jouant un rôle d'ingénue ?

Habillée une couple d'heures avant tout le monde, je ne gagnai pas ce jour-là le jardin, où l'on dressait de longues tables pour la collation, mais les salles d'études en ce moment vides, calmes et fraîches, dont les planches, bien lavées, avaient à peine eu le temps de sécher. Une profusion de fleurs naturelles remplissait tous les angles et tous les entre-deux des croisées, garnies, pour la circonstance, de draperies d'une blancheur de neige.

J'entrai dans la première classe, la plus petite, mais la mieux disposée des salles, et prenant dans une bibliothèque vitrée dont j'avais la clef, un volume qui, à en juger par son titre, promettait de l'intérêt, je m'assis et me mis à lire. La porte vitrée de la classe ouvrait sur le grand berceau. Les branches d'un bel acacia caressaient les vitres et cherchaient à marier leur feuillage, à celui d'un rosier touffu, planté de l'autre côté, où butinaient de nombreuses abeilles. Bientôt leur bourdonnement, le parfum des fleurs, la chaleur du jour, même à l'ombre, me firent tomber dans une rêverie voisine

du sommeil. Les caractères du livre me semblaient de plus en plus confus. Mon esprit était ailleurs, bien loin de là, au fond de quelque riante vallée du pays des rêves. Un coup de sonnette le fit revenir d'un bond à Bruxelles ; le plus aigu des coups de sonnette, un coup de sonnette comme je n'en avais jamais entendu. Dieu sait pourtant combien cet instrument était criard chez madame Beck !

Depuis le matin, il ne cessait de se faire entendre. Tout le monde était pressé ou croyait l'être, pressé et impatient ; le coiffeur et la tailleuse entre tous, car ils sentaient leur importance. Ce serait un bien autre carillon l'après-midi, lorsque cent externes arriveraient à la file, en équipage ou en fiacre, et dans la soirée, quand les parents viendraient voir jouer la comédie. En pareilles circonstances, un coup de sonnette semblait ne devoir rien signifier ; mais celui-là était un coup de sonnette à part ; il avait un accent à lui, un accent qui fit évanouir mon rêve, comme le premier chant du coq met les fantômes en fuite. Mon livre, déjà échappé de mes mains, tomba de mes genoux à terre.

Je me baissais pour le ramasser, lorsqu'un pas rapide, mais ferme et régulier dans sa précipitation, traversa le corridor, le carré, la première division, la seconde division, la grande salle, et arriva droit à moi, par la porte de la première classe, dont les deux battants, brusquement ouverts, me montrèrent M. Paul Emmanuel, le professeur de littérature, avec son bonnet grec et son paletot d'artiste, contre lesquels il avait déjà échangé son chapeau et sa redingote de ville.

Arrivé tout près de moi, M. Paul fit halte ; ses yeux semblaient me dévorer !

Que pouvait-il me vouloir ?

— Ne devinez-vous pas ? me dit-il.

— Et quoi donc ?

— J'ai besoin de vous.

— Parlez, M. Paul, je suis à vos ordres.

— Vous êtes très-capable de jouer la comédie, n'est-ce pas ?

— Mais, M. Paul !

— Pas de fausse modestie. J'ai lu dans votre visage, le soir même de votre arrivée à Bruxelles, et sans palper votre crâne, je suis demeuré convaincu de votre capacité.

— C'est trop d'honneur que vous me faites ; mais...

— Pas de mais, s'il vous plaît. Je vous apporte un rôle.

— Un rôle, à moi ! Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprenez fort bien, car vous avez fait toute seule d'étonnants progrès en français, des progrès dont, comme professeur, je devrais être jaloux. Je vous apporte un rôle dans le vaudeville que nous jouons ce soir.

Je n'en pouvais croire mes oreilles. Ce petit homme, si singulier, si absolu, se moquait-il de moi ?

— Vous allez me répondre par oui ou par non, reprit-il, et votre réponse décidera de mon estime à venir pour vous. Voici ce qui m'arrive : Louise Vanderkelhof s'avise d'être malade aujourd'hui même. Une extinction de voix lui survient à point nommé, comme aux grandes cantatrices qui se moquent de leur directeur et du public. Je ne suis pas dupe de cette maladie. C'est un tour que me joue cette pimbêche flamande, parce qu'elle est jalouse de miss Genevra Fanshawe, notre grande coquette. Il s'agit d'apprendre en quelques heures le rôle de Louise Vanderkelhof. Demander cela à une Bruxelloise, ce serait rêver en plein midi ! Donc je m'adresse à une Anglaise ; je la prie de me tirer du fond du puits où je suis tombé ; m'y laissera-t-elle ?

Vingt objections frappaient à la fois mon esprit. Un rôle dans une langue qui m'était si peu familière encore, et quelques heures seulement pour apprendre ce rôle ! L'idée de paraître sur un théâtre quelconque, même devant un public limité, ne m'effrayait pas moins.

— C'est un oui ou un non qu'il me faut, répéta M. Paul.

Et cet homme, si fougueux d'habitude, semblait attendre de mes lèvres un arrêt de vie ou de mort.

— Acceptez-vous ?

— J'accepte.

Sa physionomie s'épanouit un instant ; mais nous n'étions pas au bout de nos peines.

— Presto ! voici le rôle ; lisez-le à haute et intelligible voix.

Ma lecture ne le satisfit qu'à moitié ; plus d'une fois son front se rembrunit ; je surpris un ou deux haussements d'épaules ; il frappa même du pied ; mais c'étaient ses allures habituelles, je ne l'ignorais pas ; il ne pouvait se métamorphoser soudain en homme aimable parce que je lui rendais un service. À son tour il lut le rôle, qu'il me fit répéter après lui. C'était un rôle assez ingrat, le rôle d'un fat : pour rester vrai, il n'y fallait mettre ni esprit ni cœur. Deux rivaux se disputaient la main d'une coquette. L'un d'eux, galant homme, mais sorte de diamant brut, était qualifié par la soubrette d'ours mal léché ; l'autre était un petit maître, un incroyable.

— À moi ce rôle de papillon !...

— Pourquoi pas ? repartit M. Paul. Vous serez un papillon exotique. Votre accent britannique donnera au rôle le piquant dont il manque peut-être. Cela ira.

Et comme il entendait des voix résonner dans le jardin, comme il voyait des robes blanches onduler à travers les arbres, il ajouta :

— Vite, vite. Esquivez-vous. Vous avez besoin d'être seule pour apprendre votre rôle. Cherchons une cachette ; suivez-moi.

Avant d'avoir pu lui répondre, je me vis entraînée par un vrai tourbillon, au premier, au second, au troisième étage, c'est-à-dire dans le grenier solitaire où M. Paul m'enferma à clef. Il connaissait si bien les êtres de la maison, de la cave à la toiture, qu'il aurait pu me choisir une autre prison.

Froid en hiver comme le Groenland, plus chaud en été que l'Afrique, le grenier en question était encombré de caisses et d'objets hors de service. De vieilles hardes couvraient les murs ; des toiles d'araignées pendaient au plafond ; des blattes et autres insectes y foisonnaient ; les rats y tenaient leurs conciliabules ; la rumeur publique affirmait bien autre chose : — c'est que la nonne de la légende y revenait. Une des extrémités se trouvait, en plein jour même, couverte d'une obscurité relative. Un vieux rideau protégeait contre la poussière et le soleil une lugubre collection de manteaux d'hiver, pendus chacun à leur clou, comme des malfaiteurs au gibet. De l'abri de ce rideau sortait, dit-on, la nonne mystérieuse. Je ne

croyais pas à cette histoire, et ce qui m'inquiéta bien plus que cette apparition au moins problématique, ce fut un gros rat, presque noir, que ma présence intimidait peu ; ce furent surtout les blattes, objet de ma plus vive répugnance. La chaleur devenant bientôt insupportable, je trouvai moyen d'ouvrir la lucarne pour faire entrer un peu d'air. Une grande caisse vide, surmontée d'une plus petite, me forma comme un trône où je grimpai et où je m'assis, en prenant les plus grands soins pour ne pas chiffonner ma robe neuve.

Je crus d'abord avoir entrepris l'impossible, mais la pièce était si courte, que le rôle ne pouvait être d'une longueur démesurée. Je commençai par l'apprendre tout bas, puis je le répétais tout haut, afin de m'aguerrir pour un autre auditoire, au risque d'effrayer les rats. Mon gros rat noir se cacha un instant derrière le rideau, mais sa longue queue resta visible, et dès que je me tus, il rentra en scène. L'après-midi s'était écoulée dans cet exercice. Je n'avais rien mangé depuis le déjeuner ; il me semblait dur d'être ainsi tenue prisonnière et condamnée à mourir de faim, comme la nonne de la légende, tandis que la collation se dévorait sans doute à belles dents dans le jardin. J'avais tout particulièrement remarqué, dans les apprêts du festin, des petits pâtés à la crème dont j'étais, je dois l'avouer, assez friande. La sonnette continuait de retentir ; on entendait rouler les équipages et les fiacres. Une dernière fois je répétais mon rôle, avec une animation redoublée par l'impatience et la vexation d'être ainsi tenue en chartre privée, l'estomac vide. Au moment où je finissais, la clef grinça, tourna dans la serrure : M. Paul apparut en grande toilette.

— Ça ira, dit-il. Je viens de vous écouter ; on n'attend plus que vous pour commencer.

— Mais, monsieur...

— Encore des mais ?

— Je meurs de faim.

— Ah ! c'est vrai, moi qui n'ai pas pensé à la collation ! Passons à l'office.

La cuisinière me donna tout de suite du café au lait et des gâteaux. Je préférais cela aux vins et aux sucreries. M. Paul, devinant, je ne sais

comment, mon goût pour les petits pâtés à la crème, en découvrit et me les apporta.

— Mangez, mangez, disait-il, me laissant à peine le temps d'avaler. Je ne veux pas que vous fassiez de moi un Barbe-Bleue qui enferme les femmes et les laisse mourir de faim. Maintenant, êtes-vous prête, mademoiselle ; puis-je vous offrir la main ?

Je n'avais plus d'objections, et le voilà lancé d'un pas si rapide que j'étais forcée de courir pour le suivre. Arrivé dans le carré, il s'arrêta un instant. Le carré était brillamment éclairé, les portes des classes ouvertes à deux battants comme celles du jardin. De chaque côté des portes on avait rangé des orangers et d'autres arbustes en fleur. Un grand nombre de dames et de messieurs, les parents des élèves, étaient déjà arrivés. Les salles d'études offraient une longue perspective de frais visages, de robes de mousseline blanche, de ceintures de soie bleue, sous la clarté de plusieurs lustres empruntés ou loués pour la solennité. Au fond, s'élevait le théâtre, avec son rideau vert et sa rampe de quinquets.

— Comment trouvez-vous le coup d'œil ? me demanda mon guide.

Je trouvais le coup d'œil magnifique ; mais l'émotion me privait de la parole.

M. Paul s'en aperçut et me dit :

— Nous verrons si les Anglaises ont du cœur.

— Je ne reculerai pas, lui répondis-je, mais je voudrais que ce fût fini. Faut-il traverser tout ce monde ?

— Non, c'est fort inutile. J'entends mieux mon métier de directeur. Nous allons prendre par le jardin.

La fraîche brise de la nuit me ranima. Il ne faisait pas clair de lune ; mais le reflet des lustres jetait une vive lueur dans les allées, le ciel était parsemé d'étoiles ; l'Italie ne peut avoir des nuits plus douces que celle-là ; pas la moindre vapeur dans l'atmosphère.

Le jardin traversé, nous atteignîmes la porte vitrée de la première classe, restée ouverte comme toutes les portes. M. Paul me fit entrer dans une petite pièce qui séparait la première classe de la grande salle. Ce cabinet m'éblouit, tant il était plein de lumières ; il m'assourdit, tant on y faisait de

bruit, tout le monde parlant à la fois ; enfin j'étouffais, tant il y faisait chaud !

— De l'ordre, du silence, mesdemoiselles ! s'écria M. Paul. Mais c'est un chaos, une tour de Babel !

À la voix du maître, le chaos se débrouilla.

Les trois quarts des élèves qui se trouvaient entassées là regagnèrent leurs places parmi les futures spectatrices du vaudeville. Les autres se rangèrent dans l'ordre voulu par M. Paul ; c'étaient les actrices, et nous nous trouvions dans la chambre verte ou foyer. Lorsque M. Paul me présenta, ce fut un vrai coup de théâtre. L'Anglaise jouer un rôle dans un vaudeville français ! quoi de plus invraisemblable ? Genevra Fanshawe ne se montra pas la moins ébouriffée. Dans son costume de grande coquette elle était vraiment charmante ; l'idée de paraître devant un nombreux public ne l'intimidait en aucune façon ; mais se voir courtisée par moi lui semblait ridicule et presque humiliant. Le singulier dandy qu'une ex-bonne d'enfants !

M. Paul ne parut pas s'apercevoir des grimaces, des chuchotements, des rires étouffés. Il avait l'habitude de voir tout le monde plier sous sa volonté.

— Hâtez-vous de vous habiller, mademoiselle.

— Comment ! m'habiller ?

— Certainement, le costume du rôle ! s'écria Zélie de Saint-Pierre. Je vais lui servir de valet de chambre. Elle aura fort bonne tournure en dandy.

— Halte-là, pensai-je ; ma complaisance n'ira pas jusqu'à m'habiller en homme, dût M. Paul lancer des foudres et des éclairs !

Déjà la Saint-Pierre m'avait prise par un bras ; je me dégageai, et, d'une voix résolue, quoique un peu tremblante, je fis connaître mon irrévocable décision.

M. Paul resta immobile et muet.

— Hâtez-vous, chère amie, poursuivit la Saint-Pierre qui se promettait évidemment de rire à mes dépens ; nous allons faire de vous un fat charmant, transformer la belle Anglaise en lion français.

Belle Anglaise, ne pouvait être qu'une ironie dans sa bouche ; je n'étais pas belle et le savais fort bien.

Cependant, la couleuvre m'enlaçait de ses replis.

— Voilà le costume complet, rien n'y manque. On n'attend plus que vous pour lever le rideau.

— Arrêtez, dit enfin M. Paul sortant de son mutisme et de son immobilité, ne violentez pas mademoiselle.

Et, s'adressant à moi :

— Vous ne voulez donc pas vous habiller en homme ? Vous aviez pourtant accepté le rôle. N'en parlons plus, on ne jouera pas le vaudeville.

Consternation générale de la troupe, et consternation toute particulière de miss Genevra Fanshawe, la grande coquette, qui se voyait enlever un triomphe certain.

— Laissez-moi faire, dis-je à M. Paul, et le vaudeville sera joué. Donnez-moi le col, la cravate, le gilet et le paletot.

C'étaient les habits du frère d'une des élèves. Je mis tout cela par-dessus ma robe ; je disposai ma chevelure de la façon la plus masculine, et, prenant le chapeau d'une main, les gants et la badine de l'autre :

— Je suis prête à entrer en scène, monsieur.

M. Paul, dont le front s'était éclairci, me regarda d'un air assez satisfait.

— Après tout, la comédie en pension a ses licences et peut-être ses exigences, fit-il observer. Qu'il en soit comme vous voulez, mademoiselle ; peut-être avez-vous raison contre tous. Allons, du courage, du sang-froid, de l'aplomb, et ça ira.

— Quel carnaval ! s'écria Zélie de Saint-Pierre. Moitié homme, moitié femme ! c'est à pouffer de rire.

— Riez, riez, lui dis-je, commençant à me monter la tête. Vous me feriez presque regretter de n'être pas un homme, à la condition que vous en seriez un aussi.

— Pourquoi donc, la belle Anglaise ?

— Pour vous demander raison de vos persiflages.

— Après la pièce, après la pièce ! s'écria M. Paul. J'ai une boîte de pistolets à votre disposition. Ce sera toujours la vieille querelle de la France et de l'Angleterre.

Le moment solennel approchait. M. Paul nous fit une courte harangue, comme un général à ses soldats avant de les conduire à l'assaut. Nous devions être trois en scène au lever du rideau, mais j'avais les premiers mots à dire.

— Ne regardez pas le public, murmura M. Paul à mon oreille, n'y pensez même pas. Figurez-vous être dans le grenier déclamant votre rôle devant les rats.

La sonnette retentit, le rideau se leva, la vaste salle inondée de lumière, la brillante et nombreuse assemblée nous apparurent ; mais je ne les regardais pas. Je ne voyais, des yeux de l'imagination, que les vieilles caisses, les pupitres rongés des vers et hors de service, le gros rat noir et les blattes du grenier.

Je dis mal les premiers mots que j'avais à dire, mais je ne restai pas court ; c'était le grand point. Mon début me révéla un fait singulier : j'avais moins peur du public que de ma propre voix, laquelle ne trouvait pas d'abord son ton naturel. Dès qu'elle parvint à le prendre, dès que ma langue se délia tout à fait, je ne pensai qu'au personnage dont j'étais chargée et à M. Paul, debout dans la coulisse, où il remplissait les fonctions de souffleur. À mesure que l'aplomb me revenait, j'observais à mon tour le jeu et le débit des autres actrices. Plusieurs jouaient très-bien ; mais Genevra Fanshawe se distinguait entre toutes ; son rôle de coquette lui allait à merveille ; elle était là dans son élément. Je commençais à croire, en vérité, qu'elle voulait faire tout de bon ma conquête, enchaîner le petit-maître à son char et forcer Lucy Morton à se montrer moins froide à l'avenir quand il lui plairait de venir se pavaner devant elle ; mais bientôt je vis que ses œillades, ses sourires, s'adressaient ailleurs. Le docteur Jean, debout dans l'embrasement d'une croisée, dépassait de la tête le reste de l'assemblée, et il ne semblait pas jouir de son impassibilité ordinaire. Ma vanité, je l'avoue, se piqua au jeu et je m'animai de plus en plus, voulant vaincre à la fois « l'ours » de la pièce et le docteur Jean ; de ces deux rivaux je n'en faisais qu'un. Miss Genevra ne s'animait pas moins, de son côté ; nous donnions au pauvre vaudeville une passion qui n'était pas dans la pensée de l'auteur, et M. Paul, tout en nous complimentant dans l'entr'acte, nous recommanda de contenir notre feu ; recommandation vaine : Genevra voulait régner en despote sur tous les cœurs ; je tenais à mettre l'ours et le docteur Jean hors de combat. Ce que

j'éprouvais ce soir-là, je ne m'attendais pas plus à l'éprouver qu'à être ravie au septième ciel, et je me promis bien, le lendemain, de ne plus remonter sur les planches, fût-ce pour obliger M. Paul, car je m'étais presque senti une vocation dramatique.

La représentation finie, M. Paul, jusqu'alors sur le gril, subit à son tour une complète métamorphose. L'heure de sa responsabilité était passée, il put déposer sans inconvénient sa gravité directoriale. Jamais on ne l'avait vu si gai, si bienveillant, si affable ; il nous étreignit la main à chacune, et nous déclara qu'il avait résolu de nous faire danser toutes. « — Je ne danse pas, fut ma réponse. — Vous danserez, » sa réplique. Je trouvai cependant moyen d'éluder cette seconde exhibition en me blottissant dans un coin d'où je regardai le bal, ses splendeurs et ses plaisirs, comme on regarde une image dans un optique.

Miss Genevra était la reine de la danse comme elle avait été la reine du théâtre ; on ne danse pas avec plus de grâce et de légèreté. Elle se serait soutenue dans l'air, comme dit Shakspeare, sur les ailes d'un papillon ; mais loin de vivre du suc des fleurs, elle regrettait souvent le rosbif anglais et elle ne se jetait sur les sucreries qu'après avoir rassasié son appétit d'une nourriture plus substantielle.

Ce soir-là, elle faisait main-basse sur les crèmes et les glaces.

Si tout le monde était admis au spectacle, il n'était pas permis à tout le monde de danser. D'après une vieille règle de la maison, les élèves dansaient entre elles, sauf une exception faite en faveur de M. Paul, le professeur de littérature et parent de madame, qui se portait caution pour lui. M. Paul, assurément, n'était pas dangereux pour ces jeunes filles, mais le privilège n'en paraissait pas moins exorbitant à ceux qui ne le partageaient pas, et surtout aux frères des élèves. On espérait en vain consoler ces messieurs en leur prodiguant les gâteaux.

Madame Beck surveillait elle-même, comme un dragon, cette galerie turbulente.

— Une seule contredanse, madame, disait l'un, avec cette belle blonde.

— Un tour de valse, madame, un seul tour, reprenait l'autre, avec cette magnifique brune aux cheveux de jais.

— Taisez-vous donc, messieurs, répondait madame, respectez la règle de la maison. On ne passe pas, mon grand collégien. Dansez entre vous si vous voulez absolument danser.

Au seul docteur Jean fut octroyée la licence de circuler dans toutes les salles. Un médecin, c'est presque un homme à part comme un ecclésiastique, et le docteur avait un air si grave, une si majestueuse tenue ! Je crus rêver en l'entendant dire à Madame :

— Ne peut-on faire une contredanse avec une de vos ravissantes élèves ?

— Pas même avec moi, répondit madame. Seriez-vous donc un loup couvert d'une peau de mouton ? Vite, hors de ma bergerie !

Et le docteur Jean, un peu confus, repassa le cordon sanitaire.

Vers la fin du bal, Genevra épuisée, je suppose, se laissa tomber sur une banquette à côté de moi. Et m'enlaçant de ses bras :

— Lucy, me dit-elle, chère Lucy !

— Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je d'un ton assez sec.

— Comment me trouvez-vous ce soir ?

— Comme à l'ordinaire. Vous sentiriez-vous indisposée ? Auriez-vous mangé trop de friandises ?

— Méchante ! il s'agit bien de cela. Me trouvez-vous belle ? Tant pis pour vous, si vous dites non ; car je sais à quoi m'en tenir. Je me suis vue tout à l'heure des pieds à la tête dans la psyché de madame qu'on a descendue pour la fête. Venez donc vous y voir aussi.

— Moi ! je ne m'en sens pas du tout l'envie.

— Seriez-vous jalouse ?

— Jalouse ! et de qui donc ?

— Alors, venez.

Je me laissai conduire devant la psyché, où miss Genevra me fit tourner et retourner comme elle ; puis, se souriant à elle-même, elle arrangea ses soyeux cheveux blonds, rajusta sa ceinture, secoua les plis de sa robe pour les faire mieux tomber ou leur redonner du bouffant... et, après m'avoir fait une belle révérence :

— Que donneriez-vous pour être moi ? me dit-elle avec la plus naïve adoration d'elle-même.

— Pas une pièce de cinq sous fausse.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous avez cent raisons de m'envier.

— Dites-les, je vous écoute.

— D'abord, j'appartiens à une bonne famille ; mon père n'est pas riche, mais c'est un gentilhomme, et mon oncle a de la fortune. J'ai dix-huit ans, n'est-ce pas un bel âge ? J'ai été élevée sur le continent, où j'ai appris la musique, la danse, les belles manières. Ce n'est pas à moi de dire que je suis jolie ; mais vous-même n'oseriez me trouver laide. Dès que je parais dans le monde, je suis entourée d'un essaim d'admirateurs. Ici même, ce soir, j'ai trouvé le moyen de faire deux victimes, et c'est le regard mourant que m'a jeté l'un de ces infortunés qui me met en si belle humeur. Il fallait voir les yeux que se faisaient les deux rivaux !

— Est-ce tout ?

— Non, j'aurais bien d'autres avantages à énumérer ; mais voyons maintenant le sort qui vous est échu. Vous ne manquez peut-être pas d'esprit, et cependant à quelles extrémités deviez-vous être réduite pour accepter l'emploi que vous avez rempli près des enfants de madame, à votre arrivée à Bruxelles ! Vous n'avez que vingt-trois ans, dites-vous ; je vous crois, mais c'est déjà cinq ans de trop. Je ne dis pas que vous soyez laide, mais vous n'êtes pas belle non plus, sans cela vous auriez des adorateurs ; vous pourriez parler de vos victimes comme les autres sous-maîtresses, au lieu de vous pincer les lèvres dès qu'on aborde ce sujet. Mademoiselle Zélie elle-même ne sort jamais sans faire des conquêtes. N'ai-je pas grandement raison de vous plaindre et n'avez-vous pas le droit d'accuser la nature, comme dit le chêne au roseau, dans la fable ?

— Prenez garde que je ne vous cite des fables à mon tour.

— Eh bien, parlons d'autre chose.

— De vos victimes de ce soir, si vous voulez, miss Genevra. Je serais curieuse de savoir leurs noms.

— Soyez satisfaite ; l'une s'appelle Isidore, l'autre Alfred.

— Et ces deux astres amoureux sont-ils encore visibles à l'horizon ?

— Vous êtes bien curieuse ce soir. Suivez-moi, je vais vous les montrer.

Elle marchait fièrement devant moi ; mais se retournant tout à coup :

— Vous ne pourriez, dit-elle, les bien voir du fond des classes. Madame ne leur laisse pas franchir son cordon ; traversons le jardin, entrons par le corridor et passons tout près d'eux. Si on nous voit, nous serons grondées... Bah ! n'importe !

Alfred était un petit dandy, au profil insignifiant, mais correct ; je le vis d'abord de profil. Je dis un petit dandy, non qu'il fût d'une taille au-dessous de la moyenne, mais il avait les traits mignons, et, s'il fallait en croire miss Genevra Fanshawe, de très-petits pieds et de très-petites mains ; il était toujours frisé, cravaté, ganté, botté dans la perfection, et, ce qui ne lui nuisait pas dans l'esprit de miss Genevra, c'était un chef d'escadron.

— Comment le trouvez-vous ?

— Gentil à croquer, comme un bonhomme en sucre. Je ne m'étonne plus du goût que vous avez pour lui.

— Et si vous l'aviez vu dans le monde ! Il danse...

— Comme jamais pantin n'a dansé sur un théâtre de marionnettes.

— Vous voilà comme le renard de la fable, miss Lucy !

— Quel renard ? Ah ! j'y suis : le renard qui, trouvant un masque de théâtre, le retourna en tous sens et s'écria : Belle tête, mais de cervelle point !

— Non pas, non pas, je veux parler du renard et des raisins. Vous seriez ravie d'avoir de pareils adorateurs, mais ils sont trop verts.

— Oh ! par pitié, miss Genevra Fanshawe, soyez moins inhumaine ; ne montrez pas le paradis à ceux qui en sont exclus.

— Vous convenez donc qu'il est beau ?

— Cela dépend des goûts.

— L'aimeriez-vous mieux bossu comme Ésope ?

— Peut-être. Mais montrez-moi donc Isidore.

— Alfred, poursuivit miss Genevra, car elle était loin d'en avoir fini avec Alfred, a su s'introduire ici par l'influence d'une de ses tantes et sous prétexte de cousinage avec une de nos pensionnaires. Vous comprenez combien sa présence m'a surprise agréablement, pourquoi j'ai joué mon rôle avec tant de feu et dansé d'un si bon cœur. J'étais heureuse comme une reine. Il me voyait et m'admirait.

— Mais l'autre, l'autre ! où donc est-il ? Où donc est le bel Isidore ?

— Je n'ai pas dit qu'il fût beau.

— Il est donc laid ?

— Non, mais il n'est pas comparable à Alfred : il est trop grand, trop massif, et puis il a des favoris d'une si drôle de couleur, un rouge tirant sur l'orange. Vous savez qui, maintenant ?

— En vérité, non. Ne me faites pas mourir d'impatience ?

— Prenez garde, mesdemoiselles, vous êtes là en plein courant d'air ! nous dit soudain une voix bien connue.

— Merci de l'avis, docteur Jean, m'empressai-je de répondre, mais je ne sens aucun courant d'air ici.

— Vous êtes d'une constitution robuste, reprit le docteur, et cela n'a pas le moindre inconvénient pour vous ; mais votre compagne, si délicate, ne devrait pas circuler ainsi sans être enveloppée d'un châle.

— Un châle ! comme s'il ne faisait pas assez étouffant déjà ! repartit miss Genevra.

— Vous vous serez échauffée en dansant, mademoiselle ; votre toilette est si légère, une fluxion de poitrine si vite attrapée !

— Encore un sermon ! s'écria miss Genevra d'un ton de familiarité impertinente qui m'étonna fort.

Je ne pus lui cacher ma surprise, dès que nous nous fûmes éloignées.

— Est-ce ainsi, lui demandai-je, que vous remerciez le docteur Jean d'un bon conseil ?

— Oh ! Isidore ne se fâche pas pour si peu.

Isidore et le docteur Jean n'étaient donc qu'un seul et même personnage. Pauvre docteur !

FIN DU PREMIER VOLUME.

LA

MAÎTRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES.

XII

À la fête de madame Beck, aux trois semaines de relâche générale dont elle était précédée, à ces douze heures rapides de gaieté et de dissipation, succédait une période de réaction, deux mois d'application réelle, les deux derniers mois de l'année scolaire, les seuls où l'on travaillât réellement ! Il s'agissait de se préparer aux examens publics qui préludaient à la distribution des prix, et l'amour-propre aiguillonnait également professeurs, sous-maîtresses, élèves ; tout le monde poussait à la roue.

Ma tâche particulière n'était pas la moins pénible. J'avais à faire entrer dans près de quatre-vingt-dix cerveaux plus ou moins opiniâtres les principes de la langue anglaise et à exercer autant de langues à la

prononciation pour ainsi dire impossible des labiales et des dentales sifflantes de l'idiome insulaire.

Le grand, le terrible jour arrivait. Les autres sous-maîtresses étaient exemptes de l'épreuve nouvelle qui allait m'être imposée. Le professeur de littérature se chargeait de l'examen dans toutes les branches d'instruction, l'anglais excepté. Véritable autocrate de l'enseignement du pensionnat, M. Paul tenait les rênes dans sa main, et il repoussait tout collègue, toute espèce d'aide ou de concours. Madame elle-même, qui se fût volontiers chargée de questionner sur la géographie, sa science favorite (soit dit en passant, elle l'enseignait fort bien), madame se soumettait sur ce point au despotisme de son cousin. L'état-major de la pension ainsi mis à l'écart, M. Paul devait seul s'asseoir sur l'estrade, seul, à mon exception près, et cette exception le contrariait fort ; mais il ne savait pas l'anglais... et se voyait par conséquent forcé de m'abandonner l'examen de cette langue.

Une constante croisade contre tout autre amour-propre que le sien paraissait être la monomanie de ce petit homme d'humeur si envahissante. Il aimait beaucoup à paraître en public, et s'il faisait parfois le panégyrique de la modestie, il ne prêchait guère d'exemple.

Dans la soirée du jour qui précéda l'examen, je me promenais dans le jardin, comme les autres sous-maîtresses et les pensionnaires ; mais, toujours amie de la solitude, je ne tardai pas à gagner l'allée défendue. Soudain M. Paul vint m'y rejoindre ; il fumait un cigare, son paletot, vêtement fort original, dont on ne saurait décrire la forme, car il n'en avait aucune, flottait d'une façon toute particulière et presque menaçante ; la houppe de son bonnet grec ombrageait sa tempe gauche ; ses favoris noirs étaient hérissés comme la moustache d'un chat en colère ; son œil reluisait comme un météore à travers un nuage.

— Ainsi donc, me dit-il d'un ton brusque et saccadé comme ses mouvements, vous allez demain trôner en reine, trôner à mes côtés ! L'ambition vous est poussée vite !

— Que ne puis-je abdiquer d'avance, lui répondis-je, cette royauté-là !

— Oh ! cela se pourrait faire que vous n'en feriez rien. Vous auriez beau dissimuler comme Sixte-Quint avant d'être élu pape, je vous devine, je vous connais. Beaucoup de gens dans cette maison vous voient passer comme

une ombre sur un mur, et ces gens-là ne font pas plus d'attention à vous qu'à cette ombre ; mais il y a longtemps que je vous ai jugée, moi, et s'il me restait quelques doutes, ils sont dissipés depuis la représentation du fameux vaudeville. Quelle ardeur passionnée vous avez mise alors dans un rôle insignifiant ! Et lorsque vous avez vu le succès de votre jeu, quel triomphe dans votre regard ! C'était l'éruption d'un volcan caché sous la neige. Depuis ce moment-là, je me tiens pour averti.

— Que ne vous chargez-vous, monsieur, d'examiner aussi sur l'anglais ?

— Je n'en sais pas trois mots ; je me trompe, j'en sais trois, les noms du soleil, de la lune et des étoiles, mais je les écorche sans pitié. Le plus simple serait de supprimer l'examen anglais, si vous y consentiez.

— De grand cœur, pourvu que madame y consente.

Il se remit à fumer son cigare, et après quelques minutes de silence :

— Donnez-moi la main, mademoiselle, et ne faites pas attention à ce que je viens de vous dire. Moi aussi je suis ambitieux ; je dois donc comprendre l'ambition chez les autres. Vous êtes étrangère d'ailleurs, vous avez votre pain à gagner comme moi. Il est bon que vous vous fassiez connaître comme maîtresse d'anglais à Bruxelles, car service d'autrui n'est pas héritage ; vous pouvez vous brouiller un jour avec madame Beck, aspirer à l'indépendance. Soyons amis, et comptez que demain je ferai de mon mieux pour faciliter votre tâche.

L'examen eut lieu ; tout se passa bien ; la distribution des prix se fit le jour suivant et les grandes vacances commencèrent.

Ces vacances, je ne les oublierai jamais ! Le vide s'était fait soudain dans le pensionnat : Madame alla dès le premier jour rejoindre ses enfants à la campagne, sur le bord de la mer ; toutes les sous-maîtresses avaient des parents ou des amis chez qui elles se réfugièrent ; les professeurs quittèrent la ville ; les uns allèrent à Paris ; d'autres aux bains d'Ostende ; M. Paul, zélé catholique, fit un pèlerinage à Rome, pèlerinage rêvé, disait-il, depuis son enfance ; il ne resta absolument à la maison que la maîtresse d'anglais, Goton la cuisinière, et une pauvre petite pensionnaire contrefaite et idiote, que sa belle-mère ne se souciait pas de revoir près d'elle.

En l'absence d'occupations actives, d'un travail continu, mon esprit reperdit son élasticité. Je ne savais, en vérité, comment je ferais pour

attendre la fin de ces huit mortelles semaines d'inaction forcée. L'avenir pour moi n'était qu'un désert sablonneux sans un coin de verdure, sans le plus chétif palmier. Quelle espérance avais-je au monde ? La petite idiote, au moins, ne sentait pas son malheur et son abandon. Je faisais de mon mieux pour la bien nourrir et la tenir chaudement, car elle était singulièrement frileuse. Tout ce qu'elle demandait, c'était à manger et à se chauffer au soleil, ou, en l'absence du soleil, à un grand feu que j'allumais moi-même. Ses facultés à peine ébauchées s'accommodaient à merveille d'une complète inertie ; son cerveau, son cœur, ses yeux, dormaient également, et c'était le paradis pour elle que cette même léthargie dont j'avais horreur comme du néant.

Pendant les trois premières semaines de vacances, le temps fut doux et sec ; dans la quatrième et la cinquième, il devint humide et orageux. Je ne sais pourquoi ce changement de l'atmosphère fit une si cruelle impression sur moi ; la tempête et la pluie auraient dû m'être plus sympathiques que la sérénité de l'air et l'éclat du soleil. Mon système nerveux fut mis à la plus terrible épreuve par le retour du mauvais temps dans cette vaste maison déserte. Je n'accusais pas la Providence ; loin de là, je croyais qu'il entrait dans ses plans que les fautes de l'humanité fussent plus spécialement expiées par ce qu'on pourrait appeler les élus de la souffrance, mais je ne savais pas me résigner à ce lot.

J'éprouvai certain soulagement, lorsqu'une vieille et bonne tante de la petite idiote vint la chercher, pour donner peut-être une leçon à sa marâtre. La pauvre créature était une lourde charge pour moi ; je ne pouvais l'emmener hors de la maison ni la quitter un instant ; son esprit était noué comme son corps ; elle parlait rarement, restait des heures assise, boudant Dieu sait pourquoi et faisant les plus étonnantes grimaces. Je me trouvais plutôt prisonnière avec un animal impossible à apprivoiser qu'avec une créature humaine. Les soins qu'elle exigeait auraient mis une garde-malade et même une sœur de charité à une épreuve difficile.

Après le départ de la petite idiote, je commençai mes promenades hors de la maison. D'abord je ne m'aventurai pas bien loin de la rue des Fossettes, mais arrivée par degrés jusqu'aux portes de la ville, je les franchis. Le cercle de mes excursions s'étendit rapidement le long des larges chaussées, au milieu des champs, des prairies, des bois, des villages, je ne sais où ! Je

visitai des cimetières catholiques et un cimetière protestant où ma place était peut-être marquée par le destin. L'idée de la mort me souriait, car je souffrais surtout d'une surabondance de vie qui ne trouvait à s'appliquer à rien. L'air a, dit-on, l'horreur du vide ; j'avais celui de l'isolement, mais comment lui échapper ? L'amitié semblait aussi hors de ma portée que l'amour ; je ne connaissais personne, personne, et quand, après avoir marché tout le jour sous l'aiguillon de ce qu'on pourrait appeler la faim de l'âme, je rentrais avec le clair de lune, je n'étais pas plus avancée qu'à mon départ.

Dans mes courses solitaires, j'ajoutais souvent à mes douleurs en faisant contraster la position des autres avec la mienne. Madame Beck s'était installée avec sa mère, ses enfants et de nombreux amis sans doute, dans un agréable établissement de bains de mer ; Zélie de Saint-Pierre à Paris ; les autres sous-maîtresses dans leurs familles ; Genevra Fanshawe, plus heureuse encore, faisait un voyage d'agrément dans le Midi. De pittoresques scènes se déployaient à ses yeux ; le soleil de septembre brillait pour elle sur de fertiles plaines et de riches vignobles ; pour elle le clair de lune argentait les contours des montagnes dans l'azur du ciel ; tous les bons génies de l'humanité l'entouraient et la couvraient de leurs ailes ! Jamais elle ne pouvait être seule, car elle était aimée ; or, l'amour unit par un fil magnétique invisible les cœurs qu'il anime, fût-ce au delà des mers. Trop heureuse Genevra ! combien elle avait raison de dire que je devais l'envier !

Les tempêtes de l'équinoxe avaient commencé, mais je courais toujours la campagne que battait aussi mon esprit. Je finis par attraper tout de bon la fièvre, et pendant neuf lugubres jours de vent et de pluie, il fallut bien rester confinée dans ma chambre, peuplée de fantômes par mon cerveau malade.

La pauvre Goton voulait à toute force faire appeler un médecin ; mais je m'y refusai obstinément et je lui promis d'aller moi-même en consulter un, qui ne serait certainement pas le docteur Jean, dès que je me sentirais capable de sortir.

Un soir, je n'avais pas le délire, mais j'étais encore sous l'impression des rêves affreux que j'avais faits la nuit précédente et dans lesquels la nonne du jardin jouait un rôle ; je m'habillai et je descendis faible et frissonnante ; la solitude et le silence du grand dortoir me devenaient insupportables. Le vent continuait de souffler, la pluie de tomber, mais avec moins de

violence ; l'heure du crépuscule semblait même amener une sorte de trêve et le ciel prendre en pitié la terre. Je m'imaginai que je respirerais plus librement, si je sortais de cette maison où j'étais ensevelie vivante.

Je sortis donc, dans l'intention de gagner un point assez éloigné dans la campagne. Une pareille entreprise, à pareille heure et dans mon état de santé, dénotait assurément une grande exaltation, mais, encore une fois, je n'avais pas le délire, puisque j'avais eu soin de me munir de mon manteau.

Le son des cloches d'une église m'arrêta en chemin ; ces cloches semblaient m'appeler ; j'entrai. Plus d'une fois, les rites du culte catholique m'avaient émue ; la prière est le pain de l'âme ; affamée de ce pain, je m'agenouillai comme les autres sur les dalles de pierre. Les vitraux peints de la vieille église gothique, éclairés par les dernières lueurs du jour, donnaient aux ténèbres qui allaient s'épaississant une teinte pourprée ; le salut était fini ; les cierges allumés dans le chœur étaient éteints, mais la lampe du sanctuaire continuait de veiller, ainsi qu'une autre lampe destinée à éclairer les abords d'un confessionnal. Plusieurs pénitentes attendaient leur tour ; placée près d'elles, j'éprouvais un sentiment de calme et de paix tout nouveau. J'observai plusieurs de celles qui sortaient du confessionnal ; la sérénité régnait sur leur front ; leurs péchés leur étaient pardonnés, leurs douleurs consolées. Une vieille dame, au visage pâle et souffrant dont le tour était venu, me dit à demi-voix :

— Passez avant moi ; je ne suis pas prête encore.

J'obéis machinalement, sans savoir pour ainsi dire ce que je faisais ; j'entrai dans le confessionnal ; peut-être y trouverais-je des consolations ?

Le prêtre ne tourna pas même les yeux vers moi ; il se contenta de pencher la tête et d'approcher son oreille de mes lèvres. C'était sans doute un digne et saint homme, mais la mission qu'il remplissait en ce moment avait dû devenir pour lui une routine assez fatigante ; il y mettait le flegme de l'habitude. J'ignorais les formules de la confession, j'hésitai, je balbutiai et je ne trouvai à dire que ces mots :

— Mon père... je suis protestante.

Alors il me regarda ; ce n'était certainement pas un prêtre indigène. Il avait la physionomie toute française, le front ouvert, le regard expressif. Il

me demanda, d'un ton bienveillant, comment je m'adressais à lui, puisque j'étais protestante ?

— Je m'adresse à vous, mon père, parce que je souffre, parce que faute d'un conseil ami, d'un mot de consolation, je me sens mourir.

— Ma fille, est-ce un remords qui vous pèse ?

Je le rassurai sur ce point et je lui exposai de mon mieux la situation de mon âme.

Il parut surpris, un peu dérouté.

— Ma fille, implorez la miséricorde de celui qui mesure le vent à la brebis tondue. Dieu nous a dit : « Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous consolerais. » Je ne vous repousse donc pas de mon confessionnal, mais vous me prenez au dépourvu. C'est la première fois que se présente à moi un cas semblable. J'ai besoin de me recueillir pour vous donner les meilleurs conseils.

— Mon père, la bonté avec laquelle vous m'avez écoutée est déjà pour moi une grande consolation. Je me sens soulagée d'un lourd fardeau. Dois-je me retirer maintenant ?

— Ma fille, me répondit-il d'une voix pleine d'onction et qui partait, j'en suis sûre, d'un cœur compatissant, vous pouvez vous retirer, mais il faut revenir puiser la paix de l'âme à la source de toute paix. Le monde ne saurait satisfaire des natures comme la vôtre par ses plaisirs factices et mensongers ; jamais il ne sera pour vous qu'une vallée de larmes. Dieu, qui vient à nous au jour de l'affliction, vous a inspiré lui-même la résolution que vous avez prise aujourd'hui. Hâtez-vous d'entrer dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Le protestantisme est une croyance trop aride et trop froide pour vous ; elle ne répond à aucun des instincts de votre nature, ni de la nature humaine en général ; elle ne satisfait ni l'imagination, ni le cœur. D'après ce que vous me dites, vous êtes encore souffrante et malade. Revenez me voir dès que votre santé vous le permettra, et comme cette église est vaste et très-froide, comme vous n'êtes pas certaine de m'y trouver, rappelez-vous mon adresse, rue des Mages, 10. On vous la donnera au besoin à la sacristie. Je suis toujours à la maison à dix heures du matin.

Je remerciai le vieux prêtre, et serrant mon manteau autour de moi, je me glissai hors de l'église, l'esprit calme pour le moment ; mais à peine dans la rue, les frissons de la fièvre me reprirent.

Je serais peut-être retournée au confessionnal ; la pensée d'aller rue des Mages, n° 10, ne me vint pas un seul instant. Quoique née protestante, ma conviction ne tenait pas à des racines si profondes qu'on ne pût les extirper ; je me sentais très-accessible à la tendre onction du catholicisme romain, à sa poésie mystique, à l'abnégation sublime qu'il sait parfois inspirer à de nobles âmes au profit de l'humanité tout entière. Il est assez probable que si j'étais allée rue des Mages sous cette première impression, au lieu de vous faire ici un récit fort hérétique, je compterais, à l'heure qu'il est, les grains d'un rosaire dans une cellule du couvent des Carmélites de Bruxelles. Il y avait du Fénelon dans ce bon vieillard, que je devais revoir encore et dont je garde un souvenir reconnaissant. La Providence le protège !

Le crépuscule avait fait place à la nuit ; tous les réverbères étaient allumés, lorsque je sortis de la sombre église. Il ne pouvait plus être question d'aller respirer le vent piquant d'octobre hors de la ville. La raison revenue avec le calme de la pensée me fit reprendre ce que je croyais être le chemin de la rue des Fossettes ; mais je m'étais engagée dans une partie de la ville que je connaissais mal, au milieu de rues étroites, tortueuses, fort pittoresques de jour par leurs vieilles maisons, fort lugubres le soir par la rareté des lumières. Plus je marchais, plus je me perdais dans ce labyrinthe.

Si la tempête s'était un peu apaisée vers le coucher du soleil, elle se dédommageait amplement depuis la tombée de la nuit. Le courant horizontal d'un vent de nord-ouest chassait la pluie comme l'écume des flots de la mer et criblait à chaque instant de grêlons glacés les malheureux qu'il surprenait dehors. La grêle et la pluie fouettaient mon visage malgré mon voile qu'emportait le vent ; un froid aigu me pénétrait malgré mon manteau. En vain je baissais la tête pour lutter contre l'ouragan, comme autrefois les chevaliers fondaient visière baissée sur l'ennemi ; ce n'était pas le courage qui me manquait, mais je me sentais à bout de force. Convaincue enfin que je tournais inutilement sur moi-même j'essayai de gagner un grand édifice qu'à son portail et à son clocher il était aisé de reconnaître pour une des antiques églises de Bruxelles, quand soudain

portail et clocher s'enfuirent et disparurent au moment même où je voulais m'asseoir sur les degrés du perron ; il me sembla tomber au fond d'un abîme. Je m'évanouis.



XIII

Où était allée mon âme pendant ce long évanouissement ? Dans quelles régions inconnues voyagea-t-elle ? C'est un secret qu'elle a gardé, sans en dire un mot à la mémoire, sans soulever un coin suffisant du voile pour donner carrière à l'imagination. Peut-être était-elle montée jusqu'au séjour éternel, croyant l'heure du repos venue et sa pénible union avec le corps à jamais dissoute. Un ange, alors, avait dû l'écarter du seuil céleste et la ramener tremblante à sa prison, en lui disant pour la consoler : « Prie et espère. »

Ce ne fut pas sans répugnance et sans lutte qu'elle y rentra, si j'en juge par ce que je souffris au moment de cette réunion forcée de l'esprit et de la matière. La vue ne me revint d'abord qu'à travers un voile rougeâtre ; mon ouïe ne se réveilla qu'au bruit d'un tonnerre qui semblait gronder dans ma pauvre tête, et je ne retrouvai la conscience de mon existence qu'en me sentant en proie à de vagues terreurs. Je ne savais où j'étais, ni parmi quels êtres. Aucun objet n'avait pour moi son identité ; un mur n'était pas un mur ; une lampe n'était pas une lampe. Des spectres auraient eu tout autant de réalité à mes yeux. Peu à peu, cependant, mes sens et mes facultés reprirent leur équilibre, et le mécanisme de la vie son jeu habituel.

Je compris que je n'étais plus à l'endroit où j'étais tombée, c'est-à-dire près des marches d'un portail d'église. Des murs, des croisées, un plafond m'abritaient de la pluie et de l'orage. On m'avait donc transportée dans une maison. Quelle maison ?

Je ne pouvais naturellement penser qu'au pensionnat de la rue des Fossettes, et je tâchais de reconnaître, en rêvant encore à moitié, où l'on

m'avait mise. Était-ce dans le grand dortoir ou dans l'un des petits ? Aucun des meubles que j'entrevois ne semblait leur appartenir. La ligne de lits vides et la longue rangée de fenêtres manquaient également. M'aurait-on, par hasard, couchée dans la chambre de madame Beck ? Par degrés mon œil distingua un fauteuil en damas bleu ; d'autres sièges recouverts de même m'apparurent successivement, et finalement je me trouvai dans un fort joli salon. Un feu de bois luisait dans la cheminée ; un tapis d'un brun jaunâtre était relevé par des arabesques d'un bleu vif ; de légères guirlandes de myosotis azurés serpentaient sur les murs au milieu de myriades de feuilles dorées comme en automne. Un miroir richement encadré remplissait l'intervalle des deux croisées, garnies d'amples rideaux du même damas bleu. Ce miroir m'apprit que je n'étais pas couchée dans un lit, mais sur un sofa. J'avais l'air d'un spectre ; mes yeux paraissaient beaucoup plus grands et plus enfoncés dans leurs orbites, mes cheveux beaucoup plus noirs que d'habitude par le contraste de mon pâle visage. D'après l'ameublement et la position des croisées, des portes, de la cheminée, j'étais décidément dans une maison inconnue.

Il n'en était pas moins certain que je n'avais pas encore recouvert tout à fait l'usage de mes sens ; car, en regardant le grand fauteuil bleu, il me fit l'effet d'un objet familier. Je crus de même reconnaître, pour les avoir vus déjà, un tapis de table bleu, avec une bordure de feuilles jaunes, comme celle de la tapisserie, et surtout deux tabourets de pied et une petite chaise d'ébène sculptée, dont le siège et le dos étaient couverts, comme les tabourets, de fleurs brillantes brodées sur un fond sombre.

Surprise de retrouver tous ces objets dans ma mémoire des anciens jours, je continuai d'explorer le petit salon. Partout le temps jadis y souriait à ma pensée émue. Au-dessus de la cheminée se trouvaient deux pastels ovales que je savais par cœur : c'étaient des portraits de femme ; bien des fois j'avais compté les perles enlacées à l'élégant édifice de leurs cheveux poudrés. Le ruban de velours noir qui entourait leur cou de cygne, leurs collerettes et leurs manchettes de dentelles, m'étaient aussi connus que les objets de ma propre toilette. La cheminée même était ornée de deux potiches chinoises et de petites tasses de porcelaine du Japon, aussi minces qu'une écaille d'œuf, aussi polies que l'émail. Au milieu s'élevait un petit groupe classique en albâtre, placé sous un globe de verre. Je reconnaissais

toutes les particularités, tous les petits défauts, même les fêlures de ces objets ; mais ce qui porta le comble à mon étonnement, ce furent deux écrans couverts de dessins au crayon, aussi finis que des gravures en taille-douce. Ces dessins-là, ces mêmes yeux que je n'en pouvais croire, en avaient suivi chaque trait, chaque touche, jusqu'à leur patient achèvement par une timide main d'écolière. Les longs doigts amaigris qui tenaient en ce moment les écrans tenaient alors le crayon.

Où donc étais-je ? Non-seulement en quel lieu du monde, mais en quelle année de l'ère chrétienne ? Tous ces objets ne me parlaient pas seulement d'une autre contrée, mais d'un autre temps ? Depuis dix longues années, au moins, je leur avais dit adieu. Où donc étais-je ?

Une figure, une forme humaine, peu en harmonie avec tout ce qui m'entourait, compliqua l'énigme en se remuant, en se levant et en s'approchant de moi. Jusqu'ici je ne l'avais pas remarquée dans le coin où elle était assise. C'était une servante, coiffée du bonnet indigène et vêtue d'une robe de calicot imprimé. Elle ne parlait ni l'anglais ni le français, et comme je ne comprenais pas un mot de flamand, impossible de tirer d'elle aucun éclaircissement sur la situation. En revanche, elle me prodigua ses soins ; elle baigna mes tempes et mon front d'une eau fraîche et parfumée ; elle arrangea les coussins sur lesquels je m'appuyais, et après m'avoir fait signe de ne pas parler et de rester en repos, elle se remit à tricoter près du sofa.

Où donc étais-je ? Je me rappelai l'histoire de Bedreddin Hassan, enlevé dans son sommeil et transporté du Caire aux portes de Damas. Un génie avait-il abaissé ses sombres ailes, au milieu de l'ouragan, jusqu'aux degrés de l'église, et m'avait-il transportée, comme dans le conte oriental, au delà de la mer, près d'un calme et doux foyer de la vieille Angleterre ? Oh ! non, ce foyer-là s'était depuis longtemps éteint ! Ses dieux lares avaient émigré je ne sais où.

De temps en temps, la servante levait les yeux pour me regarder. Me trouvant sans doute l'air fort agité, elle laissa là son tricot, s'approcha d'un petit guéridon, remplit un verre d'eau, y versa quelques gouttes d'une petite fiole et s'approcha de moi le verre à la main. J'avalai passivement le breuvage teint en noir qu'elle m'offrait. Était-ce un mystérieux élixir ou une simple potion calmante ? Mes tempes battirent plus lentement ; les

ondulations de mon sang s'apaisèrent, mes membres endoloris, mes muscles et mes nerfs s'endormirent, pour ainsi dire, avant moi. J'avais perdu le désir en même temps que la faculté de me remuer : ce n'était donc pas une privation pour moi. La servante, attentive, plaça un écran entre la lampe et mes yeux. Je la vis se lever pour le faire ; mais je ne la vis pas retourner à sa place. Entre ces deux actes, je m'étais endormie.

Quand je me réveillai, tout avait changé d'aspect. Le grand jour m'entourait, non pas la chaude et éclatante lumière de l'été, mais la lueur plombée d'un jour orageux d'automne. Cette fois, je me crus bien certaine d'être dans le pensionnat. La pluie battait les vitres ; les arbres gémissaient agités par le vent ; il y avait donc un jardin devant l'habitation ? J'éprouvais mes émotions accoutumées de froid, de solitude ; je voyais les objets à travers la même blancheur ; car les rideaux de percale blanche d'un lit à la française m'entouraient aussi.

Je soulevai ces rideaux pour regarder, et mon œil, qui s'attendait à voir un long dortoir blanchi à la chaux, se ferma presque de surprise, en rencontrant les murs tapissés de vert d'une petite chambre à coucher ; au lieu de cinq grandes croisées nues, une seule fenêtre garnie de jolies draperies de mousseline ; au lieu d'une douzaine de petites tables en bois peint, portant chacune un bassin et leur aiguière pour se laver, une jolie toilette parée, comme une femme pour un bal, d'un tissu blanc de mousseline claire sur un dessous rose. Le miroir était magnifiquement encadré. Je remarquai également une pelote bordée de dentelle. Cette toilette, avec une petite dormeuse recouverte d'une enveloppe verte et blanche, et un lavabo avec une tablette de marbre blanc, garni de ses ustensiles en porcelaine d'un vert pâle, meublaient très-élégamment la petite chambre.

Je me hâtai de refermer mes rideaux, car j'avais peur. Peur de quoi ? Peur d'être l'objet d'une hallucination, peur de prendre pour des réalités matérielles des rêves de malade, des spectres du passé. Je reconnaissais trop bien l'étoffe blanche et verte dont la petite dormeuse était garnie, le cadre en bois d'ébène sculpté, représentant une guirlande de feuillage qui entourait le miroir. Toute cette porcelaine verte ne m'était pas moins connue. Le coin écorné de la tablette du lavabo constatait encore mieux son identité.

Olney ! Olney ! mes quinze ans ! Je vous voyais réapparaître dans ce miroir vraiment magique. Cette pelote de satin cramoisi, brodée d'un cercle de perles d'or et garnie de dentelle, j'avais les mêmes droits à revendiquer sur elle que sur les deux écrans : c'était mon ouvrage. Je m'élançai hors du lit ; je pris la pelote dans mes mains pour mieux l'examiner ; j'y retrouvai le chiffre L. L. G. en perles d'or, entouré d'une guirlande brodée avec du satin blanc : c'étaient les initiales du nom de ma marraine, Louisa-Lucy Graham.

Suis-je donc en Angleterre ? Suis-je donc à Olney ? Je levai la persienne, et je m'attendais à voir la paisible rue, les vieilles et riantes maisons, le pavé si propre de Sainte-Anne-Street ; au bout de la pittoresque rue, les tours de l'ancien monastère converti en église protestante ; et si tout cela n'était qu'une illusion, une boueuse rue de Bruxelles, ou un fangeux jardin, vu le temps qu'il faisait, allait certainement s'offrir à moi.

J'aperçus, au contraire, au delà d'un treillis couvert de feuillage jauni que le vent n'avait pas encore arraché, une pelouse formant terrasse, au pied de laquelle s'élevaient des arbres de haute futaie tels que je n'en avais pas vu depuis longtemps. Ces arbres se balançaient au souffle d'un vent d'octobre et je pouvais distinguer entre leurs troncs une longue avenue où les feuilles desséchées s'amoncelaient et tourbillonnaient au gré du même vent. Au delà le paysage m'était caché par les grands hêtres.

Je regagnai mon lit ; mais dans la petite alcôve même, mes yeux, que je détournais à dessein de la chambre, s'arrêtèrent sur un portrait peint à l'aquarelle et représentant un jeune homme de quinze à seize ans, frais comme une rose, et dont les beaux cheveux, d'un blond vif, semblaient dorés par le soleil. Comment ne pas reconnaître ces traits nobles et expressifs, ce sourire heureux, légèrement empreint d'ironie ? C'était bien lui, l'enfant aux cheveux d'or, parvenu à l'adolescence. Je ne pus retenir un cri de surprise.

— John Graham !

— Qui appelle Graham ? répondit une voix trop sonore pour être une voix de l'autre monde, et pourtant c'était encore un fantôme du passé qui se dressait au chevet de mon lit ; c'était ma marraine.

J'étouffai un second cri d'étonnement. M'appartenait-il de prendre l'initiative d'une reconnaissance, si ma marraine ne me reconnaissait pas ?

— Où suis-je donc, madame ? lui demandai-je.

— En lieu sûr, mon enfant ; tranquillisez-vous. Vous paraissez bien agitée, ce matin.

— Vous parlez l'anglais, madame.

— Assurément, me répondit-elle, sans cela, je courrais grand risque de rester muette après l'échange de quelques mots. Et vous, mon enfant, il ne faut pas vous demander si vous êtes Anglaise, cela se voit assez à vos traits. Mon fils, d'ailleurs, vous a reconnue tout de suite pour une personne attachée au pensionnat de madame Beck, en qualité de maîtresse d'anglais.

— Merci mille fois de votre hospitalité, madame ; mais comment suis-je ici ?

— Mon fils s'est réservé de vous dire cela. Vous êtes encore trop faible pour beaucoup causer ; mais il m'a permis de vous donner à déjeuner dès que la fièvre vous aurait quittée, si vous vous sentiez de l'appétit.

J'acceptai de grand cœur une tasse de thé et une rôtie, dont ma marraine, car je ne pouvais plus douter que ce fût elle en chair et en os, ne me laissa manger que la moitié. Ce léger déjeuner ranima mes forces et me fit patienter jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, moment où la servante m'apporta un bouillon et un biscuit.

Lorsque la nuit commença à descendre, je me sentis fatiguée de mon lit et triste de mon isolement dans cette petite chambre ; la servante, ne parlant que le flamand, ne pouvait être une compagne pour moi. La pluie tombait par torrents ; le vent sifflait. J'éprouvais le besoin de m'asseoir au foyer de cette maison hospitalière, et le désir bien naturel de revoir le fils de ma marraine. N'était-ce pas, d'un autre côté, manquer aux convenances que de prendre les devants sur l'invitation qui me serait sans doute faite, mais quand ? Dans l'incertitude je m'habillai, et j'avais à peine achevé ma modeste toilette, que ma marraine reparut.

Enchantée de me voir en si bonnes dispositions, elle me donna le bras pour descendre au salon bleu où conduisait un escalier garni d'un moelleux tapis : tout offrait dans la maison l'aspect du confort domestique ; un bon feu étincelait dans la grille de la cheminée ; la lampe répandait une clarté d'ambre ; le thé couvrait déjà la table, un thé anglais complet. Je reconnus l'urne d'argent, d'antique façon, la théière massive du même métal, les

tasses de porcelaine d'une transparence chinoise avec des arabesques rouge et or, et un petit gâteau de forme particulière, qui figurait toujours sur la table à thé à Olney, se trouvait ce soir-là devant la place vide, comme au temps jadis devant Graham qui l'aimait beaucoup.

— Asseyez-vous là sur le sofa, me dit ma conductrice qui m'avait vue chanceler un peu en approchant du foyer.

J'étais encore si faible et je me sentais si émue ! Elle voulait me faire asseoir sur le sofa presque en face du feu, mais la réverbération du foyer était trop vive. Je préfèrai me cacher dans un coin d'ombre, comme autrefois la petite Polly, et ma marraine me laissa faire comme elle, car elle avait toujours eu pour principe de ne gêner personne sous prétexte de courtoisie. En attendant son fils, elle prit un journal. J'observais à loisir ses traits ; mistress Graham devait avoir alors cinquante ans au moins, mais ce n'était pas pour elle l'âge des ruines. Au déclin de l'automne elle était presque aussi verte qu'en son printemps, et l'hiver même promettait de respecter au moins les traces de sa beauté, faveur qu'il accorde si rarement aux femmes. Quant à son caractère, il semblait toujours aussi égal, aussi calme en général, quoique vif, impatient par intervalles.

Tout en lisant, elle épiait le son de la sonnette, qui tardait à sonner. Mistress Graham n'était pas femme à avouer ses inquiétudes ; mais la pluie continuant de tomber, le vent de souffler, il était évident pour moi que le cœur de ma marraine était ailleurs.

— Dix minutes en retard, dit-elle en regardant à sa montre et sans ajouter d'autres réflexions.

L'instant d'après ses yeux se détournèrent de son journal et sa tête s'inclina légèrement dans la direction de la porte. Bientôt mon oreille, moins exercée, perçut aussi le son d'une grille de fer refermée et de pas rapides sur du gravier. Enfin la sonnette retentit : Graham était de retour.

— C'est donc vous, Graham ? lui dit-elle en dissimulant mal un sourire de vive satisfaction.

— Et qui donc serait-ce, ma mère ? répondit le fils peu ponctuel, en se laissant tomber dans le grand fauteuil de damas bleu que sa mère venait de quitter pour le lui laisser.

— Ne mériteriez-vous pas du thé froid pour rentrer si tard ?

— Je ne sais ce que je mérite, mais l'urne n'a jamais chanté plus gaïement. Vous ne me punirez pas ce soir encore.

— Mettez-vous à table, grand paresseux, au lieu de vous prélasser dans le fauteuil de la vieille dame.

— Rappelez à la reine d'Angleterre que qui quitte sa place la perd, disait le cardinal Mazarin, répondit Graham. Je trouve le trône vide, et je m'y installe ; vous ne pouvez m'accuser d'être un usurpateur. Sommez-moi d'ailleurs de déguerpir, je ne me ferai pas tirer l'oreille, trop heureux de reconnaître la vieille dame pour ma légitime souveraine. Mais comment va notre malade ?

— La malade va si bien, grâce peut-être à l'absence prolongée du médecin, reprit ma marraine, qu'elle peut vous donner elle-même des nouvelles de sa santé.

Ainsi invitée à paraître, je sortis de mon coin. Graham se leva, d'un air plein de courtoisie, pour venir à moi.

— Il ne faut pas vous demander si vous vous trouvez mieux, miss Lucy.

— Beaucoup mieux, docteur Jean, lui répondis-je.

L'identité du docteur et de Graham ne pouvait plus guère me surprendre. Je m'attendais à voir le docteur Jean ; j'avais reconnu son pas. Si quelque chose m'étonnait désormais, c'était que mes vagues réminiscences n'eussent pas amené cette découverte dès les premiers jours où je l'avais vu chez madame Beck. Ce nom de docteur Jean m'avait complètement déroutée ; je n'avais pas plus songé à retrouver Graham sous ce titre, qu'il n'avait deviné la filleule de sa mère dans la maîtresse d'anglais, désignée d'habitude sous le nom de miss tout court ou sous celui de miss Lucy ; jamais on n'y joignait mon nom de famille. Provisoirement je gardai mon incognito comme filleule de sa mère. Me réclamer du passé, n'était-ce pas me croire des titres à leur hospitalité, à leurs services ?

Pendant le thé, le docteur Jean se montra plein de bienveillance, comme il était dans sa nature de l'être. Le thé fini, il arrangea les coussins dans un coin du sofa et m'obligea de m'y établir. Ils se rapprochèrent aussi du feu, sa mère et lui, et je remarquai que l'œil de celle-ci restait depuis quelques minutes fixé sur moi avec une expression toute particulière.

— Quelle étrange ressemblance ! dit-elle enfin. Ne l'avez-vous pas remarquée, Graham ?

— Remarqué quoi ? Quels yeux vous faites, maman ! on vous prendrait pour une voyante en extase.

— Dites-moi, répondit mistress Graham, à qui cette jeune dame vous fait penser ? De profil surtout, c'est frappant !

— En vérité, maman, je cherche en vain.

— Comment, depuis que vous êtes le médecin en pied de la rue des Fossettes, ne m'avez-vous rien dit de cette ressemblance ?

Graham ouvrait à son tour de grands yeux, mais la pauvre Lucy Morton n'avait apparemment laissé aucune trace dans sa mémoire. Il en coûtait un peu à mon amour-propre de lui voir chercher si longtemps le mot d'une énigme dont j'étais l'objet.

— Le docteur Jean, fis-je observer, a eu tant à penser et à faire depuis nos adieux de la rue Sainte-Anne, à Olney, qu'il était à cent lieues sans doute de reconnaître Lucy Morton dans la maîtresse d'anglais du pensionnat de madame Beck.

— Lucy Morton ! Oui, c'est bien elle ! s'écria mistress Graham en se levant pour m'embrasser.

Là s'arrêta cette petite scène de reconnaissance. Ma marraine n'était pas généralement prodigue de démonstrations.

— Ma seule excuse, dit Graham, pour ne pas vous avoir reconnue plus tôt, miss Lucy Morton, est la même absence de mémoire de votre côté ; mais comment auriez-vous retrouvé l'écolier turbulent et tapageur dans le grave docteur ?

— Oh ! malgré cette gravité, la physionomie du docteur Jean avait réveillé mes souvenirs ; mais ce nom de baptême traduit en français et devenu un nom propre m'empêchait d'arriver à une certitude.

Mistress Graham coupa court à nos excuses réciproques pour me faire vingt questions. Je lui racontai l'histoire entière de mes tribulations depuis le jour où je l'avais vue pour la dernière fois. Graham prêta une oreille attentive à ce récit. À leur tour ils me racontèrent leurs épreuves ; ils avaient eu à lutter également contre des revers ; mais ma marraine, femme d'une

forte trempe elle-même, avait trouvé dans son fils un solide champion. John Graham était né sous une heureuse étoile. Après avoir fait d'excellentes études médicales à Édimbourg, études complétées à Paris, il était venu se fixer avec sa mère à Bruxelles. Plusieurs cures heureuses, son extérieur imposant, sa physionomie pleine à la fois d'aménité et de dignité, de bonté et d'intelligence, l'avaient bientôt mis en vogue parmi les résidents anglais, et il avait fini par se faire une brillante clientèle. Depuis trois mois, mistress Graham était établie dans une maison de campagne située à une demi-lieue seulement de la capitale. L'air de Bruxelles même ne convenait pas, à ce qu'il paraît, à ma marraine, malgré la florissante santé dont elle paraissait jouir encore. Elle avait fait venir d'Angleterre une partie de son ancien mobilier d'Olney. De là mon étonnement à la vue de tous ces objets très-réels, fauteuils, miroirs, écrans, urne à thé, théière, porcelaine chinoise, japonaise et anglaise, que j'avais pris pour des fantômes chacun en leur espèce.

— Mais voici pour miss Lucy Morton l'heure de se retirer, dit Graham ; demain le docteur Jean lui fera subir un autre interrogatoire sur les causes du déclin de sa santé. En faisant même la part de la fièvre qui la tient depuis plusieurs jours, votre filleule, ma chère mère, est singulièrement changée depuis le mois de juillet, époque où je l'ai vue jouer le rôle d'un petit-maître dans un vaudeville français avec un entrain remarquable.

— Et je demanderai à mon tour au docteur Jean, par quel coup du ciel j'ai trouvé un asile sous ce toit hospitalier.

— Dormez d'abord en paix, mon enfant, reprit mistress Graham, nous vous conterons cela demain.

En paix ! oui, j'étais bien heureuse d'avoir retrouvé d'anciens amis ; mais la froide raison me disait de ne pas m'exagérer ce retour de fortune et de contenir l'élan de mon cœur. Je priai ce soir-là avec ferveur ; je demandai à Dieu, qui m'avait soutenue dans l'adversité, de m'inspirer la modération dans le contentement. Une source inespérée venait de jaillir pour moi d'un sol étranger jusqu'alors aride ; je pouvais y étancher ma soif, mais il ne fallait pas que mon imagination transformât un limpide cristal en philtre enivrant.

Je fus assez matinale le lendemain ; au moment où je m'habillais, mistress Graham entra et me demanda si j'étais folle. Ma marraine avait une de ces volontés brusques sans violence, énergiques sans tyrannie, auxquelles ne résiste pas qui veut. Son fils avait parfois ce talent ; je ne l'avais jamais eu. En deux minutes, je me trouvai de nouveau captive dans mon lit.

— Vous ne bougerez pas de votre chambre avant ce soir ; entendez-vous bien, Lucy ? Mon fils m'a laissé les ordres les plus rigoureux à cet égard ; j'exécute ma consigne. Dans un instant je vais vous apporter à déjeuner.

Elle revint en effet elle-même avec le déjeuner, qu'elle disposa sur un guéridon ; puis elle s'assit au pied de mon lit.

— Je passerais de grand cœur la journée près de vous, me dit-elle, et j'apporterais ici mon ouvrage, si Graham ne me l'avait également défendu : « Surtout ne faites pas trop causer votre filleule, maman. Elle a besoin du plus grand repos, car je la crois menacée d'une fièvre nerveuse. » Je vous dis cela pour votre gouverne, ma chère Lucy. Adieu donc, jusqu'à ce soir.

La journée me parut longue, mais je la passai dans un état de somnolence assez doux. Ma petite chambre me faisait l'effet d'une grotte située au bord de la mer. Tout y était blanc ou vert, couleur de l'écume des flots ou de celle des vagues profondes. Les ornements de la bordure de la tapisserie avaient la forme de certains coquillages, et les sculptures des angles du plafond représentaient, je crois, des dauphins ; on pouvait prendre pour du corail la pelote de satin rouge qui tranchait seule sur le blanc et le vert. Une sirène avait pu se mirer dans cette glace aux reflets d'aigue-marine. Lorsque je fermais tout à fait les yeux, je croyais entendre le bruit des flots expirant contre des rochers, mêlé aux murmures du vent qui continuait de balayer les feuilles et de se briser contre la façade de la maison.

La nuit vint ; Marthe, la servante, apporta de la lumière et m'aida à m'habiller. Descendue au salon, j'y trouvai le docteur Jean, qui avait fini ce jour-là ses visites de meilleure heure. Debout près d'une croisée, il s'obstinait à lire le fin caractère d'un journal aux dernières lueurs du jour. Le feu était allumé, mais on n'avait encore rien préparé pour le thé.

Ma marraine, à ce qu'il paraît, avait été au grand air toute la journée. En ce moment, elle faisait un petit somme dans son large fauteuil. Graham vint

droit à moi, et, de peur d'éveiller sa mère, il abaissa encore le ton habituel de sa voix naturellement douce.

— Commencez-vous à vous faire à notre vie de château ? me dit-il en souriant. Car c'est un château que nous habitons, ou, si vous l'aimez mieux, un manoir rural : ce titre sera plus modeste. Manoir ou château, la grande pelouse qui descend de la façade à l'avenue lui a fait donner le nom de Terrasse. L'édifice, construit dans un vieux style, ferait assez bel effet vu de la chaussée, si ces grands hêtres ne le masquaient complètement. La lune vient de se lever comme vous, miss Lucy ; n'est-ce pas qu'elle est belle à travers ces arbres dépouillés de feuillage ?

Graham accompagna cette réflexion d'un soupir mal étouffé, dont je savais fort bien l'adresse.

— La lune n'est-elle pas toujours belle, docteur Jean ?

— Elle a ses éclipses, miss Lucy, reprit-il en souriant et d'un ton empreint d'ironie, car le rôle sentimental et platonique d'admirateur de la lune ne lui allait guère.

D'ailleurs, la reine des nuits n'était pas sa reine, pour parler le langage de miss Genevra Fanshawe. Il lui tardait visiblement de m'entretenir de l'unique dame de ses pensées, et j'aurais fait acte de charité en lui épargnant l'embarras de commencer. Il m'eût suffi de prononcer le nom de l'idole pour voir couler de source les litanies de l'amour. Ma phrase d'ouverture était déjà trouvée ; mes lèvres s'ouvraient pour la lui dire, lorsqu'il renversa tous mes plans en abordant un autre thème.

— La première chose que j'aie faite ce matin, me dit-il, remettant son amour en poche pour le moment, et laissant la lune monter solitaire dans un ciel sans nuages, a été d'aller rue des Fossettes, pour rassurer la cuisinière et l'avertir que vous étiez tombée en bonnes mains. Croiriez-vous qu'elle ne s'était pas encore aperçue de votre absence ? Elle vous supposait toujours couchée dans le grand dortoir et se proposait de vous porter de la tisane quand son ouvrage serait fini. Votre Goton, n'est-ce pas Goton que vous l'appellez ? est une curieuse garde-malade.

— Ce n'est pas la faute de la pauvre Goton, docteur Jean ; j'ai tant de fois refusé ses bons offices, non-seulement ses tisanes, mais ses côtelettes

de mouton, bien préférables, à l'entendre, qu'elle a fini par se lasser de ses inutiles voyages au grand dortoir.

— Comment se fait-il que madame Beck ne vous ait pas emmenée avec elle ? Comment vous a-t-elle condamnée à cet emprisonnement solitaire, dans une maison surtout où il revient des esprits ? Mais vous n'y croyez pas !

— Peut-être.

— Est-ce depuis que vous êtes devenue catholique, en attendant de devenir nonne, comme celle qui revient là-bas ?

— Catholique, moi ! docteur Jean, qui a pu vous donner cette idée ?

— La manière dont vous m'avez été consignée.

— Consignée ! m'écriai-je fort étonnée ; mais vous ne m'avez pas encore dit comment je me suis trouvée placée sous votre protection.

— Ma foi, c'est une assez singulière petite histoire. J'avais passé toute la journée près d'une personne en très-grand danger et dont la maladie se rencontre rarement dans l'exercice de la profession. Je n'ai vu, pour ma part, qu'un cas semblable, à Paris, dans un hôpital, et le sujet... Mais cela ne vous intéresse pas. Les douleurs du patient avaient fini par se calmer un peu ; le péril s'était éloigné ; je me permis de regagner la maison. Mon plus court chemin était de prendre par la basse ville, et comme il faisait nuit noire, beaucoup de vent, sans oublier la pluie, je pris le plus court chemin. En passant près d'une vieille église qui dépend d'une communauté de béguines, je vis, à la clarté de la lampe allumée sous le portail, un vieux prêtre, agenouillé près d'une femme évanouie, qu'il essayait de soutenir dans ses bras. Je reconnus tout de suite ce vieux prêtre pour l'avoir rencontré maintes fois au lit des malades, riches ou pauvres, mais plus souvent au chevet des pauvres. C'est un digne vieillard ; je le crois Français d'origine au moins, et de beaucoup supérieur à la majorité des membres du clergé belge, sous le triple rapport de l'intelligence, de l'instruction et du dévouement.

— C'est une de vos compatriotes, me dit-il, sauvez-la, docteur, s'il en est encore temps, car elle ne donne pas signe de vie...

— Cette compatriote, poursuivit Graham, faut-il vous dire que c'était la maîtresse d'anglais du pensionnat de madame Beck ? Le bon prêtre m'informa ensuite que vous vous étiez présentée, dans la même soirée, à son confessionnal, où vous lui aviez paru avoir l'imagination frappée par quelque grande catastrophe, ou surexcitée par de violentes souffrances. L'égarement de vos traits, joint à ce que vous lui aviez dit...

— Ce que je lui avais dit ! En vérité, je ne me rappelle rien.

— Ah ! rassurez-vous. Tout ce que vous avez pu lui dire reste sous le sceau de la confession. Vos confidences, en résumé, n'avaient eu rien de bien terrible, à en juger par la bienveillance dont le vieux prêtre était animé pour vous. Vous voyant dans une si grande exaltation, il avait cru de son devoir de vous suivre, jusqu'à ce que vous rentriez sous quelque abri. Peut-être n'était-il pas fâché de savoir qui vous pouviez être ; mais la curiosité seule ne lui eût pas fait braver les intempéries de l'air ; c'est par pure charité qu'il aura agi, et dans le secret espoir de ramener un jour la brebis égarée au bercail, espoir justifié par une première visite à son confessionnal.

— Ne riez pas, docteur Jean, d'un pauvre cerveau malade et d'une âme en peine. J'avais besoin de consolation ; j'en ai trouvé dans les paroles pleines d'onction du père Silas ; je n'ai pas oublié son nom, je ne l'oublierai pas : mais je vous prie de lui taire le mien. Il voudrait entreprendre ma conversion et il se donnerait en vain beaucoup de peine. Née protestante, je mourrai protestante ; mais si jamais je devenais riche, j'enverrais au moins au père Silas de l'argent pour ses pauvres.

— Ah ! voilà la châtelaine de la Terrasse qui s'éveille ! s'écria Graham. Avez-vous fait de beaux rêves, chère maman ? Quelles nouvelles nous apportez-vous du royaume des Fées ? En vous voyant dormir de ce sommeil léger, aérien, je pensais à la Titania de notre vieux Shakspeare.

— Taisez-vous donc ! Vous me feriez penser à Bottom.

— Miss Lucy, comment trouvez-vous la repartie ? Malavisé qui plaisante maman !

— Ne trouvez-vous pas, Lucy, me dit à son tour ma marraine, que si Graham ne ressemble pas précisément au Bottom d'*Une Nuit d'été*, il commence à tourner au John Bull ? Vous avez déjà le même prénom, mon cher fils ; prenez-y garde et surtout ne prenez pas du ventre. Vous rappelez-

vous le temps, Lucy, où il était mince comme une guêpe ? Maintenant ne le prendrait-on-pas pour un capitaine de grosse cavalerie ?

Cette seconde soirée se passa aussi agréablement que la première, plus agréablement même. Il y avait déjà plus de liberté, plus d'intimité dans l'échange de nos pensées à tous les trois, sauf la question réservée de miss Genevra. Aucune larme ne mouilla mes yeux, comme la veille, pendant mes prières, et je m'acheminai vers le royaume des rêves, par un sentier bordé de pensées aussi fraîches, aussi riantes que les fleurs de mai.

XIV

Pendant les premiers jours de ma résidence à la Terrasse, Graham ne pouvait prendre un siège à côté de moi, ni, dans ses fréquentes promenades en long et en large dans l'appartement, s'approcher de l'endroit où je me trouvais, sans me faire penser aussitôt, pour peu qu'il eût l'air grave, à miss Genevra Fanshawe, et sans que je m'attendisse à voir ce nom sortir de ses lèvres ; ma patience était sous les armes, et ma sympathie se promettait de répandre pour lui les trésors de sa corne d'abondance. Tout se borna à deux ou trois entretiens fort courts : ce furent presque des monologues.

— Votre amie, me dit-il un jour pour entrer en matière, consacre ses vacances à un voyage d'agrément ?

Mon amie ! Cette désignation chatouilla peu agréablement mon oreille : mais, pour ne pas le contrarier, je me bornai à faire l'étonnée et à lui demander de quelle amie il voulait parler.

— Je vous félicite d'en avoir plusieurs, reprit-il ; mais, naturellement, je veux parler d'elle.

— Ah !

— Miss Genevra Fanshawe, poursuivit-il, n'est-elle pas partie avec les Cholmondeley pour le midi de la France ?

— En effet.

— Vous êtes sans doute en correspondance ?

— Mon Dieu, non ; je vous dirai même que je n'ai pas songé à réclamer ce privilège.

— Vous avez au moins vu de ses lettres ?

— Oui, plusieurs qu'elle écrivait à son oncle.

— Son style doit avoir un tour spirituel et naïf à la fois ; car c'est du style épistolaire surtout qu'on peut dire ce que Buffon disait du style en général : « C'est tout l'homme, c'est toute la femme. » Quel esprit étincelant que celui de votre jeune amie, et quelle adorable simplicité d'âme ! Lui connaissez-vous un défaut ?

Je demeurai muette. À quoi bon montrer des taches dans son soleil ?

— Peut-être est-elle un peu légère ? ajouta-t-il ; le faux brillant du monde l'éblouit ; les Cholmondeley me paraissent être pour elle une assez mauvaise connaissance. Ce sont des gens vaniteux et superficiels. Miss Genevra, au fond du cœur, vous estime bien plus qu'eux.

Même mutisme de mon côté.

— Elle vous reviendra, poursuivit le docteur Jean ; je voudrais pouvoir en dire autant pour ce qui me concerne ; mais le petit-maître que vous avez dû voir chez madame Beck, le soir de la fête, lui plaît mieux que moi. Vous ne dites pas non ?

— Ni non, ni oui, répondis-je. Miss Genevra ne m'a pas mise dans le secret de sa pensée. Si vous me demandiez mon avis, je vous dirais : Docteur Jean, vous vous faites injure en vous comparant à ce pantin, mû par des ficelles ; mais l'amour est aveugle, et miss Genevra Fanshawe peut le voir, comme vous la voyez elle-même, avec d'autres yeux que les miens.

Mon séjour à la Terrasse se prolongea d'une quinzaine au delà du terme des vacances. Graham ayant un jour déclaré que miss Lucy Morton n'était pas assez bien pour reprendre ses fonctions au pensionnat, ma marraine se fit immédiatement conduire rue des Fossettes, demanda une audience à la directrice, et en obtint plus que je ne désirais, c'est-à-dire, outre la prolongation d'absence, la promesse d'une visite de madame Beck.

Madame arriva, en effet, un jour en fiacre à la Terrasse ; elle n'était pas fâchée, je suppose, de connaître la demeure du docteur Jean. L'agrément du site et l'élégance intérieure parurent la surprendre beaucoup ; elle fit le plus pompeux éloge de tout ce qu'elle voyait ; le salon bleu fut proclamé par elle « une magnifique pièce. » Elle me félicita hautement d'avoir des amis si

aimables, si respectables ; elle me tourna un assez joli compliment pour moi-même, et, le docteur Jean venant à paraître, elle ouvrit un véritable feu d'exclamations et de félicitations sur le beau *château*, sur la vénérable *châtelaine*, et sur la brillante santé du docteur, dont le visage épanoui s'animait encore du sourire affable et spirituel avec lequel il écoutait d'ordinaire les amplifications de madame. Par politesse et pour lui faire quelques questions relatives au pensionnat, je la suivis jusqu'au fiacre. Lorsqu'elle fut assise et la portière refermée, quel changement subit ! Le sourire et l'enjouement avaient disparu ; madame, plus grave et plus sévère qu'un juge sur son siège, avait repris le masque de pierre que je lui avais vu dans ses rondes nocturnes. Étrange petite femme, dont l'embonpoint fleuri annonçait si peu la duplicité !

À mon tour, je complimentai le docteur Jean sur le vif intérêt que madame prenait à sa santé. Il en rit du meilleur cœur et se mit à imiter la volubilité comique de son débit. Graham avait la veine humoristique ; c'était le plus amusant compagnon du monde, quand il ne pensait pas à miss Genevra Fanshawe.

Il existe des natures expansives, affectueuses et bienfaisantes, dont l'influence sur les esprits souffrants peut être comparée à celle d'un doux soleil sur les valétudinaires. Graham et sa mère étaient certainement deux de ces natures-là ; ils aimaient à faire le bien comme tant d'autres aiment à faire le mal, et ils le faisaient par instinct, sans embarras, sans en avoir presque la conscience, tant les moyens d'être agréable s'offraient spontanément à eux. Les nombreuses occupations du docteur Jean ne l'empêchaient pas d'être le plus souvent de nos petites excursions. Je ne sais comment il faisait ; mais, sans négliger en rien sa clientèle et par une excellente distribution de son temps, il se ménageait toujours quelques instants de liberté. Jamais je ne l'ai vu succombant à la fatigue, ni même harassé jusqu'à la mauvaise humeur et à l'irritation des nerfs. Tout ce qu'il faisait, il le faisait avec la bonne grâce et l'aisance que donne l'intime conviction d'une force supérieure à la tâche entreprise. Jamais constitution plus robuste, il est vrai, ne fut au service d'une intelligence plus ferme, à part toujours sa passion malencontreuse pour miss Genevra Fanshawe. Dans cette heureuse quinzaine, où il voulut bien se faire mon cicerone, j'appris à mieux connaître Bruxelles, ses environs, ses habitants, que

pendant mes huit mois de résidence antérieure. Il est vrai que j'avais vécu en grande partie prisonnière chez madame Beck. Graham me faisait voir toutes les curiosités de la ville, tout ce qui pouvait offrir de l'intérêt, et si je prenais un vif plaisir à l'entendre, il se plaisait de son côté à me parler. Sa manière de traiter un sujet quelconque n'était jamais froide et compassée, encore moins vague. Rarement il généralisait et paraphrasait ; il aimait presque autant que moi les détails exacts, circonstanciés, approfondis sans minutie ; il avait le don, plus rare qu'on ne pense, de l'observation. Tout ce qu'il disait venait de son propre fonds, coulait de source ; il empruntait peu aux livres et rien aux opinions banales. De là l'originalité réelle de ses discours. Il me semblait, en l'écoutant, voir se lever une aurore nouvelle.

Ma marraine était bienfaisante, mais son fils pratiquait la même vertu sur une plus large échelle. Je reconnus bientôt en l'accompagnant dans la basse ville, le quartier le plus peuplé, le plus pauvre, qu'il y remplissait la mission du philanthrope autant que celle du médecin. Si je faisais le panégyrique du docteur Jean, je m'en tiendrais là ; je tairais ses défauts, car il en avait. L'humaine faiblesse se trahissait en lui par d'autres côtés encore que par l'empire qu'exerçait sur son cœur miss Genevra Fanshawe. Au sentiment de la dignité personnelle, très-louable en soi et qu'il avait à un très-haut degré, il joignait une certaine dose d'amour-propre et, faut-il le dire ? d'égotisme, mais d'un *égotisme* très-éloigné de l'*égoïsme*. Le docteur Jean, sans cesser pour cela d'être la franchise et la sincérité incarnées, se montrait sous deux aspects très-différents en public et dans la vie privée. En public, il s'oubliait davantage : aussi modeste que capable et consciencieux. Dans la vie privée, près du foyer domestique, il ne dépouillait jamais tout à fait, je ne dirai pas l'ancien homme, mais l'enfant un peu trop dorloté ; il paraissait sentir davantage ce qu'il valait et il n'était pas fâché de se l'entendre dire ; il aimait qu'on s'occupât de lui. Les petits soins, les petites prévenances le trouvaient très-sensible et très-reconnaissant. De son côté, je le répète, il se plaisait à faire plaisir aux autres.

Grâce à lui je visitai les musées publics de Bruxelles, mais nos excursions ne s'arrêtèrent pas là. Le docteur Jean semblait posséder le talisman d'Aladin pour ouvrir les portes de toutes les galeries de tableaux, de tous les cabinets de curiosité appartenant à des particuliers. Cicerone plein d'indulgence et de tact, jamais il ne forçait mon admiration, préférant

me laisser juger par moi-même, guidée par mon instinct de l'art. Cet instinct me servait mieux que des opinions toutes faites. Loin d'admirer à tort et à travers tout ce que j'entendais louer, je compris bientôt qu'un bon tableau était aussi rare qu'un bon livre et l'originalité plus rare encore. Je ne craignais pas de me dire, en me tenant debout devant certains chefs-d'œuvre très-vantés, parce qu'ils portaient de grands noms : « Cela ne ressemble pas le moins du monde à la nature : ce ciel n'est pas un ciel ; ces arbres ne sont pas des arbres. Ces femmes si contentes d'elles-mêmes et qui ont l'air de se sourire dans un miroir ne sont rien moins que des déesses. » Certains petits tableaux de l'école flamande me plaisaient par leur fini, malgré le choix bizarre ou commun des sujets. Il y avait au moins de la vérité dans les plus vulgaires peintures de cette école. J'aimais beaucoup les paysages, les scènes de la nature que le génie de l'artiste avait su fixer sur la toile, les effets de neige, le clair de lune, la tempête, le soleil couchant. Je remarquais des portraits vraiment parlants, où le caractère se révélait tout entier par l'expression des traits. Telle figure dans ce tableau historique ne pouvait manquer d'être vraie, tant sa ressemblance avec un rejeton de la même race était frappante !

Le docteur Jean m'abandonnait quelquefois à mes observations solitaires pour visiter un malade dans le voisinage. Un jour, à une heure assez matinale encore, je restai ainsi presque seule dans une certaine galerie, en face d'un tableau de grande dimension, placé dans un excellent jour, entouré d'une balustrade devant laquelle se trouvait un banc de velours bien rembourré, pour la commodité des connaisseurs qui, las de se tenir sur leurs jambes, désireraient s'asseoir pour admirer encore. Ce tableau, qu'on regardait sans doute comme la perle de la collection, représentait une femme fort au-dessus, à mon avis, de la grandeur naturelle, et d'un embonpoint calculé d'après la même échelle, ce qui faisait supposer un poids énorme. Ce poids était sa seule excuse apparente pour rester couchée en plein jour, car elle ne pouvait être malade avec une carnation d'un brun si animé, avec un pareil développement de muscles et de chair. On se demandait pourquoi elle s'étalait sur une ottomane, aussi peu vêtue, quand il y avait autour d'elle une si grande profusion de draperies ; on comprenait encore moins le désordre qui l'entourait ; pourquoi tant de pots et de verres, ou, si l'on veut, de coupes et d'amphores, étaient-ils parsemés sur le

premier plan que jonchaient des monceaux de fleurs ? Consultant le catalogue, je trouvai que cette volumineuse et peu chaste beauté avait nom « Cléopâtre. »

Je n'en demandai pas davantage. Si le tableau ne me plaisait pas, le banc était fort à ma convenance ; je m'assis et je m'amusai à regarder, non pas ces chairs dont le moindre étal de boucher offrait l'équivalent, mais des détails assez bien peints, des roses, des coupes, des bijoux, etc. ; puis je pensai à toute autre chose. Insensiblement la galerie se remplit. J'étais toujours assise devant la Cléopâtre, mais à cent lieues d'elle par la pensée, d'autant plus loin que j'avais fini par attacher mes yeux sur un excellent petit tableau représentant des fleurs et des fruits sauvages, un nid de mousse avec ses œufs, lorsque je fus tirée tout à coup de ma rêverie par une légère tape sur mon épaule ; je me retournai, et me trouvai face à face avec M. Paul Emmanuel que je croyais à Rome.

— Que faites-vous ici ? me dit-il du ton brusque qui lui était familier.

— Vous le voyez, je me repose.

— Allons, pas de paresse. Levez-vous, s'il vous plaît, prenez mon bras, et passons d'un autre côté.

Je fis machinalement ce qu'il me disait.

— Et où sont les dames de votre compagnie ? me demanda-t-il.

— Ma compagnie ! mais je suis seule.

— Personne ne vous a conduite ici ?

— Je suis venue avec le docteur Jean ; mais il m'a momentanément quittée pour voir un malade près d'ici.

— Et c'est lui qui vous a plantée devant la Cléopâtre ?

— Non, monsieur, je m'y suis plantée moi-même.

Les cheveux de M. Paul, en entendant ces paroles, se seraient, je crois, dressés sur sa tête, s'ils n'avaient été coupés ras et plus courts que le duvet d'un corbeau.

— Singulières femmes que ces Anglaises ! s'écria-t-il. On vante leur retenue, leur modestie sans égale ; mais un garçon, mademoiselle, un garçon baisserait les yeux devant ce tableau !

— Il est assez laid, j'en conviens, répondis-je, pour qu'on en détourne les yeux ; mais je ne le regardais pas, je regardais ce petit tableau de fleurs et de fruits sauvages quand vous êtes venu. C'est le banc qui m'avait tentée.

— Eh bien, en voici un autre. Asseyez-vous là, en attendant que votre docteur ait expédié son malade ou que je vous donne la permission de vous lever.

— Mais, monsieur !

— Mais, mademoiselle !

— Quel vilain coin ! Quels laids tableaux !

Ils étaient laids en vérité ou du moins bien fades, ces tableaux, désignés dans le catalogue sous le titre de *la Vie d'une Femme*. Le premier représentait une jeune fille sortant de l'église, les yeux baissés, un livre de messe sous le bras ; le second une mariée agenouillée devant un prie-Dieu, avec le grand voile blanc et le bouquet de fleurs d'oranger usités ; le troisième, une jeune mère assise, d'un air qu'on avait voulu rendre désolé, près du berceau d'un enfant bouffi comme une pleine lune et qui ne pouvait être malade que d'un excès de santé. Dans le quatrième enfin, une veuve, tenant par la main une petite fille en deuil comme elle, lui faisait déposer une couronne sur un élégant mausolée. L'idée des quatre tableaux pouvait être fort touchante, mais l'exécution en était si froide, si gauche, si niaise, que cette idylle bourgeoise, bien qu'aboutissant à l'élégie, donnait plutôt envie de rire que de pleurer.

Cependant les curieux s'amassaient autour de la Cléopâtre et surtout les curieuses ; mais, au dire de M. Paul, c'étaient des dames ; or il était parfaitement convenable pour elles de regarder ce qu'une demoiselle ne devait pas voir. En vain j'essayai de combattre cette singulière doctrine franco-belge ; il m'imposa silence. Jamais semblable petit despote n'a rempli la chaire professorale. Après s'être écarté un instant, il revint s'asseoir près de moi.

— Vous avez été malade, me dit-il, à ce que j'ai appris.

— Oui, mais je suis tout à fait bien.

— Et où avez-vous passé vos vacances ?

— En majeure partie rue des Fossettes, le reste chez mistress Graham.

— Une parente anglaise ?

— Ma marraine.

— Madame Beck vous avait donc laissée seule ?

— Pas tout à fait seule. J'avais pour compagnie Marie Broc, l'idiote.

M. Paul haussa les épaules ; des sentiments opposés modifièrent rapidement l'expression de sa physionomie ; Marie Broc lui était bien connue ; jamais il ne donnait une leçon dans la troisième division sans avoir une lutte à soutenir entre des émotions contradictoires. L'extérieur de l'enfant, ses manières surnoises, son humeur intraitable, lui inspiraient une antipathie profonde. D'un autre côté, son malheur lui donnait à la commisération, à l'indulgence, des droits qu'il n'était pas dans la nature de M. Paul de méconnaître.

— Qu'avez-vous pu faire de Marie Broc ? me demanda-t-il après un moment de silence.

— Ce long tête-à-tête avec elle était terrible, je vous l'avoue.

— Encore un cœur faible ! Je vois qu'il n'y a pas en vous l'étoffe d'une sœur de charité.

— J'ai fait tout ce qu'il était possible de faire ; mais quand sa tante est venue la chercher, je me suis sentie déchargée d'un grand fardeau. Tout autre à ma place, vous-même, monsieur...

— Ne parlons pas de moi ; je suis un homme. Les femmes dignes de ce nom doivent surpasser infiniment notre sexe grossier, brutal, égoïste, lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité.

— J'ai pris, croyez-le bien, monsieur, tous les soins imaginables de son bien-être physique. Quant au moral, vous la connaissez, elle me remerciait en me faisant des grimaces.

— Et vous vous êtes crue sublime d'abnégation, de dévouement, parce qu'une pauvre idiote vous payait d'ingratitude, seule monnaie en usage chez tant de gens réputés raisonnables ! Ce n'est pas là la charité vraie, la charité du bon Samaritain. Votre vertu est une vertu pharisienne, et moi qui vous croyais jetée dans un moule héroïque ! Tomber malade parce qu'on soigne un enfant idiot ! Tomber malade parce qu'on s'ennuie dans la solitude ! Non, vous n'êtes pas plus appelée, mademoiselle, à devenir

carmélite que sœur de charité. Retournez admirer la Cléopâtre tout à votre aise.

— Mais, monsieur, je ne l'admire pas. Je la trouve... Comment la trouvez-vous, vous-même ?

— Ce tableau me répugne, vous dis-je. En vérité, votre éducation protestante m'étonne ; vous ne vous effarouchez de rien, et si l'on vous jetait, Dieu me pardonne ! dans la fournaise de Balthasar, je crois que vous en sortiriez, non-seulement sans sentir le roussi, mais sans avoir perdu votre sang-froid.

— Si vous vous écartiez un peu, monsieur ?

— M'écarter, et pourquoi ?... Que regardez-vous encore par là ? Apercevez-vous votre docteur ou quelque autre de vos connaissances, dans ce groupe de jeunes gens ?

— Oui, je crois reconnaître quelqu'un.

Il n'y avait pas à s'y tromper : ce petit-maître portant si précieusement sa petite tête et le lorgnon braqué sur l'œil, ce dandy aux mains de femme, l'orgueil de son coiffeur et de son tailleur, était bien le chef d'escadron du Hamel, foudre de guerre non moins redoutable au beau sexe qu'aux ennemis de la Belgique. Mais voici le docteur lui-même ; il approche du groupe qu'il domine et semble prendre plaisir à regarder ce que tout le monde regarde, pardessus la tête de son rival. Bientôt il détourne les yeux du tableau ; son regard est resté froid, mais le pli dédaigneux de sa bouche en dit assez.

— Que pensez-vous de la Cléopâtre ? lui demandai-je en quittant la galerie.

— Je ne suis pas, me répondit-il, de l'avis d'un faquin qui tout à l'heure la proclamait le type du voluptueux, pour employer ses expressions mêmes. Cette grosse femme me déplairait souverainement ; mon idéal est à l'autre pôle. Comparez donc cette géante mulâtre à Genevra.

XV

Un matin, mistress Graham, entrant à l'improviste dans ma chambre, me pria d'ouvrir les tiroirs de ma commode et de lui montrer mes toilettes : ce ne fut pas long.

— Il vous faut une robe neuve, me dit-elle. Ma tailleuse est en bas : je vais la faire monter. Pour le choix de l'étoffe, cela me regarde : vous ne vous en mêlerez pas, s'il vous plaît.

Deux jours après, la tailleuse venait m'essayer une robe de barège rose. Une robe rose pour moi ! j'aurais tout autant songé à revêtir le costume de la femme d'un mandarin chinois.

— Grâce à Dieu, elle va bien ! s'écria ma marraine. Le rose sied à votre âge ; vous serez charmante ce soir.

Je croyais d'abord qu'aucune puissance humaine ne pourrait me faire mettre une robe rose ; ma marraine en avait décidé autrement. Il s'agissait d'assister à un grand concert donné par la principale société musicale ; les lauréats du Conservatoire devaient s'y faire entendre ; on tirerait ensuite une loterie au bénéfice des pauvres, et pour couronner la soirée, Leurs Majestés Belges l'honoreraient de leur présence. Une certaine toilette était donc de rigueur, ne fût-ce que par politesse pour la royauté. Graham, en envoyant les billets, nous recommandait d'être prêtes à sept heures précises.

Je me laissai faire. Une mantille de blonde noire tempéra un peu l'éclat de la robe rose. Mistress Graham portait une robe de velours vert foncé, dont j'enviais les plis graves et majestueux. Marchant le plus possible dans

son ombre, je craignais presque la vue de Graham. Que penserait-il de me voir ainsi vêtue, s'il croyait la robe de mon choix ?

— Lucy, voici quelques fleurs, me dit-il en me donnant un bouquet, et le peu d'attention qu'il parut prendre à ma toilette se traduisit par un sourire aimable et satisfait qui calma ma peur du ridicule. En résumé, la robe était faite très-simplement, sans volants ni falbalas. La légèreté du tissu, l'éclat de la couleur m'avaient surtout effrayée ; puisque Graham n'y trouvait rien à redire, je me réconciliai avec tous les deux.

Depuis longtemps nous avions pris la queue des voitures, lorsque, arrivés devant la façade d'un grand édifice brillamment illuminé, nous descendîmes sous un portique où la foule des curieux se pressait. Je ne distinguai presque rien jusqu'au moment où nous nous trouvâmes sur un majestueux escalier, garni d'un moelleux tapis d'un rouge cramoisi, et conduisant à une large porte à deux battants, solennellement close et également recouverte de drap cramoisi.

Ces deux battants s'ouvrirent sous la légère pression du docteur Jean : nous entrâmes dans une vaste salle circulaire dont les murs et le plafond arrondi semblaient être d'un or mat relevé par des corniches, des pilastres et des ornements d'or bruni ou d'une blancheur d'albâtre, par des guirlandes de lis entremêlés de feuillage doré. Partout où il y avait des draperies, des tapis, des coussins, la seule couleur était le même cramoisi. Au centre du dôme pendait une masse éblouissante, qui me parut être du cristal de roche, et dont les mille facettes jetaient plus de feux que les étoiles. Ce n'était que le lustre, lecteurs, mais j'y voyais l'œuvre d'un génie : l'esclave de la Lampe du conte oriental devait planer invisible dans l'atmosphère lumineuse et veiller sur ce trésor. Nous approchions de l'endroit où nous devions nous placer, quand un groupe qui venait dans une direction opposée attira soudain mon attention. Il se composait d'une dame d'un certain âge, vêtue d'une robe de velours vert, et d'un monsieur d'un port superbe ; une troisième personne, en robe rose et en mantille de blonde noire, marchait à côté d'eux. Mon illusion ne fut pas longue ; une glace énorme, placée entre deux pilastres, l'avait produite : c'était notre groupe qu'elle reflétait, et, pour la première fois de ma vie, je me voyais des pieds à la tête, telle que les autres me voyaient. Un léger serrement de cœur fut ma première impression ; cela laissait à désirer, mais cela pouvait être pis.

De la place où nous étions assises, on embrassait toute la vaste et éblouissante salle. D'abord elle m'avait paru pleine, mais elle était loin de l'être encore, à en juger par le monde qui ne cessait d'entrer. Je remarquai peu de beautés du premier ordre ; en revanche, les toilettes étaient généralement de bon goût et souvent d'un grand luxe. Le théâtre, ou plutôt la vaste plate-forme qui en tenait lieu, commençait à se garnir aussi. Deux grands pianos en occupaient le centre ; peu à peu, un troupeau de jeunes filles, vêtues de blanc, se trouva rassemblé en demi-cercle autour des pianos. Ce troupeau, composé des élèves du Conservatoire, avait pour premier *pasteur* un homme ayant tout l'extérieur d'un artiste : barbe, moustache et cheveux pendants. C'était un célèbre pianiste, le professeur de musique le plus en vogue de Bruxelles ; deux fois par semaine il venait chez madame Beck donner des leçons aux pensionnaires à qui la fortune de leurs parents permettait de les payer. On le nommait M. Joseph-Emmanuel ; il était le frère de M. Paul, frère d'un premier lit. M. Paul était le second *pasteur* du troupeau chantant.

Je souris en le voyant là dans son élément, car il aimait à paraître devant une assemblée nombreuse, à exercer en public son autorité. Qu'avait-il à démêler avec les élèves du Conservatoire, lui qui savait à peine distinguer une note d'une autre note ? Je me le demandais et ne trouvais d'autre explication à son apparition inattendue que le désir de prêter son concours à un frère d'un caractère trop faible apparemment pour gouverner lui-même ce peuple féminin. Dès que parurent sur la plateforme certains virtuoses en renom et qu'un murmure approbateur accueillit, M. Paul, jusqu'alors errant dans la salle comme une comète, s'éclipsa devant ces astres aimés du public ; le second rang lui était insupportable.

Il ne restait plus à remplir qu'un compartiment de la salle, compartiment tapissé de velours cramoisi, et où plusieurs rangées de bancs à dossiers étaient placées de chaque côté de deux larges fauteuils, surmontés d'un dais.

À un signal, les portes s'ouvrirent, l'orchestre joua l'air national, et Leurs Majestés apparurent. La figure soucieuse et mélancolique du roi m'est restée gravée dans la mémoire, ainsi que la tête moins caractérisée, mais remarquable par son type bourbonien, de la jeune reine. Cette petite couronne était-elle donc pesante à porter, ou les rois sont-ils soumis, comme

de simples mortels, aux atteintes d'un ennui sans cause connue ? La reine me parut être une douce et gracieuse princesse. Fort occupée de son jeune fils qui se tenait appuyé contre ses genoux, elle essayait de rendre un peu moins sombre le front du père en lui communiquant les remarques fort naïves, sans doute, de l'enfant. Le roi l'écoutait et souriait ; mais l'épanouissement de son visage cessait dès que son bon ange ne parlait plus. Ce sont là, du reste, mes impressions toutes personnelles. Le roi et la reine étaient aimés de tout le monde à Bruxelles, et l'on sait combien la bonne reine Louise a laissé depuis de regrets sincères en Belgique. La cour était entrée à la suite de Leurs Majestés, autant qu'il y a une cour à Bruxelles, c'est-à-dire quelques hauts fonctionnaires du palais, deux ou trois ambassadeurs, quelques sommités de l'aristocratie belge et l'élite des résidents étrangers. Ils avaient pris possession de l'emplacement réservé autour des deux fauteuils royaux. Les dames seules étaient assises ; les hommes restaient debout. Ce long rang d'habits noirs gâtait un peu l'effet du coup d'œil, dont la splendeur avait elle-même ses gradations. Les bancs du milieu étaient occupés par d'imposantes matrones, couvertes de velours, de satin, de plumes, de pierreries, de diamants. Les bancs les plus avancés à la droite de la reine semblaient plus spécialement réservés aux jeunes filles, à la véritable fleur de l'aristocratie, qui cherchait à se distinguer par la simplicité, la grâce aérienne ; mais ce n'étaient pas des sylphides. Plusieurs de ces jeunes filles avaient, à seize et dix-sept ans, des formes aussi accusées qu'une robuste Anglaise de vingt-cinq. Leurs robes blanches, roses, vert tendre ou bleu céleste, faisaient penser au printemps et au ciel ; mais je connaissais au moins deux de ces anges, mesdemoiselles Mathilde et Angélique, à qui je n'avais jamais pu faire traduire une page du *Vicaire de Wakefield*. J'avais eu pour vis-à-vis à table, pendant trois mois, la superbe Mathilde, et j'étais vraiment émerveillée du nombre de tartines et de verres de bière qu'elle escamotait à son second déjeuner ; plus d'une fois même je lui avais vu emporter des provisions.

Je venais encore de reconnaître un autre ange, d'un grand appétit, assis à côté de la fille d'un pair d'Angleterre. On ne pouvait reprocher à cette dernière qu'un air un peu trop hautain pour une si jeune personne. Toutes les deux étaient entrées avec l'ambassade anglaise. L'ange en question se distinguait de la plupart des autres jeunes beautés par la flexibilité, la

souplesse de sa svelte personne et par les beaux cheveux blonds bouclés qu'elle laissait flotter sur son cou, au lieu de sacrifier à la mode en les portant en larges et luisants bandeaux. Miss Genevra Fanshawe, car c'était elle, paraissait, selon son ordinaire, enchantée d'elle-même et non moins ravie de se trouver là, si près de la royauté. Je n'avais pas encore consulté le visage du docteur Jean ; mais pour me convaincre qu'il avait aperçu, comme moi, miss Genevra, de retour de son voyage dans le Midi, il me suffisait d'entendre ses réponses écourtées aux remarques de sa mère. Je surpris même un soupir étouffé. Pourquoi soupirait-il ? Était-ce de voir la dame de ses pensées lui apparaître dans une sphère momentanément hors de sa portée ? Ne lui avais-je pas entendu dire, un jour, que les obstacles à vaincre étaient le sel de l'amour ? Rien n'empêchait son regard de monter jusqu'à elle, ou le regard de miss Genevra de s'abaisser vers lui. Lui accorderait-elle cette faveur ? J'étais assez curieuse de le savoir ; mais je me tenais le plus possible dans l'ombre pour ne pas être tout d'abord reconnue par Genevra avec ma robe rose. Ses yeux si vifs, toujours en campagne, ne tardèrent pas à tomber sur mistress Graham et sur son fils. Après avoir regardé fixement ce dernier, elle prit sa lorgnette pour mieux examiner ma marraine, et elle se mit à chuchoter, en riant, à l'oreille de sa voisine.

On me tiendra certainement quitte du compte rendu d'un concert vocal et instrumental qui ressemblait à tous les autres, bien qu'il eût alors pour moi l'attrait de la nouveauté. Graham, dans les intervalles de silence, m'adressait quelques remarques pleines de sens et de calme. Je commençais à croire qu'il n'avait pas vu miss Genevra.

— Elle est ici, lui dis-je charitablement.

— Je le sais.

— Est-ce avec les Cholmondeley qu'elle est venue ? Pardonnez-moi d'être si curieuse.

— Mistress Cholmondeley se trouve là en très-nombreuse compagnie. Miss Genevra fait partie de sa suite, comme mistress Cholmondeley fait partie de la suite de l'ambassadrice et l'ambassadrice de celle de la reine.

— Genevra vous a-t-elle vue ?

— Je le crois. Plus d'une fois j'ai tenu les yeux fixés sur elle, tandis que vous regardiez d'un autre côté, et j'ai pu jouir d'un petit spectacle qui vous a été épargné.

Épargné ! le mot m'étonna. Je n'en demandai pas l'explication, mais elle me fut aussitôt donnée.

— Miss Genevra, dit Graham, a pour compagne ce soir une jeune personne d'un très-haut rang et d'une éducation à la hauteur de ce rang. Je ne connais que de vue la jeune lady Sarah, mais j'ai été appelé, en ma qualité de médecin, près de sa noble mère. Lady Sarah peut être fière, impertinente jamais, et je doute que miss Genevra Fanshawe ait grandi dans son estime en choisissant ce soir, pour ses risées, des personnes fort inoffensives assurément.

— Quelles personnes, donc ?

— Moi et ma mère ! Pour moi, c'est tout naturel ; je m'y suis exposé ; mais ma mère ! c'est la première fois de ma vie que je la vois tourner en ridicule.

— Ne prenez donc pas souci de si peu de chose, docteur Jean. Miss Genevra, en veine de gaieté et d'étourderie, ne se ferait pas scrupule de tourner en dérision le roi et la reine même. Ce n'est pas méchanceté, c'est folie. Pour une écervelée pensionnaire comme elle, rien n'est sacré.

— Vous oubliez, miss Lucy, que je ne me suis pas habitué à regarder miss Genevra comme une petite pensionnaire au cerveau fêlé. C'était pour moi tout autre chose ; c'était, comme on dit vulgairement, l'ange de mes rêves.

Jamais je n'avais vu ce feu sombre dans les yeux bleus de Graham.

— Lucy, ajouta-t-il en me parlant à l'oreille, regardez donc ma mère. Dites-moi franchement ce qu'elle vous paraît être.

— Ce qu'elle m'a toujours paru, une femme d'une noblesse de caractère qu'on ne trouve pas souvent dans les plus hautes classes, une femme pleine de convenance et de dignité en toute chose et dont la mise ne prête aucunement au sarcasme.

— C'est aussi mon avis, mais ce n'est pas apparemment celui de cette péronnelle. Tourner ma mère en ridicule ! Oh ! mon rêve est fini.

Après le concert, le tirage de la loterie commença. M. Paul, rentré en scène et présidant à tous les apprêts, mit, c'est le cas de le dire, l'épaule à la roue. Un autre à sa place et dans ce rôle qui pouvait sembler celui de la mouche du coche, aurait prêté à rire. Il en était tout autrement de lui. Sa singulière physionomie vigoureusement caractérisée, tranchait même d'une façon avantageuse sur tant de figures banales et plus encore sur les masques vulgaires de l'escouade d'hommes de peine qui manœuvraient à sa voix, enlevaient les pianos, etc., etc. Ses arcades sourcilières profondes, son œil perçant, son front large et saillant, son teint pâle, mais d'une pâleur animée, annonçaient une nature énergique ; s'il lui manquait le calme de la force, il en avait tous les autres éléments.

Le tirage de la loterie fut précédé d'un moment de laisser aller général. Beaucoup de personnes, lasses d'être assises, allaient et venaient. On parlait, on riait tout haut. Le compartiment royal présentait lui-même un aspect plus vivant. Le roi s'entretenait avec deux ou trois personnes d'une tournure militaire ; la reine, quittant son fauteuil, passait devant le rang des jeunes filles et adressait à chacune une gracieuse parole ou un sourire. Les deux Anglaises, lady Sarah et Genevra Fanshawe, semblaient être favorisées dans cette répartition. Genevra rayonnait d'orgueil et, pour mettre le comble à son triomphe, le comte du Hamel y assistait. Je venais de l'apercevoir parmi les habits noirs de la cour au moment où Graham le découvrait, je crois, de son côté.

— Ne trouvez-vous pas, maman, qu'on étouffe ici ? dit celui-ci. Si nous prenions un peu l'air dehors.

— Allez avec Lucy, répondit mistress Graham, j'aime autant ne pas me déplacer.

L'air était vif sous la colonnade ; mais Graham ne parut pas s'en douter ; fort heureusement je m'étais munie d'un châle. Il faisait une fort belle nuit, un ciel étoilé.

— Vous avez l'air d'être toute pensive, Lucy ? me demanda-t-il. Serait-ce à cause de moi ?

— Je crains, lui répondis-je, que vous n'ayez été blessé.

— Oui, d'un coup de lancette, mais il m'a à peine effleuré la peau. Tourner ma mère en ridicule... ma mère !

Et tenant son chapeau un peu élevé au-dessus de son épaisse chevelure :

— Merci, miss Genevra, merci ! Vous n'êtes plus dangereuse pour moi.

À partir de ce moment, Graham se montra plus affable, plus enjoué que jamais. Il avait ressaisi son empire sur lui-même.

Le retour ne fut pas moins agréable que l'aller ; mais le cocher avait passé au cabaret le temps que nous passions au concert ; il nous fit suivre la noire et solitaire chaussée fort au delà du chemin qui conduisait à la Terrasse. Le ciel s'était couvert de nuages ; on n'y voyait goutte, et nous étions en train de babiller de si bon cœur que nous aurions continué de rouler ainsi Dieu sait jusqu'où, lorsque mistress Graham s'avisa de demander si le château avait été enlevé pendant notre absence, et transporté au bout du monde.

Graham alors mit la tête à la portière, et, n'apercevant que de vastes champs, bordés de saules rabougris sans lesquels les haies et les fossés auraient été presque invisibles, il ordonna au cocher de faire halte, monta sur le siège, et prit les rênes. Grâce à lui, nous n'eûmes qu'une heure et demie de retard.

Marthe, la cuisinière, ne nous avait pas oubliés ; un bon feu et un bon souper nous attendaient. Remontée dans ma chambre, après le souper, je me débarrassai de ma robe de barége rose et de ma mantille noire, le cœur plus gai assurément que je ne l'avais au moment où je m'en étais parée. Combien de femmes parmi celles qui avaient brillé au concert par des toilettes plus magnifiques pouvaient en dire autant ?

XVI

Trois jours encore et il faudrait rentrer chez madame Beck. Je comptais presque tous les instants de ces trois jours sur la pendule. Que n'aurais-je pas donné pour retarder leur fuite ? Mais ils étaient déjà loin de moi.

— Lucy ne nous quittera pas aujourd'hui, dit ma marraine du ton le plus affectueux pendant le déjeuner : je me charge d'obtenir un nouveau répit.

— Oh ! non, je vous en prie. Il me tarde d'avoir franchi le moment des adieux et d'être rentrée dans mes fonctions.

Mon retour ce jour-là rue des Fossettes paraissait dépendre de Graham, qui désirait me servir d'escorte et devait être occupé une grande partie de la journée. Il y eut donc un petit combat de paroles. Mistress Graham et son fils me conseillaient d'attendre le lendemain, mais je voulais en finir. L'état de mon esprit, que je ne pouvais leur exposer, était comparable à celui du patient attaché sur la roue et qui implore le coup de grâce. Je ne me sentais pas la force d'endurer un supplice prolongé.

Il était nuit quand le docteur Jean me descendit de sa voiture à la porte de madame Beck. La lanterne du pensionnat était allumée ; une pluie de novembre, fine et pénétrante, tombait depuis le matin. Le pavé reflétait la lueur de la lanterne, comme le soir où je m'étais arrêtée pour la première fois devant ce même seuil, sans asile et suppliante. Ce même soir aussi, j'avais eu pour guide, après la Providence, celui qui m'accompagnait encore. Jamais je n'avais rappelé depuis à Graham notre première rencontre, mais si elle était effacée de son esprit, j'en gardais précieusement le souvenir.

Graham sonna ; la porte s'ouvrit à l'instant, car c'était l'heure où l'on venait chercher les demi-pensionnaires ; Rosine se tenait sur le qui-vive.

— N'entrez pas ! m'écriai-je.

Mais il fit quelques pas dans le vestibule trop bien éclairé. J'aurais voulu lui cacher les pleurs qui mouillaient mes yeux.

— Bon courage, Lucy, me dit-il, vous avez dans ma mère et moi des amis véritables qui ne vous oublieront pas.

— Et que je n'oublierai jamais, docteur Jean.

Nous nous étions donné la main et il avait regagné la porte, quand il revint sur ses pas. Il craignait de n'en avoir pas dit assez pour me témoigner sa généreuse sympathie.

— Lucy, ajouta-t-il, vous allez vous trouver bien solitaire au milieu de ce monde étranger ?

— Oui, au premier moment surtout, lui répondis-je.

— Ma mère viendra vous voir... Et moi, j'ai une autre idée : je veux vous écrire tout ce qui me passera par la tête.

— Excellent cœur ! pensai-je.

Et je lui répondis en souriant :

— Ne vous imposez pas cette tâche, docteur Jean. M'écrire à moi ! Vous n'en aurez pas le temps.

— Oh ! je le trouverai. Adieu.

Il était parti ; la lourde porte retomba derrière lui ; c'en était fait de mon bonheur !

Sans me donner le temps de penser ni de trop m'attendrir, j'entrai dans le petit salon de madame Beck pour lui faire ma visite de cérémonie. Madame me reçut avec une aménité bien jouée et se montra même très-démonstrative, quoique laconique dans sa bienvenue. En moins de dix minutes je fus expédiée. Du petit salon je passai dans le réfectoire, où les pensionnaires se réunissaient pour l'étude du soir. Là je reçus un accueil plus sincère, je le crois.

Rien ne m'empêchait plus de gagner le dortoir, où je m'assis, plus émue que fatiguée, sur le bord de mon lit :

— Graham m'écrira-t-il ?

La Raison se chargea de me donner la réplique.

— À quoi bon t'écrire ? Cependant il est d'un caractère si bienveillant, il se montre tellement esclave de la parole donnée, qu'il pourra faire ce premier effort.

Ainsi parlait la Raison ; je coupai court à son commentaire.

— Qu'il m'écrive seulement une fois. Vieille impitoyable, je ne veux plus tendre les doigts à ta fêrule ; tu n'as jamais été pour moi qu'une marâtre ; tu grondes et tu menaces toujours ; tu vois tout en noir, et pour peu qu'on te laissât faire, tu nous arracherais jusqu'à l'espérance !

La Raison voulait répliquer ; elle allait faire encore couler mes pleurs ; l'Espérance vint à mon aide :

— Dors, me dit-elle, dors en paix, je dorerais tes rêves.

Elle me tint parole ; mais avec le jour les rêves se dissipèrent et je retrouvai la Raison, assise à mon chevet, sombre comme le temps. La pluie battait les carreaux ; Le vent poussait par intervalle un cri de colère, notre lampe nocturne s'éteignait en fumant. Je plains ceux que la douleur morale accable et paralyse. Pour moi, ce matin-là, ce fut un aiguillon ; je me sentis arrachée du lit comme par une main de géant ; en un clin d'œil je fus habillée. L'âpreté même de l'air me fit du bien, et, pour calmer tout à fait mes nerfs, j'eus recours à mon cordial habituel, un verre d'eau glacée.

La cloche ne tarda pas à sonner le réveil général. Descendue au réfectoire, où je me trouvais momentanément seule, je m'assis près du poêle, dont un vent du nord, entrant par les croisées ouvertes, rendait le voisinage assez confortable. Peu à peu je m'étais réconciliée avec ce système de chauffage, quoiqu'il n'eût pas le charme du foyer anglais.

En me réchauffant, je philosophais à ma manière sur la vie et ses vicissitudes, la destinée et ses décrets. Combien hier ressemblait peu à aujourd'hui ! Après avoir erré au désert, il m'avait été donné non-seulement d'entrevoir la terre promise, mais de m'y reposer quelques jours. Maintenant il fallait recommencer à vivre au désert.

Le poêle chauffait à la fois le réfectoire et le carré. Dans le mur auquel il était adossé, on avait percé une fenêtre, qui permettait de voir dans les deux

pièces. À cette même fenêtre m'apparurent tout à coup un bonnet grec, un front, des yeux qui m'épiaient. Étrange maison, où l'on ne pouvait verser une larme sans qu'un espion fût là, généralement un espion femelle ; par exception, c'était un homme, et quel autre homme que M. Paul aurait pu rôder à cette heure matinale, dans les classes où il venait quelquefois consulter les livres de la bibliothèque ?

— Mademoiselle, vous êtes triste !

— Je n'ai pas de raison pour être gaie, monsieur ; mais je ne suis pas triste.

— Vous l'êtes, et j'en prends à témoin ces deux larmes qui mouillent vos joues, larmes plus salées que la mer. Pourquoi me faire ces yeux étonnés ? Tenez-vous que je vous dise à quoi vous ressemblez ce matin ?

— Dites.

— À un oiseau un instant échappé de sa cage et qu'on vient d'y faire rentrer. Dame ! la liberté est si douce aux femmes ! Et puis l'on ne se sépare pas sans peine de ses amis de cœur.

Mon silence ne parut pas faire comprendre à M. Paul que je désirais être seule ; mais la cloche sonnant pour la prière du matin, le força à battre en retraite ; j'en fis autant de mon côté, car je n'étais tenue de paraître qu'au déjeuner. Mes yeux avaient eu alors le temps de se sécher ; mon visage était aussi serein que les autres, un seul excepté pourtant ; celui-là rayonnait vis-à-vis de moi. Une blanche main serra la mienne, que je ne pus refuser de tendre à travers la table pour raccourcir la distance. Jamais miss Fanshawe n'avait été plus florissante de santé ; ses joues étaient rondes comme deux pommes. Je ne l'avais pas vue depuis son triomphe au concert, et je ne sais vraiment si elle ne me parut pas plus jolie encore ce matin-là, dans sa toilette de pensionnaire (une simple robe d'un bleu foncé, bordée d'un liséré noir) que dans ses élégants atours. La sombre nuance de cette robe faisait valoir, par le contraste, la blancheur de sa peau, la fraîcheur de son teint, ses cheveux d'un blond cendré.

— Combien je suis aise de vous revoir, Timon ! me dit-elle en anglais.

Timon était un des dix ou douze sobriquets qu'elle m'avait donnés par dépit du sérieux que je gardais avec elle et de mon peu de penchant à l'admirer.

— Vous me manquiez, ajouta-t-elle.

— En vérité. Vous aviez donc quelque chose à me donner à faire, des bas peut-être à raccommoder ?

— Toujours la même, toujours. Ne grondez pas sans savoir de quoi il s'agit.

Le désintéressement de miss Genevra m'était à bon droit suspect.

— De quoi s'agit-il donc ?

— De notre fameux échange. Aimez-vous toujours ce fade breuvage qu'on nous donne pour du café ?

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre prédilection pour les pistolets de Bruxelles. Un des miens est toujours à votre service, miss Genevra.

Avant les vacances, nous étions dans l'habitude d'échanger un pistolet ou petit pain au beurre qu'elle consommait de grand cœur outre les siens, contre un peu de café que j'acceptais pour sauvegarder son amour-propre. Lorsque nous avions à partager quelque chose, dans les fermes par exemple où on allait boire du lait, je lui faisais toujours la part du lion aux dépens de la mienne, ce qui ne nuisait pas à nos bons rapports.

Après le déjeuner, miss Genevra me rattrapa dans le jardin ; elle avait un grand cahier de musique sous le bras.

— Vite à votre piano, lui dis-je.

— Encore Diogène ! Encore ôte-toi de mon soleil ! Mais il n'en fait pas, miss Lucy. Le temps est gris comme votre robe, ma chère... À propos de robe, je vous ai vue dans vos splendides atours. Quelle est donc la tailleur qui vous a fait cette ravissante robe rose ? Vous me donnerez son adresse.

— Trêve de plaisanterie, s'il vous plaît.

— Je ne plaisante pas, sur ma parole. Allez-vous vous fâcher aussi, comme Isidore ? Il était furieux, n'est-ce pas ? Je le sais. Il nous aura vues rire avec lady Sarah des allures et de la toilette un peu singulières de ma belle-mère future.

— Permettez-moi de douter que mistress Graham soit jamais votre belle-mère, lui répondis-je.

— Je l'espère bien, repartit-elle. Mais est-ce ma faute si lady Sarah riait ?

— Lady Sarah, permettez-moi de vous le dire, miss Genevra Fanshawe, est trop bien élevée pour rire de personne.

— Et je ne le suis pas, moi : est-ce là ce que vous voulez dire ? Mon Dieu, je voulais tout simplement piquer Isidore.

— Vous ne pouviez mieux vous y prendre. À son tour, il a beaucoup ri de vos grands airs.

— Dites qu'il était jaloux de l'autre.

— Soit, mais allez donc étudier votre piano.

Cette prière devint mon refrain en cette circonstance comme en beaucoup d'autres où miss Genevra, persistant à me prendre pour confidente, voulait à toute force me parler du chef d'escadron du Hamel, dont elle se voyait déjà la femme. Quant à ses persiflages contre le docteur Jean, j'y coupai court, me bornant à lui demander si le bracelet, le collier, les pendants d'oreilles avaient été retournés à ce donateur malencontreux.

Depuis une quinzaine environ, j'avais repris le harnais de l'école ; ma vie était retombée dans sa routine habituelle. Une certaine après-midi, je traversais le carré pour me rendre dans la première division et assister à une leçon de style et de littérature donnée par M. Paul, lorsque je vis Rosine, la concierge, debout devant une des hautes et larges croisées, dans sa nonchalante attitude habituelle, une main dans la poche de son tablier ; l'autre tenait une lettre dont mademoiselle Zélie Saint-Pierre lisait attentivement l'adresse et étudiait le cachet.

Une lettre ! Et sa forme était précisément celle de la lettre dont j'avais rêvé la nuit précédente. Un courant magnétique m'attirait vers cette lettre ; mais j'aurais été trop cruellement désappointée en présence surtout de la Parisienne, si ce n'avait pas été pour moi. Autre contre-temps ! Les pas rapides du professeur de littérature retentissaient dans le corridor. Si je pouvais être tranquillement assise devant mon pupitre avant son entrée dans la classe, et si tout se trouvait en ordre pour l'attendre, il n'aurait rien à dire ; mais s'il me rencontrait dans le carré, faisant, comme il disait, l'école buissonnière, gare la harangue ! Je me sauvai donc et j'avais à peine établi le silence, que M. Paul entra en faisant claquer, selon son habitude, les deux battants de la porte.

En entrant, il me lança un regard presque farouche ; puis, plongeant la main dans la poche de son paletot, il en tira et jeta sur mon pupitre la lettre même que je venais de voir entre les mains de Rosine.

— Voilà pour vous !

Le procédé pouvait paraître insolite, mais il n’y avait pas place dans mon cœur pour deux sensations. C’était bien la lettre de mon rêve, un papier d’une blancheur d’email, un cachet d’un rouge vermillon ; c’étaient bien les initiales J. G., et l’enveloppe que je tâtai ne contenait pas un mince billet, mais une feuille au moins. L’adresse était mise d’une main ferme ; le cachet d’une rondeur parfaite. Jamais les doigts du docteur ne tremblaient. Je tenais donc entre les miens, qui, je l’avoue, n’avaient pas la même fermeté, la réalisation de ma plus douce, de mon unique espérance. Il avait pensé à moi. Je faillis presque oublier de dire à M. Paul :

— Merci, monsieur.

Monsieur, cependant, venait de monter sur son estrade. Dès l’instant où il avait saisi les rênes de sa main vigoureuse, ma présence n’était plus nécessaire ; je crus pouvoir sortir et je sortis de la classe ; je gagnai le grand dortoir, et craignant d’être suivie par madame, me défiant au moins de son ubiquité, j’ouvris un tiroir de ma commode, j’y pris une boîte où j’enfermai la lettre après avoir rassasié mes yeux de sa vue et approché le cachet de mes lèvres avec un mélange de joie, de honte et de peur. Je refermai ensuite boîte et commode, et je retournai en classe, convaincue désormais de la réalité des contes de fées et de tout ce qu’on disait de leurs dons merveilleux. Cette lettre, que je n’avais pas même ouverte, me transportait dans leur royaume enchanté. Il ne fallut pas moins que la voix de M. Paul, pour me ramener à la réalité. En rentrant en classe, où ma présence n’était pas nécessaire, je lui donnais une marque de déférence, mais je n’en hésitai pas moins avant d’entrer. Sa voix grondait comme un tonnerre. Dès que j’apparus, la foudre tomba sur moi.

— Décidément, s’écria-t-il, il faut que le professeur de littérature française abdique. Je ne sais si la maîtresse d’anglais régnera plus paisiblement, mais je ne trouve plus ici que des têtes à l’envers ; je ne vois plus que minauderies et grimaces. J’ignore si l’on fait de merveilleux progrès dans l’idiome d’outre-Manche, mais en ce qui concerne mon

enseignement, j'ai affaire à de véritables écrevisses. Quelle prononciation ! quel débit ! quel style ! Mais il s'agit bien de style ! Il faut en revenir aux premières notions d'orthographe. On me dira que cela n'empêche pas une petite-maîtresse d'écrire et de recevoir des lettres sur papier satiné, glacé, voire même doré sur tranche ; mais à quoi bon un professeur de littérature où il suffirait d'un professeur d'A B C ? Allons, en voilà deux ou trois qui pleurent parce qu'elles n'osent satisfaire leur envie de me rire au nez. C'est moi qui ai tort ; je ne sais ce que je dis ; je suis un butor. N'est-ce pas votre avis, miss Lucy ? Votre flegme britannique doit me condamner. Ce flegme n'est que trop contagieux, je le vois, et il finit par dégénérer en arrogance. Mon poste ici n'est plus tenable.

Et M. Paul se leva de sa chaise comme s'il s'en allait.

Cette scène avait fini par émouvoir les écolières, qui s'en croyaient la cause exclusive, et comme elle tournait de plus en plus au tragique, il y avait des larmes. Moi-même, le dirai-je ? je sentis mes yeux se mouiller. Peut-être y avait-il autant de joie que de tristesse dans ces pleurs-là ; c'était très-certainement le résultat d'émotions complexes. M. Paul, que mon silence et mon application à mon ouvrage d'aiguille exaspéraient, parut soudain calmé par mon air affligé. Cet étrange petit homme avait des yeux de lynx.

— Voilà miss Lucy qui pleure aussi ! s'écria-t-il. Ce n'est pas, je l'espère, pour quelques paroles échappées dans un moment de vivacité et qu'emporte le vent. Cet exemple de sensibilité devrait au moins vous servir, mesdemoiselles. Je ne désespérerais pas d'allumer en vous le feu sacré, si vous aviez le cœur moins dur que la tête.

Et M. Paul, en pérorant ainsi, déployait un foulard tout neuf ou tout frais sorti des mains de la blanchisseuse.

— Je regrette de n'en pouvoir offrir un, dit-il, à toutes celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui me donnent une preuve si inattendue de sensibilité. Que miss Lucy daigne utiliser mon foulard ; ce sera le gage d'une réconciliation générale. Il faut vous accepter, je le vois, avec vos défauts, comme vous m'acceptez avec ma blouse et mon bonnet grec, lorsque l'étiquette exigerait peut-être que je parusse ici en frac noir et en gants blancs, car il y a parmi vous de hautes et puissantes demoiselles qui se

pavanent dans les loges royales. La tête tournerait à moins. N'en parlons plus.

J'épargnai à M. Paul la moitié du chemin, et voyant ce dénoûment singulier agréé par tout le monde, je pris le foulard, je fis mine de le passer sur mes yeux et je le lui rendis. Retournée ensuite à ma place, je ne touchai plus mon aiguille et je fus tout oreilles. Jamais M. Paul n'avait été plus éloquent. Cette ridicule scène aboutit, pour lui, à un véritable triomphe. S'il y avait par instants quelque chose du hibou dans son humeur, ses allures habituelles étaient plutôt celles des oiseaux de proie les plus nobles, et ce jour-là, dans son appréciation de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature française, il prit un essor d'aigle.

— Et maintenant, allez relire votre lettre, me dit-il en quittant la classe.

— Mais monsieur, je ne l'ai pas encore lue.

— En vérité, mademoiselle ; et qu'avez-vous donc lu pendant votre absence de la classe ?

— Rien.

— Hâtez-vous de satisfaire, en ce cas, votre juste impatience.

— Mais, monsieur, c'est la lettre d'un ami ; je sais d'avance ce qu'elle contient.

— D'une amie, dites-vous ?

Et il attachait sur moi un œil aussi perçant que le soir où madame Beck l'avait chargé de déchiffrer ma physionomie.

— Non, monsieur, d'un ami.

— À la bonne heure. Vous auriez eu tort de ne pas être franche avec moi. C'est visiblement une écriture d'homme.

Le soir du même jour, après le départ des externes, dès que la sonnette se reposa, que la calme lampe de l'étude fut allumée dans le réfectoire et que madame elle-même se fut installée dans son petit salon avec sa mère, alors en visite chez elle, et quelques amies, je me glissai dans la cuisine, et je demandai, contrairement au règlement, une chandelle à mon amie Goton :
— Certainement, Chouchou, me répondit-elle ; deux, si vous voulez.

La chandelle à la main, je gagnai sans bruit le grand dortoir, où mon désappointement fut extrême en trouvant une des pensionnaires au lit par suite de quelque indisposition. Ce désappointement augmenta, lorsque je reconnus sous la cornette bordée de tulle le minois de miss Genevra Fanshawe. Elle avait l'air de dormir ; mais elle ne manquerait pas de se réveiller au moment décisif pour me conter ses doléances, si elle souffrait réellement, ou pour me parler de ses amours, si sa maladie était imaginaire. Un léger clignement des paupières, à la vue de ma chandelle, me fit même suspecter la réalité de son sommeil, et, munie de ma précieuse lettre, je résolus d'aller la lire dans l'une ou l'autre des classes vides à cette heure. La mauvaise chance me poursuivait : on était justement en train de laver à grande eau ces mêmes classes, selon la coutume bihebdomadaire ; les bancs étaient empilés sur les pupitres ; le sol était noirci du marc de café qui, pour les ménagères bruxelloises, remplace les feuilles de thé dans ce genre d'écuration. Force me fut de chercher la solitude ailleurs.

Je pris une clef au clou où je la savais accrochée dans un recoin ; je montai trois étages sans reprendre haleine, et j'atteignis le noir, étroit et silencieux palier, où une porte vermoulue, ouverte non sans peine, me donna passage dans le profond et froid galetas. Là, je n'aurais pas d'interrupteurs à craindre ; personne assurément ne m'y suivrait, pas même madame. Je refermai la porte sur moi, je plaçai ma chandelle sur une vieille commode toute démantibulée. Fort heureusement je m'étais munie d'un châle, car il faisait un froid glacial. Je pris ma lettre avec une douce impatience et je rompis le cachet.

— Sera-t-elle longue ? Sera-t-elle courte ? Première question.

Elle était longue.

— Sera-t-elle froide ? Sera-t-elle amicale ?

Elle était amicale.

Sous ce rapport, il est vrai, j'étais parvenue à tenir mon imagination en bride ; mais la froide Raison, si je l'avais consultée en ce moment, m'eût assurément dit : « Cette lettre est bien plus insignifiante qu'elle ne te le paraît. »

Encore une fois, j'avais si peu de confiance, tant de crainte encore la veille, que tenir enfin cette lettre, qui ne désappointait pas mes prévisions,

était pour moi une jouissance plénière, sans mélange, vraiment rare dans la vie des heureux mêmes. La pauvre maîtresse d'anglais, lisant, à la clarté fumeuse d'une chandelle que le vent d'hiver, introduit par un carreau cassé, faisait couler rapidement, une lettre tout simplement bienveillante, n'aurait pas changé son sort pour celui d'une reine, malgré le proverbe, si souvent démenti par l'histoire, qui fait des reines un objet d'envie.

Graham m'avait donc écrit, et il avait pris plaisir à m'écrire ; sa plume avait couru vite et longtemps sur le papier. Il me rappelait plusieurs des lieux que nous avions visités ensemble, nos conversations, nos réflexions. C'était me donner beaucoup de valeur, que de me mettre en communauté de pensées avec lui. J'en étais toute fière... Mais faut-il donc croire à une incarnation de ce principe de tout mal qui jalouse l'humanité, à des esprits malfaisants qui hantent l'air, et, généralement invisibles, revêtent au besoin, pour nous tourmenter, des formes fantastiques ? Un bruit indescriptible se fit entendre dans ce long et solitaire grenier : je pensai au fameux rat noir qui m'avait tenu compagnie le jour de la représentation théâtrale ! Un rat ne fait pas ce singulier bruit ; serait-ce le battement d'ailes d'une chauve-souris effrayée par la lumière, ou le bourdonnement d'un gros papillon de nuit ? Non, ce n'était rien de tout cela ; c'était plutôt le son d'un pas étouffé, le frôlement d'une robe.

J'ai déjà dit qu'il y avait, dans le grenier, un portemanteau contenant de vieux habits. Le vent les avait peut-être agités. Il soufflait presque assez fort, dans le long couloir, pour éteindre ma chandelle ; mais toutes ces suppositions ne pouvaient expliquer la terreur superstitieuse et surnaturelle qui s'était emparée de moi. Dieu miséricordieux ! suis-je donc folle ? je la vois, c'est elle, c'est la Nonne qui vient de m'apparaître au fond du grenier, avec sa robe noire et sa coiffe blanche !

Je ne criai pas : je sentis mes genoux faiblir. Si l'apparition était venue à moi, je me serais évanouie ; mais elle s'éloignait. J'eus la force de gagner la porte et l'escalier, au bas duquel j'arrivai sans savoir comment. La présence d'esprit ne m'abandonna pas assez pour jeter la panique parmi les pensionnaires réunies au réfectoire. J'entrai dans le petit salon de madame Beck, où je la trouvai avec madame Kind, sa mère, M. Victor Kind, son frère, et un autre monsieur qui, lorsque j'entrai, causait avec la vieille dame et tournait le dos à la porte.

— Il y a des hommes ici, quel bonheur ! Montez vite au grenier : vite, vite ! Je viens d’y voir quelque chose d’étrange.

— Et quoi donc ? dit madame Beck d’un ton sec : vous aurez vu votre ombre, ma chère ; qu’alliez-vous faire au grenier ?

— Rien, madame ; je vous expliquerai cela, mais...

J’étais pâle comme une morte, je tremblais des pieds à la tête, mes dents claquaient.

— En somme, qu’avez-vous vu ? reprit madame d’un air sceptique.

— J’ai vu la Nonne !

Éclat de rire général.

— Profitez de l’occasion, docteur Jean ! s’écria madame ; on ne voit pas tous les jours des revenants.

Quelle fut ma surprise en reconnaissant Graham dans le monsieur qui tournait le dos à la porte et causait avec madame Kind !

— Me permettez-vous d’explorer le grenier ? demanda-t-il.

— Je suis de l’expédition, dit M. Victor Kind.

— Et moi, reprit madame en prenant un flambeau ; mais, surtout, pas d’esclandre dans la maison. Les pensionnaires rêveraient de la Nonne pendant une année, comme vous en avez rêvé, miss Lucy, à moins que ce ne soit une hallucination. Qu’en dites-vous, docteur ?

— Permettez-moi de réserver mon jugement.

— À notre entrée dans le grenier, je trouvai ma chandelle éteinte ; ma lettre avait disparu.

— Ma lettre ! ma lettre ! m’écriai-je alors en véritable folle, ma lettre, que je lisais à l’instant où la Nonne m’est apparue !

Le docteur Jean me fit un signe qui semblait commander le silence. Je me tus, l’exploration continua. Madame prétendit remarquer certain désordre dans les vieux habits pendus au long portemanteau ; mais de la Nonne, nulle trace, et quelle trace voulait-on qu’un spectre laissât ?

— Ma lettre ! ma lettre !

— Chut ! me dit le docteur Jean à l'oreille, c'est moi qui l'ai ramassée en entrant. Le vent l'avait jetée à terre.

Le reste de la soirée se passa chez madame à rire de ma frayeur, mais elle ne m'en recommanda pas moins le plus grand secret, tant sur cette première réapparition de la Nonne que sur celles qui pourraient suivre. Son pensionnat deviendrait la fable de tout Bruxelles si de pareils contes s'ébruitaient.

— Mais ce n'est pas un conte, répliquai-je.

— J'en appelle au docteur, dit madame. N'est-ce pas, docteur, qu'une imagination malade peut voir partout des fantômes ? Si vous ne voulez pas dire tout haut votre avis, dites-le tout bas à miss Lucy.

— Vous êtes triste, Lucy, vous souffrez, murmura alors Graham. Il faut vous distraire, venir nous voir plus souvent. Il se peut que vous soyez victime de ce que nous appelons une illusion spectrale. Le bonheur est une plante de difficile et délicate culture, je le sais ; nous tâcherons, ma mère et moi, de vous aider à la cultiver.

— Merci, docteur Jean, merci de votre bon vouloir, mais le bonheur, ajoutai-je en riant, et pour lui prouver que j'étais tout à fait remise de mon émotion, n'est pas un produit de notre sol terrestre ; il ne se cultive pas comme les pommes de terre. C'est une manne céleste : Dieu l'envoie à qui il lui plaît.

XVII

L'apparition de la Nonne, qualifiée en définitive d'hallucination, fut bientôt oubliée par tout le monde, excepté par moi. Je finis par croire moi-même que j'avais été le jouet d'une erreur des sens, d'un accès d'humeur noire. Une influence nouvelle commençait à agir sur mon existence, et tenait, pour ainsi dire, la tristesse en échec. Imaginez-vous une petite vallée humide et sombre, dans une épaisse forêt ; le gazon et le feuillage y languissent également étouffés, étiolés. Que, soudain, la hache du bûcheron abatte quelques chênes et donne un libre passage à l'air, au soleil, tout renaît, tout s'anime ; la même verdure lutte de beauté et d'éclat avec le ciel bleu, qui, pour la première fois, apparaît au-dessus d'elle.

Une nouvelle croyance devenait la mienne, la croyance au bonheur. Trois semaines s'étaient écoulées depuis la mystérieuse aventure, et je possédais, outre ma première lettre, dans le tiroir de ma commode, quatre autres lettres tracées de la même main ferme, cachetées de la même cire, scellées du même cachet, remplies du même charme vivifiant. Je ne trouve pas d'expression pour rendre ce qu'elles me faisaient alors éprouver. Bien des années après je les ai relues ; c'étaient incontestablement des lettres bienveillantes, et de nature à satisfaire la personne à qui elles étaient adressées, autant que leur auteur semblait satisfait de lui-même. Les deux dernières contenaient trois ou quatre lignes finales, moitié plaisantes, moitié tendres, ou qui touchaient au sentiment. Le temps, cher lecteur, en avait fait ce doux, mais sobre breuvage, bien différent du philtre enivrant, du nectar digne des dieux que semblait me verser l'amitié, comme une autre Hébé, lors de la réception de ces mêmes lettres.

Pour peu qu'on se rappelle mes fréquents démêlés avec la Raison, on désirera peut-être savoir si je tendis les doigts à sa fêrue avant de répondre à Graham, ou si je m'abandonnai à l'impulsion du sentiment.

Pour dire toute la vérité, j'usai d'un assez singulier compromis ; j'obéis à deux maîtres : je fis deux réponses, l'une pour soulager mon cœur, l'autre pour Graham.

Et d'abord j'écrivais sous la dictée du sentiment, laissant la Raison se morfondre à la porte ; j'étendais mon papier, je plongeais dans l'encre ma plume impatiente, et je la laissais courir bride abattue : c'était la pure effusion de mon cœur, le langage d'une affection sincère, d'une reconnaissance profonde et active, au moins par la pensée, s'il ne lui était pas donné de l'être autrement. Une fois pour toutes, je repousse ici, entre parenthèses, et du haut de mon dédain, le soupçon de sentiments plus tendres ; les femmes ne manifestent pas ces sentiments, lorsque depuis le début, et dans tout le progrès d'une liaison, rien n'a pu leur faire perdre la conviction que ce serait commettre une absurdité morale. On ne s'embarque pas, à moins d'avoir le cerveau tout à fait malade, sur les eaux troubles encore de l'amour, sans avoir vu ou cru voir poindre l'étoile de l'espérance. Je donnais donc ample carrière à l'expression d'un attachement plein d'abnégation, et partant des plus honorables, car il aspirait surtout à attirer à lui, à prendre dans son lot tout ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans une autre existence, et à détourner d'elle tous les orages. Alors, seulement alors, le doute entraînait dans mon esprit et la Raison, enfonçant tout à coup la porte, m'arrachait le papier des mains, lisait, riait, persiflait, raturait, déchirait la lettre, pour la récrire à sa manière, pour plier, cacheter, adresser et expédier une missive aussi courte que correcte. Franchement, la Raison n'avait pas tort.

Je ne vivais pas seulement des lettres de Graham, je recevais des visites, on se préoccupait de moi ; une fois par semaine on venait me prendre pour me conduire à la Terrasse, où l'on paraissait faire grand cas de ma chétive personne. Graham, ou plutôt le docteur Jean, ne manquait jamais de me répéter que je le préoccupais fort. Il s'agissait d'empêcher la Nonne de reparaître ; il voulait lui disputer sa proie. À part mes autres mérites, j'étais pour lui un *sujet* fort curieux au point de vue scientifique.

Un soir, le 1^{er} décembre, je me promenais seule dans le carré. Six heures venaient de sonner, les portes des classes étaient fermées ; mais à l'intérieur, les pensionnaires, se livrant aux licences plénières de la récréation du soir, faisaient un vacarme infernal. Le carré restait plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une lueur rougeâtre en dessous et autour du poêle. Les carreaux des portes vitrées et des longues fenêtres étaient gelés ; un faible rayon de lumière, semblable au reflet du cristal, pénétrait à peine à travers ce voile blanchâtre brodé de capricieuses arabesques. Il faisait cependant une belle et claire nuit dehors, mais la lune était absente, et, pour oser rester ainsi dans l'ombre, mes nerfs avaient dû singulièrement se raffermir. En ce moment même, je pensais à la Nonne, sans la redouter, bien que l'escalier, justement placé derrière moi, conduisît à travers les ténèbres les plus épaisses, d'étage en étage, jusqu'au grenier hanté par elle. Tout à coup mon cœur tressaillit, mon pouls battit avec une vitesse accélérée. Je venais d'entendre le souffle d'une respiration, le frôlement d'une robe. Une ombre, plus noire que l'obscurité de l'escalier, le descendit et glissa devant moi jusqu'à la porte de la classe où elle s'arrêta, sans paraître effrayée du tapage ; mais au même instant retentit la sonnette, dont le son aigu lui fit rebrousser chemin. L'ombre alors regagna l'escalier et s'arrêta sur le premier palier, curieuse apparemment de voir qui allait entrer. Cette prosaïque circonstance ne me permit pas de douter qu'au lieu de la Nonne, c'était tout bonnement madame Beck en tournée.

— Mademoiselle Lucy, s'écria Rosine, accourant, la lampe à la main, on vous demande au salon !...

Madame me vit, je vis madame, Rosine nous vit toutes les deux ; mais pas un mot ne fut échangé entre nous.

Je courus au salon où je trouvai celui que je m'attendais à y trouver, le docteur Jean en personne.

— La voiture est à la porte, Lucy. Ma mère m'envoie vous prendre pour vous conduire au théâtre ; elle comptait y aller elle-même ; mais il nous est arrivé des étrangers. Prenez Lucy à ma place, cela la distraira, m'a-t-elle dit aussitôt. Voulez-vous venir ?...

— Quoi ! tout de suite ?

Et je regardai d'un air désespéré ma sombre robe de mérinos.

— Vous avez une demi-heure pour faire une toilette. Je vous aurais avertie plus tôt, mais je ne me suis décidé moi-même qu'à cinq heures, lorsque j'ai su que nous verrions jouer une des célébrités du drame moderne.

Graham prononça un nom qui faisait alors bien du bruit en Europe, mais dont tous les échos se sont tus depuis longtemps, car la mort et l'oubli sont presque synonymes pour les reines de théâtre.

— je serai prête dans dix minutes, répondis-je à Graham.

J'étais aussi curieuse que lui de voir la célèbre actrice, et la pensée ne me venait pas même qu'on pût trouver à redire si j'allais quelque part avec le docteur Jean sans être accompagnée de sa mère. Manifester pareille crainte à Graham, lui laisser entrevoir semblable scrupule, c'était courir le risque d'exciter sa surprise à un degré qui m'eût couverte de confusion. Ma marraine elle-même, connaissant son fils et me connaissant, aurait autant songé à faire chaperonner une sœur sortant avec un frère, qu'à exercer une surveillance sur nous. L'occasion n'exigeait pas une grande toilette ; ma robe de crêpe bruyère suffisait, et j'allai la chercher dans la grande garde-robe en chêne du dortoir, où ne pendaient pas moins de quarante robes ; mais il y avait eu des changements et des réformes dans leur ordonnance. Une main novatrice avait relégué plusieurs toilettes apparemment arriérées à son avis, ma robe de crêpe entre autres, dans le grenier ; force me fut d'y monter. Le lecteur me croira ou ne me croira pas, mais au moment où j'entrais dans ce long réceptacle de meubles et d'effets mis au rebut ou provisoirement hors d'emploi, au lieu de l'obscurité complète que je m'attendais à y trouver, je vis luire dans l'enfoncement une petite clarté solennelle, comparable à une étoile entourée d'un nimbe. Cette clarté était assez forte pour éclairer le rideau qui couvrait le long portemanteau. Soudain elle s'éteignit : tout redevint noir dans ce même enfoncement dont j'étais, grâce à Dieu, assez loin avec ma chandelle tremblotante. Je me hâtai de saisir ma robe, accrochée à l'entrée du grenier, et je regagnai le grand dortoir.

Trop émue pour m'habiller et me coiffer moi-même, j'appelai à mon aide Rosine, toujours disposée à rendre service, moyennant récompense honnête. C'était un véritable artiste en coiffure. Après m'avoir donné mon mouchoir

et mes gants, elle prit le bougeoir et m'éclaira pour descendre l'escalier. Le docteur Jean m'attendait dans le vestibule.

— Déjà prête !... n'avez-vous rien oublié ?

— Mon Dieu, si, mon châle !

Rosine remonta le chercher.

— Qu'avez-vous donc, Lucy ? Auriez-vous revu la Nonne ?

— Non, Graham.

Et je disais vrai, puisque je n'avais vu que cette étrange et vague lueur.

— Oh ! vous n'êtes pas dans votre état naturel.

Comme il y mettait de l'obstination, je lui racontai ce que j'avais réellement vu.

— C'est bien cela, reprit-il, c'est un autre effet de la même cause : pure illusion d'optique ! Il faut que je vous guérisse de cette maladie nerveuse ; il y va de mon amour-propre de docteur.

Le roi, l'aristocratie belge et étrangère, tout le grand monde de Bruxelles était au théâtre ; tout le petit monde bourgeois également, entassé, amoncelé. Occuper chacun notre stalle, comme nous le faisions Graham et moi, n'était pas un médiocre privilège.

Le plus profond silence régna dans toute la salle, dès que le lever du rideau annonça la prochaine apparition de l'astre tragique. Il était neuf heures lorsque cet astre se leva sur l'horizon ; il avait encore sa pâle grandeur et sa puissance d'attraction, mais sa décadence était visible ; vu de près, ce ne devait plus être qu'un chaos à demi consumé, un globe en fusion, moitié lave, moitié feu. Ce n'était pas une femme que j'avais devant moi, mais un spectre plus effrayant que la Nonne. Un éclat diabolique luisait dans ses yeux, le mot enfer semblait écrit sur son front, et l'enfer seul pouvait donner à cette fragile créature les forces déployées par elle à mesure que l'action avançait et passionnait le spectateur. On eût dit l'incarnation de la haine, du meurtre et de la folie. Horrible spectacle, à coup sûr, mais révélation puissante des noirs abîmes du cœur humain !

Des gladiateurs abreuvant de leur sang l'arène d'un cirque, des chevaux éventrés par des taureaux, offraient un spectacle moins hideux, moins immoral, moins révoltant pour le peuple convié à de semblables fêtes, que

cette reine du crime en proie à sept démons, et que les bons catholiques auraient dû faire exorciser.

La souffrance l'avait minée sans l'abattre. Elle était là, drapée fièrement dans un vêtement antique aux plis longs, réguliers, froids comme la sculpture. Un décor d'un rouge sombre, un tapis de la même nuance faisaient ressortir sa blancheur mate comme celle de l'albâtre, sa pâleur plus sinistre que celle de la mort. Cependant elle ne semblait pas ressentir ses propres douleurs. Tout ce qui la faisait souffrir prenait à l'instant un corps, devenait pour elle un antagoniste à combattre, à mettre en pièces. À peine une substance elle-même, elle essayait de saisir des abstractions pour lutter contre elles. Rugissant comme une tigresse enlacée dans les replis tortueux d'un serpent, elle se débattait sous l'étreinte de l'adversité. La douleur, pour elle, n'était point une expiation ; « les larmes n'arrosaient pas la moisson de la sagesse. » La maladie, la mort même devaient la trouver rebelle ; cependant il y avait dans la frénésie étrange de cette ménade une sombre majesté ; sa chevelure épars sur ses épaules était une chevelure d'ange déchu ; un rayon du ciel, d'où elle avait été précipitée, semblait la suivre dans son exil et éclairer la profondeur de sa chute.

Où donc était le peintre de la Cléopâtre ? Il aurait bien fait d'étudier cet autre modèle de royauté déchue. Mettez aux prises cette reine-là avec la fameuse reine d'Égypte, et la maîtresse de Marc-Antoine sera pourfendue du premier coup comme le coussin de duvet coupé en deux par le cimeterre de Saladin. Que Pierre-Paul Rubens se réveille d'entre les morts, qu'il sorte de son linceul avec son armée de matrones aux formes rebondies, et nous aurons le spectacle des sept vaches grasses du songe de Pharaon dévorées par une seule vache maigre, représentant quelque chose de plus terrible que la famine !

Vashti, l'idée m'était venue de la désigner par le nom de l'orgueilleuse femme d'Assuérus, Vashti ne valait pas mieux, disait-on, que son regard, et certes elle avait un mauvais œil ; mais s'il lui venait des régions souterraines une si lamentable énergie, pourquoi ne descendrait-il pas un jour, pour elle, un secours d'en haut !

Que pensait Graham de cette étrange créature ?

De longtemps je ne songeai à le lui demander ni même à observer l'impression que produisait sur lui ce jeu sans pareil, car j'avais vu déjà jouer la tragédie, mais rien de semblable à cela. Il me semblait voir un torrent, gonflé par la fonte des neiges et des glaces, se précipiter en cataractes plus bruyantes que le tonnerre ; mon âme se sentait emportée comme une feuille par l'impétueux courant.

Miss Fanshawe, avec son habituel aplomb de jugement, déclarait le docteur Jean un homme trop sérieux, mais en même temps trop impressionnable. Jamais je n'envisageai Graham ainsi. Ce n'étaient pas là les défauts que je lui aurais reprochés. Sa pente naturelle ne le portait ni à la méditation ni au sentimentalisme, et s'il était impressionnable comme l'onde que le vent le plus léger ride, il ne se prêtait pas plus que l'onde à recevoir l'empreinte qu'on eût voulu lui imprimer.

Penseur aussi intelligent qu'un autre dans une circonstance donnée, c'était plutôt en général un homme d'action que de pensée. Il pouvait sentir vivement, mais à sa manière, et si la corde de l'enthousiasme ne manquait pas à son cœur, ses vibrations étaient circonscrites. Pour toutes les douces et riantes influences ses yeux et ses lèvres avaient un doux et riant accueil ; les teintes roses, argentées, nacrées, empourprées des nuages d'été trouvaient un complaisant miroir dans son esprit ; mais il n'éprouvait aucune sympathie pour les sombres tableaux de la nature. Quand enfin je le regardai, je fus contente et rassurée de voir qu'il contemplait cette sinistre reine de théâtre sans étonnement, sans admiration, sans terreur même, mais tout simplement avec une vive curiosité. Ses angoisses le peinaient peu, ses gémissements sauvages, ses cris perçants ne l'émouvaient guère ; ses fureurs le révoltaient jusqu'à un certain point, mais sans aller jusqu'à lui faire horreur. Rare et enviable sang-froid ! Les blancs rochers de la vieille Angleterre ne se mirent pas avec plus de calme dans les flots tumultueux du détroit que n'en mettait Graham à regarder s'agiter cette pythonisse.

Je me hasardai donc à lui demander son opinion : « Hem ! hem ! » fut sa première réponse, presque inarticulée, mais assez expressive, et je vis en même temps se jouer sur ses lèvres un sourire critique et insouciant. Contre des natures de cet ordre, son cœur était sans doute invulnérable. En quelques phrases concises et nettes, il me fit connaître ensuite sa pensée sur

l'actrice. Il la jugeait comme femme et non comme artiste, c'est-à-dire très-sévèrement.

Vers minuit, au moment où le drame arrivait à son dénouement lugubre, au moment où tous les spectateurs retenaient leur souffle, où Graham lui-même se mordait la lèvre et plissait son front, lorsque toutes les oreilles étaient tendues, tous les yeux concentrés sur un seul point, lorsqu'on ne voyait plus que cette blanche effigie affaissée sur un fauteuil, luttant contre sa dernière ennemie, la plus exécrée, la plus redoutable, et qui prenait visiblement l'ascendant sur elle ; lorsqu'on n'entendait plus que son souffle étouffé, haletant, mais menaçant jusqu'au dernier râle, jusqu'à ce que la mort lui dise : « Tu n'iras pas plus loin ; » en ce moment même retentirent derrière la scène un bruit inopiné et de fâcheux augure, des pas pressés, des voix tumultueuses. Que pouvait-il y avoir ? Comment la représentation se trouvait-elle interrompue à l'instant même où elle allait finir ? Une odeur de fumée, un jet de flamme répondirent à la question.

— Au feu ! au feu !

À ce cri terrible, répercuté comme un tonnerre par mille échos, la panique s'empara de la salle entière, jetée dans un aveugle, égoïste et cruel chaos.

Et le docteur Jean, l'homme impassible ?

Il fut digne de lui-même. Je le vois encore, plus beau que je ne l'avais jamais vu, calme comme un marbre.

— Lucy ne bougera pas, je le sais, dit-il en me jetant un regard aussi plein de sérénité que si nous étions assis au coin du foyer de sa mère.

Ainsi adjurée, je serais restée assise sous un bloc de rocher branlant et prêt à se détacher d'une montagne. Mon instinct me disait d'ailleurs de demeurer immobile en cette circonstance, et de laisser passer le flot des fuyards. Au prix de ma vie je n'aurais pas voulu entraver la volonté de Graham, devenir un embarras pour lui. Nous étions dans nos stalles, et, pendant quelques minutes, il se fit une effrayante et impitoyable presse autour de nous.

— Pauvres femmes ! quelle épouvante est la leur ! dit Graham. Si, du moins, les hommes étaient moins effrayés, on pourrait maintenir quelque ordre. Quelle scène lamentable et honteuse ! Je vois en ce moment

cinquante brutes égoïstes, qui n'ont d'homme que le nom, et que j'assommerais sans remords de conscience s'ils se trouvaient à portée de mon poing. Les femmes, en vérité, sont moins poltronnes que ces misérables ! Regardez donc là-bas. Bon Dieu ! quelle horreur !

Une jeune fille, qui se tenait appuyée sur le bras d'un monsieur placé à quelque distance devant nous, venait d'être soudain renversée sous les pieds de la foule par une espèce de boucher. Sa disparition, grâce à Dieu, ne dura pas trois secondes. Graham s'était élancé vers elle, et, pour écarter la foule, il unit ses forces à celles du monsieur qui, malgré ses cheveux gris, paraissait très-robuste. Bientôt la jeune fille reparut dans les bras de Graham, la tête renversée, les cheveux épars sur l'épaule de son sauveur. Elle semblait avoir perdu connaissance.

— Confiez-la-moi ; je suis médecin, dit-il au père.

— Si vous n'avez pas d'autre dame à protéger, gardez-la dans vos bras ; je vais vous frayer un passage.

— J'ai une dame avec moi, répondit Graham, mais elle ne sera pour nous ni un obstacle ni un embarras.

Il me fit signe des yeux ; bien résolue à le rejoindre, je finis par me frayer un passage à travers la barrière vivante qui me séparait de lui.

— Tenez-vous à moi et ne me lâchez pas, me dit-il.

Je lui obéis.

Notre pionnier déployait autant de vigueur que d'adresse, sans brutalité. Il ouvrait devant nous l'épaisse masse humaine comme un coin ouvre le bois, ou comme une tarière perce un trou dans la pierre. Le plus grand danger était d'étouffer en chemin ; dès que nous sentîmes l'air frais et glacé de la nuit, nous fûmes sauvés.

— Vous êtes Anglais ! dit le vieux monsieur à Graham parvenu dans la rue avec son précieux fardeau.

— Oui, je suis Anglais, et je parle à un compatriote, n'est-ce pas ? fut la réplique.

— Ayez la bonté d'attendre ici deux minutes, pendant que j'appelle ma voiture.

— Papa, je ne suis pas blessée. Suis-je avec toi, papa ? dit la voix d'une très-jeune fille.

— Vous êtes avec un ami, et votre père est à nos côtés.

— Dites-lui que je n'ai rien. C'est seulement mon épaule, ma pauvre épaule ; je crois qu'ils ont marché dessus.

— Ce ne sera rien qu'une foulure, il faut l'espérer, murmura le docteur. Lucy, prêtez-nous votre aide.

Et je l'aidai à modifier un peu la position de la jeune fille pour la rendre plus commode, moins douloureuse pour l'épaule malade. J'arrangeai aussi le châle qui l'enveloppait.

— Elle est légère comme un enfant, me dit Graham à l'oreille.

— Mais où est donc papa ? Je veux le voir ! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Pourquoi n'est-il pas là ?

La voiture approcha. La jeune fille passa des bras de Graham dans les bras de son père, non sans que l'épaule en souffrit un peu ; la douleur lui arracha même un soupir.

— Pauvre enfant, dit le père avec tendresse, pourvu qu'elle n'ait pas l'épaule démise. Vous m'avez dit, monsieur, que vous étiez médecin ?

— Je suis le docteur Jean, de la Terrasse.

— À merveille. Montez avec nous dans la voiture.

— La mienne m'attend. Je vais la chercher et je vous accompagnerai.

— Comme il vous plaira ; mais ne manquez pas de nous suivre ; hôtel de Belle vue, place Royale.

Graham restait silencieux comme moi : cela ressemblait fort à une aventure de roman.

Nous perdîmes quelques instants à chercher la voiture du docteur Jean ; mais comme elle allait vite, nous atteignîmes bientôt l'hôtel. Un escalier monumental nous conduisit à un appartement du second étage ; le premier, à ce que me dit Graham, était en ce moment occupé par un prince russe. Un domestique en livrée nous introduisit dans un salon où brillait un feu anglais reflété dans de vastes glaces. Près de la cheminée se trouvait un petit groupe, petit surtout vu la grandeur de la pièce. Une frêle et gracieuse

jeune fille était assise dans un large fauteuil ; deux femmes s'empressaient autour d'elle. Le monsieur aux cheveux gris se tenait debout près de sa fille.

— Où est Henriette ? Je désire qu'elle vienne, dit la jeune personne d'une voix douce et faible.

— Où est donc mistress Hurst ? demanda le père d'un ton impatient et presque sévère au domestique en livrée.

— Mademoiselle oublie, répondit le domestique, qu'elle a donné elle-même à mistress Hurst la permission de s'absenter de Bruxelles jusqu'à demain.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Henriette est allée voir sa sœur ; mais je regrette bien qu'elle ne soit pas là. Marianne et Louise n'entendent que le flamand ; elles me font mal sans le vouloir.

Tandis que le docteur Jean et le père semblaient se consulter, je m'avançai près du fauteuil et je fis ce que désirait la jeune fille.

Graham se rapprocha presque aussitôt de nous. Il n'était pas moins habile en chirurgie qu'en médecine. Après avoir examiné l'épaule malade, il déclara qu'il n'y avait ni luxation ni foulure ; l'enflure et la douleur céderaient à ses prescriptions. Le mieux à faire pour la malade était de se mettre au lit.

Il me dit à l'oreille de l'accompagner pour diriger les mouvements des servantes flamandes, car il craignait la rudesse de leur toucher.

La chambre à coucher était garnie de tentures bleu de ciel, le lit entouré d'un nuage de mousseline et de gaze. Je déshabillai moi-même la malade, et tous les détails de sa toilette me laissèrent l'impression d'une suave élégance, d'une rare délicatesse de goût, d'une exquise culture personnelle dont miss Genevra Fanshawe était loin. Je ne sais trop pourquoi l'idée de cette comparaison me vint en ce moment.

La jeune fille elle-même, malgré sa petite et frêle structure, était une créature pleine de distinction et d'une grâce imposante. Lorsque je ramenai en arrière, pour les emprisonner sous une coiffe de nuit, ses beaux et fins cheveux, plus doux, plus luisants que la soie, j'admirai son front pur, dont les contours indiquaient une noble race. Ses sourcils bien accusés se réduisaient sur ses tempes à un simple trait de pinceau. Ses yeux étaient

grands, leur regard profond ; ils dominaient l'ensemble de sa physionomie, et leur expression actuelle, souffrante et pleine de langueur, devait faire place, dans d'autres circonstances, à une expression aussi animée que séduisante. La peau, d'une blancheur de marbre, était légèrement veinée de bleu sur le cou et les mains. Certain pli de la lèvre supérieure, pli dont elle ne se doutait probablement pas, m'aurait fait penser, à tort peut-être, que la jeune dame se faisait une idée peu juste de la vie et du rôle assigné à sa beauté idéale et mignonne.

Sa conduite dans les mains du docteur Jean aurait pu exciter le sourire, sans la sympathie qu'on se sent pour la douleur en général, et qu'elle était faite pour inspirer d'une façon toute particulière. Ce n'était pas de la puérilité ; non, elle se montrait même patiente et courageuse ; mais une ou deux fois elle lui dit d'un ton assez vif et assez impérieux :

— Vous me faites mal, docteur, tâchez donc de me faire moins de mal.

Ses grands yeux se fixaient en même temps d'un air singulier sur Graham, qui ne paraissait pas s'en apercevoir et accomplissait sa tâche avec d'extrêmes précautions.

— Merci, docteur, et bonsoir, lui dit-elle d'un ton reconnaissant, tandis que Graham se rapprochait de son père. Papa, ajouta la petite voix sortant du nuage de mousseline et de gaze, n'oubliez pas de remercier aussi la dame.

En retournant à la Terrasse, nous passâmes devant le théâtre. Tout était rentré dans l'obscurité et le silence sur la place, et sous ce même péristyle où se précipitait tout à l'heure la foule mugissante, ivre d'effroi. Depuis longtemps le feu était éteint. Les journaux du lendemain expliquèrent la cause de cette alerte. Un lambeau de draperie avait pris feu derrière les coulisses, on ne savait trop comment ; mais un pompier avait étouffé sous ses deux pieds le germe de l'incendie.

XVIII

Les personnes condamnées à vivre dans la retraite, entre les grands murs d'un pensionnat ou d'un couvent, sont exposées à se voir soudain et pour longtemps effacées, ou du moins éclipsées de la mémoire de leurs amis qui respirent l'air libre du monde. Sans pouvoir se rendre compte de cette anomalie, après une série de rapports plus fréquents peut-être que d'habitude, après une accumulation de petites circonstances plutôt excitantes que décourageantes, et dont la conséquence naturelle semblerait être d'activer et non de suspendre les relations, il survient une longue pause, un silence prolongé, une immense lacune de mémoire. Les lettres, qui avaient d'abord succédé aux visites, cessent à leur tour ; pour justifier leur absence, ce ne sont pas les bonnes raisons qui manquent, mais on les laisse même ignorer au pauvre ermite. Tandis qu'une complète stagnation l'environne, ses amis sont entraînés par le tourbillon de la vie. Cet intervalle d'un vide absolu s'écoule si lentement pour lui, que les heures semblent s'arrêter, ou, dépouillées du moins de leurs ailes, traîner le pied, comme des voyageurs harassés de fatigue et contraints de faire halte à chaque borne milliaire. L'ermite, s'il est raisonnable, dévorera ses propres pensées, enfouira ses propres émotions pendant ces longues semaines d'hiver moral. Voyant que la Destinée le condamne à imiter les animaux hibernants, il se pelotonnera sur lui-même, s'enfoncera dans quelque trou et s'y laissera bloquer par le froid et la glace jusqu'au printemps à venir.

Qu'il se dise : « Tout cela est pour le mieux ; tout cela doit être, puisque tout cela est, » et un jour son sépulcre de glace s'ouvrira ; le printemps, de retour, ramènera le doux soleil et les tièdes zéphyr ; les haies

bourgeonneront ; le brillant ramage des oiseaux annoncera l'heure de la résurrection. Peut-être en arrivera-t-il ainsi ; peut-être en arrivera-t-il autrement. Si la gelée a pénétré jusqu'au cœur, le cœur ne dégèlera pas, et, le printemps venu, un corbeau ou une corneille dénichera dans le trou du mur ou de l'arbre le cadavre de la marmotte ou du loir. Dans ce cas même, pourquoi nous plaindre ? Ne sommes-nous pas tous mortels ? Ne devons-nous pas tous aller un peu plus tôt, un peu plus tard, où vont toutes choses ?

À cette soirée de théâtre pleine d'émotions, succédèrent sept semaines plus vides que sept feuilles de papier blanc. Pas un mot, pas une visite, pas un signe de souvenir ! Vers le milieu de ce temps, je m'imaginai qu'il avait pu arriver l'un ou l'autre accident à mes amis de la Terrasse ; cette idée me poursuivait même la nuit ; mais, après mûre réflexion, je me persuadai qu'il en devait être ainsi. Leur oubli me sembla la conséquence inévitable d'une destinée sous laquelle il fallait se courber sans murmure. Je ne me blâmais pas cependant de souffrir ; grâce à Dieu, j'avais un sentiment trop vrai de la justice pour tomber dans l'imbécile extravagance de m'accuser moi-même de mon malheur. Quant à blâmer les autres de leur silence, si ma raison me disait qu'ils ne méritaient aucun reproche, mon cœur n'était pas plus sévère pour eux.

J'essayai de divers expédients pour soutenir et remplir mon existence. Je commençai une broderie très-compiquée ; j'étudiai avec acharnement l'allemand ; j'entrepris la lecture suivie des plus arides et des plus gros volumes de la bibliothèque. Vains efforts ! c'était absolument comme si j'avais voulu apaiser ma faim en mordant une lime, ou ma soif en buvant de l'eau de mer.

L'heure de mon plus grand tourment était celle de la poste ; pour mon malheur, je connaissais trop bien cette heure-là. Vainement j'essayais de mettre ma cruelle mémoire en défaut, dans l'espoir d'échapper au supplice de l'attente, au désappointement mortel qui suivait le fatal coup de sonnette.

Les animaux enfermés dans une cage et tenus dans un état voisin de la famine, ne peuvent pas attendre leur rare pâture avec plus d'anxiété.

Dans ma misère extrême, j'avais recours sans cesse au petit paquet enfermé dans ma commode, à mes cinq premières lettres. Quel splendide mois que celui dont le ciel avait vu lever ces cinq étoiles ! C'était toujours

le soir que je leur rendais visite, et, n'osant demander tous les soirs une chandelle à la cuisine, contrairement à la règle, j'achetai une bougie et des allumettes. L'heure de l'étude arrivée, je montais dans le dortoir pour y dévorer cette croûte de pain du banquet de Barmécide. Elle était loin de me nourrir ; car je devenais maigre comme un spectre, sans être pourtant malade.

Un soir, je m'étais mise à relire mes lettres un peu plus tard que d'habitude ; je sentais cette consolation même m'échapper. À force d'être relues, mes cinq lettres perdaient toute sévérité, toute signification. Mon petit lingot d'or s'aplatissait peu à peu en menues feuilles d'or battu que le vent emporterait. J'étais presque tentée de pleurer sur ces illusions perdues, lorsqu'un pas rapide et brusque dans sa légèreté gravit l'escalier. Je reconnus le pas de miss Genevra Fanshawe. Elle avait dîné en ville ce jour-là, et, de retour au pensionnat, elle venait sans doute déposer son châle et son chapeau dans la grande garde-robe.

Oui, c'était bien elle, en robe de soie chatoyante ; son châle tombait de ses épaules, et ses boucles, défrisées par l'humidité du temps, pendaient pêle-mêle sur son cou. À peine avais-je eu le temps de renfermer mes lettres, qu'elle était à mes côtés.

— Stupide soirée ! stupides gens ! furent ses premières paroles.

— De qui parlez-vous donc, miss Genevra ? Serait-ce de mistress Cholmondeley, dont vous trouviez autrefois la maison si charmante ?

— Ce n'est pas chez mistress Cholmondeley que j'ai dîné aujourd'hui.

— Et chez qui donc, sans être trop curieuse ?

— Ne savez-vous pas que mon oncle de Bassompierre est, depuis quelque temps déjà, à Bruxelles ?

— Comment le saurais-je ? C'est le premier mot que vous m'en dites. Vous devez être enchantée de cette arrivée.

— Enchantée ! pourquoi donc ? c'est un fort vilain homme, je le déteste de tout mon cœur.

— Serait-ce parce qu'il n'est pas Anglais ou pour toute autre raison d'aussi grand poids ?

— Il n'est que trop Anglais, Dieu le sait, répondit-elle, et il portait encore un nom anglais, il y trois ou quatre ans ; mais sa mère était Française ; c'était une de Bassompierre. Plusieurs personnes de la famille sont mortes depuis, et lui ont laissé une fortune, un titre, un nom. C'est plus de bonheur qu'il n'en mérite, et il lui sied mal de trancher du personnage, surtout devant moi, qui sais ce que je sais.

— En vérité, miss Genevra Fanshawe, vous êtes bien dure pour ce pauvre oncle ; et que savez-vous donc ?

— Je sais ce que maman m'a raconté cent fois ! S'il est mon oncle, c'est par alliance, et parce qu'il a épousé une sœur de maman. Maman le déteste, elle a bien raison. C'est un véritable ours, pire qu'un ours, un tigre. N'a-t-il pas tué notre pauvre tante Genevra ; car elle s'appelait du même nom que moi !

— Tué votre tante ?...

— Oui, il l'a fait mourir d'ennui et de chagrin ! Quelle soirée ! Dieu me garde de retourner dans ce maudit hôtel. Me voyez-vous toute seule ou peu s'en faut, me promenant en long et en large avec un homme de cinquante ans qui, après quelques minutes de conversation banale, m'a tourné le dos et s'est éclipsé jusqu'au dîner ! Ce sont des manières à lui. Il ne peut supporter ma présence, j'en suis sûre. Sa conscience le condamne ; tout le monde dit que je suis le portrait vivant de la tante Genevra.

— Il vous a donc laissée tout à fait seule ?

— Oui, car il n'y avait dans la même salle que Missy, ma cousine, une enfant gâtée, une mijaurée.

— M. de Bassompierre a donc une fille ?

— Oui, oui ; mais trêve de questions, ma chère. Je suis si harassée !

Après avoir bâillé à se démettre les mâchoires, et s'être jetée sans autre cérémonie sur mon lit, miss Genevra ajouta :

— Mademoiselle ma cousine, à ce qu'il paraît, a failli, l'autre soir, être mise en capilotade au théâtre où le cri au feu, qui n'était qu'une fausse alerte, avait amené un sauve-qui-peut général...

— M. de Bassompierre et sa fille habiteraient-ils l'hôtel de Belle vue ?

— Précisément, me répondit-elle ; vous connaissez donc tout le monde ?

— Je ne les connais pas particulièrement, mais j'ai eu l'occasion d'aller chez eux.

— Je vois ce que c'est, reprit miss Genevra, plus surprise qu'elle ne faisait mine de l'être. Vous allez partout maintenant. Ma mère Jean vous aura présentée à M. de Bassompierre où notre Esculape a déjà ses entrées. C'est Mon fils Jean qui a soigné Missy lors de l'accident. Je suis sûre qu'elle n'avait rien. Elle aura voulu se rendre intéressante. Depuis lors, M. de Bassompierre et Mon fils Jean sont intimes ; on prétend même que les familles se connaissent d'ancienne date. On parle du bon vieux temps. En un mot, tout le monde radote.

— Tout le monde ? mais ne disiez-vous pas que vous étiez seule ?

— Non, on attendait à dîner Ma mère Jean et Mon fils Jean. Ils n'ont pas manqué de venir ; la petite poupée faisait les honneurs de la maison.

Sans y songer, miss Fanshawe me révélait la cause de son abattement d'esprit et de l'aigreur de ses paroles. L'encens accoutumé n'avait pas fumé ce soir-là pour l'idole ; il avait fallu tout au moins le partager avec ma cousine. Nos petits manéges habituels de coquetterie venaient d'échouer ; notre vanité se trouvait singulièrement mortifiée : de là nos vapeurs.

— Mademoiselle de Bassompierre est-elle tout à fait rétablie, miss Genevra ?

— Elle se porte mieux que vous et moi, mais le rôle de malade imaginaire lui sourit. Il fallait voir Ma mère Jean la soulever comme une plume et la placer presque de force sur le sofa ; Mon fils Jean lui interdire toute excitation, même d'élever tant soit peu la voix. Que de fadaises ! C'était à faire lever le cœur.

— Dame, vous voudriez régner sans partage !...

— Régner sur Mon fils Jean ? le bel honneur ! un malotru !

— Vous cassez les vitres, miss Genevra Fanshawe, en parlant ainsi d'un homme respectable et dont l'amitié m'honore. Avez-vous tout dit ? Franchement, je me soucie peu d'en entendre davantage. Ne seriez-vous pas aussi bien assise sur votre propre lit ?

— Encore Diogène ! s'écria-t-elle ; vous voilà rouge comme un coquelicot, ma chère ; prenez-y garde, on vous croirait des vues sur Mon

filis Jean pour votre propre compte. Je suis loin d'être aussi chatouilleuse à son sujet.

Pour couper court aux impertinences de miss Genevra, je soufflai ma bougie, et je lui laissai le champ de bataille.

Le lendemain se trouvait être un jeudi, jour de demi-congé. J'attendais l'heure de la poste, comme un homme hanté par des spectres attend leur apparition. La réception d'une lettre de Graham devenait moins probable que jamais, mais je ne pouvais parvenir à me convaincre de son impossibilité absolue. À mesure que le moment solennel approchait, je me sentais en proie à des angoisses au-dessus de la moyenne habituelle. Un grand vent d'est soufflait, et depuis quelque temps j'étais entrée dans cette déplorable communauté avec les vents et leurs variations, qui nous rend leur jouet et paraît si incompréhensible aux personnes parfaitement saines de corps et d'esprit. Le vent du nord et le vent d'est exerçaient sur moi une terrible influence, rendant tout chagrin plus vif, toute douleur plus poignante. Le vent du midi, au contraire, calmait mes nerfs ; le vent d'ouest m'égayait quelquefois, à moins qu'il n'apportât sur ses ailes lassées des nuages orageux, sous la pesanteur étouffante desquels toute énergie s'affaissait.

C'était une sombre et âpre journée. Je quittai la première classe où j'étais restée assise après le déjeuner, et je courus au fond du jardin où je m'arrêtai au milieu des arbres dépouillés par l'hiver, espérant que le facteur pourrait venir dans l'intervalle ; j'avais la tête nue et je la cachais dans mon tablier, moins pour la garantir du froid que pour me séparer tout à fait du monde extérieur, ne rien voir, ne rien entendre. Lorsque je me hasardai à rentrer dans la première classe, il n'était pas encore neuf heures ; la salle était vide. La première, ou plutôt l'unique chose que je vis, fut un objet plat et blanc placé sur mon noir pupitre ; le facteur de la poste était venu sans que j'entendisse son coup de sonnette, et il était venu pour moi. La voilà donc, cette lettre tant attendue ! Il n'y a plus à en douter : une sixième étoile se lève sur mon horizon ; Graham est mon seul correspondant au monde ; il ne m'a pas oubliée. Comme je sens mon cœur battre dans l'élan de ma reconnaissance !

Ces réflexions, je les faisais à dix ou douze pas de distance, car je m'étais arrêtée, la respiration presque coupée. En approchant tout à fait, tremblante

d'émotion, mais bien certaine de reconnaître une écriture connue, je demeurai presque stupéfaite à la vue d'un autographe qu'il me semblait au contraire n'avoir jamais vu, une écriture de femme, indécise et sans vigueur. Quelle différence avec la main ferme et sûre du docteur Jean ! En vérité, le destin se montrait bien dur pour moi ; un si amer désappointement m'arracha une exclamation de désespoir : « Ah ! c'est trop cruel ! »

Je surmontai néanmoins ma douleur. La vie est encore la vie, malgré ses déboires et ses angoisses ; on conserve des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, quoique toute perspective attrayante se soit évanouie, tout son mélodieux éteint. Non sans une vive répugnance, j'ouvris la lettre, dont je reconnus aussitôt l'écriture pour m'être parfaitement familière. Datée de la Terrasse, elle était ainsi conçue :

« Chère Lucy. Je m'avise un peu tard, n'est-ce pas ? de venir vous demander ce que vous faites depuis tantôt un mois. Peu inquiète du bon emploi de votre temps, je voudrais être certaine qu'il s'écoule aussi doucement pour vous que pour nous deux à la Terrasse. La clientèle de Graham s'accroît tous les jours ; il est décidément en vogue dans cette petite capitale, et je lui dis souvent qu'il finira par se croire plus de mérite qu'il n'en a. Ce sont propos de mère ; il me répond fort bien que jamais il ne se croira lui-même le quart du mérite que je lui suppose. Cependant, Lucy, je ne le flatte jamais, quoiqu'il réjouisse mon cœur ; j'aurais peur de gâter un si bon fils. Je ne sais en vérité comment, après avoir passé toute la journée dehors, subi l'épreuve de toutes sortes de caractères que la maladie n'embellit pas, et assisté parfois au spectacle des plus cruelles souffrances, il peut revenir le soir d'humeur si égale, si affable ! Jamais il n'y a eu d'enfant comparable à lui pour l'élasticité d'esprit.

« Mon vieux procureur d'Olney se trouvait ces jours derniers à Bruxelles. Je me suis plongée avec lui dans les paperasses et questions d'intérêt. Je voudrais tant rattraper pour Graham les quelques débris de la modeste fortune laissée par son père, et que de mauvais placements ont presque engloutie. Il a beau me dire : « Bon Dieu ! ma mère, tenez-vous donc l'esprit en repos. Vous manque-t-il quelque chose ? Vous faut-il des parures en diamants, de riches livrées, un train de princesse ? Pour moi, je suis parfaitement satisfait de mon sort actuel et de la perspective qui m'est

ouverte par d'heureux débuts dans ma profession. » Je le laisse dire, mais je le connais ; je sais qu'il a besoin d'une grande existence et qu'il aime à viser haut. Fût-il d'ailleurs sans ambition, je ne pourrais m'empêcher d'être ambitieuse pour lui. Mais pour en venir à l'objet de ma lettre, je sais que le jeudi est votre jour de congé. Tenez-vous prête à cinq heures précises ; j'enverrai la voiture vous prendre. Ne manquez pas de venir : vous trouverez peut-être à la Terrasse des amis du vieux temps. Adieu, jusqu'à ce soir, ma sage et grave filleule.

« À vous sincèrement.

« LOUISA GRAHAM. »

J'aurais pu rester triste après avoir lu cette lettre qui n'expliquait pas du tout le long silence de Graham ; mais si elle n'était pas de nature à m'égayer, elle me tirait au moins d'inquiétude. Mes amis de la Terrasse continuaient de se bien porter ; ils étaient heureux. Ainsi se trouvaient écartées toutes mes sombres appréhensions. Les sentiments de ma marraine et de son fils ne semblaient pas non plus changés, et cependant au fond de quelles oubliettes ils m'avaient laissée ! Le monde est ainsi fait : il comprend fort bien qu'on meure de faim, mais il ne s'explique pas trop qu'on devienne fou pour avoir été soumis à l'application du régime cellulaire. Certaines gens proclament même ce régime aussi salubre aux cerveaux malades que des douches d'eau glacée. La folie du prisonnier enterré vivant et devenu le spectre de lui-même lorsqu'on le désenterre, est une histoire trop compliquée dans sa monotonie, un sujet trop abstrait, trop scientifique pour la compréhension populaire ; autant vaudrait s'amuser à faire deviner, sur un des populeux marchés de l'Europe moderne, de lugubres énigmes comme celles que Nabuchodonosor, le despote oriental hypocondre, posait aux Chaldéens tremblants. Puissent les esprits pour qui de pareils thèmes ne sont pas des mystères être longtemps assez rares à rencontrer pour que le public continue de réserver toute sa sympathie pour les souffrances physiques et de regarder les souffrances morales comme des fictions, ou peu s'en faut. Lorsque le monde était plus jeune, plus robuste qu'aujourd'hui, les épreuves de ce genre étaient un plus profond mystère

encore. Peut-être dans toute la terre d'Israël n'y avait-il qu'un Saül ; très-certainement il n'y avait qu'un David pour le comprendre.

Le ciel était resté toute la journée chargé de neige. Vers la fin de l'après-midi, cette neige tomba tout d'un coup en épais flocons qu'un vent de nord-est fit tourbillonner. Je n'attendais plus la voiture en voyant cette blanche tempête ; mais ma marraine, du moment où elle avait résolu de m'avoir pour convive, n'était pas femme à s'arrêter devant un obstacle quelconque. Vers six heures, je descendais donc devant le perron du château, et j'en gravissais les degrés disparus sous la neige. Après avoir traversé rapidement le vestibule, je gagnai le petit salon du premier où je trouvai mistress Graham, riante comme un jour d'été. Habitée depuis si longtemps aux grands murs nus, aux bancs et aux pupitres noirs, aux sombres poêles du pensionnat, le petit salon bleu de ma marraine me semblait somptueux ; son feu clair et pétillant m'éblouissait comme un feu de Noël.

Mistress Graham me gronda d'abord d'avoir tant maigri depuis notre dernière réunion ; puis elle prétendit que cet ouragan de Sibérie avait mis le désordre dans mes cheveux, et me conseilla d'aller le réparer en me débarrassant de mon châle dans la chambre verte.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié ma petite grotte marine. Je la retrouvai éclairée par des bougies allumées de chaque côté de la toilette. Étais-je décidément le jouet d'hallucinations fantastiques ? Dans le miroir aux reflets d'aigue-marine, se mirait non pas la sirène à queue de poisson, mais un être aérien, blanc et vaporeux, la sylphide des légendes écossaises.

Un cri faillit m'échapper ; je le réprimai à temps sous le charme magnifique d'un grand œil luisant à travers de longs cils.

— Ah ! vous voilà malgré le mauvais temps. C'est fort bien à vous, miss Lucy.

J'avais déjà vu ces traits fins et délicats, cette créature éminemment gracieuse.

— Mademoiselle de Bassompierre ! m'écriai-je enfin.

— Non, je ne veux pas être mademoiselle de Bassompierre pour vous...

Je ne lui demandai pas qui elle voulait être ; et j'aurais été fort embarrassée de le deviner.

— Vous êtes changée, mais c'est toujours vous, reprit-elle en se rapprochant de moi ; quand je pense à ce temps-là, les larmes me viennent aux yeux. Je ne suis pourtant ni triste ni sentimentale.

Prise au dépourvu par ces paroles, je finis par balbutier :

— Ne vous ai-je pas vue pour la première fois au théâtre, le jour où vous avez été blessée ?

— Que votre mémoire est courte, miss Lucy Morton ! Avez-vous donc oublié que vous m'avez tenue sur vos genoux et que j'ai partagé votre oreiller ? Ne vous souvient-il plus de Missy et de Polly ?

— Quoi, vous seriez la petite Polly ?

— Oui, je suis toujours Pauline-Marie Home (1).

Combien le temps l'avait aussi changée et changée à son avantage !

Polly était certainement une jolie enfant ; ses traits délicats, la parfaite symétrie de sa petite personne, la rendaient dès lors très-intéressante ; mais mademoiselle de Bassompierre était réellement belle, non de cette beauté qui éclate aux yeux comme celle de la rose, non de cette fraîcheur de carnation qui distinguait sa blonde cousine Genevra, mais d'une beauté presque idéale, et que je serais tentée d'appeler le rayonnement extérieur de l'âme. Les plus magnifiques vases opaques ne pouvaient produire l'effet de cette petite lampe transparente éclairée par une chaste flamme ; le plus superbe camellia, le plus magnifique dahlia n'étaient pas comparables à cette violette blanche au suave parfum.

— Vous vous rappelez donc Olney et le vieux temps ? lui demandai-je.

(1) Polly, qui est un des diminutifs familiers de Mary, semble être ici en même temps un diminutif de Pauline.

— Non-seulement le temps, mais les mois, les jours, les heures.

— Vous avez dû cependant oublier certaines choses ?

— Bien peu, j'imagine.

— Vous étiez alors une petite créature d'un esprit assez mobile et d'une grande vivacité d'impressions. Tout n'a pu laisser trace dans votre souvenir.

— Oh ! je n'oublie rien, dit-elle.

Et ses grands yeux, miroir de son âme, me disaient la même chose. Qu'il y avait loin de ce regard à celui d'une jeune femme distraite, insouciante, oublieuse, dont l'enfance s'est enfuie comme un songe et dont la jeunesse s'évanouira comme un rayon de soleil ! Je ne pouvais cependant me persuader que tous les tableaux évoqués soudain par ma mémoire avaient conservé pour elle la même vivacité de couleurs que pour moi. Me rappelant surtout ses petites bouderies avec le camarade de ses jeux, sa sensibilité précoce et la douleur de la séparation, je secouai la tête d'un air incrédule, mais elle persista.

— Oui, dit-elle, l'enfant de sept ans vit encore dans la jeune fille de dix-sept.

— Vous aimiez beaucoup mistress Graham ? ajoutai-je pour mettre à l'épreuve l'exactitude de ses souvenirs.

— Je l'aimais raisonnablement ; alors comme aujourd'hui elle m'inspirait un très-grand respect. Je la trouve toujours la même.

— C'est aussi mon avis.

Après quelques instants de silence, elle promena les yeux autour d'elle et dit encore :

— Je retrouve ici plusieurs objets qui étaient à Olney. Je me rappelle très-bien cette pelote et ce miroir.

— Vous eût-il suffi de voir mistress Graham pour la reconnaître ?

— Oui, je le crois. Je me souvenais parfaitement des traits de son visage, de son teint méridional, de ses cheveux noirs comme du jais, de sa taille, de sa démarche, de sa voix.

— Et le docteur Jean ? Vous ne pouviez à coup sûr retrouver en lui John Graham ? J'assistai du reste à votre première entrevue ; vous nous avez pris, lui et moi, pour des étrangers.

— Ce soir-là je n'avais guère ma présence d'esprit, après ce qui s'était passé au théâtre.

— Et comment s'est opérée la reconnaissance entre le docteur et M. de Bassompierre ?

— L'échange des cartes nous a mis sur la voie et a amené des explications ; mais, avant cela, je me doutais de quelque chose.

— Il se pourrait ?

— Oui, et je m'étonne qu'en général ces choses-là ne se sentent pas plus tôt. En observant le regard du docteur Jean, l'expression de sa bouche, la forme de son menton, la manière dont il porte la tête, que sais-je enfin, tout ce qu'on peut observer dans ceux qui nous approchent, pouvais-je ne pas penser à John Graham d'Olney ? Le docteur Jean a naturellement la taille plus haute ; il est plus robuste ; ses cheveux sont moins longs, moins frisés, leur nuance a beaucoup foncé, mais c'est toujours Graham comme je suis toujours Polly, comme vous êtes toujours Lucy Morton.

— Vous n'avez donc pas oublié le camarade de vos jeux ?

— Ah ! vous vous rappelez cela ?

— Certainement, et Graham doit se le rappeler aussi.

— Je ne le lui ai pas demandé, reprit-elle ; j'eserais bien étonnée qu'il s'en souvînt ; il aura sans doute conservé son caractère gai et sans souci.

— Avait-il donc ce caractère-là au temps jadis ? Vos souvenirs sont-ils bien précis sur ce point ?

— Tantôt il était studieux, reprit Pauline, tantôt il aimait à s'amuser ; mais il pensait toujours beaucoup plus à ses livres ou à ses jeux qu'à celle avec laquelle il lisait ou jouait.

— Cela n'empêchait pas sa partialité pour vous.

— Pour moi ! Oh ! non, je ne venais qu'après ses camarades de collège. Je n'avais quelque valeur pour lui que le dimanche. Oui, le dimanche, il était bon. Nous allions à Sainte-Marie en nous tenant par la main ; il cherchait l'endroit des prières dans mon livre ; et comme il était tranquille et complaisant dans la soirée ! Jamais il n'acceptait ce jour-là d'invitation chez ses camarades...

— Enfants, descendez donc ! s'écria mistress Graham au bas de l'escalier.

Pauline semblait peu pressée de fermer le livre du souvenir, mais je savais que ma marraine n'aimait pas à attendre.

XIX

Malgré la gaieté naturelle de mistress Graham et son désir tout particulier de nous distraire ce soir-là, notre petit cercle ne s'anima guère jusqu'au moment où l'on entendit, à travers les gémissements du vent, les hennissements d'un cheval. Combien de fois, lorsque des femmes sont assises au coin d'un bon feu, leur esprit grelotte à l'injure de l'air en quête du père, du mari, du frère absent !

Le comte de Bassompierre et le docteur Jean devaient revenir ensemble. Je ne sais laquelle de nous trois entendit la première ce signal d'arrivée ; le temps était assez affreux pour que nous courions à leur rencontre jusqu'au vestibule, où ils secouaient la neige dont ils étaient couverts. Ils avaient fait route à cheval.

— Papa, papa, vous avez l'air d'un ours blanc ! s'écriait en riant Pauline.

Et laissant à peine à M. de Bassompierre le temps de se débarrasser de son manteau, elle le conduisait par la main dans le salon, quand mistress Graham jugea plus prudent de les introduire dans sa grande cuisine hollandaise, pour épargner le tapis de l'escalier. Ces messieurs prirent d'abord pour se réconforter une espèce de punch écossais ; puis on servit le thé. Pauline ne parlait guère plus que Graham et moi ; M. de Bassompierre et ma marraine donnaient seuls carrière à leurs souvenirs. Pauline avait bien raison : l'enfant de sept ans se retrouvait tout entière dans la jeune fille de dix-sept ; elle semblait n'avoir d'yeux, d'oreilles que pour son père.

Le lendemain, quand le déjeuner nous réunit de nouveau, mistress Graham décréta que personne ne quitterait la maison par ce temps affreux,

le docteur excepté, et dans le cas seulement où sa présence serait impérieusement réclamée par ses malades.

Il ne neigeait plus, mais le vent n'avait rien perdu de sa violence. Soufflant par rafales, il faisait tourbillonner la neige amoncelée et lui donnait les formes les plus bizarres.

La petite comtesse (Pauline était ainsi désignée par les gens du comte de Bassompierre) seconda la motion de ma marraine.

— Je réponds de papa, dit-elle, je le garde à vue.

Et elle rapprocha sa chaise du fauteuil où il était assis :

— N'est-ce pas, papa, que vous n'irez pas en ville ?

— Oui et non, répondit le comte, cela dépendra de vous et de mistress Graham notre hôtesse. Si vous me dorlotez bien, je me laisserai faire et j'attendrai la fin de ce vent qui doit être coupant comme un rasoir ; mais commencez par ne pas me laisser mourir de faim en présence d'un appétissant déjeuner.

Pauline eut bientôt beurré deux petits pains bruxellois :

— Papa, voilà vos pistolets chargés. Tout à l'heure je vous recommanderai une marmelade dont je vous ai souvent parlé et qu'on faisait si bonne à Olney. Elle vaut toutes vos marmelades écossaises.

— Vous rappelez-vous, Lucy, interrompit ma marraine, comme la petite Polly venait me tirer la manche et me demander un peu de cette marmelade pour Graham ? Le pauvre garçon ne pouvait manger son pain sec et n'était pas fâché d'avoir un si habile avocat pour plaider sa cause.

— Oh ! maman, dit Graham essayant de rire, mais devenu rouge jusqu'aux oreilles, je ne croyais pas être si gourmand dans mon enfance.

— Demandez à mademoiselle de Bassompierre, reprit ma marraine. Aimait-il ou non les confitures, ma chère Pauline ?

— Mais il ne les détestait pas.

— Pourquoi rougir, docteur ? C'est la moindre des peccadilles, reprit M. de Bassompierre ; nous pouvons, sous ce rapport, nous donner la main ; j'ai le même faible ; peut-être aurez-vous un témoin à décharge dans miss Lucy qui n'a encore rien dit ; mais j'ai une question bien plus sérieuse à

adresser à mistress Graham. Il faut que je me débarrasse de ma très-chère fille ; connaissez-vous un bon pensionnat ?

— Papa, vous voulez rire ?

— Non, pas du tout. Pouvez-vous me recommander une maison d'éducation de premier ordre qui ne soit pas un couvent, car mademoiselle de Bassompierre n'a pas, jusqu'ici, de vocation décidée pour le cloître ?

— Le premier pensionnat de Bruxelles, répondit ma marraine, est celui de madame Beck, où Lucy est sous-maîtresse.

Sous-maîtresse ! Le grand mot était lâché. M. Home et sa fille se regardèrent d'un air surpris et presque désappointé. Ils étaient trop bien élevés pour s'écrier, comme miss Genevra sur le bateau à vapeur : « Vous êtes donc pauvre ! mon Dieu que je vous plains d'avoir à gagner votre vie ! » Mais je perdais visiblement quelque chose à leurs yeux.

— Oui, repris-je, je suis sous-maîtresse.

Et j'étais presque contente d'avoir l'occasion de le leur dire. Depuis la veille, je me sentais dans une fausse position devant eux. Graham et sa mère connaissaient mon humble rang dans le monde ; le comte de Bassompierre et sa fille l'ignoraient. Peut-être étaient-ils gens à modifier, par quelques nuances, leur conduite jusqu'alors parfaitement cordiale envers moi, en me voyant descendre de quelques degrés l'échelle sociale. « Oui, je suis sous-maîtresse ! » Ce petit incident éveilla en moi un essaim de pensées qui me firent involontairement soupirer. M. de Bassompierre ne détacha pas les yeux de son assiette pendant deux minutes au moins et ne dit pas un mot ; peut-être n'avait-il pas entendu. Je parlais pourtant à haute et intelligible voix. Peut-être pensait-il que la politesse interdisait tout commentaire sur une confession de cette nature. Les Écossais sont proverbialement orgueilleux, malgré la simplicité générale de leurs habitudes et de leurs goûts. M. Home de Bassompierre ne démentait pas le proverbe ; il avait même sa bonne part des qualités et des défauts de sa nation. Mais était-ce un faux orgueil que le sien ou une dignité réelle ? Je laisse la question indécise dans sa portée générale. En ce qui me concerne, tout ce que je puis dire, c'est que toujours il se conduisit envers moi comme un parfait gentleman. La nature avait fait de lui un homme d'émotions vives et un penseur. Une teinte de mélancolie, généralement répandue sur ses traits, se

transformait parfois en un nuage épais. Il avait fort peu de renseignements sur moi ; ce qu'il en savait, il ne le savait que très-vaguement. Souvent la manière dont il se méprenait sur mon caractère me faisait sourire ; mais il voyait bien que mon lot dans la vie était de suivre, comme beaucoup de gens, le côté de la colline où ne luit pas le soleil ; il m'estimait pour ma persévérance dans la voie honnête et pénible ; il m'aurait aidée s'il l'avait pu. N'en ayant pas l'occasion, il me souhaitait, au moins, tout le bien possible. Lorsqu'il me regardait, son œil était plein de bienveillance, sa voix toujours amicale.

— Vous avez là, me dit-il, une profession ardue. Je vous souhaite bien sincèrement la santé et la vigueur nécessaires pour en surmonter les difficultés.

Mademoiselle Pauline de Bassompierre ne prit pas la chose avec tant de sang-froid. Fixant sur moi des yeux pleins d'un étonnement presque voisin de la stupéfaction :

— Sous-maîtresse ! dit-elle à son tour. Je n'aurais jamais songé à vous demander ce que vous pouviez être, car pour moi vous étiez toujours Lucy Morton.

— Et que suis-je maintenant ?

— Lucy Morton, toujours. Mais vous êtes donc réellement sous-maîtresse à Bruxelles ?

— Très-réellement.

— Et cela vous plaît-il ?

— Pas trop.

— Alors pourquoi faire un métier qui ne vous plaît pas ?

M. de Bassompierre regarda sa fille en plissant le front ; je crus qu'il allait la tancer un peu, mais il se borna à dire :

— Poursuivez ce catéchisme, Polly ; continuez de déployer votre haute intelligence des choses. Miss Lucy Morton se montre de bon accommodement et se borne à sourire. Multipliez les questions, mais d'abord laissez-la répondre à la dernière que vous lui avez faite. Pourquoi miss Morton continue-t-elle de faire un métier qui ne lui plaît pas trop ?

— Hélas ! parce que ce métier me fait vivre.

— Voilà le grand mot, Polly. Vous ne vous doutiez pas de cette réponse. Vous pensiez que c'était par pure philanthropie ou peut-être par excentricité d'esprit. Certaines gens ont bien la manie d'élever des serins, par exemple, ou des poissons rouges ; pourquoi n'aurait-on pas celle d'être sous-maîtresse ?

— Papa, dites tout ce que vous voudrez, je n'en plains pas moins Lucy.

— Gardez votre pitié, mademoiselle de Bassompierre, serrez-la bien dans vos deux mains comme un oisillon échappé du nid de votre cœur et en grand danger d'être perdu. Si jamais vous venez à faire l'expérience des vicissitudes de ce monde, je souhaite que vous soyez capable d'agir comme miss Morton et de devoir au seul travail l'asile que des cœurs moins fermes et moins haut placés acceptent, quelquefois, au prix de l'indépendance. Il est beau de savoir gagner son pain, ma fille, et de se dire : « Je n'ai besoin de personne. »

— Vous avez raison, papa, reprit Pauline d'un air tout pensif ; mais cette pauvre Lucy ! Je la croyais...

— Riche, n'est-ce pas ? Eh bien, c'était faire preuve de peu de sagacité, ma très-chère fille. Il m'a suffi de revoir miss Morton pour comprendre, à son seul aspect, à ses manières, que ce n'était pas une enfant gâtée de la fortune et que sa destinée en ce monde lui avait fait acquérir une expérience précoce dont elle récoltera, je l'espère, un jour les fruits et dont elle aura même à remercier la Providence. Mais pour en revenir à nos moutons, poursuivit-il en reprenant un ton moins grave : croyez-vous, miss Lucy Morton, que madame Beck admette ma fille ?

— De grand cœur, je le crois ; elle aime beaucoup les élèves anglaises. Si vous voulez lui conduire cette après-midi mademoiselle de Bassompierre, Rosine, la concierge, s'empressera d'accourir au coup de sonnette et d'annoncer un équipage. Aussitôt madame mettra, pour vous recevoir au salon, sa meilleure paire de gants.

— Vous avez raison, reprit M. de Bassompierre, le plus tôt sera le mieux. Mistress Hurst enverra demain les bagages de sa maîtresse, qui pourra, dès ce soir, étudier l'alphabet de la vie hors du toit paternel. Qu'en dites-vous, comtesse de Bassompierre ?

— Vous seriez fort attrapé, papa, si je disais oui.

— Je voudrais bien voir que l'on dise non ! repartit M. de Bassompierre en riant du ton sévère qu'il prenait.

— Mais, papa !

— Eh bien, papa ! qu'y a-t-il à objecter ?

— Il y a un seul obstacle ; mais il est gros, comme vous dans votre grand manteau, quand vous ressemblez à un bloc de neige.

— Voyons cet obstacle. Il suffira d'un mot, j'en suis sûr, pour le faire fondre comme la neige dont vous parlez.

— Cet obstacle, c'est vous-même, papa. Écoutez-moi bien, Lucy, et répétez bien à madame Beck ce que je vais vous dire. Écoutez tous. Il y a cinq ans, j'avais alors douze ans, papa se mit dans la tête qu'il me gâtait. L'éducation particulière que je recevais à la maison ne me formerait jamais, disait-il, à la vie du monde, etc., etc. La pension seule pouvait me sauver. Je pleurai. M. de Bassompierre fut inflexible. Il m'aimait trop pour ne pas lutter contre mes caprices et ne pas vouloir mon bien malgré moi. Me voilà donc en pension ; mais les directrices de l'établissement reconnurent bientôt qu'au lieu d'une pensionnaire il faudrait en admettre deux, et comme la seconde avait de la barbe au menton, on préféra remercier la première. Papa venait tous les jours au pensionnat et souvent deux fois par jour. Il aurait fini par s'y installer. Que madame Beck se tienne donc pour avertie.

Mistress Graham demanda au comte si l'anecdote était exacte, et le silence gardé par celui-ci donna gain de cause à Pauline. La plaisanterie en resta là.

La petite comtesse avait d'autres veines d'esprit que le plaisant et le naïf. Après le déjeuner, lorsque le comte et ma marraine se furent retirés pour parler d'affaires d'intérêt sur lesquelles mistress Graham tenait à avoir l'avis de M. de Bassompierre, notre petit trio prit une tout autre physionomie. L'enfant disparut chez Pauline. Avec nous, ses compagnons d'âge, ou que notre âge au moins rapprochait du sien, elle reprenait tout de suite la dignité et la réserve d'une petite dame. La candeur de son regard faisait place à un air pensif, ses traits avaient une expression beaucoup moins mobile et beaucoup plus caractérisée.

Graham, j'en suis sûre, remarquait comme moi ce changement. Il se tint quelques minutes debout près de la croisée, regardant la neige qui

continuait de tourbillonner ; puis il se rapprocha du feu pour entrer en conversation, mais il me semblait loin d'avoir son aplomb et sa facilité ordinaires. Il cherchait ce qu'il disait ; il voulait faire un choix dans les sujets d'entretien qui lui venaient sur les lèvres, et ce choix était d'autant moins heureux qu'il y attachait plus d'importance. Il finit par s'étendre sur les curiosités de Bruxelles, ses monuments, ses embellissements progressifs, thème peu piquant et hors de circonstance. Mademoiselle de Bassompierre, en femme du monde intelligente, répondait par des généralités qui, dans sa bouche, ne pouvaient être banales. Une intonation, un geste, un regard plus animé, plus vif, rappelaient de temps en temps la petite Polly ; mais une grâce si calme et si exquise régnait dans toute sa personne et dans toutes ses manières, qu'un homme doué de beaucoup moins de sensibilité et de tact que Graham, se fût donné garde de profiter de ces points plus faibles pour amener une intimité plus grande.

Cela n'empêchait pas le docteur Jean de tout observer. Aucune de ces petites impulsions, de ces rapides nuances, ne lui échappait. Il ne perdait pas le moindre mouvement, la moindre hésitation de langage, le moindre grassement de prononciation. Parfois, lorsqu'elle parlait vite, mademoiselle de Bassompierre se troublait un peu comme autrefois Polly. Alors elle rougissait, et répétait avec un soin extrême ce qu'elle avait mal dit.

Quand cela lui arrivait, Graham souriait, mais d'un sourire si bon que toute contrainte finissait par disparaître. Pauline ne prit bientôt plus la peine de se corriger. Le docteur Jean, qui se devait à ses malades, ne tarda pas à nous laisser seules. Assez disposée ce matin-là au silence, je subissais l'influence du glacial ouragan de janvier qui se déchaînait au dehors. Si j'avais eu pour compagne miss Genevra Fanshawe, mon repos n'eût guère été respecté. De combien de questions, de commentaires me serais-je vue accablée, ne fût-ce qu'au sujet de celui qui venait de nous quitter ! Pauline jeta bien une ou deux fois sur moi le calme et pénétrant regard de son grand œil noir, mais elle avait trop de tact pour ne pas respecter ma rêverie.

— Cela ne durera pas, pensai-je, tant j'étais peu habituée à trouver parmi les femmes et les jeunes filles assez de contrôle sur elles-mêmes, assez d'abnégation de leur personnalité pour faire un sacrifice de ce genre à la convenance d'autrui.

Je me trompais ; la petite comtesse faisait exception ; elle continua de coudre jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée de sa couture, et elle prit ensuite un livre.

Le hasard le lui fit chercher dans un des rayons de la bibliothèque qu'occupaient les livres de Graham ; elle mit précisément la main sur un livre d'histoire naturelle dont il lui avait souvent fait regarder les images à Olney. Je l'observais avec attention. Sa mémoire était fidèle, à n'en pas douter, très-fidèle et très-fraîche. À mesure que sa main tournait les pages du livre, son front s'éclairait de lueurs mobiles, de reflets rians du passé. Décidément, Pauline aimait le passé ; mais, ce qu'il y avait de particulier dans cette petite scène, c'était qu'elle ne disait mot. Ses sensations étaient trop profondes pour se répandre au dehors.

Elle resta presque une heure entière occupée de la bibliothèque, prenant un grand nombre de volumes l'un après l'autre, et renouvelant connaissance avec eux. Cela fait, elle s'assit sur un petit tabouret, appuya sa joue sur sa main et demeura immobile, muette et pensive, comme Polly les premiers jours de son arrivée à Olney.

Le bruit de la porte extérieure du rez-de-chaussée qu'on ouvrait, un courant d'air froid et le son de la voix de son père qui parlait à mistress Graham, la tirèrent enfin de sa rêverie ; elle s'élança comme un trait.

— Papa, papa ! vous ne songeriez pas à sortir par un pareil temps ?

— Il faut absolument que j'aïlle en ville, mon enfant ; mais vous voyez comme je me suis muni contre le froid ; je vais me blottir dans ma voiture.

— Promettez-moi, au moins, de revenir avant la nuit, vous et le docteur Jean, et revenez tous les deux en voiture. Ce n'est pas un temps à monter à cheval.

— Fort bien ; je transmettrai au docteur votre ordonnance, et, en le ramenant de gré ou de force, je lui ferai savoir la sollicitude d'une jeune dame pour sa santé.

— Ne lui nommez pas la dame ; il croira que c'est sa mère, et il obéira.

La porte se referma ; la voiture roula sur la neige, et la petite comtesse revint s'asseoir près de moi plus pensive encore. Notre conversation fut d'une rare insignifiance et d'un laconisme exemplaire. Pauline avait repris

un livre et semblait absorbée dans sa lecture ; mais, dès que le soir approcha, son inquiétude devint visible. Elle se levait à chaque instant, allait et venait dans la salle sans qu'on entendît le bruit de ses pas, le frôlement même de sa robe ; puis je la voyais soudain s'arrêter, pencher la tête, épier pour ainsi dire le silence, car le vent avait fini par se taire. Le ciel, débarrassé de l'avalanche de neige qui y était restée si longtemps suspendue, semblait vide. À travers les branches nues des grands hêtres de l'avenue, la lune commençait à montrer son globe blanc comme un monde de glace. La consigne de Pauline n'avait pas été obéie à la lettre : mais son père et le docteur Jean s'étaient également donné garde de l'enfreindre, et s'ils ne revenaient pas dans le même véhicule, les deux voitures arrivaient ensemble. La petite comtesse prit immédiatement possession de M. de Bassompierre, le fit asseoir dans un fauteuil, à une place de son choix, l'entoura, pour ainsi dire, d'un réseau de tendres soins, dont cet homme fort se trouvait trop heureux pour essayer d'en rompre les fils ténus.

Graham fit son entrée au salon quelques minutes après. Pauline, tout occupée de son père, ne se tourna qu'à demi vers lui ; ils échangèrent un mot ou deux ; leurs mains se rencontrèrent, mais se touchèrent à peine. Le docteur Jean alla s'asseoir de l'autre côté de la salle. Fort heureusement, le comte et ma marraine avaient dans leurs vieux souvenirs une mine inépuisable d'entretiens, sans cela, notre petit cercle eût été bien silencieux.

Après le thé, Pauline reprit sa couture ; son aiguille et son dé d'or furent bientôt en pleine activité ; mais ses longs cils restaient abaissés, ses yeux fixés sur son ouvrage. Graham semblait fatigué d'un labeur quotidien sous lequel je ne l'avais jamais vu fléchir. Il prêtait une oreille complaisante aux discours de sa mère et de son hôte, parlait fort peu lui-même, et suivait des yeux le reflet du dé d'or de Pauline et ses petites évolutions, comme il eût suivi le vol d'un brillant papillon attiré par la clarté de la lampe.

XX

À dater de ce moment, mon existence ne fut plus si monotone. Je sortais souvent et toujours avec le plein agrément de madame Beck, qui approuvait fort le choix de mes connaissances. Notre digne directrice, je lui dois cette justice, m'avait traitée dès l'origine avec beaucoup d'égards ; et lorsqu'elle me vit recevoir de fréquentes invitations de la Terrasse et d'un grand hôtel, ces égards s'élevèrent jusqu'à la plus haute distinction.

Ce n'était pas chez madame faiblesse de caractère ; son estime ne se mesurait pas sur les circonstances ; mais elle aimait naturellement à voir les personnes attachées à son établissement en relation avec des personnes honorables ; il en rejaillissait un certain reflet sur le pensionnat.

Un jour qu'elle était assise au soleil dans le jardin, une tasse de café devant elle et la gazette à la main, je vins lui demander la permission de passer la soirée en ville.

— Oui, oui, ma bonne amie, me dit-elle ; je vous le permets du plus grand cœur. J'ai trop à me louer de vous sous tous les rapports pour vous contester le droit de vous amuser. Sortez tant que vous voudrez. On ne peut que vous féliciter du choix de vos connaissances. Vous êtes, d'ailleurs, la sagesse incarnée.

Ici, je dois signaler au lecteur, pour l'intelligence du caractère de madame Beck, une petite circonstance à laquelle je le prie de ne pas attacher une importance exagérée. Vers cette même époque, le paquet de mes cinq lettres, triplement enfermé, n'en disparut pas moins un beau jour. On s'imagine ma première surprise ; mais je pris la chose du bon côté.

« Patience, ne disons rien : mes lettres reviendront comme elles sont parties. »

En effet, mes lettres revinrent après une petite excursion dans la chambre de madame.

J'aurais été curieuse de savoir ce qu'elle pensait de ma correspondance avec le docteur Jean et de notre talent épistolaire à tous les deux. De mystère, il n'y en avait point ; il était impossible de bâtir un roman sur des paroles affectueuses semées çà et là, non à profusion comme les diamants dans la vallée de Sindbad, mais d'une main aussi peu prodigue que les diamants se trouvent en réalité semés par la nature dans les entrailles de la terre. Ah ! madame Beck, le docteur Jean ne vous fût pas devenu complètement indifférent, qu'il n'y aurait pas eu là matière à jalousie.

En résumé, les lettres durent trouver faveur près de madame, à en juger par ses manières avec moi. Peut-être s'était-elle attendue à tout autre chose ? Le lendemain du jour où cet emprunt m'avait été fait (lorsqu'on parle d'une femme aussi esclave du décorum, il faut le garder avec elle dans l'expression de sa pensée), je remarquai qu'elle me contemplait d'une façon tout à fait inaccoutumée, mais sans malveillance. C'était, pendant un court intervalle entre les leçons, le quart d'heure alloué aux élèves pour prendre leurs ébats en plein air. Restée seule dans la première classe avec madame, nos yeux se rencontrèrent, et je surpris dans les siens une pensée plaisante.

— Il y a, en vérité, dit-elle pour expliquer son sourire, quelque chose de singulier dans le caractère anglais !

— Et quoi donc, madame ?

— C'est précisément ce qu'on ne saurait trop dire et ce qui fait la singularité. Les Anglais ont, en toute chose, en amitié comme en amour, une allure à eux qu'il faut leur laisser.

— Si vous pouviez, à l'avenir, ajoutai-je à part moi, laisser aussi mes lettres où elles sont.

Hélas, au souvenir de ces lettres, un nuage passa sur mes yeux ; la classe, le jardin, les doux rayons d'un soleil d'hiver, tout s'éclipsa. Jamais plus je ne recevrais de pareilles lettres ; mes cinq étoiles n'avaient été que des étoiles filantes ; le cours du riant et limpide ruisseau où mes lèvres puisaient une vie nouvelle, s'était détourné. Avais-je le droit de m'en plaindre ? Non ;

mais ce mince filet d'eau n'en avait pas moins été pour moi un Rhin, un Nil, un Gange, un splendide mirage. Ma philosophie ne s'élevait pas jusqu'à nier la douleur. Des larmes mouillèrent mes yeux, et je les laissai couler : madame Beck n'était plus là.

Bientôt je me dis : « Le désappointement ne peut me faire plus souffrir que je n'ai souffert d'une espérance si vague, qu'en vain je me demanderais à moi-même : Qu'espérais-tu ? Ne vaut-il pas mieux que cette espérance soit morte. Enterrons nos morts. »

Les personnes frappées de pertes cruelles se montrent trop souvent jalouses de leur douleur, et la couvent comme l'avare son or. En s'entourant des souvenirs matériels du bonheur perdu, on empêche les blessures du cœur de se cicatriser. À quoi bon raviver sans cesse des regrets stériles ?

Ma résolution fut immédiatement prise, mais je ne l'exécutai qu'un peu plus tard, après un nouvel incident de nature à la confirmer.

Par une belle après-dînée de congé, je m'aperçus qu'on avait de nouveau touché au paquet de mes lettres. Certes je n'avais pas noué comme cela le ruban qui les entourait ; il y avait d'autres signes accusateurs.

C'était trop fort. Passe encore pour madame Beck, la discrétion même, et le jugement le plus ferme et le plus sain ! Passe encore de subir son examen ! L'idée de voir mes lettres communiquées par elle à des tiers passait ma longanimité. J'avais pourtant lieu de croire que tel était le cas ; je devinai même le confident de madame. Son cousin, M. Paul Emmanuel, avait passé la soirée de la veille dans son petit salon, et, le matin, le professeur de littérature m'avait jeté un regard emprunté à la grande tragédienne française. Ce regard, d'abord incompris, m'était maintenant expliqué ; M. Paul avait vu dans mes lettres tout ce qui n'y était pas, et pour peu que lesdites lettres continuassent de circuler ainsi de main en main, le docteur Jean et la pauvre Lucy Morton ne pouvaient manquer de faire parler d'eux dans Bruxelles. Je ne reconnaissais pas là, en vérité, la prudente politique de madame.

Que faire pour empêcher le retour d'un pareil abus ? Où cacher mes lettres ? Où les enfouir pour tout le monde et pour moi ? Je songai d'abord au grenier ; mais il pullulait de souris, sans compter le rat noir ; il était hanté par la nonne. Non, le grenier ne valait rien. Où donc trouver une cachette ?

En cherchant la solution du problème, je m'étais approchée de l'une des croisées du dortoir donnant sur le jardin. Un pâle soleil d'hiver, prêt à se coucher, argentait de ses rayons le sommet des arbres de l'allée défendue. Au milieu d'eux, l'antique poirier, le poirier de la nonne, élevait son tronc massif et dépouillé. Une idée aussi bizarre que soudaine, une de ces idées excentriques qui naissent dans la solitude, me fit prendre à l'instant mon chapeau et mon manteau. Me voilà courant la ville, et portant mes pas vers un vieux quartier historique, aux rues étroites, tortueuses et pleines d'ombres, où, dans mes heures mélancoliques, j'avais plus d'une fois erré. Parvenue sur une petite place presque déserte en ce moment, devant l'étalage d'un marchand de bric-à-brac, je m'arrêtai : je désirais trouver, soit une boîte de métal, soit une bouteille de verre épais ou de faïence qu'on pût fermer hermétiquement. Le marchand me vendit un petit vase en grès très-dur, qui faisait précisément mon affaire. J'enveloppai mes lettres dans un morceau de toile cirée qu'il me fournit également, je plaçai le rouleau dans le vase au col étroit, et je fis reboucher et cacheter ce vase, de manière à le rendre impénétrable à l'air. En exécutant mes ordres, le juif contractait ses épais sourcils blancs et paraissait fort intrigué. Il faisait presque nuit lors de mon retour à la pension.

À sept heures, la lune se leva ; à sept heures et demie, lorsque les pensionnaires et les sous-maîtresses furent réunies dans la salle d'études, madame Beck, sa mère et ses enfants dans le petit salon, je m'enveloppai de mon châle, sous lequel je cachai ma bouteille de grès, et je gagnai l'allée défendue.

Mathusalem, le poirier séculaire, s'élevait, si l'on s'en souvient, au fond de cette allée, à côté du banc où j'étais venue si souvent m'asseoir solitaire. Malgré son antiquité, c'était encore un arbre d'un bois ferme et sain ; il n'y avait qu'un trou, un seul trou près de la racine ; dans ce trou, caché par le lierre et les plantes grimpantes, j'enterrai mon trésor. Je refermai ensuite l'ouverture avec une ardoise et du mortier que j'avais pris sous un hangar où les maçons avaient laissé les matériaux destinés à une réparation. Par-dessus l'ardoise et le mortier, je replaçai le lierre. Cela fait, je m'appuyai contre le poirier pour me livrer à des pensées aussi lugubres que si je venais de voir se fermer la tombe d'un ami.

La nuit était calme et froide ; une brume d'une espèce toute particulière ajoutait à l'effet du clair de lune. Je ne sais quelle électricité régnait dans l'air ; mais j'éprouvais les mêmes sensations qu'une année environ auparavant, en Angleterre, lorsque, dans une longue course nocturne à travers les bruyères, j'avais assisté au spectacle grandiose d'une aurore boréale. Une force nouvelle semblait comme alors s'infuser en moi. Puisque la vie était une guerre où je devais combattre sans alliés, je n'avais de conseil à demander à personne. Le moment me semblait venu de rentrer en campagne et de porter ailleurs le théâtre de la guerre ; mais quelle route prendre ? Tandis que je délibérais, il me sembla voir luire, à travers l'allée défendue, une blanche clarté, comme un rayon de lune égaré. Soudain, cette lueur bizarre prit une forme d'abord indistincte, puis blanche et noire, trop aisée à reconnaître : c'était la nonne. Je frissonnai involontairement ; mais, honteuse de ma peur, je m'avançai vers elle et je lui dis :

— Si vous n'êtes pas un fantôme de mon esprit malade, qui donc êtes-vous et que me voulez-vous ?

La nonne recula sans répondre, et mon audace n'alla pas jusqu'à la suivre au delà du buisson qui nous séparait.

Décidément, le docteur Jean me traitera de visionnaire ; mais suis-je assez folle pour croire qu'il s'inquiète encore des apparitions de la nonne chez madame Beck et de l'état du cerveau de Lucy Morton ?

XXI

— Venez donc vivre avec nous, me dit mademoiselle de Bassompierre la première fois que je la vis après ce nouvel incident. On prétend que la nonne revient toujours chez madame Beck. Et papa qui voulait m’y mettre en pension ! Je serais morte de peur. Oui, venez vivre avec nous, chère Lucy ; papa vous donnera trois fois plus que vous ne gagnez dans ce vilain pensionnat ; il serait si heureux de me voir une dame de compagnie comme vous !

Je refusai net, comme je l’avais déjà fait. Il n’était décidément pas dans ma vocation d’être duègne, pas plus auprès de Pauline qu’auprès de Genevra, malgré l’incommensurable distance que je mettais entre mademoiselle de Bassompierre et sa cousine. Passe encore d’être sous-maîtresse ! Il faut accepter la loi de la nécessité ; mais plutôt que de devenir gouvernante ou dame de compagnie, j’aurais préféré laver des assiettes et balayer des escaliers. Dans le métier de servante, on jouit au moins, sa besogne matérielle achevée, d’une indépendance morale comparative ; on s’appartient quelques instants. Mieux eût valu encore se faire couturière en chemises et mourir de faim !

Non, je ne serai à personne ce que l’ombre est au corps ; non, je ne ferai pas, pour tout l’or du monde, complète abstraction de mon être. Pierre Schlemysl n’avait perdu que son ombre, je veux rester en possession de ma substance. Madame Beck et moi, sans nous être assimilées, bien s’en faut, nous nous comprenions fort bien. Je n’étais ni sa dame de compagnie, ni la gouvernante de ses enfants, bien que j’eusse rempli d’abord dans sa maison les fonctions d’une bonne. Elle me laissait libre de mes allures ; forcée de

s'absenter une semaine, par la maladie d'un proche parent, et trouvant que le pensionnat n'avait pas trop souffert de son absence, elle fit des présents à toutes les sous-maîtresses, moi seule exceptée.

— Remplir leur devoir est pour elles un effort dont il faut les rémunérer, me dit-elle. Pour vous, c'est chose toute naturelle, et je vous estime trop pour agir avec vous comme avec la Saint-Pierre. Tout ce que vous désirez de moi, c'est que je vous laisse le plus d'indépendance possible ; soyez certaine que je ne vous la marchanderai pas.

Madame Beck tint parole et elle n'eut pas lieu de s'en repentir ; plus elle m'accorda de liberté, plus je respectai le règlement de la maison, plus je consacrai de temps et je mis de zèle à l'instruction des élèves.

Si je refusais d'être la dame de compagnie de mademoiselle de Bassompierre, je la voyais toujours avec plaisir. Pour son père elle était encore une enfant aimante, enjouée, rieuse. Avec moi elle prenait un air plus grave, moins réservé cependant qu'avec ma marraine et avec Graham, pour qui elle semblait devenir de plus en plus froide. M. de Bassompierre en jugeait du moins ainsi.

— Mon enfant, lui dit-il un jour, nous nous sommes trop habitués à vivre pour nous deux. Si vous conservez ces façons sauvages, vous ne serez jamais une femme selon le monde. Ce pauvre docteur Jean est tenu par vous à une distance par trop respectueuse. Avez-vous donc oublié ses complaisances pour vous quand vous étiez petite fille ?

— Mais, il y a si longtemps de cela, papa ! À vous entendre, on croirait toujours que je jouais hier à la poupée.

— Mais il n'y a pas si longtemps, mademoiselle, qu'il vous a remis l'épaule.

— Papa, elle n'était pas cassée. Vous ai-je dit d'ailleurs qu'il fût maladroit chirurgien ?

— Non, mais tâchez de le mettre plus à son aise ; j'en fais juge miss Lucy Morton ; est-ce comme cela qu'une maîtresse de maison reçoit son monde ? Dès qu'il paraît, vous semblez métamorphosée en statue du Silence.

— S'il parle politique avec vous, puis-je me mêler à la conversation ?

— Fort bien, j'ai toujours tort, ma fille.

— Non, vous avez toujours raison, papa. Je tâcherai d'être moins avare de paroles. Dites-lui, en attendant, qu'il ne prenne pas garde à mon silence, mais ce sera peut-être le lui faire remarquer pour la première fois.

— En résumé, Polly, reprit M. de Bassompierre, vous devriez bien prier miss Lucy Morton de refaire votre éducation et la mienne par-dessus le marché.

Devenue l'objet de nouvelles instances, je demeurai ferme comme un roc ; cela m'était facile. L'idée d'être la compagne soldée de Pauline me répugnait au delà de toute expression, malgré le charme très-réel de sa société et la reconnaissance que m'en eût témoignée M. de Bassompierre, qui voyait en moi la perle des gouvernantes. Jusqu'ici j'étais l'objet des jugements les plus divers de la part des personnes avec lesquelles j'avais des relations. Madame Beck me croyait savante et presque un bas-bleu, aux ridicules près de la profession, ridicules dont elle me savait exempte. Miss Genevra Fanshawe me regardait comme un esprit frondeur et ombrageux, tenant le milieu entre Diogène et Timon d'Athènes. Pour M. de Bassompierre, j'étais l'institutrice-modèle, la femme sans passions, sans défaut, procédant en toutes choses avec la régularité d'un chronomètre. Il y avait loin de cette opinion à celle de M. Paul, qui m'attribuait une nature passionnée, aventureuse et rebelle. Pauline m'appréciait mieux, je crois, parce qu'elle me prenait telle que j'étais, sans songer même à me juger. Plus nous nous connaissions, plus nos rapports devenaient faciles ; j'acceptai de grand cœur l'offre d'apprendre l'allemand avec elle. Notre maîtresse fraülein Anna Braun, était une bonne femme d'environ quarante-cinq ans. Par la quantité de bœuf et de bière qu'elle consommait à son premier et à son second déjeuner, elle appartenait au siècle d'Élisabeth. Sa nature allemande s'accommodait aussi mal de ce qu'elle appelait notre réserve anglaise, que des œufs et du thé. Nos manières avec elle ne laissaient pas d'être cordiales, mais ni l'une ni l'autre de nous ne s'amusait à lui frapper sur l'épaule, et si nous ne pouvions lui refuser l'accolade, ce n'était jamais un bon gros et bruyant baiser. À cela près, nous nous entendions fort bien. Accoutumée à enseigner des jeunes filles qui n'avaient aucune idée de ce que c'était d'apprendre par elles-mêmes, de lutter contre les difficultés, de les surmonter par la réflexion et l'application, nos progrès, en réalité très-

modérés, la confondaient d'étonnement. Avec notre froideur glaciale, notre air de ne nous soucier de rien, cela tenait, disait-elle, du prodige et du miracle !

Si la petite comtesse était un peu fière, un peu exclusive, la nature vraiment supérieure de son esprit et de sa beauté justifiait ces défauts ; mais fraülein Braun aurait eu grand tort de m'attribuer les mêmes sentiments. Jamais je n'éludais sa robuste embrassade du matin, tandis que Pauline trouvait souvent moyen de s'y soustraire ; un certain sourire nuancé d'ironie était une arme inconnue dans mon arsenal défensif. Pauline, au contraire, la tenait toujours prête et savait en faire reluire à propos l'acier poli.

Cette différence ne pouvait échapper à fraülein Braun. Aussi mademoiselle de Bassompierre lui inspirait-elle un mélange d'admiration et de crainte, comme une sorte de divinité terrestre ; elle se réfugiait volontiers près de moi, simple mortelle, d'un abord plus facile.

Nous aimions beaucoup à lire et à traduire les ballades de Schiller. Pauline lisait fort bien l'allemand ; fraülein Braun la complimentait toujours sur sa voix musicale. Elle traduisait ces mêmes ballades en anglais avec une rare facilité et une poétique ferveur ; ses joues s'animaient, ses beaux yeux s'éclairaient et se voilaient tour à tour. Elle avait appris par cœur les plus belles et me les récitait souvent quand nous étions seules. Sa ballade favorite était *Des Mädchens Klage*. La mélodie plaintive de l'expression la charmait, mais le sens lui paraissait sujet à critique. Un soir que nous étions assises à côté du feu, elle en murmura plusieurs vers à mon oreille et s'arrêta sur celui-ci :

Ich habe gelebt und geliebet !

— J'ai vécu et j'ai aimé ! Est-ce donc là, Lucy, le comble du bonheur sur terre, le but de la vie : aimer ? Je ne le crois pas. Ce peut être, au contraire, le comble de l'infortune, le plus vain emploi du temps, la plus stérile torture de l'âme. Si Schiller avait dit être aimé, il aurait été plus près de la vérité. N'est-ce pas tout autre chose d'être aimé ?

— Je le suppose, lui répondis-je, mais la question vous touche peu. Qu'est-ce que l'amour pour vous ? Qu'en savez-vous encore ?

Pauline rougit.

— Vous voilà comme papa. Je ne suis donc aussi pour vous, Lucy, qu'un enfant ? À quoi me sert-il d'avoir bientôt dix-huit ans ?

— Vous en auriez vingt-huit accomplis, ma chère Pauline, que je vous dirais encore : N'agitions pas d'avance un sujet si délicat. N'éveillons pas le chat qui dort !

— Oh ! mon Dieu, grondez-moi tant que vous voudrez, mais je n'ai que trop entendu parler de cela depuis un certain temps, et d'une façon tout à fait déplaisante.

— Vous m'étonnez, en vérité. Qui donc oserait vous déplaire ?

— Une personne que vous connaissez, et dont je ne puis me débarrasser.

— Qui donc, ma chère Pauline ? Vous piquez vivement ma curiosité.

— Eh bien, c'est ma cousine Genevra Fanshawe. Malgré moi, elle me prend toujours pour confidente.

— Je vous plains !

— Oh ! oui, je suis bien à plaindre. Toutes les fois qu'elle a la permission de rendre visite aux Cholmondeley, elle vient ici, et lorsqu'elle me trouve seule, elle me parle des heures entières de ses adorateurs. C'est elle qui a de singulières idées en amour !

— Comme en toutes choses, ajoutai-je ; mais vous ne pouvez vous laisser influencer par miss Genevra. Vous lui êtes trop supérieure par la tête et le cœur.

— Elle est étourdie, je le sais, et qui pis est, méchante ; mais ses discours me troublent et m'affligent. Elle est presque parvenue à ébranler la bonne opinion que j'avais de plusieurs personnes.

— Se pourrait-il, ma chère Pauline ? Voilà qui est plus grave. Sans connaître ces personnes, je les plains aussi de tout mon cœur.

— Vous les connaissez très-bien. Ce sont vos meilleurs amis, votre marraine et M. Graham, qu'elle épargne encore moins.

— Que peut-elle en dire et comment ce qu'elle en dit se rattache-t-il au chapitre de l'amour ?

— Comment, Lucy ? Mais elle prétend que le docteur Jean la poursuit comme son ombre. Elle le comparait l'autre jour à Hercule filant aux pieds d'Omphale.

— Et miss Genevra était Omphale !

— Sans doute. Elle est très-impertinente à son égard ; elle va jusqu'à l'appeler son ours, un ours qu'elle mène avec un bout de ruban. Est-ce vrai, Lucy ? M. Graham serait-il homme à se laisser railler et avilir ? Elle assure encore qu'elle le berce de l'espoir d'obtenir un jour sa main. Enfin elle se joue de lui de toutes les façons. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit miss Fanshawe, mais je voudrais bien savoir ce qu'il y a de vrai.....

— Rien de plus facile : mettez la véracité de miss Genevra à l'épreuve ; donnez-lui l'occasion d'exercer sous vos yeux la puissance dont elle se vante.

— Vous avez raison, Lucy. Demain, papa donne à dîner à plusieurs savants ; M. Graham est du nombre. Papa a découvert qu'en dehors de la médecine, il est fort instruit dans plusieurs branches des sciences. Si j'étais la seule femme à table, je serais trop intimidée ; je ne trouverais pas un mot à dire à deux académiciens de Paris que nous aurons, et mon père en serait très-mortifié. Venez donc avec mistress Graham ; il suffira d'un mot à miss Genevra, pour qu'elle nous honore de sa présence.

— Je me charge de le lui faire remettre, et j'espère que l'épreuve sera complète.

XXII

La journée du lendemain fut plus animée que je ne le prévoyais : c'était l'anniversaire de la naissance du prince royal de Belgique ; toutes les écoles, tous les établissements d'éducation avaient congé. Une adresse de félicitations au roi et à la reine, au nom du corps enseignant et des collégiens, se signait à l'Athénée, dont l'un des professeurs devait prononcer un discours sur la solennité du jour, en présence du bourgmestre et d'une nombreuse assemblée.

Plusieurs amis de M. de Bassompierre, des savants en relations avec l'Athénée, l'avaient engagé à assister à cette cérémonie avec sa fille. Pauline nous fit prévenir à temps, miss Genevra et moi, pour l'accompagner.

Nous nous hâtons de nous habiller, lorsque miss Genevra fit entendre tout à coup un éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc ? lui dis-je ; car elle avait interrompu sa toilette pour me regarder d'un air insolite.

— Je n'en reviens pas, répondit-elle avec sa franchise mêlée de naïveté et d'impertinence ; c'est quelque chose de si comique ! Nous voilà décidément de pair, voyant le même monde, ayant les mêmes relations.

— Vos relations, je l'avoue, miss Fanshawe, m'avaient paru jusqu'ici peu enviables, et je vous les aurais laissées pour vous toute seule, si vous aviez continué de voir exclusivement les Cholmondeley et compagnie.

— Et qui donc êtes-vous pour vous montrer si dédaigneuse ? reprit-elle. Oui, qui donc êtes-vous ? Dites-le-moi, là tout bas, entre nous.

À mon tour je ne pus m'empêcher de rire du ton de curiosité sérieuse dont cette question m'était faite.

— Qui je suis ? Mais je suis moi, apparemment !

— Ce n'est pas répondre. Quand je vous ai rencontrée sur le paquebot d'Ostende, vous paraissiez ne savoir comment gagner votre pain. Arrivée ici, vous vous êtes estimée fort heureuse de vous charger du soin d'élever de vilains marmots d'enfants. Je vous ai vue porter la petite Georgette dans vos bras, comme aurait fait une bonne. Jamais une gouvernante qui se respecte ne descendrait jusque-là. Maintenant, madame Beck paraît vous mettre fort au-dessus de la Parisienne elle-même, et vous traite avec une courtoisie hors de mémoire de sous-maîtresse. Ma vaniteuse cousine, cette petite pimbèche, fait de vous son intime amie ; *mon fils* Jean vous conduit au spectacle et met son équipage à votre disposition. Qui donc êtes-vous ?

— Une princesse déguisée, peut-être. Il est fâcheux que je n'en aie ni le port ni la figure.

— Ce qui m'étonne, poursuivit miss Genevra, c'est votre sang-froid imperturbable au milieu de ce changement de fortune. Seriez-vous donc quelque chose ?

Je sentis le rouge me monter au visage ; mais que m'importait l'opinion d'une tête sans cervelle ?

— Non, je ne suis rien, lui dis-je.

— C'est bien étonnant !

La toilette terminée, nous descendîmes ; elle voulut prendre mon bras. Peu disposée à lui servir de cavalier, car j'étais certaine qu'elle pèserait sur moi de tout son poids, je le lui dis.

— Toujours Diogène ! s'écria-t-elle. Mais, en vous prenant le bras, ma chère, je croyais vous faire un compliment, vous manifester ma haute approbation de votre toilette ; on peut nous voir ensemble.

— Vous ne seriez donc pas trop honteuse, lui répondis-je, d'être aperçue avec moi dans la rue, si mistress Cholmondeley par hasard faisait prendre l'air à son épagneul favori, ou si le comte de Hamel fumait un cigare à quelque balcon ! Grand merci du compliment, miss Fanshawe ; mais votre poids seul, je vous assure, me fait craindre de vous remorquer.

— Quel Turc vous êtes pour moi ! Mais, vous, je saurai bien dévoiler votre incognito.

Chemin faisant, miss Genevra se livra à des commentaires si fantastiques sur ce thème, que plus d'une fois mon rire éclata au milieu du parc. Profitant d'un instant où mon bras, que j'avais jusqu'alors tenu serré contre moi, s'écartait un peu de mon corps, elle glissa le sien dans l'intervalle. Nous voilà pour le moment réconciliées, en ce qui me concernait du moins, car je faisais meilleur marché de mes injures que de celles de mes amis. La crédulité de miss Genevra, ou plutôt son incrédulité obstinée, finissait par être bouffonne : elle ne concevait pas qu'une personne sans naissance et sans fortune, sans passé et sans avenir, pût néanmoins garder une attitude respectable. Il suffisait à mon repos d'esprit d'être connue pour ce que j'étais personnellement. L'estime du monde, je ne l'ai que trop appris, a une autre mesure, et le monde, il va sans dire, a toujours raison. Je n'en persiste pas moins à croire que je n'ai pas tout à fait tort.

Il est des gens qu'une humble position amoindrit moralement et à qui la perte de grandes relations enlève le respect d'eux-mêmes. Ces gens-là n'ont-ils pas raison d'attacher la plus haute importance à des distinctions qui sont leur unique sauvegarde contre l'avilissement. Un homme sent qu'il deviendrait méprisable à ses propres yeux si l'on savait qu'il est issu de parents plébéiens et pauvres ; peut-on le blâmer sévèrement de cacher ce fatal secret et de trembler à l'idée de sa découverte ? Plus nous vivons, plus notre expérience s'étend, moins prompts sommes-nous à juger la conduite de notre prochain, à mettre en question la sagesse du monde. Partout où l'on trouve une accumulation de petites défenses, soit autour de la vertu d'une prude, soit autour de ce que les Anglais appellent la respectabilité d'un homme, soyez sûr qu'elle a sa raison d'être.

Pauline nous attendait avec mistress Graham. Sous cette escorte et celle de M. de Bassompierre, nous arrivâmes bientôt au lieu de la réunion, où nous prîmes place à une distance convenable de la tribune. Les élèves de l'Athénée étaient rangés en bataille devant nous ; la municipalité et le bourgmestre occupaient des places d'honneur près des jeunes princes que leurs précepteurs accompagnaient.

Nombre de personnes étant venues là, comme dans beaucoup d'autres réunions publiques, pour voir et pour être vues, fort peu s'inquiétaient du

discours qui allait être prononcé par un pédant sans doute, et ne pouvait guère être autre chose qu'un panégyrique de la royauté, un tableau du bonheur dont la Belgique jouissait sous son roi, et dont les précoces mérites de l'héritier présomptif lui promettaient la continuation.

La tribune se trouvait encore vide lors de notre arrivée ; mais, soudain, nous y vîmes apparaître un buste bien connu. À l'aspect de ce crâne tondu et d'une chevelure noire comme l'aile du corbeau, à l'aspect de ce front large et pâle, un peu dénudé aux tempes, de ces yeux bleus qui jetaient plus d'éclairs que bien des yeux noirs, nous ne sûmes quelle contenance tenir, miss Genevra et moi, tant cette physionomie nous rappelait de scènes tragicomiques ! J'eus grande peine à réprimer mon hilarité, et je n'y parvins qu'en me cachant derrière mon mouchoir et mon voile. Miss Genevra, qui n'était pas femme à s'éclipser ainsi, se contenta de se pincer les lèvres.

En résumé, si j'étais surprise de voir M. Paul sortir tout à coup du fond de sa tribune, comme ces diables à ressort enfermés dans une boîte, dont les enfants s'amuse à se faire peur, je n'avais pas d'objection fondée contre l'orateur même. M. Paul occupait, je ne l'ignorais pas, la chaire de belles-lettres à l'Athénée. Sa présence à la tribune nous mettait à l'abri des dissertations pédantesques et des éloges nauséabonds ; mais j'étais loin de m'attendre aux flots de véritable éloquence qui allaient jaillir de sa bouche.

Il parla aux princes, aux grands seigneurs, aux magistrats, aux bourgeois, avec le même aplomb, la même verve, la même fureur oratoire que s'il haranguait les trois divisions du pensionnat de madame Beck. Il parla aux collégiens, non comme à des écoliers, mais comme à de futurs citoyens, à des patriotes en germe. Pour la première fois, j'entendais prédire les temps qui allaient venir pour l'Europe. Aurait-on jamais cru que le plat et gras terroir de la Belgique pût produire de pareils fruits, des convictions politiques si généreuses, des élans si passionnés vers un avenir meilleur pour l'humanité tout entière ? Je n'entrerai pas, que le lecteur se rassure, dans le détail des opinions politiques de M. Paul ; mais je dois à la vérité de dire que ce petit homme, logique dans sa fougue, raisonné dans sa passion, foulait aux pieds les utopies banales et repoussait avec mépris les rêves des niveleurs aveugles ; mais, lorsqu'il regardait en face la tyrannie, il lui disait son fait. C'est alors qu'il fallait voir son œil s'allumer, et quand il prenait à corps l'injustice, sa voix rendait un son plus qu'humain, un son qui me

rappelait celui du clairon sonnant, le soir, la retraite autour du parc, ou, plus poétiquement encore, la trompette du jugement.

Par tyrannie, il est bien entendu qu'il ne pouvait être question du paternel gouvernement dont Bruxelles était le siège ; cependant, la majorité de l'audience ne devait pas s'allumer à cette vive flamme. Il en fut autrement des collégiens, enthousiasmés de la perspective ouverte à leurs yeux et de l'importance donnée à leurs petites personnes. De bruyants applaudissements, difficilement contenus pendant le discours, éclatèrent après la péroraison. M. Paul était, d'ailleurs, le professeur favori.

Au moment où nous quittâmes la salle, l'orateur s'était placé près de la porte, où les félicitations continuaient de pleuvoir sur lui. Il m'aperçut, se dégagea du groupe qui l'entourait, me salua, me toucha la main et s'écria d'un air superbe :

— Qu'en dites-vous ?

Question éminemment caractéristique du personnage ! La modestie n'était pas son fort ; à l'heure même du triomphe, éclatait encore cet esprit turbulent, inquiet, cette absence de contrôle sur lui-même qui trahissait tous ses autres défauts. Si je blâmais, du reste, l'impatience de son amour-propre, j'aimais sa naïveté. Je l'aurais volontiers loué ; il méritait de l'être, et mon cœur se sentait plein de louanges. Aucune parole, hélas ! ne vint sur mes lèvres. Et qui est assez heureux pour trouver toujours des paroles au moment propice ? D'autres personnes me tirèrent d'embarras par d'enthousiastes félicitations.

Un des amis de M. de Bassompierre lui présenta l'orateur, que le comte engagea à dîner avec les savants déjà invités ; mais M. Paul refusa cet honneur. Il était fort ombrageux, fort réservé avec les grands et les heureux du monde, sans en être pour cela plus timide ; il promit, toutefois, de venir dans la soirée.

Pendant le dîner, Genevra et Pauline brillèrent toutes les deux par leur beauté. La première avait certainement l'avantage sous le rapport des charmes matériels ; mais la seconde l'éclipsait par des attraits plus spiritualisés, l'éclat intellectuel du regard, la grâce harmonieuse des traits, la séduisante mobilité de l'expression. Genevra portait une robe d'un rouge foncé, très-vif, qui faisait ressortir ses longues et belles boucles blondes, et

dont les roses de son visage pouvaient soutenir l'éclat. Pauline était, au contraire, vêtue d'une robe fond blanc, d'un léger tissu, simple, mais parfaitement faite, et qui, n'ayant rien d'éclatant, n'en laissait que mieux apprécier la délicate animation de son teint, le jeu fin et intelligent de sa physionomie, la limpidité de son regard, sa belle et abondante chevelure, beaucoup plus foncée que celle de sa cousine, comme l'étaient aussi ses sourcils, ses longs cils, ses grandes et mobiles prunelles. La nature, prodigue dans l'ensemble pour miss Genevra Fanshawe, avait un peu négligé les détails, réservant son plus fin pinceau, ses plus délicates touches pour mademoiselle de Bassompierre.

Si la présence d'une pléiade de savants intimidait un peu Pauline, ce n'était pas au point de la rendre muette ; elle parlait modestement, avec défiance d'elle-même, mais avec une grâce si naturelle, un sens si droit, que plus d'une fois son père se tut pour l'écouter et la regarder avec un juste orgueil. Un savant français, plein d'esprit et de politesse, homme de cour dans le sens le plus favorable du mot, ne se plaisait pas moins à l'entendre. Il était charmé, surtout, de la manière dont elle parlait le français, de la correction de son langage et de la pureté de son accent. Genevra, quoiqu'elle eût passé la moitié de sa vie sur le continent, n'approchait pas plus de sa cousine sous ce rapport que sous beaucoup d'autres. Les paroles ne lui manquaient jamais ; mais la correction et la pureté du langage étaient toujours absentes. M. de Bassompierre, doué d'un sens critique très-fin et d'une oreille très-délicate, attachait beaucoup d'importance à cela.

Pauline avait en ce moment un autre écouteur, un autre observateur attentif que les exigences de sa profession avaient fait arriver un peu tard au dîner. Les deux cousines furent très-attentivement regardées par Graham, lorsqu'il prit place à table, et plusieurs fois la même inspection recommença. Miss Fanshawe, jusqu'alors préoccupée et distraite, devint tout sourire, et se mit à parler avec abondance et complaisance, mais généralement de travers, restant, d'une façon vraiment mortifiante, au-dessous du niveau de la conversation, — mortifiante pour une personne douée de moins d'amour-propre ou de plus de sens commun. Ce babil décousu avait pu plaire autrefois à Graham, et lui plaisait peut-être encore. Peut-être était-ce imagination de ma part de croire que si son œil était charmé, son oreille agréablement chatouillée, son goût, son tact, son

intelligence étaient servis moins à souhait. Ses manières, dans tous les cas, n'indiquaient ni pique ni froideur. Si exigeante que fût sa voisine (on l'avait placé près de Genevra), il se montrait plein d'empressement et semblait s'occuper uniquement d'elle.

Dès que les dames furent passées au salon, miss Fanshawe retomba dans sa torpeur insouciant. Étendue sur un sofa, elle nous déclara que, si le dîner était bon, les convives étaient, en revanche, ennuyeux à mourir. Comment sa cousine pouvait-elle laisser son père s'entourer de pareils pédants ? Dès que ces messieurs rejoignirent les dames, ses railleries cessèrent ; elle s'élança au piano et joua avec assez de verve un de ses meilleurs morceaux.

Le docteur Jean, entré un des premiers, se plaça près de la virtuose. Je pensais qu'il ne garderait pas longtemps ce poste indiqué d'abord par la politesse. Il y avait plus près de la cheminée une place où il devait se sentir attiré et qu'il me semblait en effet lorgner de loin ; mais tandis qu'il délibérait encore, d'autres s'en emparèrent. La grâce et l'esprit de Pauline avaient un charme sympathique pour les convives français. Le tact parfait de ses manières lui donnait, à leurs yeux, une supériorité infinie sur sa cousine. Bientôt ils firent cercle autour d'elle, non pour lui parler science, ce qui l'eût naturellement rendue muette ou d'un laconisme forcé, mais pour aborder une foule de sujets dans les lettres, les beaux-arts, la vie du monde. Pauline avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi et elle ne semblait prise au dépourvu sur rien. Je l'écoutais, et je suis certaine que Graham, de planton près de miss Fanshawe, l'écoutait aussi et jouissait, comme moi, de cette exquise urbanité de langage, de cette rare facilité d'expression, de cette gracieuse souplesse d'esprit, en regrettant, sans doute, qu'il fût si difficile d'y atteindre.

Il y avait aussi, dans mademoiselle de Bassompierre, beaucoup plus de vigueur de sentiment et de caractère que ne se l'imaginait peut-être Graham lui-même et que les indifférents ne le soupçonnaient à coup sûr. La vérité est, lecteur, convenons-en entre nous, qu'il n'est pas de beauté vraiment hors ligne, de grâce extérieure accomplie, sans un fonds moral également du premier ordre. Autant vaudrait demander des fleurs et des fruits à un tronc sans racines et où la sève ne circule plus. La beauté physique, lorsqu'elle n'est qu'un masque, est toujours défectueuse en quelque point ;

un souffle la fait disparaître. Graham aurait été fort étonné d'entendre parler du nerf et de la forte trempe de cette nature délicate ; mais moi, qui me rappelais la petite Polly, je savais par quelles vigoureuses racines les grâces de sa frêle personne tenaient au sol solide de la réalité.

Tandis que le docteur Jean écoutait et attendait qu'il se fit une ouverture dans le cercle dont Pauline était entourée, ses yeux, qui parcouraient de temps en temps la salle d'un air inquiet, s'arrêtèrent par hasard sur moi. J'étais assis dans un coin tranquille, à peu de distance de ma marraine et de M. de Bassompierre qui faisaient en ce moment un petit aparté, comme il leur arrivait d'ordinaire, sans que le tête-à-tête, grâce à Dieu, pût prêter à médisance. Graham me fit de loin un signe de reconnaissance, traversa la salle, me demanda comment je me portais et dit qu'il me trouvait très-pâle. Je ne pus m'empêcher de sourire à mes propres pensées. Il y avait bientôt trois mois que le docteur Jean ne m'avait pas parlé ; sans doute il ne songeait pas même au laps de temps écoulé depuis lors. Assis près de moi, en silence, et naturellement plus désireux de regarder que de causer, il avait devant lui, dans Genevra et Pauline, de quoi rassasier ses yeux.

Un assez grand nombre de personnes étaient invitées à la soirée. Je ne tardai pas à apercevoir dans un petit salon, en perspective, M. Paul lui-même. Il paraissait connaître plusieurs de ces messieurs ; mais j'étais probablement la seule dame de sa connaissance. En regardant du côté de la cheminée, il me découvrit à son tour, et il fit un mouvement pour se rapprocher de moi ; la vue du docteur Jean, placé à mes côtés, changea sa résolution. Jusque-là, je n'avais rien à dire ; mais il fronça les sourcils avec une laide grimace. M. Joseph-Emmanuel, arrivé avec son frère, remplaça miss Genevra au piano. Quel contraste entre le jeu plein d'âme du maître et le carillon de l'écolière ! Par quels sons puissants, mélodieux, l'instrument semblait manifester sa reconnaissance au grand artiste !

— Lucy, me dit le docteur Jean dès que le piano se tut, miss Fanshawe est très-certainement une fort belle personne.

L'affirmative était de rigueur.

— Lui croyez-vous une rivale en beauté dans ce salon ?

— Non, s'il s'agit de beauté purement physique.

— Je suis de votre avis, Lucy, et depuis longtemps j'ai remarqué que nous étions souvent d'accord dans nos goûts ou tout au moins dans nos jugements.

— Croyez-vous ? lui dis-je d'un ton légèrement incrédule.

— Oui, je crois que si vous étiez un garçon, le filleul de ma mère, au lieu d'être sa filleule, nous serions de très-intimes amis, deux inséparables.

Il avait pris un ton, un regard, moitié caressants, moitié railleurs. Ah ! Graham, j'ai consacré plus d'une heure solitaire à me demander si vos idées et vos appréciations en ce qui concernait la pauvre Lucy Morton étaient toujours bienveillantes et justes ! Si Lucy, restant absolument la même, avait été mieux partagée du côté de la fortune ou du rang, ne lui auriez-vous pas fait à votre tour une plus large part dans votre estime ? Loin de moi d'impliquer par ces questions un blâme sérieux ! Non, vous pouviez quelquefois m'attrister et jeter le trouble dans mon esprit, mais cet esprit manquait de fermeté et se laissait trop aisément abattre. Il suffisait pour cela qu'un nuage passât sur le soleil. Peut-être, aux yeux de l'équité absolue, étais-je plus en faute que vous ?

Dissimulant de mon mieux la peine que je ressentais à voir Graham prendre pour objet de plaisanteries, fort loin sans doute d'être blessantes dans son intention, la pauvre Lucy, l'amie d'autrefois, lorsqu'il semblait encore prêt à brûler de l'encens sur les autels de miss Fanshawe, déchue pourtant de la première place dans sa pensée, je lui demandai, du ton le plus calme, sur quels points nous nous trouvions donc si étroitement d'accord.

— D'abord, dit-il, nous avons tous les deux le don d'observation. Secondement, il se peut que vous ne me croyiez pas beaucoup d'empire sur moi-même ; je possède néanmoins cet empire.

— Mais il était question des goûts, repartis-je ; nous pouvons observer les mêmes objets et en faire une estime différente.

— Eh bien, prenons des exemples. Vous rendiez tout à l'heure hommage à la beauté de miss Fanshawe, dont le caractère paraît vous être peu sympathique. Vous savez ce que je pense moi-même de ce caractère depuis le fameux concert où... Mais parlons plutôt des lions de la soirée d'aujourd'hui. Comment trouvez-vous les deux académiciens français ?

— Je n'ai pas la prétention de les juger.

— Eh bien, que pensez-vous alors de la pâle petite dame qui leur fait si bien les honneurs des salons de son père, que nous sommes un peu jetés dans l'ombre ? Oui, comment la trouvez-vous ?

— Je la trouve un peu pâle, en effet, ce soir, et je la crois un peu fatiguée de tenir tête à de si brillants causeurs, ce dont elle s'acquitte à merveille.

— Vous la rappelez-vous, lorsqu'elle était enfant ?

— Je me demande quelquefois si vous vous la rappelez vous-même ?

— Franchement, je l'avais tout à fait oubliée ; mais c'est chose singulière de voir comment des personnes, des circonstances, de simples mots, depuis longtemps effacés de notre mémoire, peuvent, dans certaines conditions, sous certaines phases de notre esprit ou de celui des autres, revivre tout à coup.

— Cela se voit.

— Cependant, poursuivit-il, cette résurrection a tellement le caractère vague et vaporeux d'un songe, la nature aérienne d'une fantaisie de l'esprit, qu'elle a besoin d'être corroborée par le témoignage d'une autre personne. N'étiez-vous pas à Olney, lorsqu'il y a une dizaine d'années, M. de Bassompierre, alors M. Home, nous confia sa fille, la petite Polly ?

— Oui, j'étais là le soir de son arrivée.

— C'était une bizarre enfant, n'est-ce pas ? Je me demande comment je la traitais. Aimais-je les enfants en général, en ce temps-là ? Ma conduite envers elle était-elle assez douce, assez amicale ? Ne se ressentait-elle pas de la turbulente insouciance de l'écolier ? Mais, est-ce que vous vous souvenez de moi, vous-même ?

— Vous avez, à la Terrasse, votre portrait qui date de cette époque. Il vous ressemble parfaitement. Sous le rapport des manières, vous étiez presque le même hier qu'aujourd'hui.

— Mais c'est un bien long hier, Lucy. Un pareil oracle, aussi énigmatique, ne fait qu'aiguïser ma curiosité. Que suis-je donc aujourd'hui ? qu'étais-je il y a dix ans ?

— Bienveillant, gracieux pour tout ce qui vous plaisait ; malveillant ou cruel pour personne.

— En cela vous vous trompez. Si j'ai bonne mémoire, j'étais presque brutal avec vous.

— Brutal, non, Graham. Vous vous faites tort à vous-même ainsi qu'à moi ; je n'aurais jamais enduré la brutalité.

— Je suis bien certain d'une chose, c'est que la paisible Lucy n'a guère éprouvé mon amabilité.

— Et moins encore votre cruauté, Graham.

— Néron lui-même, ajouta-t-il, n'aurait pu tourmenter un être aussi inoffensif qu'une ombre.

J'affectai de sourire, mais j'étouffai un soupir. Oh ! combien j'aurais désiré qu'il me laissât seule ou ne me parlât plus de moi. Ces épithètes, ces attributs, je les repoussais dans ma pensée, non pas avec mépris, mais avec une répugnance extrême, une lassitude indicible. Elles me semblaient froides et lourdes comme du plomb ; je fléchissais sous leur poids. Heureusement il aborda aussitôt un autre thème.

— Dans quels termes étiez-vous, Lucy, avec la petite Polly ? Si mes souvenirs ne me trompent pas, vous n'étiez pas mal ensemble.

— Vos souvenirs sont bien vagues, lui répondis-je. Croyez-vous que la petite Polly n'en ait pas de plus précis ?

— Oh ! ne parlons plus de la petite Polly : parlons de mademoiselle de Bassompierre. Une personne de sa qualité ne saurait guère se souvenir d'Olney. Regardez ces grands yeux qui s'illuminent au feu de la conversation : croyez-vous qu'ils relisent jamais les pages du passé ? Sont-ce bien les mêmes yeux qui se fixaient, à ma voix, sur un abécédaire ? Cette brillante jeune personne s'imaginerait-elle jamais que c'est moi, John Graham, qui lui ai appris, en grande partie, à lire ?

— Dans la Bible, le dimanche soir.

— Combien ce profil calme et pur, si finement dessiné et qu'on croirait sculpté en marbre, diffère de la physionomie inquiète, impatiente de l'enfant ! Qui croirait qu'elle avait alors ses petites passions, ses antipathies, ses préférences ? Que ressentait-elle pour moi ?

— Ce n'était pas de l'antipathie, vous le savez.

— Oui, je m'en souviens maintenant. Elle me préférerait à tout le monde, à Olney. Que dirait-elle, si on lui rappelait ces souvenirs-là ? Ce n'est guère moi qui puis le faire ; mais si quelqu'un allait lui murmurer à l'oreille ces mêmes souvenirs ; et si, assis comme je le suis ici, je pouvais, sans qu'elle se doutât de rien, observer ses traits sous l'impression de ce récit, ne serait-ce pas charmant ? Vous seule, Lucy, pourriez peut-être... Combien je vous serais reconnaissant !

— Non, docteur Jean, me dis-je à part moi, car je restai muette, votre reconnaissance, à ce prix, serait trop chère. Le rôle que vous voulez me donner ne saurait m'aller.

Graham s'était un peu écarté, comme pour me laisser le temps de délibérer ; mais il ne me perdait pas de vue. Cependant il ne savait pas lire dans mes traits, puisqu'il attendait encore ma réponse. En ce moment, ma propre oreille fut frappée du son d'une voix qui ne l'effraya guère moins que le sifflement d'un boa constrictor.

— Quel œil luisant notre petite chatte anglaise a ce soir ! me dit M. Paul.

Et il était déjà loin, me laissant aussi surprise que confuse de cette singulière apostrophe. Graham l'avait entendue.

— Bravo, Lucy ! bravo ! Petite chatte anglaise, quel œil luisant vous avez ce soir ! Il est plus familier, plus doux que lui-même que je ne l'aurais cru, ce petit homme qui avait l'air si sauvage le jour du concert. Petite chatte anglaise ! Il faut que je raconte cela à maman, cela l'amusera bien. Mais voyez donc quels yeux il braque sur nous, parce qu'il me voit rire ! Je veux m'amuser à le tourmenter un peu.

Et Graham se mit à me parler à l'oreille, à plaisanter, à rire, jusqu'à ce qu'il aperçût une place vide près de mademoiselle de Bassompierre. Le cercle dont elle était entourée s'était enfin rompu. Il se leva, prit son courage à deux mains, traversa le salon et profita de la circonstance. Le docteur Jean devait être toute sa vie un homme heureux, car il savait saisir l'occasion aux cheveux, sans avoir jamais l'air de se hâter. Aucun enthousiasme exagéré ne lui faisait dépasser le but, aucune faiblesse ne l'arrêtait en chemin. Comme il avait bonne mine en ce moment ! Le regard de Pauline, lorsqu'il arriva près d'elle, s'anima, son teint se colora légèrement. Il se tenait debout, humble, mais résolu, soumis, mais plein de

foi dans son étoile : cependant le temps était venu de battre en retraite, pour miss Genevra et pour moi ; nous aurions dû être déjà rentrées au pensionnat. À notre sortie du salon, je rencontrai M. Paul ; il me demanda, d'un ton plus poli et plus réservé que d'habitude, si nous avions quelqu'un pour nous accompagner.

Un oui assez sec fut mon unique réponse. Je lui savais très-mauvais gré d'avoir fourni à Graham l'occasion de rire à mes dépens. La voiture de M. de Bassompierre devait, d'ailleurs, nous reconduire, Genevra et moi.

M. Paul fit alors observer que la nuit était belle, mais froide ; le châle dont je m'enveloppais lui paraissait bien léger. Je lui répondis que je ne le désirais pas plus lourd.

Genevra me faisait attendre ; je commençais à craindre que M. Paul ne se contentât pas longtemps d'un dialogue si laconique, dans lequel il en était pour ses frais de politesse.

— Vous m'en voulez, je le vois, me dit-il, d'avoir interrompu votre tête-à-tête avec ce grand fat d'Anglais. J'en suis au regret ; mais d'anciens amis comme nous ne doivent pas se quereller pour un mot. Je vous ai appelée petite chatte ; est-ce là ce qui vous a tant contrariée ? Le mot aura peut-être paru un peu familier à votre compatriote, si compassé en toute chose. Eh bien, je le retire, je vous en demande pardon.

Une humilité si inattendue, de la part de M. Paul, me fit sourire.

— Voyons, reprit-il, votre compagne va revenir et le jour commence à poindre, hâtez-vous de me pardonner.

— Eh bien, puisque vous y tenez, M. Paul, je vous pardonne.

— Monsieur ne me satisfait pas ; il me faut un autre mot, ou je croirai que vous me gardez rancune. Pourquoi ne pas me dire : mon ami, ou si vous l'aimez mieux en anglais, *My friend*, je vous pardonne.

My friend, quoique la traduction de *mon ami*, était tout autre chose et n'avait pas la même portée, bien s'en faut. Je le dis donc sans difficulté. La différence entre les deux expressions n'existant pas pour M. Paul, il parut fort satisfait et sourit. Il fallait voir ce sourire ; rien de pareil n'avait jamais épanoui le front de M. Paul, rien de pareil ne s'était joué sur ses lèvres, rien de pareil n'avait illuminé ses yeux. Cent fois j'avais vu sur son visage le

sourire ironique, le sourire du dédain, le sourire de la passion, le sourire du triomphe : ce même visage parut soudain se débarrasser d'un masque. Tout ce qu'il y avait de dur dans ses traits s'effaça ; son teint même, ce teint noir, olivâtre, annonçant une origine espagnole, s'éclaircit. Je crois n'avoir jamais vu semblable métamorphose. Il m'accompagna jusqu'à la voiture, et M. de Bassompierre en fit autant pour sa nièce. Ce soir-là, le tête-à-tête avec miss Genevra devait être encore moins plaisant qu'à l'ordinaire. La portière n'était pas refermée, que sa mauvaise humeur éclatait en invectives amères contre le docteur Jean. Elle y mettait tant de fiel que mon stoïcisme n'y put tenir. À mon tour je pérorai ; je lui fis entendre une série de remontrances dans le goût de celles qu'adressait John Knox à Marie Stuart, et qui, sans lui plaire davantage, eurent du moins pour effet de la calmer. Miss Genevra avait besoin de ce genre de correction, et je suis certaine qu'à part la mortification d'avoir échoué dans ses petits manéges près du docteur Jean, elle se coucha de bien moins mauvaise humeur et dormit beaucoup mieux que si ma complaisance avait fourni un aliment à ses rancunes.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

LA

MAÎTRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES.

XXIII

M. Paul regardait comme un cas pendable toute interruption de ses leçons. Sous-maîtresses et pensionnaires tremblaient également d'avoir à traverser la classe où il fonctionnait. Madame Beck elle-même, lorsqu'elle était contrainte de tenter ce périlleux passage, ramassait ses jupes pour empêcher leur frôlement et côtoyait l'estrade, comme un navire longe des brisants féconds en naufrages. Rosine, la concierge, chargée d'appeler de demi-heure en demi-heure les élèves qui prenaient leurs leçons de musique dans l'oratoire, le grand et le petit salon, la salle à manger et autres stations musicales, Rosine, malgré son effronterie naturelle, avait souvent la langue

nouée, après la seconde ou la troisième expédition, par l'effroi que lui inspiraient les regards lancés à travers les formidables lunettes.

Un matin, j'étais assise dans le carré, où, tout en travaillant à une broderie commencée par miss Geneva Fanshawe, et que cette jeune personne m'avait suppliée de finir, j'écoutais les variations et les crescendo de la voix du professeur de littérature dans la classe voisine. Les intonations de cette voix devenaient de plus en plus menaçantes. Par bonheur, un bon mur m'abritait de l'orage, et, supposé que le mur s'écroulât de ce côté, il m'était aisé de gagner la cour par la petite porte vitrée ; je me sentais donc parfaitement rassurée. Il n'en était pas de même de la pauvre Rosine. Quatre fois déjà, dans cette malencontreuse matinée, elle avait dû franchir la dangereuse passe, et maintenant, pour la cinquième, il s'agissait d'enlever une élève musicienne sous le nez de M. Paul, comme on enlève un marron du feu.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? monsieur est déjà d'une colère !

Le courage du désespoir la décida néanmoins à ouvrir la porte.

— Mademoiselle la Malle, au piano !

Rosine n'avait pas eu le temps de refermer la porte, qu'une voix tonnante s'écria :

— À partir de ce moment, la porte est condamnée. Malheur à la première personne qui tenterait de l'ouvrir, fût-ce madame Beck elle-même !

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la promulgation de cet ukase, quand j'entendis Rosine trotter de nouveau dans le corridor.

— Mademoiselle, me dit-elle, me voilà bien embarrassée ! je ne voudrais pas, pour une pièce de cinq francs, rentrer dans la classe, tant les lunettes de monsieur me font peur aujourd'hui ! Et voilà justement qu'il arrive de l'Athénée un message très-pressé pour lui. J'ai dit à madame Beck que je n'oserais pas le lui remettre ; elle vous prie de vous en charger.

— Moi ! y pense-t-elle ? cela ne rentre pas du tout dans mes fonctions. Allons, Rosine, un peu de cœur.

— Impossible, mademoiselle. Voilà cinq fois que j'interromps la classe. Madame prendra, si elle veut, un gendarme pour faire ce service. Quant à

moi, j'y renonce.

— Mais si le message est important ? Qu'est-ce que c'est donc ?

— C'est une invitation, ou plutôt un ordre de se rendre immédiatement à l'Athénée pour assister à une inspection officielle. Vous savez comme M. Paul aime à recevoir des ordres.

Je le savais très-bien. Jamais petit homme ne fut plus franc du collier et n'eut plus en horreur toute espèce de sujétion. Cependant je résolus de tenter l'aventure : c'était, en définitive, un service à lui rendre. J'ouvris donc la porte et je la refermai derrière moi avec aussi peu de bruit que me le permettait ma main mal assurée. Laisser retomber le loquet ou laisser la porte entre-bâillée était une aggravation du crime. Me voilà debout devant son tribunal. Son humeur n'était visiblement pas devenue meilleure ; il donnait, ce jour-là, une leçon d'arithmétique, car il n'était pas homme à se renfermer dans une spécialité, et l'arithmétique étant un sujet aride en lui-même, mais bien autrement ingrat pour une imagination comme la sienne, toutes les élèves tremblaient dès qu'il parlait de chiffres. Je le trouvai assis et courbé sur son pupitre ; relever la tête au premier son de la porte ouverte, au premier signe que l'ukase était enfreint, lui eût paru sans doute un manque de dignité. Je n'étais pas fâchée, pour ma part, de ce répit ; il convenait mieux à ma nature d'affronter de près la colère de M. Paul que d'en subir l'explosion à distance.

Je m'étais arrêtée près de son estrade. Me jugeant, sans doute, indigne de son attention immédiate, il poursuivit sa leçon ; mais ce dédain n'était pas une conclusion. Il fallait une réponse à mon message.

N'étant pas assez grande pour que ma tête dépassât son pupitre, je subissais maintenant une espèce d'éclipse ; il pouvait faire semblant d'ignorer ma présence, tant que je ne porterais pas la parole ; pour obvier à cet inconvénient, j'avançai un peu la tête de manière à mieux distinguer ses traits. Il avait pour l'heure l'aspect d'un tigre à l'affût. Deux fois je jouis du spectacle avec impunité, avançant et reculant sans être vue ; la troisième fois, mon œil sortait à peine de l'angle obscur du pupitre, qu'il rencontra les terribles lunettes. J'eus toutefois le bénéfice de la proximité. Monsieur était myope ; ses lunettes ne pouvaient lui servir à étudier la physionomie du criminel placé sous son nez. Il les ôta donc.

Franchement, j'avais appris à ne pas redouter M. Paul, et lorsqu'il me demanda, d'une voix sourde et concentrée, si je savais que l'infraction à la loi qu'il avait établie entraînait la peine du gibet, et si j'apportais la corde pour me pendre, je lui tendis une aiguillée de mon fil à broder avec un sourire qui aurait pu produire l'effet de l'huile versée sur le feu. Je m'étais donné garde, il est vrai, de faire parade de mon fil, et je l'accrochai de manière à ce que lui seul le vît, à l'angle de son pupitre. Il comprit qu'il me devait d'échapper à un universel éclat de rire que l'effroi même de sa présence n'eût pu contenir ; mais il n'en paraissait pas moins résolu à ne pas se dérider.

— Que vous faut-il donc ? me dit-il, et quel plaisir prenez-vous à me braver ?

Je lui transmis le message de l'Athénée en insistant sur l'urgence.

— Je ne quitterai pas ma classe, s'écria-t-il alors, pour tous les personnages officiels du monde. Non, pas même sur l'ordre du roi et des deux Chambres !

Convaincue qu'il était forcé d'obéir, j'attendais en silence une autre réponse ; mais ne la voyant pas venir :

— Monsieur, lui dis-je, que faut-il dire au commissionnaire ?

— Tout ce que vous voudrez, je ne bouge pas.

Alors je me hasardai à étendre la main vers le fameux bonnet grec gisant sur l'appui d'une croisée. M. Paul suivait ce hardi mouvement d'un regard mêlé d'étonnement et de pitié.

— Voilà du neuf : miss Lucy prend mon bonnet grec pour se déguiser apparemment en garçon et aller à ma place à l'Athénée.

Je déposai précieusement le bonnet grec sur le pupitre.

— Il vous faut donc une réponse ? reprit-il ; eh bien, je vais écrire un mot pour m'excuser, si tant est que j'aie besoin d'excuse ! Tout le monde conspire, je crois, pour m'empêcher de faire ma classe.

Toujours dans son intérêt, je poussai le bonnet grec vers sa main ; mais ce bonnet, alourdi par sa grande houppe, glissa tout à coup sur le pupitre luisant et entraîna dans sa chute les lunettes que monsieur venait de déposer. Après être tombées sur l'estrade, ces pauvres lunettes rebondirent sur le

plancher. Elles avaient bien fait d'autres chutes sans qu'il leur arrivât malheur, mais cette fois la mauvaise étoile de miss Lucy Morton ne l'abandonna pas : les deux verres furent fracassés.

On s'imagine mon épouvante ! Je savais toute la valeur attachée par M. Paul à ses lunettes, l'extrême difficulté qu'il trouvait à assortir des verres à sa vue. Souvent il appelait ces mêmes lunettes son trésor. Je m'étais baissée pour les ramasser, mais je n'osais me relever ni affronter son regard, quoiqu'il fût maintenant désarmé.

— Là, s'écria-t-il, me voilà veuf de mes lunettes ! mademoiselle Lucy confessa-t-elle maintenant qu'elle a mérité d'être pendue ? Mais qu'a-t-elle à craindre d'un pauvre aveugle forcé de chercher à tâtons son chemin ? C'est une manière de m'avoir à sa merci.

Je me décidai à lever les yeux. Le visage de M. Paul, loin d'être contracté par la colère, me parut, à mon indicible surprise, épanoui par le même sourire qu'au moment où nous nous étions dit adieu à l'hôtel de Belle-Vue. M. Paul avait cela de rare que devant un tort réel, une injure grave, il se montrait plein de miséricorde, patient comme un saint ; s'il laissait éclater si souvent une humeur bizarre, intraitable, c'était dans la sphère du caprice et de la fantaisie, qui, pour lui, au moins, avait des limites. Cet accident, loin de me nuire, me vint en aide. Dès qu'il me vit sérieusement peinée du mal que j'avais fait, il ne pensa plus qu'à me consoler.

— Décidément, les Anglaises sont des brisetout. Comment ne pas faire ce qu'elles veulent ? Me voilà dans la position du négociateur autrichien devant lequel le général Bonaparte brisait un déjeuner de porcelaine pour lui inspirer une salutaire terreur. Il ne me reste plus qu'à signer des deux mains tout ce que miss Lucy voudra ; ou, mieux encore, allons à l'Athénée, en passant d'abord chez l'opticien. Si les personnages officiels sont forcés de m'attendre, ils s'en prendront à miss Lucy.

M. Paul, on le voit, s'appriivoisait par instant ; mais cela ne m'empêcha pas d'avoir le soir même une querelle avec lui. Il avait contracté l'habitude d'arriver à l'improviste, à l'heure de la silencieuse étude, de faire enlever les livres, de mettre de côté les sacs à ouvrage, et de tirer de la profonde et large poche de son paletot un gros volume ou une poignée de brochures, pour nous faire une lecture bien autrement intéressante, à mon avis, que la

lecture pieuse psalmodiée par une pensionnaire assoupie. C'était tantôt une tragédie ou une comédie, dont je ne pouvais toujours apprécier le mérite intrinsèque, mais à laquelle il prêtait assurément de la verve, de la passion, de l'esprit, si elle en était dépourvue. D'autres fois, il faisait pénétrer dans l'atmosphère un peu nébuleuse et sombre de notre cloître, car un pensionnat tient toujours du cloître, le reflet lumineux d'un monde plus brillant. Il nous initiait à la littérature du jour ; il nous lisait quelque nouvelle pleine de charme ou l'un des spirituels feuilletons que les salons de Paris sanctionnaient de leurs suffrages. Naturellement, il avait soin d'enlever d'une main sévère tout ce qui pouvait ne pas convenir à des oreilles de jeunes filles. Souvent, lorsque la suppression eût laissé une lacune inexplicable ou affaibli l'intérêt, il improvisait des paragraphes entiers, et le dialogue ou la description qu'il greffait sur la tige originale valait au moins ce qu'il en élaguait.

Dans la soirée en question nous étions assises, comme des nonnes, dans le réfectoire servant d'étude ; les pensionnaires apprenaient leurs leçons pour le lendemain, les sous-maîtresses s'occupaient d'ouvrages d'aiguille. Le mien était un travail de fantaisie que je n'avais pas entrepris, comme tant d'autres, pour tuer le temps ; je le destinais à un présent de fête, et mes doigts devaient trotter pour ne pas arriver trop tard.

Un coup de sonnette aigu, suivi d'un pas rapide et familier, fit partir de bien des bouches à la fois ces mots :

— Voilà M. Paul !

Et la porte enfoncée, le mot *ouverte* ne saurait rendre la manière dont il en poussait les deux battants devant lui, livra en effet passage au professeur de belles-lettres.

Au centre des deux longues tables flanquées de bancs, descendaient deux lampes suspendues au plafond, et sous chacune de ces deux lampes, de chaque côté de la table, se tenait assise une sous-maîtresse, à la droite et à la gauche de laquelle les pensionnaires étaient rangées ; les plus âgées et les plus studieuses plus près des lampes, dans ce qu'on appelait en plaisantant les tropiques ; les plus petites et les plus paresseuses reléguées aux extrémités, aux pôles nord et sud. D'ordinaire M. Paul offrait poliment une chaise à l'une des sous-maîtresses, généralement à Zélie de Saint-Pierre, la

plus ancienne dans la maison, et il prenait alors la place vide, jouissant ainsi de la pleine clarté du cancer ou du capricorne, clarté dont sa vue basse avait besoin.

Selon l'ordinaire aussi, Zélie de Saint-Pierre se leva d'un air riant, si riant que sa bouche, fendue jusqu'aux oreilles, laissa voir ses deux rangées de dents. C'était vraiment un singulier sourire ; il ne se transmettait pas à ses lèvres pincées, tendues comme la corde d'un arc ; il se répandait encore moins sur son visage, ne creusait aucune fossette dans ses joues, n'animait en aucune façon ses yeux. M. Paul, je suppose, ne remarqua pas mademoiselle Zélie, ou il fit semblant de ne pas la remarquer. Il était aussi capricieux que les femmes sont accusées de l'être. Ses lunettes neuves servaient en ce moment de prétexte et d'excuse à tous les caprices de son regard. Il passa près de mademoiselle Zélie sans paraître la voir, arriva de l'autre côté de la table, ne me laissa pas le temps de me lever, murmura à mon oreille ces mots : « Ne bougez pas, » et s'établit entre moi et miss Genevra Fanshawe, dont j'avais à chaque instant le coude dans le côté. Ce n'était pas faute de lui répéter :

— Miss Genevra, je voudrais vous voir... à Jéricho !

Il était aisé de dire : « Ne bougez pas ; » mais comment ne pas bouger ? Il fallait bien lui faire de la place, et prier les pensionnaires de reculer un peu. Je m'écartai avec mon panier à ouvrage, pour laisser un espace suffisant, rien de plus, à sa personne et à son livre. Un homme raisonnable n'en pouvait pas vouloir moins ni davantage ; mais M. Paul n'était pas un homme raisonnable ; il prit feu comme une allumette.

— On ne veut pas de moi pour voisin, paraît-il ? Au premier jour nous verrons les castes de l'Inde transplantées en Europe par les Anglais. Me voilà déjà traité en paria par une Anglaise. Soit ; je vais arranger les choses autrement. Levez-vous toutes, mesdemoiselles.

Les pensionnaires se hâtèrent de se lever. Il les fit défiler vers l'autre table ; puis, me plaçant à l'une des extrémités de la première, il s'assit lui-même à l'autre bout, après m'avoir apporté mon panier à ouvrage, mon dé, mes ciseaux, etc.

Pas une âme dans la salle ne s'avisa de rire de cet arrangement ; mal fût venu à celle qui l'eût osé. Pour moi, je me laissai faire avec le plus grand

sang-froid. Ainsi isolée du reste du genre humain, je m'étais remise tranquillement à l'ouvrage, ne me trouvant pas du tout malheureuse de ne plus sentir le coude de miss Genevra.

— Trouvez-vous la distance suffisante ? me demanda alors M. Paul.

— Vous en êtes le seul arbitre, répondis-je.

— Ce n'est pas moi, c'est vous-même, entendez-vous bien ? ajouta-t-il, qui créez le vide autour de vous.

Je ne répliquai pas ; il commença sa lecture ; mais il avait eu le malheur de choisir ce soir-là la traduction d'une tragédie de Shakspeare, dont il martyrisait singulièrement le nom, et qu'il appelait un faux dieu. Sa mauvaise humeur lui fit sans doute ajouter, à mon intention, une petite sortie contre « le sot paganisme littéraire des Anglais. »

Shakspeare n'est guère traduisible en français : tout en me gardant d'émettre une opinion, je ne laissais pas de trahir, par l'expression de mon visage, ma compassion pour le grand poète ainsi couché sur le lit de Procuste. Les lunettes de M. Paul étaient sur le qui-vive. Aucun des symptômes de mon peu de sympathie pour sa version shakspearienne ne lui échappait ; et, bien que placé au pôle nord où il s'était volontairement exilé lui-même, il s'échauffait de plus en plus et semblait même parvenir à un degré d'incandescence que, vu la température, il eût paru difficile d'atteindre, même sous les tropiques.

La lecture achevée, j'étais assez curieuse de savoir s'il partirait avec sa colère. Il n'était pas dans ses habitudes de se comprimer ainsi. mais je ne lui avais donné aucun grief bien défini ; j'étais restée tranquille comme une image dans mon exil.

On apporta bientôt le souper, composé de tartines et de lait étendu d'eau tiède. Par considération pour le professeur, les tartines et les bols ne furent pas immédiatement passés de main en main.

— Soupez donc, mesdemoiselles ; est-ce moi qui vous empêche de souper ? dit-il en semblant tout occupé à faire des notes marginales sur son Shakspeare.

Ces demoiselles ne se le firent pas dire deux fois. J'acceptai aussi ma tartine et mon bol ; mais, plus que jamais appliquée à mon ouvrage, je

mordillais mon pain et je sirotais mon breuvage avec le plus grand sang-froid, avec un calme tout à fait impassible. La présence d'un être aussi inquiet, aussi ombrageux, aussi hérissé d'épines que M. Paul semblait absorber, comme un aimant, toutes les influences agaçantes pour les nerfs.

Enfin il se leva... Sortirait-il sans me dire un mot ? Oui, le voilà déjà près de la porte.

Non, car il revient sur ses pas ; mais c'est pour prendre son porte-crayon qu'il oubliait.

Il casse la pointe du crayon en le renfermant dans son étui ; il le retaille, le remet en poche et vient à moi.

Les sous-maîtresses et les pensionnaires, réunies autour de l'autre table, bavardaient à l'envi, selon leur usage à l'heure des repas, et, malgré la présence de M. Paul, leur caquet était assez bruyant pour nous créer un aparté.

M. Paul s'était arrêté et se tenait debout derrière moi ; il me demanda ce à quoi je travaillais avec tant d'ardeur, et je lui répondis que c'était à une chaîne de sûreté.

— Pour qui ?

— Pour un monsieur de mes amis...

La réponse ne lui plut pas ; il prit de nouveau la mouche. De toutes les femmes de sa connaissance, j'étais celle qui avait le plus grand talent pour se rendre désagréable au superlatif. Il était décidément impossible de vivre en bons termes avec moi. En vain l'on m'abordait dans les plus pacifiques dispositions du monde ; crac ! il me suffisait d'un mot pour mettre les gens hors des gonds. Certes, personne ne me voulait plus de bien que lui. Quel mal m'avait-il jamais fait ? Ma neutralité au moins semblait devoir lui être acquise. Loin de là, je m'emportais sans ombre de raison ; j'étais vive comme le salpêtre.

— Singuliers reproches, monsieur ! lui répondis-je. En vérité, vous vous trompez d'adresse.

— Non, non, j'ai deviné tout de suite la fougue de votre caractère. Cela ne vous empêche pas d'avoir vos qualités, et si vous vouliez seulement faire plus d'usage de votre bon sens naturel, être moins coquette, ne pas réserver

toute votre estime pour les dandys de six pieds, ne pas jeter un regard si dédaigneux sur les gens qui n'atteignent pas cette taille, je conserverais moi-même la bonne opinion que j'avais d'abord conçue de vous, de la gravité de votre caractère, de l'austère simplicité de vos habitudes et de vos goûts. Les temps sont bien changés, hélas ! Votre chapeau ressemble à la corbeille d'une bouquetière ; vos cols sont surchargés de broderies, et vous portiez au dernier concert une robe écarlate.

— Une robe écarlate ! Oh ! c'est trop fort, M. Paul ; c'était une robe rose, et si j'avais choisi moi-même la couleur, ce n'est pas cette couleur-là que j'aurais prise. Vous oubliez d'ailleurs la mantille noire.

— Écarlate ou rose, vert pois ou bleu de ciel, c'est tout un. La mantille noire n'était qu'un colifichet de plus. Enfin, vous voilà livrée tout entière à Satan et à ses pompes.

— Trouveriez-vous même à redire à ma pauvre robe de mérinos d'hiver et à mon col blanc ?

— À la robe, non, au col non plus ; mais pourquoi ce nœud de ruban coquet ? Pourquoi ? Je suis bien curieux, n'est-ce pas ? Toutes ces questions me feront encore détester davantage. Eh bien, je rétracte mes paroles. La robe rose vous allait fort bien, mais je vous trouve mieux, pour ma part, en robe grise.

M. Paul ne disait probablement pas sa véritable pensée, car je lui savais un goût assez prononcé pour les couleurs éclatantes.

— Mettez des fleurs sur votre chapeau, poursuivit-il ; mais ne les prodiguez pas comme si vous étiez la déesse Flore elle-même !

— Et le ruban, monsieur, faites-vous grâce au ruban ?

— Va pour le ruban, et donnez-moi la main !

Dès qu'il fut parti, je me débitai tout bas ce petit monologue : « Eh bien, Lucy Morton, qu'en dites-vous ? vous seriez-vous attendue à cela ? Certes, vous faites assez bon marché de vous-même, et miss Fanshawe n'a pas tort de vous comparer à Diogène retiré dans son tonneau. M. de Bassompierre a poliment détourné, l'autre jour, la conversation qui roulait sur les excentricités de la grande actrice parisienne, parce que ce sujet semblait vous mettre mal à l'aise. Le docteur Jean vous proclame la plus inoffensive

des créatures et vous compare à une ombre. Vous péchez surtout, à son avis, par un excès de gravité, de régularité ; vous manquez de couleur, de relief. Telles sont les impressions de vos amis, et vous ne pensez pas autrement qu'eux ; mais voici qu'un petit homme s'avise de prendre le contre-pied de cette opinion. Il vous trouve, lui, trop légère, trop enjouée, trop coquette, et tandis que le docteur Jean ne voit passer que votre noire silhouette sur un mur, vous lui apparaissez si brillante qu'il étend sa main devant ses yeux pour les protéger. »



XXIV

La fête de M. Paul venait le 1^{er} mars et tombait, cette année, un jeudi ; on la célébrait avec beaucoup moins de solennité que celle de madame. Il n'était pas même question d'offrir au professeur de littérature un cadeau de prix ; mais l'anniversaire en était toujours accueilli avec joie dans le pensionnat, où ledit professeur Paul jouissait d'une faveur toute spéciale, malgré ou peut-être à cause de son originalité. Le jeudi était déjà par lui-même un demi-jour de congé ; on allait le matin à la messe et l'après-midi à la promenade ou faire des emplettes en ville ; on ne se contentait donc pas de la toilette ordinaire ; on mettait des robes moins sombres, et les cols blancs unis, alors fort en vogue, ajoutaient à l'air général de gaieté et de fraîcheur. Non-seulement mademoiselle Zélie de Saint-Pierre avait revêtu ce jeudi-là une robe de soie, regardée dans les traditions économiques des bourgeoises de Bruxelles comme un article de grand luxe ; mais elle avait encore fait venir le coiffeur, et les élèves lui demandaient à sentir son mouchoir imprégné d'un nouveau et élégant parfum. Pauvre Zélie ! il lui arrivait souvent, vers cette époque, de se déclarer ennuyée à la mort d'une vie cloîtrée et laborieuse. Le temps des doux loisirs devait enfin venir pour elle ; il suffisait pour cela qu'un mari se chargeât de payer ses dettes et de fournir aux frais de sa toilette. La rumeur voulait qu'elle eût, depuis longtemps, jeté les yeux sur M. Paul. M. Paul, de son côté, la regardait souvent pendant des minutes entières, du haut de son estrade, tandis que la classe travaillait en silence. Sous ce regard de basilic, mademoiselle Zélie ne se sentait pas précisément à l'aise ; mais son amour-propre était d'autant plus flatté qu'elle ne sondait certainement pas la pensée du professeur.

Après la messe et le déjeuner, la cloche sonna comme pour la classe du matin ; les salles se remplirent. Sous-maîtresses et pensionnaires tenaient à la main leurs bouquets ; les plus jolies fleurs du printemps embaumaient l'air. Seule je n'avais pas de bouquet. Personne n'aime plus que moi les fleurs dans un jardin, mais dès qu'elles sont cueillies, je ne leur trouve plus le même charme ; leur existence déjà si courte devient plus éphémère encore ; ce symbole de la fragile existence humaine contriste mon cœur. Jamais je ne donne de fleurs à ceux que j'aime ; je ne désire pas non plus en recevoir d'eux. Mademoiselle Zélie remarqua bientôt mes mains vides ; elle n'en pouvait croire ses yeux ; je devais tenir cachée quelque fleur symbolique et solitaire ; la sentimentale Anglaise avait voulu se distinguer :

— Quoi, vous n'avez rien ?

— Rien.

— Pas un brin de verdure ?

— Dépouillée comme un arbre en hiver.

Mademoiselle Zélie était aux anges.

— Vous avez très-bien fait, miss Lucy, de garder votre argent, et bien sotte je suis d'avoir jeté trois francs par la fenêtre pour acheter ce bouquet de fleurs venues en serre chaude.

Et elle me montrait un magnifique bouquet sans parfum.

Chut ! un pas retentit et s'avance, rapide selon l'usage, mais moins saccadé, moins brusque. On devine que le professeur n'est pas sous l'empire de son habituelle irritabilité nerveuse, et que son entrée en scène sera toute différente ce jour-là.

Il apparaîût, en effet, le visage riant comme le rayon de soleil qui se joue au milieu du feuillage et illumine le mur. Les sombres plis du paletot couleur suie de cheminée ont fait place à l'habit noir des grands jours, et le bonnet grec à un élégant chapeau tenu par une main gantée qui le dépose bientôt sur le pupitre avec les gants blancs.

— Bonjour, mes amies ! s'écrie-t-il d'un ton qui rachète bien des bourrasques.

— Nous souhaitons toutes à M. Paul une bonne fête, répond aussitôt mademoiselle Zélie qui s'est constituée l'orateur du pensionnat.

Et s'avancant avec ses habituelles grimaces, elle dépose sur le pupitre son splendide bouquet. M. Paul s'incline.

La longue série des offrandes continue. Chaque pensionnaire, d'après le mot d'ordre donné, place si adroitement son bouquet, que le dernier forme, pour ainsi dire, la pointe d'une pyramide de fleurs, derrière laquelle le héros de la journée se trouve éclipsé. La cérémonie finie, tout le monde reprend sa place et écoute dans le plus profond silence le discours de remerciements.

Cinq minutes s'écoulent ; le silence n'est pas interrompu ; que peut donc attendre M. Paul ?

Cinq autres minutes ont rejoint les cinq premières dans l'abîme du passé ; même silence. M. Paul reste caché derrière sa pyramide de fleurs.

À la fin, cependant, une voix sort de cet abri, voix plutôt sourde et qui semble sortir d'un gouffre.

— Est-ce là tout ?

Mademoiselle Zélie regarde autour d'elle.

— Avez-vous toutes donné vos bouquets, mesdemoiselles ? dit-elle aux élèves.

Oui, de la plus âgée à la plus jeune, de la plus grande à la plus petite, toutes avaient donné leur bouquet. Mademoiselle Zélie le dit à M. Paul.

— Est-ce là tout ? répète la voix, descendue de quelques notes encore plus bas.

— Monsieur, reprend alors mademoiselle Zélie en se levant et en souriant de son plus gracieux sourire, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à une seule exception près, tout le monde dans la classe vous avait remis son bouquet. Cette exception est miss Lucy ; monsieur se montrera indulgent pour elle et voudra bien considérer qu'elle est étrangère et peu au fait de nos usages.

Cette explication, charitable en apparence, de mademoiselle Zélie fut accueillie par un geste qui semblait réclamer le silence.

Bientôt M. Paul sortit de son éclipse et, s'avancant sur le bord de l'estrade, il tint un instant les yeux fixés sur la vaste mappemonde qui couvrait le mur opposé.

— Est-ce là tout ? demanda-t-il encore, mais, cette fois, d'un ton presque tragique.

Il dépendait de moi de rétablir l'harmonie universelle en m'avancant à mon tour avec mon petit cadeau. Ce n'était pas sans peine que j'avais terminé la fameuse chaîne de montre en soie et en perles, aux dernières lueurs de notre lampe nocturne, un peu avant le jour. Cette chaîne avait le brillant qui plaisait au destinataire. Faute d'un autre fermoir, je m'étais servie de celui de mon unique collier, et j'avais placé la chaîne, repliée sur elle-même comme un serpent, dans une jolie petite boîte achetée tout exprès et faite d'un coquillage des tropiques. Mon intention était bien de remettre mon offrande à mon tour ; mais le côté comique de la conduite de M. Paul et l'intervention malveillante de mademoiselle Zélie me firent changer d'avis. Je restai froide et immobile.

Le discours commença.

Je me rappelle surtout la péroraison fulminante contre l'Angleterre et les Anglaises. C'était à n'y pas tenir, tant M. Paul y mit de violence et d'aigreur, tant la Saint-Pierre semblait en jubilation !

Une exclamation de dépit m'échappa :

— Tout le monde ne peut pas être né à Paris, lui dis-je. Bornez-vous donc à l'éloge des Parisiennes et laissez en paix les pauvres Anglaises.

M. Paul triomphait à son tour ; il m'avait fait sortir de ce sang-froid soi-disant imperturbable qui l'irritait tant. À sa première péroraison, il en ajouta une seconde tournant au madrigal, et il ne nous fit pas grâce de la comparaison entre les jeunes filles et les fleurs, comparaison dont la Saint-Pierre prit pour elle une part proportionnée à la grosseur de son bouquet. Il finit par annoncer que le premier jour de printemps, vraiment pur et doux, vraiment balsamique, il conduirait toute la classe déjeuner à la campagne, toutes les personnes du moins qu'il lui était permis de compter parmi ses amies.

— Donc je ne serai pas de la partie, murmurai-je au moment où il passait près de moi, emportant dans ses bras sa pyramide de bouquets, avec un vrai talent d'équilibriste.

À peine fut-il parti qu'il me vint un petit remords de conscience. J'aurais évité tout cela en faisant ce qu'il était d'abord dans mon intention de faire.

La destinée en avait ordonné autrement, la destinée, ou ma mauvaise tête, car j'avais une mauvaise tête, moi qui me plaignais tant de celle de monsieur !

Dans le cours de l'après-midi, je descendis chercher ma petite boîte restée enfermée dans mon pupitre. Je savais que nos pupitres de classe étaient loin d'être des réceptacles inviolables, et je ne me souciais pas qu'on découvrit les initiales gravées avec la pointe de mes ciseaux sous le couvercle de la boîte : P. C. D. E., Paul-Carle (ou Carlos) David-Emmanuel. Les catholiques ont souvent une kyrielle de noms de baptême.

Les classes sommeillaient dans le repos des jours de congé. Les externes étaient toutes retournées chez elles, les pensionnaires à la promenade, en visite ou courant les boutiques avec les sous-maîtresses. La grande salle, malgré son globe terrestre suspendu au plafond, ses deux lourds candélabres et son long piano à queue, me semblait plus vide que jamais. Je m'étonnai de trouver la porte de la première classe entre-bâillée, car on la fermait toujours quand il n'y avait personne. Madame Beck et moi, nous y avions seules accès par une double clef. Ma surprise redoubla, lorsque en approchant j'entendis remuer une chaise, ouvrir un pupitre.

Serait-ce madame en tournée d'inspection ? Quoiqu'il ne fût pas dans ses habitudes de trahir sa présence en un lieu quelconque par un bruit inutile, je m'attendais à la voir ; mais au lieu de son bonnet coquet et de sa robe fond clair ce jour-là, j'aperçus le crâne noir et le vêtement sombre d'un homme qui me tournait le dos et avait le nez plongé dans mes papiers. L'identité du personnage était d'autant plus aisée à reconnaître que l'habit de cérémonie avait été mis de côté pour le commode paletot. Dans l'ardeur des perquisitions, le bonnet grec, échappé de la main, gisait à terre.

Depuis longtemps M. Paul fourrageait, je ne l'ignorais pas, dans mon pupitre, sans plus de gêne que dans le sien. Hâtons-nous de dire qu'il n'en faisait pas mystère. Les traces de chacune de ses visites étaient assez visibles, assez palpables. Cependant je ne l'avais jamais pris sur le fait. En vain l'avais-je guetté plus d'une fois ; l'heure de sa venue était toujours aussi imprévue que subite. Des exercices français pleins de fautes se trouvaient soigneusement corrigés le lendemain. Je profitais encore d'une autre façon de sa bonne volonté capricieuse. Entre un dictionnaire tout jauni et une grammaire en lambeaux se glissait de temps en temps quelque

ouvrage d'une attrayante nouveauté ou quelque bon livre classique revêtu du vernis des temps. Mon panier à ouvrage me ménageait aussi des surprises semblables. J'y découvrais souvent le volume ou la brochure dont le professeur de belles-lettres avait lu la veille des extraits. Impossible de se méprendre sur la source de ces trésors ; une seule circonstance suffisait pour faire reconnaître le coupable, circonstance peu poétique, l'odeur du cigare. Cette odeur-là ne m'allait guère, et tout d'abord j'ouvrais la fenêtre assez brusquement pour aérer mon pupitre. Prenant ensuite le volume entre mon index et mon pouce, je le tenais exposé, plus ou moins longtemps, à l'air extérieur. Un jour, M. Paul me surprit au milieu de ces purifications ; plus rapide que l'éclair, il saisit le corps du délit et il le jetait dans le poêle ardent, si je n'avais pas sauvé de la fournaise un volume qui m'amuse beaucoup. Les visites du fantôme n'en continuèrent pas moins, et il avait si peu renoncé au cigare pour me plaire, qu'en ce moment même il fumait dans mon pupitre.

Enfin, je l'avais pris sur le fait, et je n'en étais pas moins charmée que la ménagère des légendes allemandes découvrant l'esprit familier qui s'amuse à battre son beurre pendant la nuit, ou à faire reluire sa vaisselle. Ma colère du matin était tout à fait passée.

— Me voilà pris au trébuchet, dit-il sans changer de couleur ni paraître en aucune façon troublé. Jamais, du reste, je n'ai fait un mystère de la chose ; il y a longtemps que je hante votre pupitre.

— Et je n'ai que des remerciements à vous faire, lui dis-je, car je vous dois plus d'une récréation.

— Sans compter l'odeur du cigare, ajouta-t-il ; mais c'est une petite vengeance qui m'est permise contre vous. Vous m'en faites voir d'assez dures !

— Moi, monsieur !

— Votre mémoire est-elle si courte, mademoiselle ? Ce matin même je m'étais levé l'homme le plus content du monde ; vous avez gâté ma journée.

— C'est bien sans intention, monsieur.

— Oui, parlez-moi de vos bonnes intentions ! N'était-ce pas mon jour de fête ? On ne m'offre pas des pièces d'argenterie, à moi, grâce à Dieu ! Un

bouquet, une fleur, une violette, me suffit ; on le sait, et il n'est pas, dans la plus petite classe, une enfant qui ne m'apporte ce léger tribut annuel. Excusezvous donc, je ne demande pas mieux. Voyons, est-ce que vous ignoriez l'usage ?

— Non, monsieur.

— Alors vous avez hésité à dépenser quelques centimes pour me faire plaisir. Voilà qui est peu d'accord avec la générosité dont se vantent vos compatriotes. Vous ne dites pas non. C'est bien, c'est très-bien ! La franchise est une vertu. Allez jusqu'au bout. Dites-moi, tout simplement : Paul-Emmanuel, mon garçon, je te déteste. Quels grands yeux vous ouvrez ! Je déraisonne, n'est-ce pas ? Ne vous trompez pas, mademoiselle, sur le sens de mes paroles. Je ne vous demande pas de vous prendre de belle passion pour moi. D'abord je ne suis pas homme à inspirer rien de semblable. Il faut laisser cette prétention aux Adonis comme le docteur Jean. Non, Dieu vous garde de m'aimer. Il n'y a pas de danger, me répondent vos yeux. Tant mieux ! L'amour est une fort belle chose dans les poètes et ailleurs. Vous n'êtes pas une enfant devant laquelle on ne puisse en prononcer le nom, et, pour moi, ce n'est plus qu'un mot, rien qu'un mot. L'amour est mort, enseveli dans le passé, enfoui à je ne sais combien de pieds sous terre. Il se peut qu'un jour il sorte du tombeau ; mais ce sera au son de la trompette qui fera tressaillir mes ossements, à l'heure où ce qui a été semé dans la corruption ressuscitera dans l'incorruptibilité. Miss Lucy Morton, vous êtes bien dure, en attendant, pour un pauvre homme ! Voyons, dites-moi le jour de votre fête, et vous verrez si je ne trouve pas quelques centimes pour vous offrir un bouquet.

Je ne répondais rien, mais je me sentais émue. Si M. Paul m'avait souvent fait rire, plus d'une fois il m'avait donné l'envie de pleurer.

— Allons, dit-il, ce sera pour l'année prochaine. N'en parlons plus.

— Si monsieur avait été plus patient, si mademoiselle Zélie s'était mêlée de ce qui la regarde, mon petit cadeau aurait été remis dès ce matin même, car j'avais passé la nuit pour l'achever. Le voilà !

Et je tendis à M. Paul la petite boîte en coquillage. Il la regarda d'un œil curieux et la retourna longtemps entre ses doigts.

— Ouvrez-la donc, monsieur.

— Mes initiales ! et qui vous a appris tous mes noms ?

— Un petit oiseau, monsieur.

— Vole-t-il souvent de vous à moi, et peut-on lui attacher sous l'aile un message ?

Je ne répondis rien, et il ne réitéra pas la question, tout occupé qu'il était d'admirer la chaîne avec la joie naïve d'un enfant.

— Quoi ! c'est pour moi ?

— Et pour qui donc ?

— Cette chaîne où je vous ai vue si souvent travailler le soir, vous me la destiniez ? Merci, merci !

Et passant aussitôt la chaîne autour de son cou, il l'étala sur sa poitrine. M. Paul n'était pas homme à cacher ce qui lui plaisait. Quant à la boîte elle-même, il en ferait, dit-il, une bonbonnière. Il aimait les bonbons, et parmi les surprises que me laissaient ses visites dans mon pupitre, j'oubliais de mentionner les dragées et le chocolat. Ses goûts, sous ce rapport, tenaient plutôt du Midi que du Nord. En Angleterre, on ne déjeunerait pas volontiers, comme il le faisait souvent, d'une simple brioche ; encore la partageait-il d'ordinaire avec quelque enfant de la troisième division.

— Maintenant, dit-il, nous voilà les meilleurs amis du monde.

— Pourvu que cela dure, pensai-je tout bas, pourvu que nous ne nous querellions pas dès ce soir !

Il parcourut les deux volumes qu'il avait apportés dans les poches de son paletot, et il en enleva plusieurs pages avec son canif. En général, il émondait les livres qu'il me destinait avant de les apporter, surtout si c'étaient des romans, et j'étais quelquefois très-contrariée des rigueurs de sa censure, les coupures interrompant le récit.

Cela fait, il se leva amicalement, posa poliment et militairement la main à son bonnet grec, et me dit adieu jusqu'au lendemain.

À notre grande surprise à toutes, il reparut le soir même à l'heure de l'étude. J'avoue que je fus contente de le voir et que j'accueillis son arrivée par un sourire. Le voyant manœuvrer autour de la table comme le soir de mon exil ou de ma mise en pénitence, j'eus soin de ne plus lui faire trop de place. Il nous lut une comédie fort amusante, et, quand on apporta les bols

de lait baptisé, il me parla pour la première fois de la soirée, à la faveur du bruit général qui se fit, et se borna à me dire :

— Dormez bien ; faites de bons rêves.

Son double vœu fut accompli.

XXV

Je préviens le lecteur qu'il aurait tort si, du chapitre qui précède, il allait charitablement conclure qu'à dater de ce jour, M. Paul changea de caractère et se transforma en un homme nouveau avec qui il était facile de vivre, n'inquiétant plus personne, répandant autour de lui le contentement et la sécurité.

Non, la nature l'avait créé avec des petitessees et des humeurs déraisonnables. Quand il était contrarié, ce qui lui arrivait souvent, il se montrait irritable et taquin. Dans ses veines circulait le sang noir des jaloux, et sa jalousie n'était pas seulement la tendre jalousie du cœur, mais ce même sentiment plus sombre et plus étroit qui a son siège dans la tête.

Quelquefois en contemplant curieusement M. Paul lorsqu'il fronçait le sourcil ou faisait la moue sur quelque composition de ma plume qui n'avait pas autant de fautes qu'il aurait voulu (car il aimait à me trouver des fautes), je m'imaginais qu'il y avait certains points de ressemblance entre lui et Napoléon Bonaparte. Je me l' imagine encore.

Et d'abord, il était aussi peu magnanime envers les femmes que le grand Empereur. M. Paul aurait cherché querelle à vingt femmes de lettres ; il aurait, sans vergogne, compromis sa dignité en déclarant une petite guerre systématique à toute une capitale de coteries féminines ; il aurait exilé cinquante madame de Staël, si elles l'avaient offensé par une rivalité ou une opposition indirecte.

Je me rappelle l'épisode de sa querelle avec une certaine madame Panache, une maîtresse employée temporairement par madame Beck à donner des leçons d'histoire. C'était une femme instruite, c'est-à-dire elle

savait beaucoup et possédait en outre l'art de faire valoir ce qu'elle savait, car à madame Panache il ne manquait ni la parole ni l'assurance. Dans sa personne, elle n'était pas sans avantages physiques. Je crois que bien des gens n'auraient pas hésité à la déclarer une belle femme, et cependant il y avait dans ses robustes attraits, comme dans son animation démonstrative, quelque chose qui, à ce qu'il paraît, ne pouvait charmer le goût capricieux ou difficile de M. Paul ; l'écho de sa voix dans le carré lui crispait les nerfs, et parfois le bruit de son pas dans le corridor — pas libre et allongé — suffisait pour qu'il prît tous ses papiers à la hâte et décampât avant qu'elle parût.

Un jour M. Paul, poussé par une intention malicieuse, s'avisa de faire une incursion dans la classe de madame Panache. Il fut bientôt au courant de sa méthode, qui différait de la sienne, et, sans cérémonie, critique discourtois, il ne craignit pas de relever ce qu'il appelait ses erreurs. S'attendait-il à être écouté ? Je l'ignore ; mais il rencontra une verte opposition, et madame Panache osa même, à son tour, qualifier durement ce qui lui semblait une indiscretion impardonnable.

Au lieu de se retirer avec dignité, comme c'eût été plus convenable, M. Paul lui jeta le gant du défi. Madame Panache, belliqueuse comme une Penthésilée, le ramassa ; elle lui fit du bout des doigts un geste de dédain et l'accabla d'une grêle de paroles. M. Paul était plus éloquent, mais madame Panache avait une langue à lui tenir tête. Il s'ensuivit un antagonisme incessant. Au lieu de rire sous cape de la vanité blessée de sa rivale, M. Paul lui voua une haine sérieuse et l'honora de son ressentiment. La lutte se prolongea et s'envenima : le professeur de littérature ne dormait plus, ne mangeait plus, disait-on, et, symptôme plus grave, son cigare ne faisait plus ses délices. En résumé, madame Beck dut remercier madame Panache. Le professeur avait vaincu ; mais j'osai lui dire qu'il n'avait pas à se vanter de cette victoire. À mon extrême surprise, il avoua que je pouvais avoir raison ; mais que, lorsqu'il entrait en lutte avec des êtres aussi contents d'eux-mêmes que madame Panache, il n'était plus maître de son antipathie passionnée ; hommes ou femmes, il leur déclarait une guerre à mort.

Trois mois après, apprenant que son ennemie vaincue avait essuyé des revers et allait littéralement mourir de faim, abandonnée de toutes ses élèves, il oublia sa haine, et, aussi actif dans le bien que dans le mal, il

remua ciel et terre jusqu'à ce qu'il lui eût procuré un emploi. Madame Panache vint abjurer ses anciens ressentiments et remercier son généreux vainqueur... Mais, qui le croirait ? sa vue et le son de sa voix réveillèrent toutes les antipathies du petit homme. Dans un accès d'irritation nerveuse, il la salua sèchement et la pria d'abrégier sa visite.

Je ne poursuivrai pas cet ambitieux parallèle ; mais, je le répète, M. Paul était aussi avide de pouvoir, aussi absolu, aussi impatient de toute rivalité que Napoléon le Grand ; cependant la résistance venait parfois aussi à bout de son despotisme.

Jusqu'à l'époque où j'étais arrivée à la fin du dernier chapitre, M. Paul n'avait pas été mon professeur ; il ne m'avait donné aucune leçon, lui qui se piquait de tout enseigner. Apprenant un jour que j'étais, en arithmétique, d'une ignorance dont un écolier de la doctrine chrétienne aurait eu honte, selon lui, il se chargea de m'apprendre à chiffrer.

La tâche était moins aisée qu'il ne le croyait. Au début de toutes choses, je me signalais par une inaptitude vraiment surnaturelle. Mon intelligence, au point de départ, restait lamentablement en dessous de la facilité moyenne. Jamais je n'ai pu tourner une page nouvelle du livre de la vie ou de la science humaine sans un premier déboire assez amer.

Tant que dura cette initiation pénible, M. Paul se montra très-bienveillant, très-doux, très-patient même. Il voyait le mal que je me donnais, et prenait pitié de l'humiliation que devait me causer le sentiment de mon incapacité. Je crois même qu'il allait plus loin et partageait ma peine.

Mais, chose étrange ! quand ce lourd et triste crépuscule fit place au jour, quand mes facultés se furent affranchies de ces premières entraves, quand mon énergie naturelle put se déployer, quand je demandai de moi-même double, triple et quadruple tâche, croyant plaire ainsi à mon maître, sa bonté se changea en sévérité ; il me serra la bride comme si je voulais prendre le mors aux dents. Plus je travaillais, plus j'avais vite, moins il semblait content, et je ne pouvais en croire mes oreilles, lorsque j'entendais ses fréquents sarcasmes contre ce qu'il appelait l'orgueil de l'intelligence. Il n'était pas, selon lui, de plus grand péril pour une femme que de dépasser les limites assignées à son sexe et de céder à l'appétit maladif d'un savoir hors de sa portée. Hélas ! j'étais loin de me sentir cet appétit. Si je

m'appliquais avec énergie à une tâche dont j'entrevois l'utilité pratique, je ne connaissais ni l'amour de la science pour la science elle-même, ni la sainte soif des découvertes, ou, si mon ardeur s'allumait, ce n'était qu'un éclair, une lueur bientôt éteinte.

Cependant, l'injustice et les sarcasmes de M. Paul auraient fini par me donner des désirs plus ambitieux. C'était un puissant aiguillon pour moi de l'entendre dire que mon incapacité était feinte, ou que j'avais trouvé dans des livres, dont je n'avais pas même entendu parler, la solution de certains problèmes.

— Mon Dieu ! lui répondis-je un jour, perdant toute patience, ce n'est pas moi qui vous ai demandé de me donner des leçons. Je ne tiens pas du tout à être une savante ; la science n'est pas le bonheur.

Ma réponse et mon air le frappèrent. Il sourit et me tendit la main comme s'il me demandait à faire la paix. Je souris à mon tour. Une réconciliation est chose si douce !

En ce moment, Rosine entra dans la classe où nous nous trouvions seuls, car le temps de ma leçon d'arithmétique était pris sur la récréation. Elle m'apportait un message verbal du docteur Jean, qui n'avait pas eu le temps d'entrer lui-même, et, se posant carrément devant mon pupitre, les mains dans ses poches, sans paraître en rien s'inquiéter de la présence de M. Paul :

— Le bel homme que ce docteur ! dit-elle. Je ne m'étonne pas qu'il chasse la maladie partout où il va. Vraiment, il fait plaisir à voir !

Je restai muette ; Rosine se retira. Aussitôt M. Paul me demanda comment je permettais « à cette effrontée » de me parler si familièrement.

— Qu'y puis-je faire ?

— Oh ! vous êtes de son avis, j'en suis sûr. Toutes les femmes se laissent séduire par les yeux.

Et à l'appui de son dire il me cita du grec.

M. Paul nourrissait un étrange soupçon, passé chez lui à l'état chronique. Ce soupçon, je vous le donne en cent à deviner, lecteur : c'était que je savais le latin et le grec. Les singes, au dire des nègres, ont le don de la parole, et s'ils ne s'en servent pas, c'est de peur qu'on ne fasse tourner cette faculté à leur détriment et qu'on ne les contraigne à travailler. M. Paul

m'attribuait de même un fonds de connaissances que je dissimulais à dessein. J'avais eu évidemment, à l'entendre, une éducation classique ; mon esprit avait pompé le suc des fleurs du mont Hymette ; ma mémoire devait être une ruche pleine de rayons de miel que je gardais pour moi toute seule comme une gourmande.

Pour m'arracher mon secret, il eut recours à cent expédients. Plus d'une fois, plaçant sur mon chemin des livres latins et des livres grecs, il m'épia comme les geôliers de Jeanne d'Arc guettaient le moment où la pauvre héroïne se laisserait tenter par un équipement de guerrier, et lorsqu'il citait à l'improviste des auteurs de l'antiquité classique dans le texte original, généralement sonore et harmonieux sur ses lèvres, il fixait sur moi un œil perçant et plein de malice.

Décidément, il ne pouvait me prendre pour ce que j'étais et, persistant à me croire une savante incognito, comme miss Genevra Fanshawe me croyait une personne importante déguisée en maîtresse d'anglais, il m'accusait de porter un masque.

Je me prenais à regretter qu'il ne pût dire vrai. J'aurais voulu savoir plus de grec et de latin que lui, l'accabler de mon érudition, en finir avec cet esprit tracassier.

Un instant après, M. Paul changeait de thème :

— Une femme intelligente, disait-il, notez bien que je ne dis pas une savante, est un jeu de la nature, *lusus naturæ*, un accident heureux ou malheureux dans l'ensemble de la création où elle n'a pas sa place marquée. La médiocrité intellectuelle est le plus commode oreiller pour une tête féminine bien faite. On peut être bonne épouse et bonne mère sans la moindre dose d'esprit. Hein, qu'en pensez-vous ?

Ce hein était un appel à la contradiction ; mais... pour le moment du moins, je ne me souciais pas d'entrer en controverse. Il faisait une chaleur étouffante dans la classe ; je me sentais l'estomac creux :

— Monsieur, la cloche vient de sonner pour le second déjeuner.

— Que nous importe ! Auriez-vous faim, par hasard ?

— Franchement, je n'ai rien mangé depuis sept heures, et s'il faut que j'attende cinq heures du soir...

— Je vous en dirai tout autant. Partageons.

Et tirant de sa poche une brioche destinée à son second déjeuner, il la rompit en deux. À vrai dire, l’abolement de M. Paul était plus à craindre que sa morsure ; mais la séance n’était pas encore levée, et tandis que je mangeais sa brioche, il me demanda d’un ton radouci si je me sentais réellement une *ignorante*.

— Voyons, confessez-moi la vérité, même votre ignorance, si elle est réelle. À tout péché miséricorde. D’ailleurs, l’ignorance pour une femme n’est pas un péché.

Si j’avais humblement répondu par l’affirmative, il m’aurait tendu la main, et nous nous serions quittés les meilleurs amis du monde ; j’écludai la question.

— Encore une fois, monsieur, je ne suis rien moins qu’une savante ; mais il y a des choses que je sais. Je ne tiens pas précisément à passer pour une niaise.

— Permettez-moi de vous ramener à la question.

— Mon Dieu ! monsieur, combien je regrette d’avoir mangé la moitié de votre brioche !

— Et pourquoi, s’il vous plaît ?

— Parce que l’autre moitié ne vous suffira pas pour attendre le dîner, si j’en juge par moi-même. Ne sentez-vous pas une délicieuse odeur du côté du réfectoire ? Goton régale aujourd’hui le pensionnat d’excellentes pommes, cuites d’après une recette à elle, avec du sucre, des épices, du vin blanc, etc. Goton est très-savante dans sa spécialité, monsieur.

— Je vous comprends. Les pommes au vin blanc ne vous plaisent pas moins que les petits pâtés à la crème. Allez donc, allez vous en régaler.

— Mais c’est pour vous, monsieur. Je reviens à l’instant.

Et je revins, en effet, moins d’une minute après, avec une assiette chargée de pommes, que je lui tendis dans l’intention de m’esquiver dès qu’il l’aurait prise. Devinant mon intention, il me saisit par le bras et me fit asseoir à ses côtés : Partageons !

Le terrible petit homme ne m’avait pas tout dit. Il tenait encore en réserve, pour ce jour-là, une proposition dont il m’avait déjà tourmentée à

plusieurs reprises. Ne s'était-il pas fourré dans la tête de me faire figurer au premier examen public parmi les élèves de la première classe. Il serait très-piquant, disait-il, pour l'auditoire, et très-flatteur pour le professeur de belles-lettres, d'entendre une Anglaise improviser une composition en français, sur le premier sujet venu, sans le secours d'aucune grammaire, d'aucun dictionnaire.

Le résultat d'une pareille expérience n'était pas douteux. Si la nature m'avait refusé une faculté, c'était celle de l'improvisation ; le seul aspect du public me transformait en véritable zéro, et lors même que je me trouvais seule, mon activité mentale semblait faire la sieste durant le milieu du jour ; il fallait le frais silence du matin, le calme repos du soir, pour forcer l'impulsion créatrice à se manifester. Cette impulsion était pour moi le plus intraitable, le plus fantasque des maîtres, la plus sourde des divinités quand je l'invoquais mal à propos, c'est-à-dire hors de ses heures.

M. Paul insista, se fâcha. Il reconnaissait bien là l'opiniâtreté des femmes en général et des Anglaises en particulier. J'avais, selon lui, un orgueil de diable, sous un faux semblant de modestie. Ma prétendue timidité, mon aversion feinte pour le monde, s'accordaient mal avec mon empressement à profiter de toute invitation qui me venait d'un autre côté.

— Ah ! si le docteur Jean vous priait de poser en public, pour je ne sais quelle expérience de magnétisme, par exemple, avec quel empressement... !

— Non, monsieur, je refuserais au docteur Jean comme à vous de me donner en spectacle.

— Eh bien, n'en parlons plus et continuons notre leçon.

— Mais, monsieur, il fait une chaleur étouffante. Voyez comme ce poêle est rouge.

— Tout à l'heure c'était la faim, maintenant c'est la chaleur. Moi qui ai le dos au feu et qui vous sers d'écran, je ne me plains pas.

Franchement, je ne comprenais rien à la constitution de M. Paul. Il aurait vécu dans le feu comme la salamandre. Je le lui dis, ce qui le fit rire, et j'ajoutai que je mourais de soif.

— Ces pommes sucrées et épicées m'ont fort altérée...

— Si ce n'est que cela, ne bougez pas, je cours vous chercher une carafe d'eau. En un clin d'œil je suis ici.

Il tint parole ; mais sa proie lui avait échappé... Je n'étais plus là.

XXVI

Le printemps approchait, le temps était devenu très-doux. Ce changement soudain de température produisait en moi, — je ne crois pas être la seule, — un décroissement momentané des forces physiques ; l'exercice le plus léger me fatiguait, des nuits sans sommeil suivaient des jours de langueur.

Un dimanche après midi, après avoir fait près d'une demi-lieue pour aller à l'église protestante, je revins épuisée, et, me réfugiant dans mon sanctuaire, la première classe lorsqu'elle était vide, je me trouvai fort heureuse de pouvoir enfin m'asseoir et faire de mon pupitre un oreiller pour ma tête et mes bras.

Une des croisées était ouverte ; tout en me reposant, j'écoutais le bourdonnement des abeilles dans le berceau, et je pouvais suivre des yeux, à travers la porte vitrée, madame Beck et cinq à six personnes auxquelles elle avait donné à déjeuner ce jour-là. Ses convives se promenaient avec elle dans l'allée centrale du jardin, sous les arbres fruitiers, en ce moment en pleine floraison, d'une blancheur rosée aussi pure, aussi riante que la neige des montagnes au lever de l'aurore.

Pour moi, la principale attraction du groupe était une belle jeune fille que j'avais déjà vue chez madame Beck et qu'on disait la filleule de M. Paul. Entre la mère ou la tante de cette jeune fille et le professeur de littérature, avait existé, d'après les mêmes on dit, une amitié toute particulière, tranchée par la mort. M. Paul n'était pas ce jour-là du déjeuner, mais il s'était souvent trouvé avec la même jeune personne chez madame Beck, et autant qu'il m'avait été possible d'en juger de loin, elle semblait jouir près de lui de toute la familiarité accordée par un tuteur indulgent à une pupille

d'un naturel aimable. Je l'avais vue parfois courir à lui, passer son bras dans le sien et y rester suspendue. Un jour qu'elle lui témoignait ainsi son affection, j'éprouvai je ne sais quelle sensation inexplicable, je ne sais quelle émotion triste et de la famille des pressentiments, mais je ne cherchai pas à l'analyser et ne m'y arrêtai même point. Peu à peu mes yeux, qui suivaient mademoiselle Saint-Sauveur (c'était ainsi qu'on la nommait) aux reflets de sa robe de soie chatoyante (elle était toujours mise avec luxe et on la disait riche), au milieu des fleurs et du jeune feuillage d'un vert d'émeraude, — mes yeux se fatiguèrent et se fermèrent. Ma lassitude, le vague de mes pensées, la chaleur du jour, le bourdonnement des abeilles, le gazouillement des oiseaux, tout contribuait à m'endormir.

À mon réveil, deux heures au moins s'étaient écoulées ; le soleil était descendu derrière les grands murs ; le crépuscule envahissait la salle et le jardin ; les abeilles avaient regagné leurs ruches et les convives de madame Beck leur logis : toutes les allées étaient vides.

J'éprouvai, en rouvrant les yeux, un grand bien-être. Je ne m'étais pas refroidie en restant si longtemps immobile dans un endroit où il faisait froid ; mes bras ne s'étaient pas engourdis par leur pression contre le pupitre et sous le poids de ma tête. Ce n'était pas merveille, car au lieu du bois sur lequel je m'étais appuyée, je trouvais un châle épais, soigneusement plié en quatre et formant coussin. Un autre châle, pris comme le premier au portemanteau du corridor, m'enveloppait chaudement.

Quelles mains amies avaient pris ce soin de la pauvre Lucy Morton ? Assurément ce n'était pas madame. Était-ce une pensionnaire, une des sous-maîtresses ? Parmi elles toutes, je ne comptais qu'une ennemie, la Saint-Pierre ; mais ni pensionnaire ni sous-maîtresse n'avait le pas assez léger, la main assez adroite, aucune surtout n'aurait fait la chose avec assez de précaution pour ne pas troubler un sommeil si peu profond.

Miss Genevra Fanshawe y aurait mis moins d'égards encore ; elle aurait profité de l'occasion pour me faire quelque niche. Non, malgré ma première opinion, ce ne peut être que madame Beck ; me voyant endormie, elle aura eu peur que je ne prisse froid ; je suis pour elle un instrument utile ; je remplis son but ; son intérêt est de me maintenir en bon état. — Ces deux heures de sommeil m'avaient un peu alourdi la tête. Je résolus de profiter de la soirée pour faire un tour de jardin et je gagnai l'allée défendue.

S'il avait fait noir ou seulement obscur, je ne me serais pas aventurée dans cette allée, malgré ma vieille sympathie pour elle, car je n'avais pas oublié la curieuse hallucination dont j'y avais été le jouet quelques mois auparavant. N'était-ce qu'une hallucination ? Fallait-il en croire sur ce point le docteur Jean et la Faculté ?

Un rayon de soleil couchant faisait reluire la couronne grisâtre des tours de l'église ; les oiseaux qui gazouillaient dans le jardin n'avaient pas encore cédé la place aux chauves-souris. Je m'abandonnais à la même veine de pensées que le jour où j'avais enterré les cinq lettres de Graham et tant d'illusions. Je me disais que le moment était peut-être venu de faire un pas en avant dans la vie et vers l'indépendance. Je n'avais pas à me plaindre de madame Beck, mais je pouvais me brouiller un jour ou l'autre avec elle, ne plus répondre à ses vues, ne plus servir ses intérêts comme elle l'entendait ; ses démonstrations d'amitié même m'inquiétaient souvent. J'avais donc fini par ébaucher mon petit plan.

« Il en coûte peu pour vivre à Bruxelles, me disais-je. Tout le monde ici pratique l'économie et se montre plus sensé qu'on ne l'est généralement dans notre bonne vieille Angleterre. On y tient beaucoup moins aux apparences ; on ne cherche guère à y paraître plus qu'on n'est et à éclipser son voisin. Le loyer des maisons, dans certains quartiers surtout, est fort bon marché. Mille francs d'épargne, quand je les aurai, me suffiront et au delà. Que me faut-il, en effet ? une grande classe et deux ou trois petites pièces ; quelques bancs, des pupitres, un tableau noir, une éponge, de la craie. Je ne tiendrai d'abord, il va sans dire, qu'un externat. Madame Beck est partie d'aussi loin pour arriver où elle est. Aujourd'hui, cette vaste maison, ou plutôt ces deux maisons et ce grand jardin, lui appartiennent ; le tout acheté et payé avec le fruit de son travail. La voilà, elle et les siens, à l'abri de tout souci d'avenir ; le repos de sa vieillesse est assuré.

« Courage, Lucy Morton ! Si le but est peu élevé, il en est d'autant plus facile à atteindre. Est-ce d'ailleurs un but peu élevé que l'indépendance ? N'est-ce pas par là qu'il faut dans tous les cas commencer ? Parvenue là, votre horizon pourra s'agrandir, comme celui du voyageur arrivé sur le premier gradin d'une montagne et qui regarde derrière lui ; mais s'il n'y avait rien de plus pour vous dans la vie, si votre existence était destinée à en rester à son premier croissant, sans se compléter jamais comme l'astre

nocturne, eh bien, de quoi vous plaindriez-vous encore ? Combien de créatures humaines se trouvent dans le même cas ! Que d'hommes et de femmes tout n'atteignent jamais à l'indépendance, et voient leur vie s'écouler dans la privation de tout ce qui fait aimer la vie ! Ce monde est une loterie, où les lots enviés sont naturellement les moins nombreux ; mais un rayon de soleil et d'espérance peut consoler les plus mal partagés. Tout ne finit pas d'ailleurs ici-bas ; regardez plus souvent le ciel, vous qui souffrez ! »

Je m'étais arrêtée devant Mathusalem, le géant, le patriarche du jardin, et, le front appuyé sur son tronc raboteux, les pieds posés sur la pierre qui recouvrait le petit sépulcre où j'avais enfoui mon trésor, je pensais naturellement au docteur Jean, ou plutôt à Graham, à mon affection sincère pour lui, à ma foi dans son mérite suprême, au charme indéfinissable qu'il exerçait sur moi. Qu'était devenue cette singulière amitié si pleine de chaleur d'un côté et de l'autre plus froide que le marbre, la vie pour moi, un jeu pour lui ? Peut-être avais-je tort de la juger ainsi ? Était-elle bien morte ou enterrée toute vive ? M'étais-je trop hâtée ? Cette question se présentait à moi avec une cruelle persévérance, chaque fois que j'avais l'occasion d'une courte entrevue avec le docteur Jean. Il me serrait la main si affectueusement ! Son regard était si bienveillant, si doux ! il paraissait prononcer mon nom avec tant de plaisir !

Pauvre Lucy ! être si longtemps à t'apercevoir que tout cela tenait à la nature de Graham et qu'il n'en pouvait changer pour toi. Il était bon, comme il était beau, pour tout le monde. Ainsi les fleurs exhalent leur parfum dans l'air et s'inquiètent peu de savoir qui le respire et le savoure.

Oui, vous êtes bon, vous êtes beau, docteur Jean ; mais, à propos de fleurs, vous m'avez souvent fait penser au narcisse et à sa légende mythologique. Vous étiez tout pour moi ; je n'étais rien pour vous. Dieu vous garde ; mais en attendant que je vous oublie, je ne veux plus vous envoyer à travers l'espace qu'un prosaïque bonsoir !

— Bonsoir, me répondit un écho inattendu, bonsoir, mademoiselle, mais je doute que vous dormiez bien après l'à-compte pris sur la nuit.

— C'est donc à vous, M. Paul, que je dois l'oreiller placé sous ma tête et le châte qui m'enveloppait au réveil ?

— Vous aviez l'air si pâle, si souffrante ! Décidément vous avez le mal du pays.

— Hélas ! que regretterais-je en Angleterre où je n'ai plus de famille, où le foyer natal lui-même m'est devenu complètement étranger ?

— Alors, c'est l'isolement qui vous pèse. On peut se trouver seule au milieu de la foule.

— Non, la solitude est ma meilleure amie.

— Compliment peu flatteur pour ceux qui se croiraient quelque droit à votre amitié. Eh bien, j'en suis fâché pour vous, mademoiselle, mais vous n'êtes pas toujours aussi solitaire que vous croyez l'être dans votre allée défendue. Cela vous contrarie, n'est-ce pas ? Vous êtes impatiente de tout frein, de tout contrôle ? Voyez-vous, là-bas, cette fenêtre où il y a de la lumière ?

Et il me montra une sorte de meurtrière dans l'un des grands bâtiments du collège.

— C'est là mon poste d'observation, poursuivit-il, c'est là que je passe des heures entières à étudier le plus curieux, le plus intéressant des livres pour moi. Ce livre est le jardin de votre pensionnat. Il m'apprend à connaître mieux la nature humaine ou plutôt la nature féminine. Je vous sais toutes par cœur. Oui, je vous connais, miss Lucy ; et la Saint-Pierre donc, la Parisienne ; et cette maîtresse femme, ma cousine Beck !

— Mais c'est très-mal à vous, monsieur, d'espionner ainsi les gens !

— Espionner ! le mot est joli ! Quelle loi humaine, s'il vous plaît, quelle croyance religieuse m'interdit l'étude du cœur humain ? Est-ce Luther ou Calvin qui la condamne ? Peu m'importe, à moi ! je ne suis pas protestant. Ma famille était riche, et quoique j'aie connu la pauvreté et failli mourir de faim dans un galetas à Paris où, pendant une année, j'ai dû me contenter d'un repas par jour, et quel repas ! j'étais né pour être riche aussi. Mon père, bon catholique, m'avait donné pour précepteur un prêtre et un jésuite ; j'ai profité des leçons du jésuite, et je m'en fais gloire : je leur dois d'avoir pénétré bien des mystères.

— Des découvertes opérées par la ruse me semblent peu honorables, M. Paul.

— Toujours puritaine ! mais avec ces idées-là, on ne verrait jamais plus loin que son nez ! Vous croyez connaître la Saint-Pierre ?

— En partie.

— La réponse est un peu jésuitique. En partie ! Eh bien ! moi, je la connais à fond. *Intus et in cute*, vous comprenez. La Saint-Pierre, dans l'origine, me faisait patte de velours, elle flattait et caressait ma vanité. Je suis très-accessible aux flatteries des femmes, contrairement à ma raison. La Saint-Pierre n'est rien moins que jolie ; cependant, lorsque je la vis pour la première fois, elle était jeune encore ou elle avait l'art de le paraître. Comme toutes ses compatriotes, elle se mettait bien ; elle avait une certaine aisance de manières, un aplomb qui m'en donnait à moi-même.

— Jamais, monsieur, je ne vous ai vu en manquer.

— Mademoiselle, vous me connaissez mal. Il suffit, pour m'embarrasser, de la plus petite pensionnaire ; il y a dans ma nature un fond de défiance et de modestie.

Ici je faillis éclater de rire.

— Franchement, monsieur, je ne m'en suis jamais aperçue.

— En ce cas, portez comme moi des lunettes.

— Monsieur, je vous ai fort bien observé, sans lunettes, à la tribune, et même sur un théâtre, en présence de l'aristocratie du pays et de têtes couronnées. Vous paraissiez là aussi à votre aise que dans la troisième division.

— Mademoiselle, ni les grands seigneurs, ni les têtes couronnées ne m'intimident : la vie publique est mon élément naturel ; je l'aime, j'y respire plus librement. Pour en revenir à la Saint-Pierre, elle s'était mise dans l'idée de devenir madame Paul Emmanuel ; mais je ne serais pas voué au célibat, que je fuirais jusqu'aux antipodes pour éviter le contact de cette couleuvre.

— Je vous en dirai tout autant.

— Maintenant, parlons de vous, reprit-il. Quand je vous ai vue chercher la solitude, j'ai compris tout de suite que ce n'était pas, comme la Saint-Pierre, pour lire de mauvais romans, mais pour penser. Dès lors j'ai bien auguré de vous. Il n'y a que les âmes d'une certaine trempe à qui

l'isolement absolu ne pèse pas. Vous rappelez-vous qu'un jour, nous ne nous étions pas encore parlé, je vins vous offrir dans votre allée défendue un bouquet de violettes blanches ?

— Je me le rappelle fort bien : c'était la première attention dont je me voyais l'objet depuis mon entrée chez madame Beck ; j'ai conservé ces violettes.

— Je fus charmé, reprit M. Paul, de l'air calme et naturel avec lequel vous reçûtes cette petite offrande. Je hais la pruderie. La Saint-Pierre eût fait cent façons, cent commentaires. J'ai vu, du haut de mon observatoire, ma chère cousine vous guetter inaperçue, comme un chat guette une souris.

— Mais comment, monsieur, pouvez-vous voir tant de choses de si loin, surtout à l'heure de la brune ?

— Les jours de clair de lune, reprit-il, armé d'une longue-vue, j'aurais découvert plus loin encore ; mais je veux tout vous dire : le jardin lui-même ne m'est jamais fermé. Au fond du hangar où l'on dépose les outils de jardinage, se trouve une petite porte habilement masquée dont j'ai la clef, et par laquelle, avec l'autorisation de madame Beck, je suis venu faire plus d'une ronde nocturne, dans ces derniers temps surtout.

Ici, M. Paul se tut et se remit à fumer son cigare qui menaçait de s'éteindre. Je le lui aurais laissé achever en paix dans notre silence pensif ; mais il le jeta bientôt à terre, au milieu des buissons, où il continua de briller dans l'ombre comme un ver luisant.

— J'ai vu d'étranges choses, miss Lucy, reprit-il, des choses qui m'ont fait veiller plus d'une nuit pour leur trouver une solution ; mais je la cherche encore.

Le ton dont il disait ces paroles fit courir dans mes veines un froid glacial. Il me vit frissonner.

— Qu'avez-vous donc ? Auriez-vous peur ?

— Non, mais j'ai froid, l'air est changé. Il se fait tard.

— Il n'est guère que huit heures, dit-il, mais je ne veux pas vous retenir. Permettez-moi seulement de vous adresser une dernière question.

Avant de me la faire, il se tut un instant. Le jardin devenait tout à fait sombre, le ciel était couvert de nuages ; on entendait le bruit de grosses

gouttes de pluie sur les arbres. J'espérais qu'il les entendrait comme moi ; mais il était trop absorbé dans ses réflexions.

— Miss Lucy, me dit-il enfin, les protestants croient-ils au surnaturel ?

— Les protestants sont divisés là-dessus comme les autres sectes religieuses, lui répondis-je. En théorie, on n'y croit guère ; mais en réalité... Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Mon Dieu ! comme vous paraissez émue ; votre voix est presque tremblante. Seriez-vous superstitieuse ?

— Je suis d'un tempérament très-nerveux, et je n'aime pas à discuter de pareils sujets ; je l'aime d'autant moins.

— Que vous croyez aux apparitions, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit cela, mais...

— Soyez franche comme d'habitude : vous y croyez. Tant mieux, j'y crois aussi. Voilà un rapport entre nous, et il y en a plus d'un, pour faire compensation à nos contrastes. Vous êtes patiente, je suis colère ; vous êtes blanche et pâle, j'ai la peau tannée et noire ; vous êtes protestante, je suis une sorte de jésuite laïque ; mais tout cela n'empêche pas qu'il y ait affinité entre nous. N'avez-vous jamais remarqué, lorsque vous vous regardez dans votre miroir, que le moule de votre front n'est pas sans analogie avec le mien ? Je ne sais pourquoi je m'imagine que vous êtes née sous la même étoile que moi, et que les fils de nos destinées pourraient bien être enlacés. Il y a de si étranges influences occultes en ce monde. Croyez-vous à la légende de cette maison, à la nonne enterrée au pied de ce même arbre, et que nous empêchons peut-être en ce moment de soulever la dalle qui ferme son caveau, s'il est vrai qu'elle revienne encore ? Répondez-moi franchement : croyez-vous à la nonne ?

— Comment n'y pas croire, monsieur ? Je l'ai vue.

— N'en parlez à personne, on se moquerait de vous ; on s'en est déjà moqué, je le sais ; mais je ne me joindrai pas aux rieurs. Moi aussi, j'ai vu la nonne. Est-ce une illusion des sens ? Est-ce un être de chair et d'os ? Je l'ignore ; mais je sonderai ce mystère. Oui, je suis bien décidé à...

Au lieu de me dire ce à quoi il était décidé, il leva tout à coup la tête ; j'en fis autant. Nos yeux se portèrent sur le même objet : un grand arbre,

dont les branches recouvraient le toit de la première classe. L'étrange bruissement de son feuillage était tout à fait inexplicable ; tandis qu'aucune brise n'agitait les plus légers arbrisseaux, il semblait en proie à des convulsions aussi violentes que si le plus violent ouragan soufflait. Qu'allait-il sortir de cet arbre en travail ?

— S'il existait des chauves-souris de la taille des grands oiseaux de proie, dit M. Paul, je croirais qu'il en est venu s'abattre une sur cet arbre. Peut-être est-ce un chat-huant ? Dans ce cas, n'ayez pas trop peur cette nuit, miss Lucy, si vous l'entendez crier.

Soudain la cloche sonna pour la prière du soir.

L'arbre ne bougeait plus, mais de son tronc même il nous sembla voir sortir, comme une dryade des temps mythologiques, une apparition blanche et noire.

— La nonne ! nous écriâmes-nous tous les deux à la fois.

M. Paul voulut s'élancer à sa poursuite ; mais il faisait nuit noire dans toutes les parties du jardin que n'éclairait pas la réverbération des lampes de la maison ; la pluie, qui tombait de plus en plus épaisse et glacée, se transformait en averse ; l'apparition nous avait échappé.

XXVII

On pourra bien me demander ici ce qu'étaient devenus Graham et ma marraine, M. de Bassompierre et sa fille ? Comment mes visites à la Terrasse et à l'hôtel de Bellevue avaient-elles complètement cessé ? — Pauline et son père étaient allés faire un voyage de quelques semaines à Paris et dans une terre en France ; ma marraine était venue me voir à de longs intervalles, le docteur Jean à des intervalles plus longs encore. Nous n'avions pas eu de malades au pensionnat.

Par une belle après-dîner de jeudi, je me hasardais à faire une promenade solitaire sur un tranquille boulevard, lorsque je remarquai un groupe de trois cavaliers, dont une jeune amazone que je reconnus tout de suite pour Pauline. Son père l'accompagnait, et le beau jeune homme avec lequel ils échangeaient des serremments de mains, n'était autre que le docteur Jean. Bientôt il piqua des deux et les quitta ; sa figure rayonnait de satisfaction. Je m'étais tenue le plus à l'écart possible pour ne pas jouer le rôle d'un trouble-fête. Le docteur Jean semblait ravi du retour de Pauline ; son cœur était évidemment pris ; il avait grandement raison d'admirer dans mademoiselle de Bassompierre une perle d'une haute valeur, d'une rare pureté ; il n'était pas homme à ne pas tenir compte aussi de la monture et de la sertissure, pour parler comme les joailliers. Pauline, avec la même jeunesse, la même beauté, la même grâce, mais à pied, sans suite, dans la simple mise d'une fille du peuple, aurait à peine attiré son attention ; il fallait autre chose encore pour le vaincre, pour l'enchaîner aux pieds d'une femme. Le docteur Jean était un homme du monde avant tout ; il tenait à l'approbation du monde ; il ne pouvait admirer que ce que le monde

admirait ; et sans être, bien s'en faut, un adorateur de Mammon, il lui fallait une idole hissée sur le piédestal de la richesse, parée par la mode et le goût.

J'avais bien fait de me tenir à l'écart, car il aurait pu m'écraser, dans l'étourdissement du bonheur que lui causait le retour de Pauline ; je crus, tant il galopait vite, que son cheval avait pris le mors aux dents, et je le suivais d'un œil inquiet, quand une douce et mélodieuse voix s'écria :

— Papa ! voilà miss Lucy ! approchez donc, chère Lucy ; n'ayez pas peur de mon cheval. Il est doux comme vous.

Et, rejetant son voile, elle se pencha pour m'embrasser.

— Nous sommes arrivés hier, poursuivit-elle, et je serais allée vous voir demain matin. Maintenant c'est vous qui viendrez.

— Tu ne demandes pas si miss Lucy pourra disposer de son temps, ajouta M. de Bassompierre.

— Oui, malgré le collier que je porte, je viendrai vous voir demain ; mais le soir seulement, après la classe.

— C'est cela.

Et la jeune et gracieuse amazone lança son cheval au galop.

Je tins parole. Pauline avait une confiance à me faire ; une première déclaration, une lettre de Graham lui était parvenue à Paris ; Graham lui parlait avec un profond respect de son père, mais il ne se croyait pas encore digne d'elle, et avant de tenter aucune démarche, il voulait savoir si elle ne lui défendait pas d'espérer.

— Et vous avez répondu ?

— Pouvais-je lui interdire l'espérance.

— Et la correspondance en est restée là ?

— Non, il m'a encore écrit une lettre pleine de reconnaissance pour le peu que je lui disais, mais je l'ai prévenu alors que je ne pourrais plus lui écrire à l'insu de mon père. Pauvre père ! Il me croit toujours une petite fille. La demande de M. Graham le réveillera en sursaut. Croyez-vous qu'il ne se fâchera pas, Lucy ?

— Graham, lui répondis-je, est un homme parfaitement honorable. Quant à ses qualités personnelles, M. de Bassompierre ne le jugera sans doute pas

avec d'autres yeux que les vôtres.

— Dieu vous entende ! mais sans affliger M. Graham, je voudrais bien retarder l'explication. Vous êtes son amie, Lucy, la filleule de sa mère. Si vous pouviez lui faire comprendre que je suis bien en peine au sujet de papa. Tenez, voilà ses deux lettres. Je n'ai pas de secret pour vous.

C'était bien le même papier, la même forme, le même cachet imprimé d'une main ferme, le même extérieur, en un mot. Pour le contenu, aucune puissance au monde ne m'en aurait fait lire un mot. Ne me l'avait-elle pas dit de vive voix ?

XXVIII

Le premier jour de mai, M. Paul tint sa promesse. Nous fûmes toutes invitées, c'est-à-dire les trente pensionnaires et les quatre sous-maîtresses, à nous lever à cinq heures du matin et à nous tenir prêtes à six pour nous placer sous le commandement du professeur de belles-lettres et pour aller déjeuner à la campagne. Exclue, si l'on s'en souvient, de la première invitation, je fis mine d'être étonnée du peu de mémoire de M. Paul ; mais il me tira si bien l'oreille que je ne soulevai pas d'autres difficultés.

— Je vous conseille de vous faire prier, me dit-il en menaçant mon autre oreille ; car il avait cette manie... en commun avec Napoléon.

La fête de monsieur fut célébrée fort gaiement ; il nous avait promis une promenade et un déjeuner champêtre ; il tint parole en nous conduisant à une ferme. C'était plaisir de le voir si heureux, oubliant ses façons de despote, se faisant *bon prince*, et en vérité montrant son caractère sous son jour le plus favorable. Je ne raconterai qu'un petit incident.

Au moment de déjeuner dans le verger, avec de la crème et des œufs frais, du café ou du chocolat, à notre choix, monsieur, qui ne perdait jamais de vue les pratiques de sa religion, fit dire par la plus jeune des pensionnaires une petite prière, au commencement et à la fin de laquelle il fit lui-même le signe de la croix, avec la foi sincère et candide d'un enfant ; sa piété me charma : je souris ; il ne se méprit pas sur ce sourire.

— Donnez-moi la main, me dit-il, je sais que nous adorons le même Dieu, sous des rites différents.

Grâce au ciel, nous n'étions ni lui ni moi des esprits forts.

Le jeudi suivant, madame Beck me fit appeler et me demanda si je pouvais me charger de quelques commissions en ville, sans trop me déranger.

Empressée de me mettre à sa disposition, je fus bientôt munie d'une longue kyrielle de soies, de laines, de fils à broder, etc., à acheter pour les ouvrages des pensionnaires, et me hâtant de m'habiller selon le temps, très-étouffant mais chargé de nuages, j'allais ouvrir la porte de la rue pour sortir, quand la voix de madame me rappela dans la salle à manger :

— Pardon, miss Lucy, j'oubliais encore une commission, si toutefois votre bonne volonté ne fléchit pas sous le poids de tant d'exigences.

Je me déclarai de nouveau trop heureuse de rendre service à madame, et courant dans le petit salon, elle me rapporta un joli panier rempli de fruits venus en serre chaude, étalés sur des feuilles d'un magnifique vert sombre et entourés des pâles fleurs jaunes étoilées de je ne sais quelle plante exotique.

— Cela n'est pas lourd, miss Lucy, et cela ne vous fera pas de déshonneur à porter, comme tout autre article de ménage ou d'office. Voulez-vous avoir la bonté de déposer cette petite corbeille chez madame de Walravens, avec mes compliments pour sa fête. Madame de Walravens habite la vieille ville, rue des Mages, n° 3. La course vous paraîtra peut-être un peu longue, mais vous avez toute l'après-midi. Si vous n'êtes pas de retour à l'heure du dîner, j'aurai soin qu'on vous garde quelque chose. Goton, dont vous êtes décidément la favorite, vous fera quelques bonnes grillades ; on ne vous oubliera pas, ma chère ; mais, je vous en prie, insistez pour voir madame de Walravens elle-même, et pour remettre la corbeille dans ses mains, afin d'éviter tout malentendu ; cette dame, je vous en préviens, est très-pointilleuse. Adieu donc, ma chère, au revoir !

Me voilà partie. Les commissions dans les boutiques me prirent un certain temps ; c'est une assez ennuyeuse besogne d'assortir des soieries, des laines, des fils. J'avais également à choisir des dessins pour pantoufles, pour tabourets de pied, pour cabas ; des anneaux et des glands pour bourses, etc., etc. Je me débarrassai d'abord de tout ce petit tripotage ; il ne me restait plus que les fruits et les félicitations à porter à madame de Walravens.

La perspective d'une longue excursion dans la vieille et pittoresque basse ville me souriait assez, quoique le ciel, vers la fin de l'après-midi, eût pris l'aspect d'une masse métallique d'un bleu sombre, chauffée au rouge vers l'horizon.

Je crains les grands vents, parce que la tempête exige une certaine énergie de qui veut tenir bon contre elle ; mais la pluie la plus torrentielle, la neige la plus épaisse, ne demandent qu'une constance passive et un changement de vêtement au retour. La pluie, en dédommagement, balaye le sol d'une capitale, chasse les flâneurs des rues, et transforme, comme par enchantement, une cité vivante en désert de Tadmor. Que la pluie tombe donc quand elle voudra, mais débarrassons-nous d'abord de la corbeille.

L'horloge d'une église inconnue (celle de saint Jean-Baptiste était maintenant trop éloignée pour se faire entendre) sonnait le troisième quart après cinq heures, lorsque j'atteignis la rue et la maison dont madame Beck m'avait donné l'adresse. À proprement parler, ce n'était pas une rue, mais une longue place irrégulière où l'herbe croissait entre de larges pierres bleues. Les maisons, généralement grandes, semblaient toutes très-vieilles ; de longs murs, des arbres nombreux annonçaient de vastes jardins. Tout commerce était banni de cette région. La solitude et le silence y régnaient comme dans une ville inhabitée depuis des siècles. Le seul indice d'existence que j'aperçus fut l'effigie d'un vieux prêtre infirme courbé sur un bâton et le type lui-même de la décadence et de la ruine.

Il venait de sortir de la maison où je devais entrer, et dont la porte s'était refermée sur lui. Je tirai la sonnette ; il se retourna pour me regarder ; son regard fut lent à se détacher de moi. Peut-être trouvait-il qu'avec ma corbeille de primeurs et ma jeunesse relative, je faisais disparate dans le tableau ? Je sais que pour ma part si une jeune servante aux joues rebondies et rouges comme une pomme fût venue m'ouvrir, j'aurais été fort surprise ; mais je vis apparaître, au contraire, une très-vieille paysanne de l'ancien temps, avec un bonnet aussi laid que prétentieux, bonnet pyramidal, garni d'énormes barbes de dentelles, et dont le luxe contrastait singulièrement avec un jupon court, un casaquin de bure et des sabots grands comme des bateaux.

L'expression de sa figure était beaucoup moins comique que son costume. Jamais je n'ai vu un air plus rechigné, plus rogue. À peine se

décidait-elle à répondre à la demande que je lui faisais, si madame de Walravens était à la maison et visible ? Je crois qu'elle m'eût arraché le panier des mains et jeté la porte sur le nez, si le vieux prêtre, revenant sur ses pas, ne fût intervenu et n'eût prêté une oreille plus complaisante au message dont j'étais chargée.

Adressant la parole à la revêche servante, non en français, mais dans la langue aborigène, il lui persuada enfin de me laisser franchir le seuil inhospitalier, et il m'escorta lui-même en haut d'un grand escalier où je fus introduite et laissée seule dans une sorte de salon.

La pièce était vaste ; de curieuses sculptures ornaient le plafond ; les croisées garnies de vitraux coloriés ressemblaient presque à des croisées d'église. Le tout avait un aspect fort sombre et fort lugubre, auquel contribuaient l'état orageux du ciel et la pluie dont j'avais vu tomber les premières gouttes, larges comme des écus de cinq francs lorsqu'elles s'étaient aplaties sur les dalles bleues. Sur ce salon ouvrait une seconde pièce plus petite ; mais les volets de son unique croisée étant fermés, on en distinguait à peine l'ameublement. Je m'amusais pourtant à l'examiner ou à le deviner. Un grand tableau appendu au mur excitait surtout ma curiosité.

Tout à coup il me sembla le voir remuer, reculer, disparaître : il avait fait place à une porte cintrée ouvrant sur une étroite arcade, qui aboutissait elle-même à un escalier de pierre en limaçon. Sur cet escalier de vieux donjon, j'entendis retentir le bruit d'une béquille, et je vis bientôt descendre une espèce de vieille fée. Elle pouvait avoir trois pieds de haut ; de forme elle n'en avait pas ; ses mains desséchées, croisées l'une sur l'autre, s'appuyaient sur la pomme d'ivoire d'un bâton d'ébène. Elle avait un très-large visage, une très-grosse tête. Mais cette tête ne reposait pas sur ses épaules et semblait soudée à sa poitrine, vu l'absence complète de cou. À en juger par le racornissement de toute sa personne et par sa peau parcheminée, on lui aurait donné cent ans au moins. Les épais sourcils blancs, le regard de rancune antédiluvienne que lançaient, à travers des paupières cadavériques, ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites, en annonçaient bien davantage. C'était une véritable momie vivante, une véritable fée Carabosse.

Cet être singulier portait une robe de brocart bleu de ciel, sur laquelle couraient des guirlandes de lis en satin blanc, et par-dessus cette robe un

châle somptueux, si grand pour elle que les franges de toutes couleurs balayaient le plancher. Mais ce qui éclipsait tout le reste, c'étaient ses bijoux ; ses longs pendants d'oreilles étincelaient d'un lustre qui ne pouvait être faux ; ses doigts de squelette étaient couverts de bagues et de pierres précieuses, voire même de diamants. Jamais reine barbare ne fut plus chargée d'ornements que cette naine bossue.

— Que me voulez-vous ? me demanda-t-elle d'une voix rauque, qui me parut celle d'un vieillard plutôt que celle d'une vieille femme ; la barbe argentée qui hérissait son menton aurait fait également douter de son sexe.

Je m'acquittai de mon message et posai la corbeille sur un guéridon où elle me fit impérieusement signe de la placer.

— Est-ce là tout ?...

— Oui, madame...

— Cela valait bien la peine de me déranger. Demandez à madame Beck si elle croit que mes moyens ne me permettent pas d'acheter des fruits quand j'ai l'envie d'en manger. Ce sont des primeurs, dites-vous ! je me moque bien des primeurs. Les fruits ne sont bons qu'en leur saison. Pour ses félicitations, je l'en tiens quitte à l'avenir, et je m'en moque. Me croit-elle dupe de ses flagorneries ? C'est dans l'autre monde qu'elle voudrait me voir.

Cela dit, la courtoise dame me tourna le dos.

Au même instant, les roulements du tonnerre retentirent, un grand éclair sillonna le salon. On aurait pu se croire sous l'empire de quelque puissance magique. La sorcière était toute trouvée.

À quoi pensait donc madame Beck de me donner un pareil message ?

La pluie tombait par torrents ; le ciel changeait d'aspect ; les nuages, tout à l'heure encore d'un rouge sanglant ou d'une noirceur de poix, devenaient soudain d'une pâleur sinistre, comme si le tonnerre les effrayait. Malgré la sympathie dont je me confessais plus haut pour la pluie en général, je me souciais peu d'affronter un pareil déluge. Les éclairs redoublaient de violence, les roulements de la foudre se rapprochaient ; l'orage avait éclaté sur Bruxelles même.

J'étais sortie du salon inhospitalier de madame de Walravens ; mais c'était un temps, comme on dit, à ne pas mettre un chien dehors. Après avoir descendu lentement le large et humide escalier, je m'assis sur un banc qui se trouvait dans le vestibule, et je vis passer le long de la balustrade du premier étage, le vieux prêtre que l'orage avait sans doute forcé de renoncer à sa promenade.

— Pourquoi vous asseoir là, mademoiselle ? Prenez la peine de remonter. Le véritable maître de cette maison, notre bienfaiteur à tous, éprouverait un extrême déplaisir s'il savait qu'on s'y montre si peu hospitalier.

Je n'aurais pu sans impolitesse refuser de remonter.

Il me fit entrer dans la petite pièce dont il entr'ouvrit la jalousie, et qui me parut beaucoup plus habitable et beaucoup mieux garnie. C'était une espèce d'oratoire, plutôt consacré au culte du passé qu'à l'usage du présent.

Le vieux prêtre s'assit pour me tenir compagnie ; mais au lieu d'entrer en conversation, il prit un livre et tint ses yeux attachés sur la page, tandis que ses lèvres murmuraient une prière ou une litanie. La lueur blafarde du ciel tombait sur son crâne chauve ; sa figure penchée restait dans l'ombre ; on eût dit une statue de bois sculpté. Il semblait complètement m'oublier, et s'il relevait de temps en temps la tête, c'était lorsqu'un éclair plus violent, les roulements plus bruyants du tonnerre, indiquaient l'approche du danger. Son visage alors n'exprimait nullement la terreur, mais le profond respect de la puissance qui commande aux orages. Moi-même j'étais loin d'être sous l'empire d'un effroi pusillanime ; ma pensée se donnait carrière ; j'observais tout autour de moi.

Je crus m'apercevoir ou je m'imaginai que le vieux prêtre ressemblait au père Silas, devant lequel je m'étais agenouillée dans l'église du Béguinage. Imagination vague assurément, car je ne l'avais vu que dans l'ombre du confessionnal et de profil, mais il me sembla aussi reconnaître sa voix. M'apercevant qu'il se sentait l'objet de mon examen, je détournai les yeux pour inspecter la chambre, qui avait bien son mystique intérêt.

À côté d'un christ d'ivoire curieusement sculpté, jauni par le temps et incliné au-dessus d'un prie-Dieu garni de vieux velours rouge d'Utrecht, sur lequel était posé un gothique missel, à côté d'un rosaire d'ébène, se trouvait le tableau dont j'avais cherché à deviner le sujet dans le crépuscule, avant

l'ouverture de la jalousie, le tableau qui s'était mis en mouvement et avait livré passage à madame de Walravens. Il m'avait paru représenter une madone, mais c'était un portrait de femme en costume de nonne. Je ne sais pourquoi je pensai tout de suite à la nonne du pensionnat, au mystérieux rapport qui pouvait exister entre elles deux. La figure du portrait n'était pas précisément belle, mais jeune et douce, pleine de cette touchante mélancolie qui peut être le résultat d'une santé délicate comme celui des peines du cœur. L'expression des traits, sans être intelligente, plaisait par la visible absence de passions fortes, de volonté propre. Non, cette nonne-là n'avait rien de commun avec celle du couvent ; elle ne se serait pas exposée à la destinée des vestales coupables.

Le vieux prêtre, qui m'avait d'abord paru un peu sourd, un peu myope et fort infirme, devait avoir conservé des facultés beaucoup plus intactes que je ne le croyais. Absorbé en apparence dans sa lecture, sans lever la tête, ni tourner visiblement les yeux de mon côté, il remarqua fort bien l'objet de mon attention, et d'une voix lente, mais très-accentuée et très-sonore, il prononça ces quatre sentences :

— Elle était bien aimée en ce monde.

Elle préféra se donner à Dieu.

Elle mourut jeune.

Elle vit encore dans le souvenir de ceux qui l'ont aimée.

— Était-ce la fille de Madame de Walravens ? lui demandai-je, croyant découvrir dans l'incurable regret d'une perte cruelle la clef du caractère acariâtre de la vieille dame.

Le vieux prêtre hocha la tête avec un sourire triste : « L'affection d'une grand'mère pour ses petits-enfants, me répondit-il, peut être vive et la douleur qu'elle ressent de leur perte plus vive encore ; mais le fiancé contre qui la fatalité, le cloître et la mort ont élevé leur triple barrière, porte seul toute sa vie le deuil de son bonheur perdu ; lui seul pleure encore Marie-Justine ! »

La manière dont ces réflexions étaient faites par le bon père me parut indiquer le désir d'être questionné. Ma curiosité ne lui fit pas défaut, et ma complaisance fut récompensée par un petit récit assez romanesque, accompagné surtout, comme il l'était, par les éclairs encore assez vifs et le

tonnerre maintenant lointain. Toutefois, ce récit inclinait un peu au sentimentalisme français ou plutôt genevois que Rousseau avait mis jadis à la mode. Évidemment né en France, mais véritable enfant de la Rome papale, disciple de Jean-Jacques par le milieu dans lequel s'était écoulée sa jeunesse, disciple de Loyola par sa vocation postérieure, le vieux prêtre était un fort bon homme, j'en suis certaine, et je l'avais tout de suite ainsi jugé ; mais il me regardait du coin de l'œil avec plus de finesse et de subtilité qu'on n'en aurait attendu peut-être d'un regard de quatre-vingts ans.

Le héros de l'histoire était un jeune homme dont il avait fait autrefois l'éducation et qui avait aimé cette pâle et mélancolique Marie-Justine, à une époque où son propre avenir dans le monde semblait lui permettre d'aspirer à la main de la riche héritière. Le père du jeune homme, opulent banquier lancé dans de vastes spéculations, fit soudain de mauvaises affaires, mourut de chagrin et ne laissa à sa famille que la ruine et l'abandon. Dès lors, il fut interdit au fils de songer à Marie-Justine, et personne dans la famille de la fiancée ne déploya plus de dureté, de violence que cette même madame de Walravens, contre un prétendu qualifié désormais par elle d'aventurier sans sou ni maille. Madame de Walravens, de l'aveu du vieux prêtre, avait un caractère singulièrement emporté, même aujourd'hui... C'était bien pis alors. La pauvre Marie-Justine, incapable de lutter contre une volonté de fer sous laquelle tout pliait, mais fidèle au souvenir de son prétendu, préféra le cloître au riche mariage qu'on voulait lui faire contracter et mourut pendant son noviciat.

Peu d'années après sa mort, la ruine vint s'abattre sur la famille de la nonne. Cette famille appartenait aussi à l'aristocratie bourgeoise. Son chef, le père de Marie, faisait plus spécialement le commerce des pierres précieuses, mais il spéculait à la Bourse et sur une si grande échelle que la catastrophe, quand elle survint, ne lui laissa pas même l'honneur. Sa veuve et sa vieille mère, la méchante fée Carabosse, seraient mortes de faim ou tombées à la charge de la charité publique, si le pauvre jeune homme, insolemment chassé aux jours d'orgueil, n'était venu à leur secours. La mère n'avait pas tardé à suivre son mari ; la grand'mère promettait de vivre cent ans ; « Grâce à mon élève, ajouta le vieux prêtre, jamais elle ne saura ce que c'est que la misère. Ah ! c'est un cœur d'or, mademoiselle, ajouta-t-il, que mon élève ; et j'en suis justement fier. Il a également recueilli dans

cette maison la vieille servante que vous avez vue. Moi-même, je lui dois l'asile de mes vieux jours. À l'entretien de cette maison et à d'autres charités encore, car il faut appeler les choses par leur nom, il consacre, je le sais, plus des trois quarts des produits de son labeur, se contentant du reste pour vivre. Il a si peu de besoins ! il vit comme un sage, et ses mœurs, ses habitudes au milieu de l'agitation du monde dans lequel la nécessité de gagner l'argent qu'il donne le condamne encore à vivre, sont celles d'un anachorète. Jamais il ne se mariera ; il restera fidèle à sa fiancée morte, et Dieu les réunira dans le ciel. » Le bon père essuya ses larmes en prononçant ces dernières paroles et il leva un instant ses yeux qui rencontrèrent les miens. À travers le voile de son regard, j'avais vu percer sa pensée secrète.

Ces champions dévoués de l'Église romaine, toujours militant pour sa grandeur, sont des êtres vraiment singuliers. Tel d'entre eux ne vous est pas plus connu que le dernier Inca du Pérou ou le premier empereur de la Chine, mais il ne vous connaît pas moins à fond, vous et tout ce qui vous concerne. Lorsque vous attribuez ce qu'il vous dit à l'impulsion du moment, il a ses raisons préméditées pour vous le dire. Tout était prévu dans les plans du père Silas ; il savait qu'à tel jour, en tel lieu, dans telles circonstances, cette réunion qui vous semble l'effet du hasard ne manquerait pas d'avoir lieu. Le message et le présent de madame Beck, mon ambassade improvisée à la place des Mages, le vieux prêtre sortant au moment même où j'allais entrer, son intervention en ma faveur près de la bonne qui ne voulait pas m'admettre, sa réapparition sur l'escalier, mon introduction dans cette espèce d'oratoire, la légende du portrait de la nonne, si obligeamment racontée avant que je la demandasse, tous ces petits incidents sans relation aucune en apparence, se trouvaient tout à coup reliés entre eux par ce seul regard, comme les grains du rosaire qui pendait au prie-Dieu.

J'étais loin de tenir le fil du mystère, mais ce fil existait.

Mon silence et mon air absorbé parurent sans doute un peu suspects au vieux prêtre.

— Mademoiselle, reprit-il avec douceur, l'orage a complètement inondé les rues. Vous n'avez pas un long chemin à faire par ce déluge, je l'espère ?

— Une demi-lieue au moins, mon père.

— Vous habitez donc bien loin d'ici.

— Dans la rue des Fossettes ?

— Serait-ce, par hasard, dans le pensionnat de madame Beck ?

Ce *par hasard* m'étonnait à bon droit. Aussi bien que moi, j'en étais maintenant certaine, il savait qui j'étais, où j'habitais. Ne m'avait-il pas d'ailleurs entendu dire et répéter à la servante que je venais de la part de madame Beck ?

— En ce cas, poursuivit-il, vous devez connaître mon élève, monsieur Paul ?

— Paul-Emmanuel, le professeur de littérature !

— Lui-même, et qui serait-ce donc ? Il n'y a pas deux cœurs comme le sien. Permettez-moi d'être fier de lui. C'est le protecteur, le bienfaiteur de cette maison ; c'est lui qui, fidèle au souvenir de cette sainte, moissonnée à la fleur de ses ans, Marie-Justine, vit désormais en moine au milieu d'un monde sans attrait pour lui.

Après un moment de silence, il ajouta ce qu'il eût pu se dispenser d'ajouter, car je ne conservais aucun doute à cet égard.

— Ma fille, je vous ai demandé qui vous étiez. Faut-il maintenant vous dire qui je suis ? Je suis le père Silas, le plus humble des serviteurs de Dieu, le confesseur que vous avez honoré d'une si touchante confiance et qui, depuis ce jour, n'a cessé de demander à Dieu votre conversion complète. La joie du bon pasteur ramenant au bercail la brebis égarée ne peut égaler celle que je ressens d'avance à soustraire à l'hérésie sa proie.

Je ne répondis rien ; il m'eût semblé cruel de détruire en germe les espérances du bon prêtre ; mais voyant qu'il allait entamer un chapitre si épineux, je préfèrai revenir sur l'histoire de madame de Walravens, de Marie-Justine et de M. Paul.

— Oui, votre élève, lui dis-je, vous fait honneur. Pour ma part, j'apprécie ses vertus. S'il n'est pas exempt de certaines puérilités humaines, il est grand dans les grandes choses, ce qui ne laisse pas d'être rare. Sa fidélité à la mémoire d'une morte est un titre de plus d'estime à mes yeux.

— Persévérez dans ces excellents sentiments, ma fille. Il y a vingt ans que Marie-Justine est morte. M. Paul en a quarante aujourd'hui, mais la

plaie saigne encore ; il ne sera donné à aucune main humaine de la cicatriser. La paix soit avec vous, ma fille, en attendant que les desseins de Dieu sur vous s'accomplissent. Nous sommes tôt ou tard ce que nous devons être.

Je fus tentée de lui répondre : « Pourquoi ne resterions-nous pas ce que nous sommes ? » Telle était bien mon intention.

À la nuit tombante, je rentrai au pensionnat. Goton m'avait conservé mon dîner et j'étais en train d'y faire honneur, lorsque madame m'apporta un verre de vin.

— Eh bien, avez-vous vu madame de Walravens ? Comment vous a-t-elle reçue ? C'est une drôle de femme, n'est-ce pas ?

Je lui donnai tous les détails de ma réception, sans oublier le courtois message dont la fée Carabosse m'avait chargée pour elle.

— Oh ! la méchante petite bossue ! s'écria-t-elle. Et figurez-vous qu'elle me déteste parce qu'elle me croit amoureuse de mon cousin Paul. La bonne plaisanterie ! mon cousin Paul, ce petit dévot qui ne fait rien sans consulter son directeur. Au reste, il voudrait se marier qu'il ne le pourrait pas. Il a déjà toute une famille sur les bras, la mère Walravens, le père Silas, dame Agnès et une nuée de pauvres sans nom. Jamais je n'ai vu son pareil pour se charger de fardeaux plus lourds que ses épaules ne les peuvent porter. Joignez à cela un culte romanesque pour une Marie-Justine, de son vivant assez niaise personne, et depuis vingt ans un ange au ciel où il aspire à la rejoindre, dégagé de toute affection terrestre et pur comme un lis, à ce qu'il dit ; oh ! vous ririez si vous connaissiez toutes les bizarreries de M. Paul ! mais je vous empêche de dîner. Bon appétit, miss. Ce verre de vin facilitera votre digestion. Mangez et buvez, oubliez les anges, les bossues et surtout les professeurs ! Bonsoir.

XXIX

UNE EXPLICATION INCOMPLÈTE.

— Oubliez les professeurs, avait dit madame Beck.

Madame Beck était une femme habile, mais elle n'aurait pas dû prononcer ces paroles. Madame Beck avait fait une faute. Ce soir-là elle aurait dû me laisser calme au lieu de m'agiter, indifférente au lieu d'exciter ma curiosité, isolée dans ma propre estime et celle des autres, au lieu de m'intéresser aux secrets de celui que je devais oublier.

L'oublier ! ah quelle folie c'était à ces personnes si sages de me montrer combien il y avait en lui de bonté ! quelle folie d'en faire un petit saint, et surtout de m'apprendre qu'il possédait un cœur capable d'aimer ! Avant toutes ces indiscretions, comment aurais-je pu m'en douter ?

Je l'avais connu jaloux, soupçonneux ; je l'avais vu capable aussi d'émotion et sensible, mais d'une sensibilité qui s'emparait de lui capricieusement et l'abandonnait ensuite à sa sécheresse habituelle ; tout à coup madame Beck et le P. Silas (qui me semblèrent s'être concertés pour cela) me révélaient le sanctuaire de son cœur, et me prouvaient qu'il avait aimé avec un dévouement héroïque, aimé d'un amour supérieur aux

passions frivoles du commun des hommes, aimé d'un amour qui avait bravé la mort elle-même et veillé vingt ans auprès d'une tombe !

Et j'aurais oublié l'homme qui avait ainsi tout sacrifié à un sentiment si pur et si saint... qui lui avait sacrifié jusqu'à sa vengeance !

Quant à Marie-Justine, je la connaissais aussi maintenant comme si je l'avais vue. Il y avait des jeunes filles semblables à elle dans le pensionnat de madame Beck, de ces figures froides, pâles, inertes, mais bonnes... d'une bonté négative, sans vices mais aussi sans vertus. Si elle avait des ailes d'ange, je savais qu'elles lui avaient été prêtées par une imagination de poète ; si son front brillait d'une auréole, je savais à quels yeux pleins de feu elle avait dû cette couronne de sainte.

Pouvais-je donc avoir peur de Justine-Marie ? La pâle image d'une religieuse morte se dresserait-elle éternellement devant moi comme une barrière ?... Il me restait à savoir quelles étaient ces charités qui avaient absorbé la fortune de M. Paul, ce qu'il pouvait y avoir encore d'humain dans ce cœur qui avait fait vœu de rester vierge.

Madame Beck, P. Silas, vous n'auriez pas dû me suggérer ces questions, occuper mon esprit de ces énigmes dont pendant toute une semaine d'insomnie ou de rêves je ne cessai de chercher le mot. Qui pouvait me le donner, ce mot ? Personne en ce monde excepté un seul homme, ce même professeur qui faisait ses leçons en bonnet grec et en paletot taché d'encre.

Après ma visite à la rue des Mages, j'éprouvais un vrai besoin de le revoir. Après ce que je venais d'apprendre, il me semblait que je lirais plus clairement dans sa physionomie et que j'y reconnaîtrais avec intérêt l'expression de ce caractère moitié monacal et moitié chevaleresque qui ressortait des récits du prêtre. M. Paul était devenu pour moi un héros chrétien ; je me promettais d'avoir avec lui une explication qui ne serait ni très-héroïque, ni très-sentimentale, ni très-biblique, mais assez piquante dans son genre.

Cette entrevue en tête-à-tête n'eut lieu qu'au bout de huit jours, lorsque je le trouvai dans le jardin, où il s'était armé d'une bêche et labourait une plate-bande.

À mon approche il laissa là sa bêche et nous entrâmes en conversation à propos des fleurs en général, qui lui inspirèrent quelques réflexions

pédantes et je ne sais plus quelle comparaison banale sur la destinée des femmes, lesquelles devraient, selon lui, se contenter de charmer un moment les yeux et d'exhaler un parfum qui s'évanouirait avec elles.

— Quoi donc, lui dis-je, rien ne resterait d'elles en cette vie. Vous leur défendriez de laisser un souvenir dans les cœurs sympathiques. On m'a dit cependant que le souvenir d'une personne aimée pouvait lui survivre encore... et vingt années après sa mort être aussi frais, aussi pur que le premier jour.

— Vingt années ! reprit-il en me regardant fixement, car il avait surpris ma pensée, mais vous ne connaissez pas mon histoire...

— Non, monsieur, lui dis-je, je ne connais pas votre histoire, ni vos sacrifices, ni vos chagrins, ni vos épreuves, ni vos affections fidèles. Non, je ne sais rien de tout cela, vous êtes pour moi un étranger.

— Ah ! murmura-t-il en fronçant le sourcil avec une expression d'étonnement.

— Monsieur, continuai-je, vous savez que je ne vous vois qu'en classe, sévère jusqu'à la dureté, dogmatique, impérieux ; j'ai ouï parler de votre attitude dans le monde, où vous vous montrez aussi impatient de toute domination, difficile à persuader, plus difficile encore à faire plier ! Ah ! un homme comme vous n'a ni liens, ni attachements ; il remplit ses devoirs comme un métier, il fait des élèves comme un mécanicien fait des machines ; le pensionnat est pour vous un atelier.

— Je suis jugé, répondit-il, vous avez justement de moi l'opinion que je vous supposais ; je ne suis pour vous ni un homme ni un chrétien, je n'ai ni religion, ni famille, ni principe, ni foi. C'est bien, mademoiselle, telle est notre récompense dans cette vie.

— Oui, monsieur, vous êtes un philosophe, un philosophe stoïque, au-dessus des faiblesses de l'humanité, méprisant ses jouissances et ses misères.

— Et vous, mademoiselle, répliqua-t-il, vous êtes une personne proprette et douillette, affreusement insensible par-dessus le marché.

— Parlons de vous seul, monsieur ; voilà ce que vous êtes ou plutôt ce que vous voulez paraître ; mais vous devez vivre quelque part ; les animaux

ont une tanière... vous devez donc avoir une hutte sinon une maison. Peut-être est-ce mieux que cela et vous avez un bel hôtel avec des domestiques.

— En vérité, dit M. Paul se mordant les lèvres, je vois que vous en savez trop pour que je vous laisse ignorer le reste ; il est beaucoup de détails de ma vie qui complètent mon portrait : apprenez ces détails très-importants pour mes futurs biographes. Je vis dans un trou, mademoiselle, dans une caverne où vous n'oseriez hasarder votre délicatesse féminine... Arrière la fausse honte ; apprenez toute la vérité : j'habite une chambre qui me sert de salon, de cabinet et de cuisine ; mes domestiques sont mes dix doigts ; je cire moi-même mes bottes et brosse mon paletot. Mon dîner m'est apporté d'un restaurant du voisinage ; je fais mon lit et mon ménage, mais j'oublie quelquefois de faire ma barbe, ce qui contribue à me donner l'air monacal qui scandalise votre protestantisme plus mondain. Vous voyez que je me rends justice. Quelques vieux cœurs cependant m'acceptent avec mes ridicules, mais ce sont des pauvres d'esprit et des déshérités du monde. Il est vrai qu'un magnifique héritage les attend : le royaume des cieux.

— Mais, monsieur, tous vos amis ne sont pas des pauvres d'esprit et des déshérités du monde, ou mes oreilles ont bien mal entendu et mes yeux ont bien mal vu.

— Vous avez peut-être rêvé ?

— J'ai rêvé, soit !... et voici ce que j'ai vu dans mon rêve : une vieille et respectable maison sur une antique place. L'endroit est solitaire, mais pour un penseur comme vous il n'en doit avoir que plus de charmes et je m'étonne que vous ne l'habitez pas. J'aime surtout les arbres séculaires du jardin. Comme vous seriez bien pour travailler dans l'oratoire du P. Silas, votre vieux précepteur. Appelez-vous aussi ce bon et savant vieillard un pauvre d'esprit, et cette vieille dame parée comme une châsse, avec une robe de satin bleu de ciel, un châle qui doit être un cachemire des Indes et des pierreries qui jettent tant de feux, l'appeleriez-vous une déshéritée du monde ? Son grand âge (on lui donnerait cent ans, entre nous), explique son caractère morose, car elle ne peut être misanthrope. Un seul homme suffirait pour faire trouver grâce devant elle à l'humanité tout entière.

— Allons, allons, ce que j'ai de mieux à faire, reprit-il, est de reprendre ma bêche et de rallumer mon cigare ; mais puisque vous savez tout, puisque

vous avez tout vu, laissez-moi vous faire une question très-sérieuse. C'est à une amie, à une sœur que je l'adresse, si ces titres toutefois ne blessent pas votre orgueil anglais.

— Ils ne pourraient que le flatter, monsieur, si j'avais ce vilain défaut entre tous ceux que vous me croyez.

— Ce n'est pas l'heure des récriminations, dit-il, c'est une heure solennelle et religieuse pour moi. Lucy, répondez-moi franchement. Avez-vous remarqué dans l'oratoire où vous a introduite le P. Silas un certain tableau peint sur un panneau mobile, le portrait d'une religieuse ?

— Oui.

— Et le P. Silas vous a raconté son histoire ?

— Oui, et c'est une histoire bien touchante.

— Maintenant vous rappelez-vous, Lucy, ce que nous avons vu un soir dans ce même berceau ?

— Jamais je ne l'oublierai.

— Eh bien, n'avez-vous jamais rattaché les deux idées ? Il y aurait folie, n'est-ce pas ?

— J'ai pensé malgré moi à l'apparition quand j'ai vu le portrait, répondis-je, et c'était l'exacte vérité.

— Mais vous n'iriez pas vous imaginer comme moi qu'une sainte au ciel puisse s'émouvoir encore d'un sentiment de rivalité terrestre ? Vous autres protestants, vous n'êtes guère superstitieux ; vous appliquez à tout votre esprit d'examen, votre imperturbable sang-froid ; ces fantômes d'une imagination malade ne vous hantent pas.

— Mais, monsieur, j'ai vu la nonne comme vous !

— Oui, mais vous ne cherchez pas une explication surnaturelle à ce mystère. Vous n'y voyez qu'une hallucination. Tant mieux, du reste ; une rivale moins fantastique pourrait troubler notre amitié terrestre, n'est-il pas vrai ?

— Monsieur, dis-je, je ne sais que penser de ce que j'ai vu ; mais je crois que nous arriverons plus tard à la solution naturelle de cette scène mystérieuse...

Avant que j'eusse pu ajouter un mot de plus, Fifine Beck survint brusquement pour m'avertir qu'on avait besoin de moi. Sa mère allait en ville voir une famille anglaise qui avait fait demander un prospectus du pensionnat. J'étais priée de servir d'interprète. L'interruption vint peut-être à propos ; c'était assez de ce tête-à-tête et de cette explication pour un jour. Cependant j'aurais aimé à apprendre de M. Paul ce qu'il pensait réellement des hallucinations contre lesquelles il avait cherché à me prévenir.

XXX

INCERTITUDES.

Pendant une grande partie de la nuit suivante, je fus livrée à l'insomnie. Il me tardait de voir poindre le jour, d'entendre sonner la cloche du réveil général. Le temps accordé aux pensionnaires et aux sous-maîtresses pour s'habiller, celui des prières et du déjeuner me parurent singulièrement longs, et toutes les heures qui suivirent d'une lenteur plus désespérante encore, jusqu'à celle où devait enfin commencer la leçon de littérature française. J'étais curieuse de voir à l'œuvre la fraternelle alliance conclue la veille, bien résolue à me montrer bonne sœur, si M. Paul pouvait assez se dépouiller du vieil homme pour ne pas refouler mes bonnes intentions dans mon cœur.

Il parut enfin. Rarement dans la vie l'événement répond à notre attente. Pendant toute cette journée, M. Paul ne s'approcha pas une seule fois de moi. Sa leçon me parut donnée avec plus de calme et de gravité que d'habitude. Il se montra paternel pour les élèves, mais point du tout fraternel pour moi. Avant son départ de la classe, j'attendais un sourire, sinon une parole ; je n'eus ni parole ni sourire, à peine un signe de tête rapide et banal.

— La distance à laquelle il s'est tenu aujourd'hui de moi, me dis-je alors en tâchant de me raisonner moi-même, est tout accidentelle. C'est un excès de réserve. M. Paul ne m'a-t-il pas dit un jour que sa timidité près d'une femme qui ne lui serait pas indifférente égalerait son aplomb devant le public. C'est une question de patience : la distance s'évanouira.

Loin de s'évanouir, elle parut s'accroître pendant plusieurs jours. Je cachai de mon mieux ma surprise et mon désappointement, mais le jour vint où M. Paul devait me donner, selon son habitude, ma leçon particulière. Il consacrait une soirée sur sept, et c'était fort généreux de sa part, vu le peu d'instantes dont il disposait, à voir ce que miss Lucy avait fait la semaine précédente et à lui tailler de la besogne pour la semaine prochaine. Nous nous établissions pour cela partout où se trouvaient les pensionnaires et les autres sous-maîtresses, ou dans leur voisinage rapproché, le plus souvent dans la vaste classe de la seconde division.

À l'heure accoutumée, je pris mes livres, mon papier, ma plume et je m'installai dans ladite classe, vide en ce moment. Déjà le crépuscule du soir y faisait invasion ; mais à travers la porte ouverte à deux battants, je voyais le carré rempli de pensionnaires au milieu desquelles se jettait le soleil couchant. Ses rayons empourprés couvraient d'une teinte éclatante tous les objets animés ou inanimés, les figures et les vêtements des pensionnaires, comme les murailles. Au milieu d'un cercle de jeunes filles M. Paul discourait avec l'apparence de la meilleure humeur. Sa tête espagnole, frappée en plein par le soleil couchant et remplie d'une rare animation, eût été digne en ce moment du pinceau d'un grand maître.

Je pris place à mon pupitre ; mais M. Paul, au lieu de venir de mon côté, entra dans le jardin. Les orangers, quelques arbustes et d'autres plantes, gratifiés pendant toute la journée des rayons de l'astre brillant parvenu à son déclin, demandaient maintenant de l'eau, et le professeur de littérature joignait, au goût du jardinage, la plus tendre sollicitude pour les orangers, les géraniums, les camellias, les cactus, etc., etc. Pas une personne ne l'avait suivi dans le jardin, où, tout en arrosant ses plantes favorites, il s'était mis à fumer son cigare. Fumer semblait à la fois pour lui la première des nécessités, la plus raffinée des jouissances.

J'ai dit qu'il était seul dans le jardin ; j'oubliais une petite chienne épagneule censée appartenir à la maison, et qui ne reconnaissait en réalité

d'autre maître que le professeur de littérature, tant elle lui accordait une préférence marquée sur tout le monde. C'était une petite créature vraiment mignonne, aimante et digne d'être aimée. Elle trottait près de lui lorsqu'il marchait, et, dès qu'il s'arrêtait, elle se posait pour le regarder d'un œil expressif. Laissait-il tomber (et souvent à dessein) son mouchoir de poche ou son bonnet grec, il fallait voir notre petite épagneule se coucher à côté, de l'air menaçant d'un lion qui garde le drapeau d'un empire.

Comme notre amateur jardinier devait aller puiser l'eau au puits dans la cour, l'arrosage demandait du temps. Près d'une heure s'était écoulée ; le jour baissait toujours ; ma leçon serait nécessairement courte ce soir ; aurai-je au moins mon tour après les camellias et les cactus ?

Hélas ! bien d'autres fleurs encore, moins superbes, avaient également part aux sympathies de M. Paul. Sylvie, la petite épagneule, suivait, avec des jappements joyeux, le paletot de son ami dans toutes ses évolutions. Enfin je la vis reparaître, messagère non moins joyeuse du retour. M. Paul déposa l'arrosoir près du puits dans la cour et se lava les mains. Il était maintenant trop tard pour ma leçon ; la cloche allait sonner pour la prière ; mais au moins me dirait-il un mot : ce mot m'expliquerait l'énigme de sa conduite. Que de temps il perd encore à contempler le premier croissant de la lune ! Sylvie, impatientée comme moi de cette immobilité contemplative, se plaint à sa manière, et aboie pour tirer M. Paul de sa rêverie.

Sans se fâcher, il la prend sous son bras, la caresse, et lui donne les plus doux noms. Arrivé aux marches de la porte, il se retourne, regarde de nouveau la pâle lune, le clocher de l'église, dont la masse grisâtre commence à se fondre dans la brume nocturne ; puis il jette un rapide coup d'œil sur la façade des classes et la longue ligne de croisées. M'a-t-il vue, ou plutôt a-t-il deviné ma présence ? Je crois qu'il s'incline, mais je n'ai pas le temps de lui rendre sa politesse. Il fait nuit d'ailleurs ; le seuil de la porte est seul éclairé par la lune. Le voilà parti ! La cloche sonne.

Demain, aucune chance de le voir, c'est un jour qu'il consacre tout entier au collège. J'accomplis mon labeur quotidien, et quelques instants de relâche me font redouter les ennuis de la soirée dont je serais l'absolue maîtresse. Vaut-il mieux rester avec les autres ou me tenir isolée ? J'adopte instinctivement la dernière alternative. S'il me reste quelque espèce de consolation, je ne dois l'attendre d'aucune des créatures dont est peuplé le

pensionnat de madame Beck. Je trouverais plutôt cette consolation cachée sous le couvercle de mon pupitre, dans les feuillets de quelque livre. Si je n'ai rien de mieux à faire je taillerai des plumes et des crayons.

Me voilà donc à remuer le contenu de ce pupitre, à me demander lequel de ces livres trop connus peut renfermer la consolation cherchée. Aucun ne répond d'une manière satisfaisante à la question. Mais qu'est-ce que je vois ? cette brochure lilas n'était pas dans mon pupitre lorsque je l'ai mis en ordre cette après-midi. Il faut qu'on l'y ait glissée pendant le dîner.

Serait-ce la consolation cherchée ?

C'était un ouvrage de théologie, non pas un livre de controverse, mais une touchante homélie, où Rome, mettant de côté ses foudres, appelait, avec la plus tendre onction, les brebis égarées à rentrer dans le bercail du suprême pasteur. Saint Vincent de Paul rassemblant ses petits orphelins autour de lui, ne pouvait parler un langage plus doux, plus persuasif.

J'avais tout de suite ouvert et parcouru le livre. En le refermant mes yeux s'arrêtèrent plus attentivement sur le titre. Il portait en petits caractères le nom du père Silas ; sur la première page étaient écrits au crayon « P. E. à L. M. » Cette dernière écriture n'était pas difficile à reconnaître, ni les initiales à remplir. M. Paul-Emmanuel invitait Lucy Morton à lire, à méditer cette œuvre apostolique du directeur de sa propre conscience.

Je tenais maintenant la clef de la conduite de M. Paul dans ces derniers jours. Il s'était approché du tribunal où j'avais fait moi-même une si rapide et si étrange apparition ; il avait révélé son cœur à Dieu et à son représentant ; il n'avait pu taire au père Silas le pacte de fraternité qu'il avait conclu avec moi. Or, comment la sainte Église romaine aurait-elle sanctionné cette communion fraternelle avec une hérétique ? Je croyais entendre le père Silas, usant du pouvoir donné aux apôtres de lier et de délier, annuler un pacte impie, invoquer contre l'Anglaise rebelle à l'impulsion céleste qui l'avait conduite une fois jusqu'à son confessionnal, tout ce que M. Paul avait de plus sacré et de plus cher.

Ce soir-là le coucher du soleil n'eut pas la splendeur des jours précédents : de l'est à l'ouest ce n'était qu'un nuage ; une brume sortie des marécages avait envahi Bruxelles. L'arrosoir pouvait rester dans sa niche à côté du puits ; une petite pluie fine et pénétrante tombait depuis le milieu de

l'après-midi. Il ne faisait pas un temps à errer dans les allées, et je fus fort étonnée d'entendre les jappements joyeux de Sylvie dans le jardin. Selon toute apparence elle était seule, et pourtant c'était sa manière de saluer la bienvenue de ses amis.

À travers la porte vitrée et le berceau, on découvrait l'allée défendue où Sylvie donnait la chasse aux petits oiseaux dans les buissons. Je la regardai cinq minutes, et ne voyant personne avec elle, je retournai à mes livres. Bientôt les jappements cessèrent ; je reportai les yeux vers le jardin et je vis la petite épagneule remuant le panache blanc de sa queue avec une vitesse sans égale, signe ordinaire d'impatience. Il était là. M. Paul, courbé vers le sol, bêchait la terre humide au milieu des buissons chargés de pluie, et se donnait autant de mal que s'il s'agissait pour lui de gagner son pain à la sueur de son front.

Cette ardeur à l'ouvrage indiquait un état d'esprit tourmenté. Je l'avais vu bêcher ainsi la terre durcie par la gelée pendant des heures entières, le front plissé, les dents serrées, sans lever une seule fois la tête ni ouvrir les lèvres.

Sylvie, lasse de le regarder, se remit à bondir, à flairer partout, et finit par m'apercevoir dans la classe. Accourant alors jusqu'à la porte vitrée, elle m'invita par ses aboiements répétés à me déranger de mon travail. Bien des fois elle m'avait vue me promenant avec M. Paul dans l'allée défendue, et elle me croyait sans doute tenue d'aller l'y rejoindre, malgré la pluie.

Dans son impatience Sylvie faisait tant de bruit, que M. Paul à son tour se décida à lever la tête et à regarder de mon côté. Naturellement il vit ce que c'était, mais il se contenta de siffler pour rappeler la petite épagneule. Sylvie persista à se faire ouvrir la porte. Fatigué, je suppose, de ce petit tapage, M. Paul planta sa bêche en terre, approcha et entre-bâilla la porte en question. Aussitôt Sylvie se précipita sur moi avec l'impétuosité qui la distinguait, s'élança sur mes genoux, posa ses pattes sur mon cou, frotta son petit nez contre le mien, promena sans trop de respect sa langue sur tout mon visage, et balayant de sa queue touffue mon pupitre, joncha le sol de mes livres et de mes papiers, sans respecter même la brochure lilas.

M. Paul me voyant emportée d'assaut par Sylvie, me vint en aide, ramassa les livres et les papiers, captura la petite épagneule et la fourra sous

son paletot où elle resta tranquille comme une souris ; sa petite tête seule sortait de ce nid improvisé. Sylvie avait la plus innocente, la plus jolie, la plus mignonne physionomie imaginable, les plus longues et les plus soyeuses oreilles, les plus beaux yeux bruns du monde ; je ne pouvais la voir sans penser à Pauline de Bassompierre. Qu'on me pardonne cette comparaison involontaire.

Tout en caressant l'épagneule, M. Paul laissait errer ses yeux sur les livres et les papiers qu'il avait ramassés pêle-mêle. La brochure religieuse fixa naturellement son attention. Il allait parler, mais il resta muet, comme si une main invisible avait soudain scellé ses lèvres. Avait-il donc promis de ne plus m'adresser la parole ? Je le crus un instant, mais dans ce cas la bonté naturelle de sa nature lui eût dit qu'il valait mieux violer un tel vœu que le tenir. C'était plus chrétien.

— Vous avez écarté cette brochure sans la lire, je suppose, dit-il enfin d'un ton plein de douceur, malgré ce qu'il pouvait y avoir d'ironique dans les paroles. Le titre est peu engageant.

— J'ai lu la brochure tout entière, répondis-je.

Il attendit une plus ample réponse, espérant savoir mon opinion sans me la demander ; mais je me sentais peu disposée à prendre les devants. Il y avait dans ses yeux bleus un doux rayonnement de satisfaction mêlée de crainte, une tendre sollicitude mêlée d'espérance. Je ne pouvais satisfaire son attente ; il m'était cruel de la désappointer ; pour lui cacher l'émotion pénible qui m'agitait, je me mis à tailler des plumes.

C'était un moyen certain de détourner le cours de ses pensées. Rien ne lui agaçait les nerfs comme de me voir tailler des plumes. Mon canif était toujours émoussé, ma main maladroite. Cette fois pourtant, si je me coupai un peu le doigt, ce fut à dessein et pour ramener M. Paul dans son état naturel, pour le mettre à son aise en lui fournissant l'occasion de me gronder.

— La maladroite ! s'écria-t-il, elle finira par hacher ses mains comme chair à pâté.

Il ôta Sylvie de son paletot, et pour la faire rester tranquille, il lui donna son bonnet grec à garder. Puis m'enlevant la botte de plumes et le canif, il se mit à opérer lui-même avec la précision et la célérité d'une machine.

— Vous ne m’avez pas dit, reprit-il, sa besogne achevée, ce que vous pensiez de ce petit écrit.

— Mais, monsieur, je n’en pense rien.

— Allons donc ! Pourquoi prendre ce ton avec moi ? Dieu vous a donné trop de sensibilité pour ne pas être émue d’un pareil appel. Et il me fit lui-même un sermon plus éloquent que l’homélie du père Silas. Le dirai-je ? Toute question religieuse à part, ce sermon chatouillait agréablement mon oreille ; c’était pour moi seule que parlait M. Paul, et après cet obstiné silence de plusieurs jours, sa voix me semblait la plus douce musique. Je l’écoutais avec charme et je me consolais de certains traits plus piquants que courtois, de certaines réflexions amères, en partageant avec Sylvie le contenu d’une bonbonnière que le professeur de littérature tenait toujours remplie de pastilles de chocolat. M. Paul aimait à voir apprécier les moindres de ses dons, et l’honneur fait à ses pastilles compensait en faible partie, sans doute, le mauvais accueil reçu par la brochure du père Silas, malgré son apostille.

— Les pastilles sont plus de votre goût que la controverse, je le vois, dit-il après une assez longue pause en me touchant la main avec la botte de plumes qu’il venait de tailler. Ai-je eu décidément tort de vous nommer ma petite sœur ? Que pensez-vous de moi depuis deux jours ?

Je ne répondis rien, mais je sentis mes yeux se mouiller de larmes.

Il avait repris Sylvie dans ses bras et caressait la jolie tête de l’épagneule.

— Mon Dieu, j’ai certainement pour vous, miss Lucy, les sentiments d’un ami, l’affection d’un frère ; mais il faut que je tienne mes sentiments en bride. Vous êtes à redouter ; on vous signale à moi comme un écueil !

— Et le phare tutélaire qui luit pour vous, lui répondis-je, c’est le père Silas.

— Le père Silas, chère petite sœur, est animé des meilleures intentions. Il vous estime, il vous aime, il voudrait abaisser la barrière qui s’élève entre nous, ce terrible, ce fier, ce froid protestantisme ! Quoi ! ce livre plein de foi, d’amour, de charité, n’a pu fondre la glace de ce que vous appelez votre conviction religieuse ? Lorsque la protestante se manifeste en vous, vous avez des tons de voix, des gestes qui me font peur et me font mal. Tout à l’heure, lorsque vous avez touché la brochure du père Silas avec un air

sardonique, j'ai cru voir... vous le dirai-je, petite sœur ? Non vraiment je ne vous le dirai pas.

— Dites vite tout ce que vous pensez.

— J'ai cru voir sourire Satan lui-même, Satan l'ange rebelle ! J'étais loin de croire que mon pauvre petit présent serait accueilli avec ce fier dédain.

— Je ne dédaigne pas votre présent, monsieur, j'ai la plus haute estime pour l'esprit et le cœur de celui qui me l'offre, mais je ne mérite pas moi-même d'être rangée parmi les enfants des ténèbres. Je ne suis pas une païenne ; je crois comme vous en Dieu, en Jésus-Christ, en la Bible.

— Mais cette Bible, vous l'interprétez à votre manière ; vous lui faites dire tout ce qu'il vous plaît.

Ici M. Paul se lança dans une argumentation en règle contre le protestantisme, que je défendis de mon mieux. La controverse fut longue, mais il se passionna moins que je n'aurais pu l'appréhender, et je réussis, je pense, à détruire certains préjugés dans son esprit. Nous nous séparâmes bons amis, sans nous être rapprochés sous le rapport de la croyance.

Il ne désespérait pas, disait-il, de me voir un jour rentrer dans le giron de l'Église bâtie sur Pierre, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas ; il ferait allumer des cierges à la sainte Vierge pour ma conversion, et grâce à cette intervention céleste, Dieu finirait par m'éclairer.

J'étais loin d'éprouver la même ardeur de prosélytisme. L'idée de détourner M. Paul de la foi de ses pères ne me serait jamais venue. Nos discussions religieuses furent bientôt closes, et le père Silas, qui m'entreprit à son tour, ne devait pas mieux réussir.

— Enfin, me dit un jour M. Paul, restez protestante et n'en soyez pas moins ma sœur. Dieu pénètre nos pensées les plus secrètes, et tous les cœurs sincères doivent trouver grâce devant lui. Au delà de sa conscience, nul n'est tenu. Croyez donc ce que vous pouvez croire. Il est une prière au moins que nous avons en commun ; c'est la prière par excellence, puisque le Christ lui-même nous l'a dictée : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive ; que votre volonté soit faite sur terre comme au ciel. »

Il s'était appuyé sur le dos de ma chaise. Après quelques instants de rêverie, il s'écria :

— Ni le temps, ni l'espace n'existent pour Dieu ; il ne mesure pas avec notre compas. Devant l'immensité de la création dont nos meilleurs instruments d'optique ne nous font apercevoir qu'une faible partie, l'orgueil humain doit se prosterner et se taire ; cependant notre infinie petitesse matérielle n'empêche pas notre grandeur morale, si notre conscience reste en paix avec elle-même et ne craint pas l'œil de Dieu. Pour lui l'accomplissement du devoir par la plus humble des créatures n'a pas moins d'importance peut-être que le mouvement régulier des satellites autour des planètes, des planètes autour des soleils, et des soleils autour de ce centre incompréhensible qui est partout et dont la circonférence n'est nulle part. Miss Lucy, si Dieu est infiniment puissant, il est infiniment bon et infiniment juste. Toute prière émanée d'un cœur pur doit monter à lui.

Je n'en fus pas quitte si facilement, toutefois. J'eus à subir une visite du père Silas qui vint aussi me catéchiser avec l'autorisation de madame Beck : mais je fus déclarée protestante rebelle, quoique le bon père lui-même dût convenir que je n'étais pas, heureusement, une fille du démon.

XXXI

UNE DESTINÉE HEUREUSE.

Mademoiselle de Bassompierre avait fort bien fait de suspendre toute correspondance avec Graham jusqu'au jour où son père sanctionnerait leur penchant mutuel ; mais la Terrasse était trop rapprochée de l'hôtel de Bellevue pour que les visites du docteur amoureux devinssent plus rares, et ce qu'on ne s'écrivait plus, on se le disait.

Tout ce qu'il y avait de noble en Graham s'éveillait naturellement et s'exaltait en présence de Pauline. Dans son admiration passée pour miss Genevra, l'esprit et le cœur n'avaient joué qu'un rôle secondaire ; la folle du logis, l'imagination s'était seule donné carrière. Près de Pauline, au contraire, les plus hautes facultés trouvaient un digne aliment. L'intelligente jeune fille compléta, sous plus d'un rapport, l'éducation d'un homme qui lui semblait parfait ; ce fut Graham, selon toute apparence, qui, le premier et par hasard, lui parla d'un livre qu'il avait lu. Charmé de trouver en elle un sens si droit et tant de sympathie exprimée dans un mélodieux langage, il revint souvent sur de pareils sujets. Pauline avait le rare talent d'écouter et de faire valoir ceux qui causaient avec elle, de leur révéler, pour ainsi dire, des trésors cachés en eux et de les grandir à leurs propres yeux. Elle

exerçait ainsi sur Graham une puissance vraiment magique. Tous les deux gagnaient, du reste, à cet échange de leurs pensées. La sérénité d'âme, l'enjouement naturel de Graham, faisaient un heureux contre-poids au penchant de Pauline à la mélancolie ; elle était devenue gaie comme une alouette. Je ne saurais dire combien le bonheur l'embellissait encore ; je m'en étonnais quelquefois. Toute contrainte avait disparu entre eux ; les souvenirs d'enfance revenaient en foule. Graham devait s'applaudir du peu de complaisance de Lucy à se charger de les évoquer pour lui, mais s'il ne me prenait plus pour sa confidente, Pauline me mettait toujours à de pénibles épreuves. Sans cesse elle repassait avec moi toutes ces mêmes scènes d'Olney, et le portrait de Graham était retracé par elle en son absence avec une rare puissance de pinceau, une finesse de touche sans égale.

— N'est-ce pas, Lucy, qu'il a un admirable profil grec ? On dit que la beauté est l'apanage des femmes, mais s'il n'est pas beau, qu'est-il donc ? Je ne sais si tout le monde le voit avec mes yeux ; vous, par exemple, Lucy, ne l'admirez-vous pas comme moi ?

— Moi, Pauline, le voir avec vos yeux !... je ne le vois pas même avec les miens, car je les fermerais plutôt que de le regarder.

— Que voulez-vous dire, Lucy ? s'écria-t-elle en pâlisant.

— Je tiens trop à mes yeux, repartis-je avec un éclat de rire, pour regarder le soleil en face.

C'était couper court à ses tendres confidences d'une assez brusque façon ; mais pouvais-je lui dire que des paroles plus douces que le miel au sortir de ses lèvres tombaient dans mon oreille comme du plomb fondu ? À dater de ce jour, elle cessa tout commentaire sur la beauté de Graham ; mais comment ne pas parler de lui par hasard, au moins, par courtes et timides phrases ? Comment ce cœur si plein n'aurait-il jamais débordé ? Cette tendresse voilée, cette joie contenue, cette voix presque tremblante mais d'une exquise suavité, me rendaient parfois bien misérable. Mes regards et mon langage devaient s'en ressentir, mais un bonheur sans nuage éblouissait la vue naturellement si nette de Pauline ; elle se bornait à me trouver un peu fantasque, quand elle ne me gratifiait pas, au contraire, d'un stoïcisme spartiate.

— Graham a bien raison, Lucy, de dire que vous êtes une femme à part ; mais vous avez un excellent cœur, nous le savons tous les deux.

— Pouvez-vous perdre votre temps à parler de moi ? Le sujet est si peu intéressant ; ma destinée si étrangère à la vôtre !

— Nous ne voulons pas du tout de cela, Lucy, nous voulons vous faire partager notre heureuse destinée.

— Jamais je ne partagerai la destinée de personne en ce monde, comme vous l'entendez, Pauline ; jamais je ne m'assoierai comme parasite à la table des heureux, encore moins ramasserai-je les miettes de leurs festins. Vous dites quelquefois que je suis fière ; eh bien, c'est là ma fierté ! L'isolement nous assure au moins l'indépendance.

— Mais l'isolement, c'est la tristesse.

— Oui, mais la tristesse même a ses compensations ; il y a dans la vie de pires lots que celui-là. Je n'aurai pas même à me déshabituer du bonheur, car je ne l'ai jamais connu ; je resterai telle que je suis.

— En vérité, Lucy, vous avez en vous quelque chose d'inexplicable. Personne vous comprendra-t-il jamais bien ?

— Peut-être, répondis-je d'un air qui voulait dire sans doute : Je me crois déjà comprise par quelqu'un.

Pauline me regarda d'un air étonné ; je surpris même sur ses lèvres un léger et fin sourire annonçant une question qu'elle avait bien envie de me faire, mais qu'elle ne me fit pas.

Il y a dans tous les amants une certaine infatuation d'égotisme. Coûte que coûte, il leur faut un confident de leur bonheur.

Pauline avait bien défendu à Graham de lui écrire, et Graham avait bien observé d'abord la consigne, mais il finit par écrire encore, et on lui répondit ne fût-ce que pour le gronder. Pauline me montrait les lettres ; j'avais beau en détourner les yeux, elle me forçait à les lire ; je pliai, pour ne pas rompre, sous la volonté quelque peu impérieuse de l'enfant gâtée et de l'héritière d'un grand nom et d'une grande fortune, car elle était tout cela. Ce n'était point lâcheté de ma part ; je l'aimais avec ses défauts et je comprenais l'opiniâtreté qu'elle y mettait. Les lettres de Graham, pleines de nobles sentiments, d'une affection vraie, d'une galanterie chevaleresque,

devaient la rendre toute glorieuse. Comment ne pas me rappeler l'enivrement où m'avait jetée la contemplation de mes cinq *étoiles* ! Les réponses de Pauline avaient un autre genre de mérite et devaient ravir Graham. Elle ne lui parlait pas de l'amour qu'elle avait pour lui ; elle s'imposait même la tâche de modérer l'ardeur de celui qu'il avait pour elle ; mais Graham, visiblement devenu pour Pauline ce qu'est le pôle Nord pour l'aiguille aimantée, n'était pas homme à ne pas sentir et savourer cette influence.

— Oh ! si papa pouvait tout savoir ! disait-elle, combien je serais contente ! Il tarde à Graham de lui tout avouer ; c'est moi qui le retiens. Papa se fâchera d'abord, j'en suis sûre ; ce sera pour lui comme un coup de foudre ; il me croit toujours une enfant.

Il est certain que M. de Bassompierre avait eu longtemps un bandeau sur les yeux, mais un coin de ce bandeau s'était enfin soulevé.

Un soir que Pauline venait de remonter pour un instant dans sa chambre, où elle écrivait peut-être à Graham, j'étais restée assise dans la bibliothèque, lorsque M. de Bassompierre entra. Je me levai pour le laisser à ses méditations studieuses ; mais il me fit signe de rester et s'assit lui-même à une certaine distance, près de l'embrasure d'une croisée, devant un pupitre dont il tira une espèce de mémorandum. Après quelques instants de silence :

— Miss Morton, me dit-il, vous doutez-vous de l'âge que peut avoir Polly ?

— Environ dix-huit ans, monsieur.

— Hélas ! oui, s'il faut en croire ce vieux mémorandum. L'enfant serait née le 5 mai 18*. Ma foi, je lui croyais toujours douze à quatorze ans au plus ; elle n'en paraît pas davantage. Pauvre père, voici venir le moment où cette petite perle dont tu faisais tes délices sera convoitée par le premier venu !

— Monsieur, lui répondis-je, le premier venu n'oserait porter les yeux sur mademoiselle de Bassompierre, qui, d'ailleurs, sait trop ce qu'elle se doit à elle-même...

— Savez-vous, miss Morton, où elle est en ce moment ?

— Dans sa chambre.

— Et qu’y fait-elle ? une nouvelle toilette ? Pour qui ? Nous n’attendons personne.

— Non, monsieur, je crois qu’elle écrit.

— Elle écrit ; voilà le premier mot que j’entends de cette correspondance.

— Oh ! monsieur, rassurez-vous ; elle peut vous la montrer comme à moi ; elle regrette même de vous en avoir fait un mystère ; il y a longtemps qu’il leur tarde de tout vous dire.

— Il leur tarde ! allons donc. *Ils* pensent bien à moi, *leur* vieillard grondeur. Je suis de trop, je ne suis plus qu’un obstacle.

— Y pensez-vous, monsieur de Bassompierre ? Pauline, depuis son enfance, place son père au-dessus de tout.

— Hier peut-être, mais aujourd’hui.

— Aujourd’hui encore, monsieur. Jamais, sans l’approbation de son père, elle n’engagera sa foi ; mais ils s’aiment et plaideront mieux leur cause que je ne le saurais faire.

— Très-mauvaise cause à plaider devant moi, miss Morton.

— Aussi, monsieur, je leur laisse ce soin. Le hasard seul vient de me faire un instant leur médiatrice, comme j’ai été leur confidente malgré moi. Cent fois Graham a été sur le point de vous tout dire ; mais, malgré son grand courage, il vous redoute mortellement.

— Et il a raison de me craindre. Que ne cherchait-il ailleurs ? Pourquoi faut-il que ce soit justement ma fille ? Les demoiselles à marier pleuvent partout ; les héritières mêmes ne sont pas si rares. Bien libre à moi de ne pas trouver cette alliance de mon goût ? Un médecin ! un médecin ! S’il me plaît de préférer à ce fils d’Esculape un gendre pris dans l’aristocratie, un gendre titré !

— Ah ! l’on sait que vous n’aimez pas les titres ; vous avez assez souvent rassuré le docteur Jean à cet égard par la manière dont vous parliez de certains ducs et barons indigènes.

— Mon choix n’est pas restreint à ce pays, miss Morton. Mais qu’a donc ma fille de si particulièrement attrayant pour lui ? Mon aveuglement

paternel ne va pas jusqu'à la croire une beauté. Pour moi, sans doute, elle est parfaite ; mais pour des étrangers... J'estime trop le docteur Jean pour croire que le rang et la fortune soient les amorces auxquelles il a pu mordre.

— Vous avez raison, monsieur, et mademoiselle de Bassompierre est bien faite pour être aimée pour elle-même. À part les attrait de sa personne, vous avez pu juger du prestige qu'elle exerce par les qualités de son esprit. Je l'admirais l'autre soir au milieu des savants français que vous aviez à dîner ; Graham partageait mon admiration pour cet esprit si fin, si gracieux, plein d'un tact exquis.

— Je ne dis pas non ; j'entendrais même assez volontiers l'éloge de ma fille, mais de toute autre bouche que de celle du docteur Jean. Polly a des qualités très-sérieuses, un cœur d'or ; elle m'a soigné dans une grave maladie comme une sœur de charité. Je m'étais habitué à voir en elle mon ange gardien ; sa présence était comme un rayon de soleil dans ma chambre de malade. Autant perdre la lumière du jour que de me voir enlever ma fille. Comment me serais-je défié de ce docteur Jean ? Sa mère et moi nous sommes de vieux amis. C'est elle qu'il fallait voir à dix-huit ans, miss Morton, pour parler de la beauté. Quel port de princesse ! Son fils est un fort bel homme aussi, je ne le nie pas ; mais serait-ce un Apollon, je n'en ai pas moins le droit de défendre mon trésor.

En ce moment même la porte s'ouvrit, le trésor entra. Pauline apparut dans sa beauté du soir. J'avais souvent observé que le déclin du jour donnait à son regard et à ses joues une animation nouvelle : ses longues boucles noires tombaient sur son cou d'albâtre ; une simple robe blanche était son habituelle toilette en été. Me croyant seule, elle tenait à la main la lettre qu'elle venait d'écrire, déjà pliée, mais non cachetée ; je devais en entendre la lecture. À la vue de son père, elle s'arrêta ; son visage se colora d'une vive rougeur.

— Approchez donc, Polly, dit M. de Bassompierre avec un sourire empreint d'ironie et de tristesse ; c'est la première fois que je vous vois rougir à ma vue.

— Je ne rougis pas, je ne rougis jamais, papa, répondit-elle en devenant tout à fait pourpre ; mais j'ai été surprise de vous trouver ici. Je vous croyais dans la salle à manger.

— Avec le docteur Jean, je suppose ; mais le docteur Jean a des malades qui le réclament et auxquels on doit se faire conscience de l'enlever. Il ne tardera pas à venir ; il pourra se charger de mettre votre lettre à la poste ; ce sera une course de moins pour Mathieu.

— Je n'ai pas de lettres à faire mettre à la poste, repartit Pauline d'un air piqué.

— Que faites-vous donc des lettres que vous écrivez ? Approchez, et dites-nous au moins cela.

Pauline hésita quelques secondes, mais elle approcha.

— Depuis quand donc, Polly, écrivez-vous si couramment ? Il me semble qu'hier encore vous en étiez à faire des jambages.

— Papa, ce sont de simples notes que je remets moi-même, en réponse à des bagatelles.

— Vous aviez peut-être quitté miss Morton pour lui écrire ce billet ?

— Non, papa, ce n'est pas pour Lucy.

— Ce sera alors pour mistress Graham, une invitation à vous chaperonner quelque part ?

— Non, papa, ce n'est pas pour mistress Graham.

— Et pour qui donc, mon enfant ? Voyons, racontez-moi cela, comme vous me racontiez tout quand vous ne vous étiez pas imaginé d'être une grande fille.

— Oui, papa, je vous dirai tout ; je suis heureuse de tout vous dire ; il n'est jamais entré dans ma pensée de vous rien taire ; mais j'ai peur que vous ne vous fâchiez. Cependant, je vous aime toujours, je vous l'assure, par-dessus toute chose au monde. Voilà la lettre : lisez-la.

Et elle mit la lettre sur ses genoux.

— Tout cela est fort innocent, sans doute, reprit M. de Bassompierre après avoir parcouru rapidement la lettre ; mais tout cela est fort désolant pour moi.

— Si cette lettre vous déplaît, papa, rendez-la-moi vite, que je la déchire... Dites un mot seulement.

— Je n'ordonne rien.

— Seulement, papa, il n'en faut pas vouloir à Graham...

— Ceci est une autre affaire ; ne plaidez pas sa cause, s'il vous plaît. Votre incomparable Graham ne me plaît pas du tout à moi. J'aurais dû m'en défier ; il y a quelque chose de suspect dans son regard ; je ne dis pas qu'il ait l'œil louche ; mais... le proverbe a bien raison : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. » J'aurais dû sonder ce regard-là. Vous croyez passer presque à pied sec un calme ruisseau, et vous vous trouvez bientôt avoir de l'eau par-dessus la tête. Mieux vaut le torrent qui gronde et bouillonne ; on s'en défie du moins. Mais que voulez-vous ? Moi, le vieil ami de sa mère, je ne pouvais lui fermer ma porte.

— Papa, vous êtes le maître absolu...

— L'autocrate, le czar, n'est-ce pas ? Hélas, non, ma fille ; je ne suis pas même maître chez moi. Si j'étais le czar, je...

— Achevez, papa ; pourquoi ne pas achever ?...

— Je déporterais Graham en Sibérie.

— Papa, vous n'êtes pas si cruel ?...

— C'est ce qui vous trompe, ma chère fille ; j'y mettrais seulement la condition que mademoiselle de Bassompierre n'accompagnerait pas le docteur Jean dans son exil, après être devenue sa femme contrairement à ma volonté autocratique.

— Contre votre volonté, mon père, jamais !...

— Voilà qui est mieux. Mais enfin qu'a donc de si particulier ce M. Graham ? Sont-ce ses favoris rouges ?

— Ah ! papa ! vous êtes injuste : ses favoris sont châains ; mais ils seraient rouges, qu'un vieil Écossais comme vous ne devrait pas avoir de préjugé contre cette nuance presque nationale.

— Je n'ai plus qu'à me taire, repartit M. de Bassompierre.

Et il se tut.

Ce silence mettait Pauline à une trop rude épreuve ; elle se jeta en pleurant au cou de son père.

— Non, jamais je ne vous quitterai, papa, jamais !...

Le salon commençait à devenir sombre. J'entendis des pas dans le vestibule, et croyant que c'était un domestique qui apportait des lumières, je me levai pour les lui prendre et l'empêcher de troubler cette petite scène de famille. Au lieu d'un domestique, je vis un grand monsieur qui plaçait son chapeau sur une table et ôtait lentement ses gants. Il semblait fort mal à son aise et fort indécis ; il ne m'adressait ni un mot ni un geste, mais son œil me disait : « Lucy, venez à mon aide... »

Malgré l'agitation fiévreuse à laquelle il était visiblement en proie, un sourire errait sur son visage, sourire vraiment caractéristique.

— M. de Bassompierre est là, me dit-il en montrant la bibliothèque ; et sa fille est avec lui ?

— Oui.

— Je me suis trahi pendant le dîner. Pour la première fois, M. de Bassompierre a lu dans ma pensée. L'heure du jugement est donc arrivée ; heure terrible, Lucy !

Graham devait être en effet dans des transes mortelles, si l'on peut appliquer ce mot aux émotions d'un homme qui aurait souri, je crois, sur le gril de Guatimozin comme sur un lit de roses.

— Est-il fort irrité, Lucy ?

— Pauline vous aime bien, Graham.

— Quel sera mon sort ?

— Oh ! vous êtes né sous une heureuse étoile !

— Puissiez-vous dire vrai ! Merci de votre bonne prophétie. En vérité, je ne puis avoir qu'une opinion exaltée des femmes. Toutes celles que je connais sont parfaites, ma mère, Pauline et vous, ma véritable sœur. Le moment critique est donc arrivé. Dieu lit dans mon cœur ; qu'il me protège ! Lucy, ne me refusez pas un *Amen* !

Je vis qu'il attendait cet amen, et je me donnai garde de le lui refuser. Sous le charme de mes plus anciens souvenirs, je lui souhaitai tout le bonheur du monde, mais je n'étais pas inquiète de lui. Graham était né vainqueur, comme tant d'autres naissent vaincus.

— Rentrez avec moi, Lucy.

Je le suivis.

Il s'approcha de M. de Bassompierre d'un air modeste et fier à la fois, avec une humilité pour ainsi dire majestueuse.

— Monsieur, quelle est ma sentence ?

M. de Bassompierre le regarda ; Pauline détourna son joli visage.

— Eh bien, Graham, dit le juge, je reçois de vous l'habituelle récompense de l'hospitalité. Je vous ai laissé asseoir à mon foyer domestique ; pour récompense, vous me volez ce que j'ai de plus cher au monde.

— Monsieur !

— Je ne rétracte pas le mot. Si l'on me demandait ma bourse ou ma vie, je pourrais dire au moins : Prenez ma bourse ; mais c'est ma vie que vous me prenez.

— Monsieur, je puis vous paraître un grand coupable, mais je ne saurais me repentir.

— Vous repentir ! Parbleu, vous triomphez. Jean Graham, vous descendez de quelque chef montagnard écossais ; le regard, la voix, la pensée, tout dénote en vous le sang celtique, à part même vos cheveux et vos favoris roux, châains, s'il faut en croire mademoiselle de Bassompierre. Vous avez l'esprit rusé de la race et sa langue mielleuse, tout cela vous est venu par héritage. Est-ce qu'on ne vous appelait pas autrefois l'enfant aux cheveux d'or ? Vos paroles ne sont pas moins dorées que vos cheveux, et c'est à cette glu que sera pris mon pauvre petit oiseau.

— Mais, papa, dit Pauline enhardie par le ton railleur que prenait le sermon, vous êtes aussi d'origine écossaise.

— Monsieur, ajouta Graham, quel que soit le sang qui coule dans mes veines, je crois avoir un cœur loyal.

Et la vive rougeur dont son front se colora soudain attestait assez qu'il disait vrai.

— Cependant, je me plais à reconnaître mes torts ; je n'osais laisser lire au fond de ma pensée le possesseur du plus précieux des bijoux ; mais maintenant qu'il y a lu, je lui demande une récompense dont je me sais indigne.

— Ce n'est pas à moi de vous récompenser, monsieur. Laissez-moi ma petite perle ; si précieuse qu'elle vous paraisse, elle l'est bien davantage pour son père ; vous en trouverez tant d'autres sans descendre au fond de la mer. Allons, Polly, venez à mon aide ; je me défie des langues écossaises. Congédiez ce soupirant dangereux.

Pauline ne disait mot, mais elle regardait à la dérobée Graham, vraiment beau dans ce moment décisif, et reportait tendrement les yeux sur le front assombri de son père.

— Papa, dit-elle, ce n'est pas moi qui vous séparerai jamais...

— Encore une langue écossaise, s'écria M. de Bassompierre ; et si j'aime à avoir mes coudées franches, moi !

— M. Graham ne sera jamais un embarras dans votre maison, papa.

— Qui vous l'a dit ? Je trouve au contraire qu'il tient beaucoup de place, à ne voir même en lui qu'un meuble de plus.

— Vous vous y habituerez, papa. D'abord, il me semblait à moi-même grand comme une tour, et maintenant...

— Non, non, je puis fort bien me passer de gendre ; un prince ne me tenterait pas. Donnez-lui son congé.

— Mais vous vous connaissez depuis si longtemps, papa ! Vous m'avez dit si souvent que vous le trouviez supérieur à...

— Chut, s'il vous plaît ! votre mémoire doit être en défaut, mademoiselle de Bassompierre. J'ai dit que nous nous rencontrions en beaucoup de choses. J'ai maintenant la clef de notre accord, de cette conformité prétendue de goûts et d'opinions. Je jouais le rôle du corbeau ; monsieur celui du renard. Il est temps de nous dire adieu.

— Adieu, non, mais bonsoir, puisque vous le désirez, papa. Il pourra revenir demain, n'est-ce pas ? Donnez-lui la main, car vous êtes toujours amis. Qu'il ne soit plus question de moi. Votre main droite, Graham ; la vôtre, papa. Ouvrez-la toute grande, laissez les doigts s'étendre. Ah ! maintenant, vous serrez la main de Graham comme dans un étau. Vous lui faites mal, papa.

Il est certain que la vigoureuse étreinte de M. de Bassompierre aurait pu faire souffrir Graham, d'autant plus qu'il portait une bague massive, ornée

de diamants aux facettes aiguës, mais le docteur Jean s'inquiétait peu en ce moment d'une douleur physique quelconque : sa cause était gagnée.

— Puisqu'on ne veut pas vous congédier, monsieur, passons dans mon cabinet, où j'ai à consulter l'homme de la science sur plusieurs points qui ne sont pas de la compétence féminine.

Ils s'éloignèrent et je sus ensuite qu'une explication à fond avait eu lieu entre eux et qu'elle avait satisfait complètement M. de Bassompierre. Bientôt tous les deux reparurent dans la bibliothèque.

— Il faut bien que je vous la donne, dit M. de Bassompierre en montrant sa fille, si tant est qu'elle soit encore à moi. Prenez-la donc, Graham, et Dieu soit pour vous comme vous serez pour elle.

Ce vœu d'un père devait être complètement réalisé. Graham et Pauline furent des époux modèles et Dieu bénit leur union. Le cri de Rachel, pleurant ses enfants, devait retentir sous leur toit, mais d'autres enfants les remplacèrent, plus beaux que ceux qu'ils avaient perdus. Le docteur Graham se vit renaître dans un fils, son portrait vivant, Pauline, dans deux filles charmantes. En un mot, ce couple prospéra comme prospère dans la Bible la famille du fils favori de Jacob, comblé des bénédictions du Seigneur.

XXXII

LES APPROCHES D'UN DÉNOÛMENT.

Il n'est pas de bonheur pour tous en ce monde, mais que la volonté du Seigneur soit faite ! La compensation s'établit dans un monde meilleur. Pèlerin fatigué, serre la ceinture de tes reins, lève les yeux au ciel et continue ton voyage. Cœurs affligés, rassemblez-vous sous la bannière de la croix. Le ciel vous tient en réserve un baume immortel. Sachez souffrir dans cette vallée de larmes : vous vous réjouirez là-haut.

Nous étions réunis, le jeudi matin, dans la grande classe, attendant le professeur de littérature. Tous les devoirs préparés depuis la dernière leçon, proprement écrits et attachés avec de jolis rubans, étaient rangés sur les pupitres et prêts à être enlevés par M. Paul, dans sa rapide tournée ; une tiède brise de juin entraînait par la porte du jardin restée entre-bâillée et faisait onduler le feuillage.

M. Paul n'étant pas toujours ponctuel, on s'étonnait peu de le voir en retard ; mais notre surprise fut grande quand la porte s'ouvrit et donna passage à madame Beck. Elle s'avança de son pas le plus majestueux vers l'estrade et y monta ; puis, après avoir ramené autour d'elle le châle léger

qui tombait sur ses épaules et promené lentement les yeux sur la nombreuse assemblée, elle nous dit d'un ton de voix peu élevé, mais ferme :

— Il n'y aura pas de classe de littérature française ce matin.

Le reste de la harangue se fit attendre environ deux minutes.

— Les leçons seront probablement suspendues pendant une semaine. Ce temps me sera nécessaire pour trouver un suppléant capable à M. Paul Emmanuel. Dans l'intervalle, nous tâcherons de remplir utilement les vides laissés dans le programme des études. Votre ancien professeur, mesdemoiselles, espère pouvoir prendre congé de vous ; quant à présent, cela lui est impossible. Il se dispose à faire un long voyage ; des intérêts majeurs, impérieux, réclament subitement sa présence, loin, très-loin d'ici. Il se voit contraint de quitter l'Europe pour un temps indéfini. Peut-être vous en dira-t-il lui-même davantage. Au lieu de la leçon habituelle avec M. Paul, vous ferez ce matin de l'anglais avec mademoiselle Lucy.

Cela dit, madame salua poliment, serra de nouveau son châle autour d'elle et sortit comme elle était entrée.

Un profond silence avait régné dans la classe jusqu'à son départ. Il fut suivi d'un léger murmure, lequel alla grossissant. Plusieurs élèves pleuraient. Voyant la discipline en danger, le désordre imminent, je m'empressai de reprendre les rênes. La leçon d'anglais dura toute la matinée ; je ne laissai guère à ces demoiselles le temps de penser à autre chose. Quelques-unes persistant à prendre des airs larmoyants, je tournai en ridicule leur sensibilité dont je savais le peu de fond, si ce n'était pas une pure grimace. Parmi les pensionnaires, cependant, il en était une d'un cœur plus sensible ou d'un esprit plus enclin à la tristesse ; celle-là ne voulait pas entendre raison. Je dus la traiter assez mal, la brusquer pour la faire taire. Certes, elle aurait eu le droit de me haïr, si après la classe et le départ de ses compagnes, ardentes comme d'habitude au jeu, je ne l'avais retenue un instant pour la presser sur mon cœur et l'embrasser ; une démonstration si inattendue de la part de la froide miss Lucy, la fit pleurer de plus belle.

Je ne restai pas oisive une seule minute ce jour-là, et j'aurais passé la nuit même au travail, si les règlements de la maison l'eussent permis. Forcée de me coucher, faute de lumière, je ne fermai pas l'œil, ce qui me prépara mal à la journée du lendemain.

Une certaine réserve avait accompagné la première surprise ; toutes les langues furent bientôt déliées. Comment expliquer ce départ soudain d'un homme attaché au pensionnat depuis sa fondation ? Au milieu des rumeurs les plus diverses et d'une infinité de commérages, je glanai à peine quelques données nouvelles. M. Paul devait s'embarquer dans une semaine ; il partait pour les Indes occidentales. Je cherchais quelque indication de plus dans le regard et les traits de madame Beck, mais elle avait repris son visage de pierre et se lamentait de l'air le plus impassible : « C'était, disait-elle, une perte immense pour son établissement ; elle ne savait, en vérité, comment remplir un tel vide, mais le devoir avant tout ; M. Paul n'avait consulté que le devoir ; pouvait-elle lui en faire un crime ? »

Tout cela était dit et répété à haute et intelligible voix, en classe, au dîner, au jardin. Madame s'adressait de préférence à Zélie de Saint-Pierre, ou en son absence aux autres sous-maîtresses, moi seule exceptée. Elle ne me regardait même pas en parlant ainsi, tant la question lui semblait apparemment dépourvue d'intérêt pour moi.

La semaine s'avancait, on n'entendait plus parler des adieux de M. Paul, et personne ne se montrait préoccupé de son départ. Le verrait-on, ou ne le verrait-on pas avant son embarquement ? question fort peu agitée, fort peu émouvante pour ces demoiselles. Le pauvre professeur n'était pas encore parti qu'on ne pensait déjà plus à lui. Madame avait naturellement l'occasion de le voir autant qu'il lui plaisait. Peu lui importait ce dernier acte d'apparition dans le pensionnat !

La semaine arriva à sa fin. Nous sûmes alors le jour où le navire de M. Paul devait mettre à la voile et sa destination, la Basse-Terre à la Guadeloupe. Ce n'étaient pas ses propres intérêts qui l'y appelaient, mais ceux d'un ami : j'en étais certaine d'avance.

Si M. Paul avait toujours occupé une grande place dans mon estime, depuis quelque temps ses droits à mon affection s'étaient singulièrement multipliés. D'heure en heure, il était devenu plus tolérant et meilleur à mon égard ; un mois s'était écoulé sans ombre de controverse théologique, sans querelle d'aucune sorte, quoiqu'il me consacraît des heures entières ; nos sujets de conversation étaient de plus en plus familiers ; jamais je ne l'avais vu si communicatif ; il prêtait de son côté l'oreille la plus attentive à mes

projets d'indépendance. Mon idée de fonder un établissement d'éducation, d'ouvrir une école, paraissait lui sourire.

— Oh ! l'indépendance ! disait-il un soir, l'indépendance ! c'est le premier des biens, la condition *sine quâ non* de ce calme bonheur que nous rêvons tous et dont les rapides instants que je passe près de vous me font entrevoir la réalisation ; mais je ne m'appartiens pas. L'heure du loisir et de la paix sonnera-t-elle jamais pour moi sur terre ?

Son regard était ému ; sa main avait pris la mienne ; allait-il devenir pour moi plus qu'un ami, plus qu'un frère ? Si jamais il en dit davantage, ce ne sera pas aujourd'hui. Au bout de la solitaire allée, envahie par le crépuscule, apparaissent deux effigies plus redoutables peut-être pour moi que la nonne, une femme aux allures robustes, un vieillard courbé sur un bâton, madame Beck et le père Silas qui prenaient là le frais *par hasard*.

À ce petit incident avait bientôt succédé la première nouvelle du départ de M. Paul, et cette première nouvelle venait d'être à son tour suivie d'une semaine d'angoisses cruelles pour moi. Recevrais-je au moins ses adieux ? Étais-je condamnée à ne le jamais revoir ?

Pour aucune autre des créatures renfermées sous le toit de madame Beck, la même alternative n'avait d'importance, je le répète, madame exceptée peut-être ; on se levait à la même heure, on faisait ses repas habituels, on tournait avec le flegme national dans le cercle des occupations quotidiennes. Seule j'étouffais dans cette atmosphère stagnante. Aucune voix, aucun vœu sympathique ne se joindraient-ils à moi ?

J'avais vu tant d'unanimité dans le pensionnat pour demander les moindres bagatelles, un jour de congé, l'exemption d'un devoir, et personne ne me prêterait la main pour assiéger madame Beck, pour réclamer une dernière entrevue avec un maître, aimé très-certainement de plusieurs, aimé comme elles savaient aimer ; mais qu'est-ce que l'amour de tout le monde ?

Je savais où habitait M. Paul ; c'était à un jet de pierre ; mais à quoi me servait de le savoir ? Il se fût trouvé dans la chambre voisine, que je n'aurais pu y entrer sans être appelée. Il fût passé silencieux, absorbé, à mes côtés, que je n'aurais pu prendre sur moi de troubler son silence, de le tirer de sa rêverie.

La matinée et une bonne partie de l'après-midi s'étaient écoulées ; je me sentais presque à bout d'espoir ; mon cœur souffrait horriblement ; mon sang était si troublé, mes nerfs si agités, que je pouvais à peine rester en place et m'acquitter de mes fonctions. Un peu avant cinq heures, l'heure de départ des externes, madame Beck me fit appeler dans sa chambre pour lui lire et lui traduire une lettre d'Angleterre, à laquelle elle me chargea de répondre séance tenante. Avant de me mettre à l'œuvre, j'observai qu'elle fermait doucement les deux portes de sa chambre et même la croisée, malgré la chaleur et ses principes d'hygiène et de ventilation. Pourquoi cette précaution inusitée ? Il s'agissait évidemment d'exclure un son, le son de quoi ?

J'écoutais... j'écoutais comme écoute le soir le loup d'hiver affamé, qui flaire une proie et distingue de loin les pas du voyageur sur la neige durcie, mais tout en écoutant j'écrivais. Vers le milieu de la lettre le son d'un pas connu dans le vestibule arrêta soudain ma plume. La sonnette était restée muette ; Rosine, agissant sans doute d'après les ordres de madame, avait prévenu son tintement indiscret. Madame Beck, qui me voyait faire halte, toussa, fit du bruit, parla plus haut. Le pas avait gagné les classes ; on ne l'entendait plus :

— Continuez, dit madame.

Mais ma main était enchaînée, mon oreille captive, ma pensée ailleurs.

Les classes, comme je l'ai déjà dit, formaient un bâtiment à part que le carré reliait à l'habitation. Malgré la distance, j'entendis le bruit fait par toute une division en se levant à la fois.

— Ce sont les externes qui se disposent à partir, dit madame dont l'ouïe n'était pas moins fine que la mienne.

C'était en effet l'heure de cesser le travail ; mais pourquoi ce profond silence succédait-il au bruit entendu ?

— Ne vous dérangez pas, madame, je vais voir ce que c'est !

Je déposai ma plume et je quittai madame Beck ; mais elle ne me quitta pas et me suivit comme mon ombre. Parvenue à la dernière marche de l'escalier, je me retournai :

— Venez-vous aussi, madame ?

— Pourquoi pas ? dit-elle en rencontrant mon regard inquiet, troublé, d'un air calme et résolu.

Nous poursuivîmes notre marche, non pas de front ; elle marchait sur mes talons.

C'était bien lui. En entrant dans la première classe, je le vis debout au pied de l'estrade ; il nous tournait le dos.

Il était donc venu enfin, venu malgré madame !

Les élèves s'étaient rangées en demi-cercle ; il en fit le tour, disant adieu à tout le monde, serrant toutes les mains, effleurant toutes les joues, cérémonie autorisée par l'usage du pays, à la veille d'une si longue absence.

Il me semblait bien dur d'être traquée de la sorte par madame Beck ; le souffle de sa bouche, que je sentais sur mon cou, devait me faire éprouver l'horrible sensation du lièvre suivi de près par le chien du chasseur.

M. Paul approchait de nous ; le demi-cercle était presque parcouru, la dernière élève embrassée. Il se retourna ; mais madame s'était placée soudain devant moi ; elle avait, je crois, grandi de taille, augmenté de volume. J'étais complètement cachée par elle. Connaissant ma faiblesse ou du moins mes soudaines défaillances en certains cas, elle avait bien calculé le degré de paralysie morale dont je pouvais être frappée dans un moment de crise. Elle s'avança tout à coup vers son cousin, l'entreprit avec son habituelle volubilité de paroles, s'empara de son attention, l'abasourdit et le conduisit rapidement à la porte vitrée ouvrant sur le jardin. Je crois qu'il se retourna ; si son œil avait rencontré le mien, le courage me serait revenu ; je me serais précipitée vers lui, malgré toutes les madame Beck du monde, mais le demi-cercle s'était rompu, la confusion régnait de nouveau dans la classe, ma figure était perdue parmi trente autres plus remarquables. En empêchant son cousin de me voir, madame avait atteint son but ; il me croyait absente. Cinq heures sonnèrent ; la cloche annonça bruyamment la fin de la classe, la salle fut bientôt vide.

Je restai seule pendant quelques minutes, et ces minutes ont laissé dans ma mémoire le souvenir d'une inexprimable souffrance, voisine de l'anéantissement. Que faire, oui, que faire ? Rien, et je me sentais arracher l'âme.

— Mademoiselle, murmura la voix d'une enfant qui se tenait devant moi, mais que dans mon trouble d'esprit je n'avais pas aperçue ; c'était, du reste, la plus petite de toutes les élèves : mademoiselle, M. Paul m'a dit de vous chercher dans toute la maison, de la cave au grenier, et de vous remettre cela partout où je vous trouverais.

Je m'étais assise ; la petite colombe laissa tomber sur mon genou son rameau d'olivier ; le billet, sans adresse, contenait ces mots écrits au crayon :

« Mon intention n'était pas de prendre congé de vous en même temps que je faisais mes adieux au reste du pensionnat. Cependant, j'espérais vous voir dans les classes. Je suis désappointé ; mais notre entrevue n'est que différée. Tenez-vous prête à recevoir ma visite. Avant de mettre à la voile, je dois vous voir à loisir et m'entretenir longuement avec vous. Mes moments sont non-seulement comptés, mais accaparés par une grande affaire dont je ne puis rien communiquer à personne, pas même à vous. » — « PAUL. »

Tenez-vous prête ! C'était donc pour ce soir, car il partait le lendemain. Je le savais positivement ; j'avais vu dans le journal la date du départ du navire.

Toute la soirée j'attendis, confiante dans le message de la petite colombe, mais horriblement inquiète : les heures s'écoulaient, il ne venait pas. Les prières dites, toutes les pensionnaires et les sous-maîtresses étaient montées dans les dortoirs. Restée seule dans la première classe, j'oubliais, ce jour-là, le règlement ou je n'en tenais aucun compte. Je ne saurais dire le temps que je passai à aller et venir d'une extrémité à l'autre. Machinalement j'avais écarté les bancs et les pupitres pour me faire un chemin plus droit, plus facile à suivre dans l'obscurité. Lorsque je me crus bien certaine que tout le monde dormait et que personne ne pouvait m'entendre, je donnai un libre cours à mes larmes ; des sanglots s'échappèrent même de mon cœur déchiré ; je confiai ma douleur à la nuit, à la solitude, dans cette maison où rien n'était sacré.

Un peu après onze heures, c'est-à-dire à une heure fort avancée pour la rue des Fossettes, la porte s'ouvrit doucement, et la lueur d'une lampe refoula le clair de lune qui s'était emparé de la salle depuis un certain temps. Madame Beck apparut, l'air aussi impassible que si le simple hasard l'amenait là, à cette heure indue. Au lieu de m'adresser immédiatement la parole, comme je m'y attendais, elle s'approcha de son pupitre, l'ouvrit et parut y chercher quelque chose. Cette recherche dura longtemps, trop longtemps pour ne pas être feinte. Madame était calme, trop calme. Je me sentais au contraire toute hors de moi. Depuis plusieurs heures j'avais dépouillé ma nature endurante et craintive. Autant j'étais d'ordinaire aisée à gouverner, autant je me sentais en ce moment rebelle à toute espèce de joug.

— Il est grand temps de se retirer, dit enfin madame. On paraît enfreindre à plaisir le règlement de cette maison.

Aucune réponse. Je continuai ma promenade solitaire, et lorsque madame se rencontra sur mon chemin, je l'en écartai sans rudesse, mais d'une main ferme.

— Calmez-vous, miss, me dit-elle. Vous m'avez presque fait peur. Seriez-vous sujette à des accès de somnambulisme ?...

Même silence.

— Croyez-en mon conseil. Rentrez dans votre chambre. Goton n'est pas encore couchée ; elle bassinera votre lit, et si vous vous sentez les nerfs agités, elle vous donnera une potion calmante.

— Faites bassiner votre propre lit, si cela vous plaît, répondis-je, et prenez tous les calmants qui vous paraissent nécessaires pour recouvrer votre propre sérénité. Je ne suis pas dupe de celle dont vous faites montre. Vous qui tenez tant au décorum, respectez au moins ma tristesse. Laissez-moi, madame, laissez-moi.

— Fort bien ; je vais vous envoyer Goton, reprit-elle ; c'est votre habituelle garde-malade.

— Madame, ne raillons pas, s'il vous plaît. Mes souffrances, si je souffre, sont toutes morales. Votre matérialisme n'y peut rien comprendre.

— Oh ! je comprends trop bien ce que vous croyez perdre en M. Paul ; c'est ce que rêvent toutes mes sous-maîtresses, un mari ! Mais M. Paul, j'ai

déjà eu l'occasion de vous le dire, ne peut se marier.

— Qu'avec madame Beck, née Kindt, lui repartis-je. Vous le pensez, du moins, mais vous rêvez aussi.

— Vous êtes à cent lieues de la vérité, reprit-elle, et votre somnambulisme, car je vous crois décidément somnambule, n'est pas du tout lucide.

Je n'avais que trop bien lu dans le fond de sa pensée. Sauf le court épisode du docteur Jean, madame Beck n'avait cessé de regarder M. Paul comme un parti fort sortable pour elle-même et qui consoliderait son établissement. Les charges contractées par le professeur de littérature l'avaient seules effrayée jusqu'ici ; mais elle n'en était pas moins ma rivale de cœur et d'âme. Son masque venait de tomber, ou plutôt je venais de le lui arracher. Elle le comprit, s'éloigna sans ajouter un mot, et cette courte scène nocturne ne parut pas avoir laissé de trace dans sa mémoire lorsque je la revis le lendemain.

J'avais l'air tellement abattu, que je craignais les regards des élèves et surtout les railleries de miss Genevra Fanshawe sur mes yeux rouges ; j'avais visiblement pleuré.

— Que vous êtes pâle, mademoiselle ! me dit la petite idiote que j'avais soignée pendant les vacances. Seriez-vous malade ?

Et mettant son doigt dans sa bouche, elle me regarda d'un air d'étonnement stupide que je préférerais en ce moment à la plus vive intelligence. Si l'abattement de mon visage n'échappait pas à ce regard-là, que serait-ce des yeux perçants des autres élèves ? En cela, je me trompais ; on ne me regarda pas plus que d'habitude ; ma pâleur ne fut l'objet d'aucun commentaire ; j'étais restée l'entière maîtresse de mon secret. Madame Beck seule l'avait pénétré : où ne pénétrait-elle pas avec et sans ses doubles clefs ? Du reste, elle était discrète, et ce fut elle encore, ce jour-là, qui pour dépister les curieuses, s'il y en avait, répandit le bruit que j'avais la migraine. Soit. J'acceptai ce baptême de mon malaise apparent ; mais quel nom donner à mes croissantes angoisses ? Malgré sa promesse il n'avait pas reparu. « Attendez-moi. » J'attendais, et le deuxième jour arrivé à sa fin me trouvait encore dans la classe solitaire, véritable âme en peine, errante comme une ombre.

Cette fois, madame ne vint plus me rappeler le règlement ; mais elle m'envoya miss Genevra Fanshawe, agent admirablement choisi pour la circonstance et dont les premières paroles furent : « Comment va, ce soir, votre migraine ? » Où fuir pour échapper à miss Genevra qui entamait l'interminable et lamentable histoire de ses propres migraines depuis sa dentition ?

Je remontai donc et je me couchai aussi volontiers que si j'avais vu mon lit plein de scorpions ; je savais que ce serait pour moi un lit de torture. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un autre émissaire arriva, la bonne Goton :

— Buvez, Chouchou, cela vous fera dormir comme une marmotte.

Mourant de soif et doutant fort qu'un narcotique même pût me faire fermer les yeux, j'acceptai la potion calmante. Assez agréable à boire, elle laissait un singulier arrière-goût.

XXXIII

La lampe nocturne éclairait le dortoir silencieux. Le sommeil versait ses classiques pavots sur toutes ces têtes et ces oreillers exempts de soucis. Seule, je ne dormais pas, malgré la potion calmante de madame et l'opium qu'elle contenait très-certainement. Peut-être avait-on mal calculé la dose ; dans tous les cas le but n'était pas atteint. Loin de tomber dans la torpeur, je me sentais pleine d'une excitation étrange. L'imagination me disait :

« Cette nuit m'appartient. Regarde comme elle est belle ! Les morts mêmes quitteraient leur tombeau pour en jouir. Sors de cette cage où l'âme ne peut déployer ses ailes, où le corps même sent doublement le poids de son argile. Tu étouffes dans ce dortoir où fume une lampe blafarde. Viens respirer librement sous la vaste tente du ciel, éclairée par l'astre des nuits. »

J'avais entr'ouvert l'épais rideau de la croisée ; je voyais la pleine lune luire dans l'azur immense et profond ; il devait régner au dehors une délicieuse fraîcheur. J'eus soudain comme une vision du parc royal à minuit. Un vaste bassin de pierre, au bord duquel je m'étais souvent assise dans mes promenades solitaires, m'apparut avec son cercle d'épaisse verdure et son eau transparente dont je m'amusais à regarder le fond tapissé de mousse. Si je pouvais me trouver transportée dans le parc, franchir autrement qu'en imagination l'enceinte interdite jusqu'au lendemain matin, et braver les sentinelles !

Impossible de dormir, et bien plus impossible encore de rester couchée tout éveillée avec cette soif ardente de l'air extérieur ! Ah ! je m'en souviens. J'ai remarqué, l'autre jour, une ouverture dans la clôture du parc ? C'était une étroite crevasse qui laissait l'œil pénétrer dans une allée de

tilleuls aux troncs réguliers comme une colonnade. Madame Beck, assurément, ne passerait pas par cette ouverture-là, mais j'y passerai peut-être. Si je tentais l'aventure. Le parc entier serait à moi, le parc qui doit être si beau par ce splendide clair de lune.

De quel sommeil profond dorment toutes mes compagnes de captivité ! Comment elles respirent paisiblement dans cette atmosphère qui me suffoque. Quelle heure peut-il être ? La pendule de la classe me le dirait. Ses grands chiffres noirs doivent parfaitement ressortir à la clarté de la lune sur le cadran blanc.

Par ces chaudes nuits, la porte du dortoir restait ouverte ; je n'avais pas même un loquet à soulever. Le plancher me trahirait-il ? non, car j'évitais la seule planche mal jointe qui craquait parfois sous des pas plus pesants d'ailleurs que le mien ; en cet instant surtout je fus légère comme une plume. L'escalier de chêne gémit bien un peu d'être foulé à l'heure de son repos, mais me voilà arrivée dans le carré.

La porte des classes est fermée ; l'entrée du corridor est ouverte et laisse voir le grand vestibule qui communique avec la rue. D'un côté, la prison ; de l'autre, la liberté !

Chut ! l'heure sonne. Malgré le solennel silence qui règne dans notre cloître, il n'est encore que onze heures. Mon oreille suit la vibration du dernier coup dans la distance où il va mourir ; mais ne se trompe-t-elle pas en croyant percevoir un autre son lointain, celui d'un harmonieux orchestre ? C'est du côté du parc qu'il vient. Oh ! si je pouvais entendre de plus près cette suave musique, assise auprès du bassin verdoyant ?

Dans le corridor même est suspendu mon costume de jardin, le grand chapeau de paille dont je m'abrite contre le soleil, et le grand châle qui me protège contre les soirées trop fraîches ; je prends mon chapeau et mon châle. Tout vient en aide à qui aspire à la liberté : il n'y a pas de clef à chercher pour ouvrir la porte cochère ; elle se ferme par une sorte de ressort qui ne s'ouvre qu'à l'intérieur et ne fait aucun bruit. Seulement je n'ai pas encore essayé de le faire jouer. Décidément le ciel m'est propice ; la porte semble s'ouvrir d'elle-même sous la faible pression de ma main. Je m'étonne en franchissant le seuil de la facilité avec laquelle on peut

s'échapper de prison et, comme tous les prisonniers, je ne regarde pas même derrière moi, tant j'ai hâte de m'éloigner dans la direction du parc.

La musique lointaine s'est tue, mais elle se fera peut-être entendre de nouveau. Un autre son arrive à mon oreille, semblable au bruit sourd des flots sur une grève. En tournant le coin d'une rue, quelle est ma surprise de voir un certain mouvement qui va croissant jusqu'à une place pleine d'une foule endimanchée, joyeuse et béante devant le spectacle d'un édifice public brillamment illuminé ! L'aspect du parc, que j'atteins bientôt et où j'avais cru trouver la solitude et le clair de lune, est vraiment magique. C'est un véritable jardin enchanté, une forêt d'arbres couverts de pierres précieuses, de rubis, de topazes, de saphirs, d'émeraudes, de diamants, plus nombreux que les gouttes de la rosée. La grille de fer entre les colonnes de pierre est surmontée d'un arc-en-ciel parsemé d'étoiles, merveilleuse illumination. De tous côtés on aperçoit des pyramides, des obélisques, des sphinx, tous les symboles de la mystérieuse Égypte. Que signifient ces réjouissances ? Aurait-on découvert le bœuf Apis à Bruxelles ?

La clef du mystère m'est bientôt donnée par l'envers du décor et l'odeur nauséabonde des lampions. C'est une fête toute moderne, une fête nationale ; la Belgique célèbre l'anniversaire de son indépendance et de sa régénération politique. J'avais entendu parler d'une révolution belge, fille de la révolution de 1830 à Paris, de coups de fusil tirés par des bourgeois, de barricades et de bouteilles cassées. On m'avait même montré dans la basse ville un monument élevé en l'honneur des martyrs de la liberté et où leurs reliques plus ou moins apocryphes étaient déposées. C'était justement cet anniversaire-là en l'honneur duquel un *Te Deum* avait été chanté le matin même à la cathédrale et tant de lampions fumaient ce soir !

La foule était grande dans le parc, foule bigarrée, de tous rangs et de toute condition. Les bourgeois de la ville avaient mis leurs habits du dimanche ; beaucoup de paysans des environs et d'artisans assistaient aussi à la fête. Mon costume au milieu de la cohue ne pouvait guère exciter l'attention ; je pris seulement soin d'abaisser le large bord de mon chapeau sur mon visage, et ainsi masquée, je ne craignis plus les mauvaises rencontres.

Le spectacle de la gaieté universelle aurait dissipé mes idées noires, si j'en avais eu en ce moment, comme les illuminations avaient chassé du

voisinage toutes les chauves-souris. Depuis longtemps le bonheur et l'espérance m'avaient serré la main pour me dire adieu ; mais cette même main, je la refusais fièrement au désespoir.

Mon ardent désir était d'atteindre le bassin de pierre entouré d'épais ombrages qu'aurait peut-être respectés l'illumination. J'étais toujours altérée de sa fraîcheur et de sa verdure, et par un véritable mirage, je voyais toujours la douce image de la lune réfléchie dans son miroir de cristal.

Le plus court chemin m'était bien connu, mais j'en étais sans cesse détournée par l'une ou l'autre chose. J'approchais cependant et je découvrais déjà les arbres serrés qui entouraient le bassin, lorsque j'entendis les sons d'un chœur vraiment céleste et comparable à celui qu'entendirent les bergers de Bethléem, dans la nuit où leur fut apportée la joyeuse nouvelle. Je m'appuyai contre un arbre pour ne pas fléchir sous l'émotion que me causaient ces torrents d'harmonie. Il semblait y avoir d'innombrables voix et d'innombrables instruments ! Le chant et la musique cessèrent ; mais la foule des promeneurs continua de se porter du même côté. En suivant cette marée montante, j'arrivai près d'un élégant édifice dans le goût byzantin, un grand kiosque élevé au milieu du parc. Ce que j'avais entendu n'était, au dire des auditeurs, qu'un chœur de *Freyschutz* ; la nuit, la distance, les scènes qui m'entouraient, ma disposition d'esprit, avaient prêté à la musique un caractère religieux qu'elle n'avait pas.

Un grand nombre de dames, fort brillantes en leurs atours, l'illumination aidant, étaient assises en cercle autour du kiosque. À leurs côtés ou debout derrière elles se tenaient des cavaliers plus ou moins élégants. La plèbe formait le cercle extérieur.

Ce fut parmi la plèbe que je me plaçai, préférant, pour plusieurs causes, rester là dans le voisinage des jupons courts et des sabots (car il y avait même des sabots), et ne voir que de loin les robes de soie, les cachemires et les chapeaux à plumes.

— Mademoiselle est bien mal placée, me dit tout à coup une voix connue.

Je me retournai pour voir celui qui m'adressait ainsi la parole. C'était un bourgeois de Bruxelles, un libraire-papetier. Il faisait beaucoup de

fournitures au pensionnat. On le disait assez bourru même pour ses pratiques ; pour ma part, je l'avais toujours trouvé poli et obligeant ; il m'avait un jour rendu service en changeant de la monnaie étrangère. Sa rude enveloppe cachait en tous les cas un bon cœur, et sous ce rapport, il n'était pas sans affinité avec M. Paul, ce qui ne pouvait lui nuire dans mon esprit.

Il insista pour me faire pénétrer plus avant et poussa la civilité jusqu'à me procurer une chaise. Puis il se retira sans me faire une question, sans m'adresser une remarque superflue. M. Paul n'avait pas tort d'aimer à fumer un cigare et à lire un feuilleton chez M. Miret.

M. Miret venait de me rendre, sans le vouloir, un assez mauvais service. Juste devant moi se trouvait assis M. de Bassompierre et sa fille, Graham et sa mère, et j'entendis très-distinctement ma marraine dire à Pauline :

— Quel dommage que Lucy ne soit pas avec nous ! J'aime tant son caractère tranquille, sa manière calme de jouir d'un plaisir.

Je n'étais donc pas bannie de leur pensée ; jamais ils ne le seront de la mienne ; j'aurais bien voulu que Graham ne tournât pas la tête de mon côté et ne persistât pas à me regarder comme il le faisait. J'avais en vain baissé la tête ; il s'était levé et semblait prêt à venir à moi. Comment échapper à une petite scène de surprise que toute leur bienveillance n'eût pu rendre agréable ? Il n'y avait qu'un seul moyen ; je demandai grâce à Graham par un geste qu'il comprit, s'il était vrai toutefois qu'il m'eût reconnue. Il me sembla lui voir faire un léger signe de tête avant de se rasseoir, et quelques secondes après il jeta de mon côté un regard de sollicitude plutôt que de curiosité ; ce regard fut pour moi comme un zéphyr printanier après les rigueurs de l'hiver. Graham n'était pas tout à fait de glace pour la pauvre Lucy Morton ; une petite place me restait dans son cœur, et il en conserva dans le mien une plus grande selon toute apparence, quoique je ne l'aie jamais exactement mesurée. C'était comme la tente de Peri-Banou dans le conte oriental. On pouvait la porter dans le creux de la main, mais si on ne tenait pas cette main serrée, la même tente magique pouvait s'étendre démesurément et suffire pour abriter une armée.

Je profitai d'un moment où Graham parlait à Pauline pour m'éloigner. Il pourrait croire, en résumé, que Lucy Morton était ce soir-là au parc, enfouie

sous un grand châle et sous un grand chapeau de paille, mais il n'en aurait jamais la certitude absolue.

C'était assez d'aventures comme cela ; mon excitation d'esprit semblait avoir eu tout le temps de se calmer. Eh bien, non ! l'idée de rentrer au pensionnat, de remonter dans le dortoir et me remettre au lit me répugnait à un degré indicible. Mon imagination ne s'était pas mise en campagne pour si peu ; ce n'était là que le prologue du drame de la nuit ; je ne sais quel mystère planait encore pour moi sur ce théâtre de gazon et de feuillage, éclairé par l'illumination ; il devait rester dans les coulisses d'autres acteurs prêts à entrer en scène ; un pressentiment invincible me le disait.

Trois beaux grands arbres, aux troncs presque enlacés, couvraient d'un dais d'ombrage un petit tertre verdoyant surmonté par un banc où plusieurs personnes auraient tenu à l'aise, mais qui semblait abandonné à une seule par marque de respect. La petite compagnie en possession de cet agréable site, se tenait rangée autour du banc ; une seule dame avait franchi le cercle avec une petite fille qu'elle tenait par la main. La petite fille, malgré cette main très-décidée à ne pas la laisser échapper, se livrait aux évolutions les plus fantasques, à des contorsions qui me frappèrent tout de suite par leur étrangeté perverse et trop connue. Il n'était pas besoin de la pelisse de soie lilas et du boa de cygne blanc, toilette des jours solennels, pour reconnaître Désirée Beck, à moins qu'un autre lutin d'enfer n'eût pris sa ressemblance.

À quelle main pouvait se pendre ainsi Désirée ? Quel bras pouvait-elle ainsi tendre, quel gant déchirer, quelle robe froisser, sinon le bras, la main, le gant, la robe de madame sa mère, de madame Beck en personne, avec son châle imitant à s'y méprendre un cachemire de l'Inde, et son chapeau vert tendre en harmonie avec le coloris de ses joues ?

Certes, j'aurais cru madame et Désirée dans leurs lits, dormant toutes les deux du sommeil de l'innocence dans l'enceinte sacrée de la rue des Fossettes ; mais je me rappelai alors ce que j'avais souvent entendu dire aux sous-maîtresses et dont je n'avais pas plus tenu compte que de cent autres commérages, à savoir que madame Beck, à l'heure même où on la supposait ronflant sous ses rideaux, était parfois sortie en grande toilette pour aller à l'opéra, à la comédie, ou en société ; madame n'avait à aucun degré les goûts monastiques.

Cinq à six messieurs formaient le cercle autour du banc. J'en reconnus tout de suite plusieurs ; le frère de madame, M. Victor Kindt ; près de lui un homme à moustaches, à la longue chevelure d'artiste, à la physionomie calme et mélancolique, mais dont les traits offraient une ressemblance dont je ne pouvais manquer d'être émue. Malgré certaine réserve et certain flegme, malgré de nombreux contrastes, cette physionomie me rappelait une figure mobile, expressive, tour à tour couverte d'un nuage et éclairée d'un rayon de soleil, une figure où, à travers les ombres d'un caractère souvent fantasque, j'avais vu luire des éclairs de sensibilité profonde et d'une inspiration voisine du génie. M. Joseph Emmanuel, malgré son caractère pacifique, était bien le frère de M. Paul.

Un troisième personnage, également connu de moi, se tenait un peu en arrière, courbé sur son bâton ; mais sa robe de prêtre et sa vénérable tête chauve n'en faisaient pas moins la figure la plus remarquable du groupe. La présence du père Silas n'avait rien d'insolite au milieu d'une fête célébrée en commémoration d'une révolution que le clergé belge avait patronnée dès l'origine, car il y avait vu surtout le détrônement d'une dynastie protestante. N'avait-on pas chanté le matin même un *Te Deum* pour les martyrs du calendrier politique ?

Le père Silas se tenait donc debout près du banc rustique et de la personne qui l'occupait, si l'on peut donner ce nom à un amas de riches étoffes sur lequel on semblait avoir jeté une tête séparée du tronc. Cette tête, d'une pâleur cadavéreuse, était ornée d'énormes pendants d'oreilles dont les diamants formaient à eux seuls une petite illumination. Salut à madame de Walravens ! c'est bien elle ; et, si j'en pouvais douter, la manière dont elle vient de brandir sa béquille à pomme d'ivoire contre Désirée qui tempête et crie pour aller manger des friandises dans le kiosque, me convaincrail de son identité.

Toute la conjuration, toute la junte secrète, le conseil des trois, se trouve là : madame de Walravens, madame Beck, le père Silas. Pour MM. Joseph Emmanuel et Victor Kindt, ils restent étrangers, j'en suis certaine, aux manœuvres entreprises contre moi. Tandis que je demeure clouée sur place et comme fascinée par la vue d'un basilic à trois têtes, je ferai peut-être bien de raconter ce que j'avais pu apprendre, d'après la rumeur générale, de l'origine et de l'objet du voyage de M. Paul.

XXXIV

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Madame de Walravens, effrayante à voir comme une idole hindoue, possédait aussi, à ce qu'il paraît, l'importance d'une idole pour son entourage. Elle avait été très-riche autrefois, et, bien que tombée depuis à la charge d'un étranger, la perspective d'un retour à la fortune ne lui était pas fermée. Une vaste propriété située à la Basse-Terre à la Guadeloupe et apportée par elle en dot à son mari, avait été séquestrée à l'époque de la banqueroute de la maison commerciale, mais elle pouvait finir par être complètement dégagée par une bonne administration et la présence sur les lieux d'un agent fidèle.

Le père Silas prenait à la chose un intérêt qu'expliquent son désir d'alléger le fardeau qui pesait sur son élève et l'espoir secret de voir ladite propriété revenir à l'Église, grâce à la dévotion de madame de Walravens. Madame Beck, parente à un degré éloigné de la vieille bossue, mais ne lui connaissant pas de parente plus proche, calculait de son côté, avec une sage prévoyance maternelle, les chances que pouvait lui offrir cet héritage. Elle n'était pas femme à faire, sans un motif d'intérêt, sa cour à cette rébarbative et méchante créature.

Pour le père Silas, il s'agissait encore d'arracher M. Paul à l'hérésie. Madame faisait également d'une pierre deux coups. M. Paul était l'agent le plus propre à sauvegarder, par son habileté et son honnêteté, le futur héritage, et c'était en même temps le mari tenu depuis des années en réserve et qu'il s'agissait de ne pas se laisser souffler par l'Anglaise. Nos bons apôtres fermèrent les yeux sur les périls du voyage et du climat. Quant à M. Paul, un appel fait à son dévouement ne pouvait manquer d'être entendu. Toute sa vie n'avait-elle pas été une immolation perpétuelle à un pieux souvenir ? Quelle peine éprouvait-il d'ailleurs à quitter l'Europe ? Quels étaient ses plans d'avenir ? Je les ignorais tout à fait ; mais ce que je savais parfaitement, c'est qu'on avait eu soin de faire jouer les grands ressorts du devoir et de la religion pour l'éloigner.

Cachée par le feuillage, j'écoutais la tête appuyée sur mes mains, espérant surprendre quelque indication concernant M. Paul et son départ, car il devait être parti ; mais la conversation, des plus banales, roulait toujours sur les toilettes, les illuminations, la musique, la beauté de la nuit. Madame de Walravens ne pouvait tolérer les toilettes modernes que madame Beck se hasardait à défendre, et si l'acariâtre vieille ne s'emportait pas davantage en se voyant contredite en cela, c'est qu'elle était préoccupée d'autre chose. Son étrange tête tournait en effet tantôt à droite, tantôt à gauche ; elle attendait avec impatience l'arrivée de quelqu'un.

— Où donc est Marie-Justine ? s'écria-t-elle enfin.

Marie-Justine ! avais-je bien entendu, ou décidément rêvais-je éveillée ?

Marie-Justine, c'était le nom de la nonne dont j'avais vu le portrait dans l'oratoire de la rue des Mages. Que pouvez-vous lui vouloir, madame de Walravens ? et croyez-vous qu'il suffise d'un mot pour l'évoquer de son tombeau ? Vous irez bientôt à elle ; mais elle ne viendra plus à vous, à moins que vous n'ayez la puissance de la sorcière d'Endor. Serait-ce vous, dans ce cas, qui faites ainsi sortir la nonne du jardin de sa tombe séculaire ?

La question qui m'avait paru si étrange n'étonna personne, à ce qu'il paraît.

— Marie-Justine, répondit M. Joseph Emmanuel, doit être dans le kiosque avec mon frère. Elle sera ici dans un instant.

La conversation continua sur Marie-Justine, et je crus comprendre que c'était une jeune personne à marier et riche qu'on destinait à quelqu'un de la compagnie. MM. Victor Kindt et Joseph étaient tous deux garçons ; mais plusieurs plaisanteries décochées à un M. Henrich Muller, grand jeune homme aux cheveux blonds, qui se trouvait là, annonçaient qu'il était aussi sur les rangs. Au milieu de tout ce badinage, madame de Walravens manifestait de plus en plus son impatience par de rauques exclamations, ce qui ne l'empêchait pas d'exercer une implacable surveillance sur Désirée et de la menacer à chaque instant de sa béquille.

— La voilà ! s'écria soudain l'un de ces messieurs.

Quand l'imagination prend son vol, qui peut l'arrêter ? Quel arbre nu et dépouillé par l'hiver, quel buisson rabougri, quel pacifique animal tondant l'herbe au bord du chemin ne peuvent être métamorphosés en redoutables fantômes par les jeux de la lumière et de l'ombre ? Malgré moi, je frissonnai et fermai presque les yeux pour ne pas voir ; mais si je ne me mis pas à rire au même instant de ma peur, c'est que des idées d'un tout autre ordre firent invasion dans mon esprit. J'avais devant moi une jeune fille fraîchement sortie de quelque pensionnat, très-formée déjà, très-florissante de santé et douée de la beauté du pays. Une abondante chevelure encadrait sa figure ronde ; elle tenait son chapeau à la main et montrait, en riant, des dents fort belles.

Trois personnes l'accompagnaient : un monsieur et une dame d'un certain âge que je l'entendis, je crois, appeler mon oncle et ma tante ; la troisième personne se tenait un peu en arrière... Madame Beck mentait donc en disant qu'il partait par l'*Antigua* ! L'*Antigua* avait bien mis à la voile, mais M. Paul était encore là.

Je me sentais déchargée d'un énorme fardeau ; mais étais-je contente ? Oui, contente et triste à la fois. Quelle était donc cette Marie-Justine ? Je l'avais déjà aperçue rue des Fossettes, où elle venait aux petites parties intimes dont madame nous excluait le dimanche. C'était une parente des Beck et des Walravens. Elle devait apparemment son nom de baptême à la nonne qui aurait été sa tante, si elle avait vécu. D'après ce qu'on m'avait dit, son nom de famille était Saint-Sauveur. Orpheline et riche héritière, elle avait M. Paul pour tuteur ; il était également son parrain. La question de son mariage occupait beaucoup la junte. M. Paul fut un moment raillé par tout

le cercle. On le plaisantait sur l'enlèvement de sa pupille, et madame Beck y mettait surtout une certaine pique.

— Vous verrez, disait-elle, que mon cousin ne pourra jamais se séparer de Marie-Justine.

M. Paul répondit qu'il regrettait d'avoir dû retarder, contrairement à l'avis de si bons amis, l'heure un peu précipitée de son départ. L'*Antigua* faisait voile en ce moment, sans lui, pour la Guadeloupe ; mais il avait arrêté son passage sur le *Paul-et-Virginie*.

— J'avais à terminer, poursuivit-il, une petite affaire qui me tenait fort à cœur et dans le secret de laquelle je n'ai voulu mettre que Marie-Justine, dont la discrétion et le bon vouloir me sont connus.

— Ah ! je veux tout ce que vous voulez, mon parrain !

M. Paul prit la main de son aimable filleule et la pressa de ses lèvres reconnaissantes. Cette démonstration parut singulièrement agacer les nerfs du jeune Teuton, Heinrich Muller ; il murmura même entre ses dents quelques mots dont M. Paul se mit à rire d'un air vainqueur. Jamais je ne lui avais vu ce genre de gaieté. Il entendait à merveille la plaisanterie ce soir-là et la retournait avec usure contre ses auteurs. Il n'était plus question que de faire fortune en Amérique et un riche mariage au retour, à en croire, du moins, madame Beck, qui riait aussi, à contre-cœur sans doute, car ses projets sur M. Paul rencontraient à la fois des obstacles dans le passé, le présent et l'avenir. Cette perspective d'un mariage entre un homme de quarante ans, sans fortune et désintéressé, et une très-jeune héritière, aurait été sans doute examiné plus à fond par un esprit plus froid que le mien ou plus sceptique. J'en avais assez vu, assez entendu pour sentir, sous le châte que je serrais autour de moi en m'éloignant d'un pas rapide, le bec du plus cruel des vautours. Pour la première fois, je connaissais la jalousie. J'avais pu fermer les yeux et les oreilles aux amours de Graham et de Pauline ; je concevais l'harmonie de ces deux natures ; il ne pouvait entrer dans ma pensée de la troubler ; l'amour inspiré par la beauté, né de la beauté, ne me regardait pas ; je n'avais rien à démêler avec lui, mais cet autre amour pour qui les yeux ne sont pas le chemin du cœur, cet amour qui naît plus des contrastes que des sympathies, cet amour que la douleur coule en bronze dans sa fournaise ardente, cet amour soumis par l'intelligence aux difficiles

épreuves et qui, après les avoir traversées, doit être à l'abri de tous les assauts du caprice, cet amour-là, je ne pouvais y renoncer de même. J'avais placé ma confiance en lui : comment voir d'un œil impassible son anéantissement ?

Déjà j'étais loin du parc radieux, et je me hâtai de regagner la rue des Fossettes à travers un quartier plus sombre, plus silencieux, où je ne rencontrais plus que des bourgeois, regagnant comme moi leur domicile, lorsque, dans une rue étroite, toute voisine de la nôtre, une voiture presque lancée au galop sur le pavé raboteux me contraignit de me serrer contre le mur d'une maison pour ne pas être écrasée. Mes yeux me trompent-ils ? J'ai cru voir agiter un mouchoir blanc par la portière. Serait-ce un signal pour moi ? Quel signal ? Ce n'est certainement pas la voiture de M. de Bassompierre ni celle du docteur Jean. Ni l'hôtel de Bellevue, d'ailleurs, ni la Terrasse, ne sont dans cette direction. C'est encore moins M. Paul, que j'ai laissé dans le Parc en si nombreuse compagnie ; madame et Désirée sont dans le même cas. Je suis bien certaine d'arriver avant elles. La voiture qui les ramènerait ne tournerait pas d'ailleurs le dos à la maison. J'ai laissé la porte cochère entr'ouverte ; pourvu qu'elle le soit encore et qu'un mauvais génie n'ait pas fait jouer le ressort intérieur ! En ce cas, comment rentrer sans esclandre ? Quelle scène me fera madame à son retour !

Mes appréhensions étaient vaines. Un bon génie, au contraire, a tenu la porte ouverte ou lui dit : « Sésame, ouvre-toi. » Me voilà dans le vestibule, me voilà dans l'escalier ; pour surcroît de précaution j'ôte mes souliers ; j'entre en retenant mon souffle ; je referme doucement la porte sur moi ; je monte jusqu'au dortoir, et je m'approche de mon lit.

XXXV

LE SECRET DU REVENANT.

Me voici arrivée, je puis enfin respirer librement... Mais le moment d'après, je ne sais comment j'ai pu retenir un cri de terreur... Dieu soit loué ! j'ai étouffé ce cri.

Dans le dortoir comme dans la maison, régnait à cette heure le silence du tombeau. Chaque pensionnaire dormait dans son lit d'un sommeil tranquille, qu'aucun rêve même ne semblait agiter. Dix-neuf lits contenaient dix-neuf corps immobiles... Le mien, le vingtième... je l'avais laissé vide... vide j'aurais dû le retrouver. Qu'est-ce donc que j'aperçois entre les rideaux entr'ouverts ? Quelle figure étrange y usurpe ma place ? Est-ce un voleur qui a profité de l'accès qui lui a été ménagé à la porte de la rue et qui est là étendu faisant le guet ? Mais ce corps noir me semble n'avoir rien d'humain... Serait-ce un chien errant qui est venu se blottir dans cet asile ? S'il allait soudain s'élancer sur moi ? Il faut cependant que je m'en approche. Courage ! faisons un pas !...

J'eus une sorte de vertige lorsque je vis à la faible lueur de la lampe, couché sur mon lit, le fantôme... la nonne !

En ce moment, un cri m'eût perdue. N'importe ce que je voyais, je ne pouvais laisser échapper aucune expression d'effroi... Je ne pouvais même impunément m'évanouir. Heureusement, j'exerçais encore quelque contrôle sur mes sensations. Mes nerfs s'étaient retrempés dans les derniers incidents. Exaltée par le spectacle des illuminations, par la musique, par le contact de la foule, je pouvais défier les spectres. Sans hésitation, sans exclamation aucune, je fondis sur ma couche et sur le revenant. Rien ne s'élança sur moi, rien ne bougea. De mon côté seul était le mouvement, la vie, la force, la réalité. Je saisis instinctivement cette substance étrange, cet incube, ce fantôme et le secouai. Il s'affaissa sous ma main, puis, soulevé, il retomba par terre. Le mystère était vaincu.

Adieu l'hallucination, adieu la vapeur magique, l'apparition chevauchant sur un rayon de la lune, la vision de la nuit. La nonne se transforma en un long traversin, revêtu d'une robe noire et d'un voile blanc. Le costume était du moins parfaitement conforme à celui du rôle joué par le mannequin. La main qui avait préparé l'artifice avait tout fait pour produire l'illusion. Mais cette main, qui la révélera ? Je me faisais à moi-même cette question, quand je trouvai sur la guimpe du revenant, fixée avec une épingle, une étiquette de papier portant ces mots ironiques tracés au crayon :

« La nonne du grenier lègue sa défroque à Lucy Morton. On ne la reverra plus dans la rue des Fossettes. »

Qui donc avait pu m'apparaître trois fois sous ce costume ? aucune femme n'avait la taille de ce fantôme. Je ne pouvais un seul instant attribuer à un homme cette machination.

J'avais donc été mystifiée ; mais soudainement affranchie de toutes les terreurs que cause la foi aux choses surnaturelles, je dédaignai de me préoccuper trop longtemps du mot de cette énigme triviale. Je débarrassai mon lit de cette défroque et je la cachai sous mon oreiller. Le bruit du fiacre de madame se faisait entendre. Épuisée par plusieurs nuits d'insomnie, et succombant peut-être enfin à la réaction du narcotique, je m'endormis profondément.

XXXVI

UN HEUREUX COUPLE.

Le lendemain de cette mémorable nuit d'été ne fut pas un jour ordinaire. Je ne veux pas dire qu'on vit éclater des signes prodigieux dans le ciel ou sur la terre. Je ne fais allusion à aucun phénomène météorologique : il n'y eut ni tempête, ni tourbillon, ni pluie diluviale. Au contraire, le soleil se leva radieux avec tout son éclat du mois de juillet. L'Aurore se para de ses plus beaux rubis et de ses roses les plus fraîches. Les heures matinales se réveillèrent toutes vermeilles et arrosèrent les coteaux de leur plus douce rosée ; dégagées de leur voile de vapeur, elles traversèrent l'azur du firmament pour atteler les célestes coursiers au char du dieu de la lumière et elles les conduisirent tout glorieux dans un horizon sans nuage.

Bref, en simple prose, jamais Bruxelles n'avait vu un jour plus beau ; mais je doute qu'excepté moi seule aucun des habitants de la rue des Fossettes se souciât de le remarquer ou s'en souviene. Un événement occupait toutes les têtes, un événement qui occupait aussi mon esprit, mais qui, n'ayant pas le mérite de la nouveauté pour moi, et ne pouvant plus me surprendre ni m'intriguer au même degré que les autres par son occurrence

imprévue, me laissait toute ma liberté d'observation ou d'impression pour les circonstances accessoires.

Quel était donc cet événement sur lequel je réfléchissais comme toute la maison en me promenant dans le jardin pour jouir de l'air matinal, admirer la pureté de la lumière et contempler les fleurs nouvellement écloses ?

De quoi s'agissait-il ?

Le voici : quand on récita la prière du matin, une place se trouva vide dans le premier rang des grandes pensionnaires ; quand on servit le déjeuner, une tasse de café ne fut réclamée par personne ; quand la fille de chambre fit les lits, elle prit d'abord pour une pensionnaire endormie un traversin qui, disposé dans le sens de sa longueur, était couvert d'une robe et d'une cornette de nuit ; mais elle s'aperçut bientôt de sa méprise en essayant de réveiller la dormeuse ; et enfin, quand la maîtresse de musique de miss Genevra Fanshawe vint à l'heure accoutumée lui donner sa leçon, cette jeune personne, si heureusement douée, fut introuvable.

En vain la chercha-t-on de la cave au grenier ; pas la moindre trace de miss Fanshawe, pas le moindre indice de ce qu'elle pouvait être devenue. Cet astre du pensionnat de madame Beck s'était évanoui, la nuit précédente, comme une étoile filante dévorée par les ténèbres.

Quelle fut la stupéfaction des sous-maîtresses ! Quant à la directrice, dont la police se trouvait enfin en défaut, elle était saisie d'horreur. Jamais je ne l'avais vue si pâle et si terrifiée ; ce coup l'atteignait dans ce qu'il y avait de plus sensible, de plus vulnérable en elle : son intérêt ! Mais, comment avait pu arriver le malencontreux événement ? Par quelle issue avait donc passé la fugitive ? Aucun carreau de fenêtre n'était cassé ; aucune serrure forcée ; tous les verrous se retrouvaient à leur place. On se perdait en conjectures. Personne, même encore aujourd'hui, n'a la clef de cette énigme... Personne, excepté la maîtresse d'anglais !... Seule, je savais comment certaine grande porte était restée poussée contre le linteau pour favoriser cette évasion, qui semblait inexplicable. Je me rappelais aussi la voiture qui avait roulé bruyamment si près de moi et le mouchoir blanc agité comme un signal par la portière. Ces circonstances et quelques autres rendaient la chose aussi claire pour moi que le jour. Il s'agissait d'un enlèvement.

Voyant le profond embarras de madame, j'en eus pitié, et, pour la mettre sur la voie, je prononçai le nom du chef d'escadron du Hamel. Madame était parfaitement au fait de cette liaison, dont elle avait rejeté toute la responsabilité sur mistress Cholmondeley. Ce fut à elle et à M. de Bassompierre qu'elle eut recours pour en savoir davantage.

Nous trouvâmes l'hôtel de Bellevue parfaitement au fait de ce qui venait d'arriver. Genevra avait écrit à sa cousine Pauline, en l'entretenant vaguement d'intentions matrimoniales. Quelques communications avaient aussi été faites par la famille du Hamel. M. de Bassompierre s'était déjà mis à la poursuite des fugitifs ; il les rejoignit trop tard. Enfin, au bout de la semaine, la poste m'apporta la lettre suivante :

« Mon vieux *Tim* (abréviation de Timon), qu'en dites-vous ? Je suis partie, comme vous voyez... partie sous vos yeux. Nous n'étions pas gens, Alfred et moi, à cheminer à pas de tortue vers le temple de l'hyménée ; nous avons pris la poste pour arriver plus vite au même but.

« Alfred, qui vous appelait le Dragon (le dragon des Hespérides), vous a rencontrée si souvent depuis quelques mois qu'il a appris à vous voir d'un moins mauvais œil. Il espère que vous ne lui garderez pas rancune des frayeurs qu'a pu vous causer l'apparition de la nonne. En revanche, vous n'aurez plus rien à craindre de lui ; vous lui avez fait vous-même une fameuse peur, un soir que, parvenu dans le grenier, au risque de se rompre le cou, il vous vit soudain entrer au moment où il allumait son cigare pour prendre patience en m'attendant, et un autre soir encore où il a failli tomber en bas de l'arbre qui lui servait d'échelle pour escalader la maison.

« Commencez-vous à deviner qu'Alfred était la nonne du grenier et qu'il y venait pour voir votre très-humble servante ?

« Je vais vous dire comment il s'y prenait pour venir jusqu'à moi. Vous savez qu'il a ses entrées à l'Athénée, où sont deux de ses neveux, les fils de madame de Melcy, sa sœur aînée. La cour de l'Athénée est de l'autre côté du grand mur qui borne votre promenade favorite, l'allée défendue. Alfred est aussi adroit pour grimper que pour faire des armes ou pour danser. C'était un jeu pour lui de faire l'escalade de notre pensionnat en montant

d'abord sur le mur, puis en se suspendant à l'arbre qui domine le grand berceau et repose quelques-unes de ses branches sur le bord du toit de notre chaste asile. De ce toit, Alfred parvenait bientôt dans la première classe ; de la première salle, il n'est pas difficile de monter jusqu'au grenier. Un soir, il faillit se rompre le cou en tombant de l'arbre et fut sur le point d'être surpris par deux personnes, madame Beck elle-même et M. Paul Emmanuel, à ce qu'il croit, se promenant alors dans l'allée.

« L'année dernière, j'avais raconté à Alfred la légende de la nonne, ce qui lui donna l'idée de son déguisement romanesque. Avouez que cette comédie fantastique a été bien jouée ; sans la robe noire et le voile, le prétendu revenant eût été mainte fois surpris par vous et ce chat-tigre jésuite, M. Paul. Vous avez la foi l'un et l'autre, et Alfred n'en admire que davantage votre intrépidité. Moi, c'est votre discrétion qui me semble surtout admirable... Vous avez pu subir les fréquentes apparitions du spectre sans crier, sans appeler à vous toute la maison et tout le voisinage ! C'est sublime !

« Comment avez-vous trouvé mon idée de vous donner la nonne pour camarade de lit ? J'avais fait moi-même sa toilette... n'était-elle pas bien faite ? Avez-vous crié, enfin, en l'apercevant cette fois ? J'avoue que j'en aurais perdu la tête ; mais vous avez, vous, des nerfs doublés d'acier. Vous êtes impassible et insensible, insensible à la joie comme à la peine et à la terreur ! En vérité ! vous vous montrez bien digne de ce surnom de *Diogène* qui vous fut donné par moi, pauvre petite sensitive !

« Mais parlons de mon enlèvement, qui a dû vous scandaliser, madame ma mère-grand ! Ai-je ri de m'envoler ainsi par ce beau clair de lune ! Je vous assure que c'est un excellent tour que j'ai joué à ma cousine et à cet ours de docteur Jean, pour leur faire voir qu'avec leurs grands airs je pouvais me marier tout aussi bien qu'eux. M. de Bassompierre a d'abord jeté feu et flamme contre Alfred ; il parlait même d'intenter des poursuites pour détournement de mineure et pour autre chose encore dont j'ai oublié le nom. Quoi qu'il en soit, le voyant si sérieux, j'ai dû jouer un peu le mélodrame, tomber à genoux, sangloter, pleurer, tremper trois mouchoirs de poche. Touché de ma douleur, ce cher oncle a tout pardonné. Nous allons être mariés une seconde fois ; le premier mariage, à ce qu'on dit, ne serait pas valide. Je vais avoir une dot et un trousseau confié au bon goût de

mistress Cholmondeley. Je me laisserai faire, parce qu'Alfred n'a que sa noblesse et son épée. On l'accuse de trop aimer les dés et les cartes ; c'est sans doute une calomnie. D'ailleurs, je suis là pour le guérir de ses défauts. Aussi, m'en coûte-t-il de faire dépendre la dot qui m'est promise de la parole écrite qu'on exige d'Alfred pour être sûr qu'il ne touchera plus une carte ni un dé.

« Je ne puis trop admirer le génie de cet adorable ami ! Avec quel à-propos il a choisi la nuit des fêtes, alors que, d'après ses calculs, madame devait infailliblement assister au concert du parc ! Je suppose que vous y êtes allée avec elle. Je vous vis vous lever et sortir du dortoir à onze heures. Vous revîntes avant madame, n'est-ce pas ? car ce fut bien vous que nous rencontrâmes dans cette rue étroite où j'agitai mon mouchoir par la portière de notre voiture !

« Adieu ! prenez part à ma félicité : envoyez-moi vos aimables compliments : oubliez un moment, en ma faveur, votre misanthropie, chère Diogène, et soyez heureuse autant que moi.

« LAURE, comtesse DU HAMEL,
née GENEVRA FANSHAW. »

« *P. S.* Eh bien ! me voici comtesse, à présent. Papa, maman et mes sœurs seront enchantés, j'espère. Ma fille la comtesse ! Ma sœur la comtesse ! Est-ce que cela ne sonne pas mieux que mistress John Graham... madame Jean, hein ? »

Si je continuais l'histoire de Genevra Fanshawe, le lecteur s'attendrait sans doute à apprendre qu'elle finit par expier ses légèretés de jeunesse. Il n'est que trop vrai : l'avenir lui réservait son lot de souffrance.

Je raconterai brièvement tout ce qui me fut révélé de sa destinée.

Je la revis au terme de sa lune de miel. Elle vint faire une visite à madame Beck, et me fit prier de me rendre au salon. Elle se jeta dans mes bras en riant ; elle avait un air radieux ; elle n'avait jamais été plus belle et plus pimpante, avec ses joues vermeilles et ses cheveux gracieusement

bouclés. Le chapeau blanc et la robe de nouvelle mariée, le voile de dentelles, les fleurs d'oranger lui allaient à ravir.

— J'ai ma dot ! s'écria-t-elle tout d'abord. (Genevra ne négligeait jamais le solide, et j'ai toujours pensé qu'il y avait dans son caractère l'élément commercial, malgré son mépris affecté pour la bourgeoisie.) L'oncle Bassompierre est tout à fait ramené à nous. Peu m'importe qu'il appelle Alfred un fat... c'est le résultat de sa grossière écorce d'Écossais. Je suis sûre que Pauline m'envie et que le docteur Jean est furieusement jaloux... jaloux à se brûler la cervelle. Si c'est ainsi, je suis bien heureuse, je n'ai plus rien à désirer... excepté une voiture et un hôtel... Mais je dois vous faire voir mon mari... Alfred, venez.

Alfred, à cette voix, accourut d'une pièce voisine où il subissait les compliments et les réprimandes de madame Beck. Je fus présentée sous mes divers noms : le Dragon, Diogène, Timon ! Le jeune officier se montra fort poli. Après des excuses assez bien tournées sur l'apparition de la nonne, il conclut en me disant que sa meilleure excuse était là devant moi, sa fiancée elle-même.

Et alors Genevra le renvoya à madame Beck, me gardant tout entière pour elle-même, afin de m'accabler de sa folle gaieté et de ses enfantillages. Elle me fit admirer son anneau de mariage, se traita de madame la comtesse, et me demanda à tout moment si ce titre-là n'était pas bien sonnant. Je fus, de mon côté, peu communicative, ne cherchant nullement à adoucir les aspérités de mon caractère. Cela ne me servit de rien. Elle ne se rebuta pas ; elle comptait sur mes rudesses ; elle me connaissait trop pour s'attendre, disait-elle, à des compliments. — Je lui plaisais comme cela ; plus elle me trouvait morose et prosaïque, plus son hilarité éclatait.

Peu de temps après son mariage, M. le comte du Hamel se décida à quitter l'armée afin de s'arracher plus sûrement à de dangereuses liaisons et à ses habitudes de dissipateur. On lui procura un poste d'attaché d'ambassade, et il emmena sa jeune femme dans une cour étrangère. J'aurais pensé qu'elle m'oublierait dans ce beau monde ; mais non, pendant plusieurs années elle renouvela de temps en temps avec moi une capricieuse correspondance. La première année et une grande partie de la seconde, elle ne me parlait dans ses lettres que d'elle et d'Alfred. Puis Alfred s'effaça

dans l'arrière-plan du tableau, et le premier rôle appartient à l'héritier présomptif, un second Alfred Fanshawe de Bassompierre du Hamel.

Ce petit personnage était un être merveilleux, un enfant prodige, qui m'attirait des reproches sur l'incrédulité flegmatique avec laquelle je recevais le récit de ses progrès inouïs. « Je ne savais pas ce que c'est qu'un cœur de mère ; la tendresse maternelle serait toujours de l'hébreu ou du grec pour moi. »

Par le cours naturel du temps, ce petit phénomène subit toutes les vicissitudes de la pauvre humanité : il eut successivement une dentition pénible, la coqueluche, la rougeole, etc. ; madame la comtesse ne me laissait ignorer aucune des péripéties du drame. Elle me confiait les douleurs et les anxiétés de la plus malheureuse mère du monde, invoquant toutes mes sympathies. La peur me gagna d'abord : à des lettres si pathétiques je faisais les plus pathétiques réponses ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y avait encore là beaucoup d'affectation et d'exagération. Aussi retombai-je dans ma cruelle insensibilité. Le petit martyr, lui, fit face à la tempête comme un vrai héros. Cinq fois il se trouva à l'article de la mort, et cinq fois il ressuscita miraculeusement.

Les années succédèrent aux années. De funestes présages se traduisirent en murmures contre Alfred père. M. de Bassompierre fut appelé au secours du ménage ; il eut à payer des dettes, et des dettes fort peu honorables, qualifiées toutefois de dettes d'honneur. Plaintes sur plaintes. Genevra avait plus que jamais besoin de sympathies. Il lui fallait quelqu'un pour partager ses chagrins. À la lettre, elle savait parfaitement en alléger le poids en associant une amie à son désespoir, et Genevra vécut, somme toute, moins éprouvée qu'aucune femme que j'aie connue.

XXXVII

Vous confierai-je, ô lecteur ! la révolution qui se fit dans ma propre destinée après les événements de la fête nocturne à laquelle je vous ai conduit avec moi ? Vous confesserai-je tous mes nouveaux sentiments ? Vous dirai-je mes agitations et mes jalousies, mes craintes et mes espérances, mes songes, tour à tour si rians et si sombres ?

Je me crus délaissée, et j'étais forcée de dévorer toutes mes souffrances de cœur dans cet isolement où nous plonge l'absence de celui qu'on attend toujours et qui ne revient pas.

Enfin arriva le jour de l'Assomption. Il y avait congé ce jour-là. Pensionnaires et maîtresses, après avoir entendu la messe le matin, étaient allées faire une longue promenade à la campagne et goûter dans une ferme. Je n'étais pas sortie avec elles, car dans deux jours *le Paul et Virginie* mettait à la voile, et je me cramponnais à ma dernière chance de voir M. Paul, comme un naufragé à la dernière planche de salut.

Il y avait quelques pupitres ou quelques bancs à réparer dans la première classe, et généralement on profitait des jours de fête pour faire ces réparations-là, qui n'auraient pu être exécutées quand les salles étaient remplies d'élèves. J'allais m'éloigner moi-même pour laisser la place libre quand j'entendis un bruit de pas.

— C'est le menuisier, me disais-je ; mais les ouvriers travaillent généralement deux ensemble. Je crois, en vérité, que, pour enfoncer un seul clou, il faudrait deux menuisiers belges. Aussi tout en nouant les rubans de mon chapeau, qui, jusque-là, était resté suspendu à ma main, je fis la vague réflexion que je ne distinguais que le pas d'un seul ouvrier. Autre remarque.

Les captifs dans les prisons et les habitantes d'un pensionnat ont quelquefois le loisir d'observer les moindres circonstances de l'acte le plus indifférent. — Il me sembla que cet ouvrier solitaire portait des souliers fins au lieu de lourds sabots ou de souliers à gros clous. Peut-être le maître menuisier endimanché voulait-il voir ce qu'il y avait à faire avant d'envoyer ses ouvriers. Je venais de jeter mon écharpe sur mes épaules quand le nouveau venu ouvrit et s'avança. Je tournais le dos à la porte, et j'éprouvai un tressaillement, une sensation curieuse, trop soudaine et trop rapide pour être analysée. C'était lui !

Combien de nos prières ne sont jamais exaucées par le Ciel ! Parfois aussi le Ciel nous écoute. M. Paul portait l'habit avec lequel il comptait s'embarquer, un surtout garni de velours, et cependant il devait s'écouler encore deux jours avant son départ. Il avait l'air ouvert et presque gai.

Quelle que fût la cause de cette gaieté inaccoutumée, je ne pouvais répondre à son sourire par un froncement de sourcil. Notre entrevue serait, naturellement courte, pourquoi ne pas nous quitter amis ? À quoi bon laisser percer une jalousie hors de saison, si bien fondée qu'elle pût me paraître ? Après m'avoir dit juste ce qu'il avait dit aux élèves et aux autres sous-maîtresses, il me serrerait la main comme à chacune d'elles ; il effleurerait peut-être ma joue de ses lèvres pour la première et dernière fois, et tout serait fini ; le gouffre des mers nous séparerait, gouffre que je ne pourrais franchir pour aller à lui et à travers lequel sa pensée ne s'envolerait peut-être pas une seule fois vers moi. Un vain orgueil devait-il me priver de la douceur mélancolique d'un dernier adieu ?

Il mit ma main dans l'une des siennes, et de l'autre il écarta mes cheveux pour mieux regarder mon visage. Un sourire triste fit place alors à son sourire enjoué. Quelques paroles pleines de sympathie vinrent sur ses lèvres ; mais son regard exprimait bien mieux le sentiment qu'il éprouvait, celui d'une mère qui revoit un enfant que la misère ou la maladie ont beaucoup changé.

— Paul ! Paul ! s'écria en ce moment une voix qui me crispa les nerfs ; Paul, venez donc au salon ; j'ai tant de choses à vous dire. Joseph et Victor sont ici.

Et madame Beck, se jetant entre M. Paul et moi, semblait vouloir me percer de son regard comme d'un stylet. Elle écartait son cousin. Je crus qu'il céda ; je m'écriai :

— Que je suis malheureuse !

Et je fondis en larmes.

— C'est une crise nerveuse, dit madame Beck avec un calme ironique. Laissez-la-moi, je lui ferai prendre un peu d'eau de fleur d'oranger.

Tout breuvage offert par madame m'eût fait l'effet du poison ; l'idée seule d'être abandonnée à sa merci m'épouvantait.

— Laissez-moi, dit M. Paul d'un ton brusque qui me rendit la vie, laissez-moi, madame !

— Mais cela ne peut se passer ainsi, répliqua madame Beck. Êtes-vous dans votre bon sens ? Faut-il faire appeler le père Silas ?

— Femme ! s'écria le professeur avec un accent concentré, femme, sortez à l'instant.

Il y avait dans cet accent l'expression d'une juste colère qui m'inspira pour lui un sentiment passionné.

— Vous avez tort, poursuivit madame Beck en insistant. Vous vous abandonnez à votre imagination. Vous avez besoin d'être conseillé et dirigé par vos amis.

— Vous ne connaissez pas ce qu'il y a en moi de résolution, madame, dit M. Paul, et vous le connaîtrez... Modeste, continua-t-il moins sèchement en l'appelant par son nom de baptême, soyez sensible et bonne. Vous avez un cœur de femme, ne le fermez pas à la pitié. Voyez ce pâle visage, et laissez-vous toucher. Vous savez que je suis votre ami et que mes amis peuvent compter sur mon dévouement ; mais je suis malheureux de ce que je vois, et il faut que je reçoive et donne une consolation. *Laissez-moi*, vous dis-je.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si impérieux que je ne reconnus pas l'habileté de madame dans sa persistance. Elle ne gagna rien, du reste, à rester plantée devant lui comme une statue ; car il la prit tout à coup par la main, sans violence, sans manquer de courtoisie, mais de manière à la faire pirouetter jusqu'à la porte, qu'il referma sur elle avec un certain bruit.

— Vous vous êtes donc crue oubliée ? me dit-il alors.

— Hélas ! monsieur, j'avais fini par le craindre, et l'oubli, c'est la mort pour moi.

L'instant de colère était déjà passé. Le sourire était sur ses lèvres et dans le regard qu'il m'adressa.

— Enfant que vous êtes ! faut-il donc vous dire, comme à ma cousine : vous ne me connaissez pas ? Dans tous les cas, je viens me justifier. Prenez votre châle et votre chapeau, nous avons une assez longue excursion à faire ensemble en ville.

Sans lui adresser une seule question, je pris mon châle et mon chapeau. Il me conduisit d'abord par les boulevards et me fit asseoir plusieurs fois sous les arbres sans me demander si j'étais fatiguée.

— Comme elle est pâle ! disait-il, Cette figure me fait mal.

— Ah ! monsieur, je ne suis pas belle, je le sais.

Ces mots m'échappèrent.

Je ne me rappelle pas une seule époque de ma vie où l'idée de ce que je laissais à désirer sous ce rapport n'eût traversé ma tête ; jamais elle ne m'avait assaillie si cruellement.

— Qui vous la dit ? Ce n'est pas moi, assurément, répondit-il avec un sourire d'une douceur inexprimable.

Et ses yeux brillèrent d'un humide éclat sous leurs longs cils espagnols.

À compter de ce moment, je compris ce que j'étais pour lui... et j'éprouvai une confiance qui me rendait bien indifférente à l'opinion de tout autre que lui.

— Poursuivons notre marche, me dit-il.

Combien de temps dura notre promenade ? Je l'ignore, la journée était belle ; l'excursion longue ; mais qu'elle me sembla courte ! M. Paul m'entretenait de son voyage ; il comptait rester trois ans à la Guadeloupe. Que ferais-je pendant son absence ? Il m'avait entendue manifester plusieurs fois des désirs d'indépendance, parler d'ouvrir une école à mon compte. Avais-je tout à fait renoncé à ce projet ?

— Non, mais le chiffre de mes épargnes est encore trop faible pour rien entreprendre.

— Je ne voudrais pourtant pas, reprit-il, vous voir rester dans la rue des Fossettes, où j'ai la vanité de croire que je laisserai un grand vide. Vous me regretterez, je l'espère, vous-même... et si vous preniez du chagrin...

— Je ferai de mon mieux pour supporter la douleur de l'absence.

— Mais j'ai encore une autre objection, Lucy, à vous laisser chez ma cousine. Je vous écrirai de temps en temps, et rue des Fossettes la transmission de mes lettres courrait certains dangers.

— Personne n'osera les intercepter, monsieur. Qui donc s'arrogerait ce droit ? m'écriai-je. Je me révolterai contre un pareil acte de discipline avec toute ma volonté de protestante.

— Doucement... doucement, reprit-il ; soyez tranquille, j'ai mon plan, et tout est prévu.

En parlant ainsi il s'arrêta.

Nous étions arrivés au milieu d'un des plus propres et des plus jolis faubourgs de Bruxelles. Les maisons étaient généralement petites, mais d'un aspect riant ; M. Paul avait fait halte devant un seuil en pierre blanche et une porte garnie d'un marteau de cuivre luisant. Il ne frappa pas, mais il prit une clef dans sa poche et me fit entrer ; la porte se referma derrière nous ; aucune servante ne parut. Le vestibule, petit comme la maison, était peint fraîchement et avec goût. La croisée du fond laissait voir le vert feuillage d'une vigne qui tapissait le mur du côté du jardin. Le plus profond silence régnait dans la maison. M. Paul m'introduisit d'abord dans un petit salon, fort simple, mais fort gai. Le plancher était ciré, un brillant tapis occupait le centre de la pièce. Il y avait un lit de repos, une étagère garnie de porcelaines. La cheminée était décorée d'une pendule française, de deux lampes et de figurines en biscuit. Dans l'embrasure de l'unique croisée, qui était fort large et donnait un jour magnifique, une jardinière portait plusieurs vases garnis de fleurs. Sur un guéridon placé dans un coin et couvert d'une tablette en marbre, j'aperçus une boîte à ouvrage et un petit vase en cristal rempli de violettes, dont le parfum se mêlait délicieusement à la fraîcheur de l'air qui entra par la croisée ouverte.

— Oh ! la jolie petite maison ! m'écriai-je.

Et M. Paul sourit en me voyant si charmée.

— Est-ce ici que nous devons nous asseoir et attendre ?

— Laissez-moi d'abord vous faire voir d'autres recoins de cette coquille de noix.

— Pouvons-nous tout visiter ainsi sans être indiscrets ?

— Ne craignez rien.

Il me montra alors une petite cuisine avec un fourneau, nombre d'ustensiles et des casseroles reluisantes, deux chaises et une table, un petit buffet garni de vaisselle.

— Il y a un service à thé complet dans le salon, me fit-il observer encore, en me voyant occupée à regarder les assiettes, les plats, les verres, la carafe, etc.

Un petit escalier fort doux nous conduisit dans deux jolies chambres à coucher, et redescendus au rez-de-chaussée, nous fîmes halte avec une certaine cérémonie devant une porte un peu plus grande que les autres.

Tirant de sa poche une seconde clef, M. Emmanuel me dit :

— À vous d'entrer la première. Voici la pièce essentielle.

Je me trouvais dans une salle assez vaste, aux murs nus, comparativement à ceux des autres pièces. Il n'y avait pas de tapis ; le plancher n'était pas non plus ciré, mais d'une propreté remarquable. Deux rangées de bancs et de pupitres peints en vert formaient une espèce d'allée, terminée par une estrade avec une table et un fauteuil derrière lesquels se dressait un grand tableau noir. Deux cartes géographiques faisaient pendant de chaque côté.

— C'est donc une école ? m'écriai-je. Qui la tient ? Je n'avais jamais entendu parler d'un si joli établissement dans ce faubourg.

— C'est que l'ouverture de cet établissement n'a pas encore eu lieu. Voulez-vous accepter quelques prospectus pour les répandre ? La directrice est de mes amies.

Et il tira de sa poche plusieurs imprimés qu'il me mit dans les mains.

EXTERNAT DE DEMOISELLES,

FAUBOURG DE LAEKEN,

DIRECTRICE : MADEMOISELLE LUCY MORTON.

Que dis-je alors à M. Paul Emmanuel ?

Il est certaines circonstances de la vie dont il est difficile de retracer exactement le souvenir tant elles ressemblent à un rêve.

Je renonce à retrouver les paroles par lesquelles j'exprimai ma surprise reconnaissante : tout ce que je crois pouvoir me rappeler, c'est que je répétais continuellement :

— Est-ce bien vrai ? Quoi ! M. Paul, cette maison est à vous ? C'est vous qui l'avez meublée ? C'est vous qui avez fait imprimer ces prospectus ? Est-ce bien pour moi ? Suis-je réellement la directrice de cette école ? Y aurait-il une seconde Lucy Morton ? Répondez-moi donc ?

Il ne répondait rien ; son silence était éloquent ; lui aussi il semblait heureux.

— Il faut que je sache tout ! m'écriai-je ; tout !

— Ah ! dit-il enfin ; vous vous êtes crue oubliée. Pauvre Paul ! c'est là ta récompense pour tout le mal que t'ont donné le menuisier, le peintre, le tapissier ! Oubliée par moi, vous, Lucy ! Mais je n'ai eu qu'une pensée depuis deux semaines : assurer votre indépendance avant mon départ.

— Oh ! monsieur, c'est trop de bonté ! Que d'argent tout cela vous aura coûté ! Vous en avez donc beaucoup ?

Et en parlant ainsi de l'obligation matérielle, j'étreignais sa main avec une émotion qui lui disait que j'étais au fond du cœur agitée d'une pensée plus tendre.

— Oui, dit-il ; j'ai vendu ma clientèle, et j'espère en avoir bien placé le prix.

— Oh ! comptez sur moi, M. Paul ; je serai votre fidèle intendante. J'espère qu'à votre retour vous trouverez mes comptes en règle. Oh ! que de

bonté, M. Paul.

— Tout ce que je vous demande, reprit-il, c'est de soigner votre santé et d'être heureuse... pour l'amour de moi. Pensez à moi de temps en temps... et quand je reviendrai...

Il se tut un instant ; l'émotion m'empêchait moi-même de parler ; ses yeux étaient fixés sur les miens ; sa main écarta doucement mes cheveux de mon front. Je saisis cette main et y fixai mes lèvres. J'avais trouvé mon seigneur et maître, je lui rendais hommage. Oui, je baisai cette main comme une main royale.

XXXVIII

Le jour s'écoulait cependant, et sur ce faubourg si tranquille descendait l'ombre du crépuscule. M. Paul m'avait enfin persuadée que j'étais chez moi :

— Je vous demande, me dit-il, l'hospitalité. Occupé depuis le matin, ayant à peine eu le temps de m'asseoir, je prendrais volontiers une collation ; je désire que vous me l'offriez dans votre petit service de porcelaine.

Et pendant que je mettais le couvert, il sortit pour aller chercher ce qui nous manquait.

Avec quel bonheur je remplis mes fonctions d'hôtesse envers mon bienfaiteur !

La table du souper fut le guéridon, que nous plaçâmes sur le balcon. De ce balcon, derrière la maison, la vue s'étendait par-dessus les jardins du faubourg dans l'horizon de la campagne. L'air était frais et pur. Une lune si calme et si souriante se leva entre les cimes des peupliers que je sentis sa douce influence dans les battements de mon cœur. À côté d'elle scintilla bientôt une étoile, compagne timide de l'astre des nuits, et le silence même de cette heure solennelle trahit le murmure d'une source qui arrosait un clos planté de lauriers et de rosiers.

M. Paul éprouva comme moi le charme de cette harmonie, composée du murmure argentin de l'eau et d'une légère brise qui soulevait à peine le feuillage.

Heure de bonheur... Ah ! suspends ton vol, replie sur mon front tes ailes célestes. Ange des sentiments purs et tendres, prolonge cet entretien qui doit, pendant trois ans, remplir mon cœur de si doux souvenirs.

Notre souper fut très-frugal ; mais les fruits de la saison nous réjouirent plus que n'eût fait le plus riche festin. Et quel plaisir pour moi de servir M. Paul !

— Dites-moi, lui demandai-je, si le père Silas et madame Beck sont instruits de ce que vous avez fait pour moi... Ont-ils vu *ma maison* ?

— Mon amie, répondit-il, nul ne sait rien, excepté vous et moi. C'est un bonheur que j'ai réservé pour nous seuls, sans partage et sans profanation. Et puis, ajouta-t-il en souriant, j'ai voulu prouver à miss Lucy que je pouvais garder un secret. Combien de fois elle m'a reproché mon manque de réserve et de discrétion ; combien de fois elle a insinué, la petite impertinente, que toutes mes affaires étaient le secret de Polichinelle !

Trop souvent, en effet, je m'étais permis de le railler sur ce point et sur plusieurs autres également vulnérables.

Il me donna ensuite plusieurs renseignements importants : et d'abord il n'était pas propriétaire de la maison ; je le devinais bien : M. Paul ne semblait guère destiné à devenir jamais propriétaire. S'il gagnait de l'argent, il ne le gardait pas ; il aurait eu besoin d'un trésorier.

— La maison appartient à un bon bourgeois de Bruxelles, reprit-il, à un de vos amis, Lucy, à un homme qui a pour vous beaucoup d'estime.

Ce fut pour moi une agréable surprise d'apprendre que le propriétaire était précisément M. Miret, le libraire.

— M. Miret, ajouta-t-il, possède plusieurs maisons dans le faubourg, et si la fortune ne vous favorise pas, vous aurez affaire à un propriétaire indulgent. Le loyer, du reste, est payé pour une année. Maintenant il s'agit d'avoir des écolières.

— Je distribuerai mes prospectus.

— Fort bien ; mais en attendant leur effet, si vous voulez débiter par l'éducation de trois petites bourgeoises, les demoiselles Miret sont toutes disposées à venir à votre école.

— En vérité, monsieur, vous avez pensé à tout. Les trois petites bourgeoises seront les bienvenues. Je ne tiens pas à débiter sur un pied aristocratique.

— Vous avez raison ; l'aristocratie viendra plus tard, si elle veut. J'ai encore à vous proposer une autre élève ; celle-là est une grande fille ; elle prendra seulement des leçons d'anglais, et comme elle est riche, elle les payera bien. Vous avez dû apercevoir quelquefois chez madame Beck, ma filleule et ma pupille, Marie-Justine de Saint-Sauveur ?

Trois mots venaient d'anéantir toute ma joie, de glacer mon sang. Je restai muette et je me sentis pâlir ; mais je ne cherchai pas à dissimuler cette pénible émotion.

— Qu'avez-vous donc ? me dit M. Paul. Souffrez-vous ? Vous êtes devenue tout à coup pâle comme une morte, froide comme une statue.

Je ne répondais pas.

— Voyons, ouvrez-moi votre pensée. Cette pâleur subite, si vous ne vous sentez pas malade, a une autre cause ; je la cherche en vain. Je vous parlais de Marie-Justine ; ces deux mots vous auraient-ils fait penser à la nonne de l'oratoire, à la nonne du jardin ? Seriez-vous aussi superstitieuse que je l'ai été moi-même ? Après la prosaïque révélation du mystère des apparitions de la rue des Fossettes, vous devez dormir bien tranquille. Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc ? Auriez-vous des secrets pour moi, qui n'en ai pas pour vous ?

Enfin je me décidai à parler. Les paroles se précipitèrent de mes lèvres ; je lui racontai toute la scène nocturne, les discours que j'avais entendus sur lui et sur celle qu'on lui tenait en réserve comme une récompense à son retour de la Guadeloupe.

Il comprit et s'écria :

— Mes amis ont pu concevoir cette absurde pensée ; est-ce à moi de vous dire combien elle m'est étrangère ? Une autre Marie-Justine a joué un grand rôle dans mon existence ; je croyais qu'après elle il n'y aurait plus de place pour personne dans mon cœur flétri. Je me trompais, Lucy ; à vous l'avenir si j'en ai un, sans renier le passé, pas plus que nous ne renierons ni vous ni moi la foi de nos pères. Ma filleule est fiancée depuis six mois à un certain M. Heinrich Mülher, jeune et riche négociant allemand, jaloux comme un

tigre, doux au fond comme un agneau. On les mariera sans doute l'année prochaine. D'ici là, apprenez tout ce que vous pourrez d'anglais à la future de M. Mülher. Enfin, Lucy, puisqu'il faut tout vous dire, et prononcer le mot qui doit désormais associer ma destinée à la vôtre... Lucy, je vous aime ! Lucy, vous êtes celle à qui je veux désormais consacrer ma vie et mes affections les plus chères.

Après ce mot, tout était dit.

M. Paul me reconduisit jusqu'à la rue des Fossettes ; le clair de lune nous prêta sa magique lumière, un clair de lune comme celui qui dut éclairer les jardins d'Éden la première fois qu'Ève suivit les pas d'Adam !

La cloche de Sainte-Gudule sonnait neuf heures au moment où nous atteignîmes la porte du pensionnat de madame Beck. À cette même heure, dans cette même maison, dix-huit mois auparavant, l'homme qui me donnait le bras avait étudié ma physionomie, non pour tirer mon horoscope, mais pour savoir si sa cousine ne devait pas me rejeter dans la rue. Arbitre de ma destinée, combien il avait changé depuis à mon égard ! Combien le regard qu'il attachait maintenant sur moi différait de son regard d'alors !

— Je reviendrai, avait-il dit.

Et me répétant ces mots au moment des derniers adieux, il ajouta :

— Nous ne nous quitterons plus.

Le lendemain, *le Paul et Virginie* mit à la voile. Puisse-t-il être plus heureux que *le Saint-Géran* ! me dis-je en songeant au lamentable et dramatique épisode du naufrage de ce navire, et je ne fus tranquille qu'après avoir appris par une lettre de M. Paul lui-même son arrivée à bon port.

Trois années nous séparaient de l'heure du retour, trois années dont il ne devait être rien rabattu et que M. Paul consacra à l'accomplissement de sa mission à la Guadeloupe ! Ces trois années dont la perspective m'avait tant épouvantée furent peut-être les plus heureuses de ma vie. Un mot fera comprendre ce paradoxe apparent. J'avais aussi ma petite mission à remplir ; je voulais pouvoir rendre bon compte de l'espèce de dépôt qui m'avait été confié, faire fructifier l'argent semé par M. Paul. Avec cette pensée et l'espoir de l'avenir, comment aurais-je cédé à l'abattement ? Mon externat prospéra. Vers le milieu de la seconde année, je reçus d'Angleterre une somme assez importante et qui me tombait pour ainsi dire des nues. Il

paraît que miss Marchmont, sans avoir eu le temps de réaliser ses dernières intentions pour moi, ne m'avait pas tout à fait oubliée dans des dispositions antérieures ; mais son neveu, véritable harpagon, avait fait disparaître les papiers qui contenaient ce petit legs, ou n'avait pas tenu compte du mémorandum laissé à cet effet par sa tante. Atteint d'une maladie grave, le remords et la peur le saisirent ; il acquitta cette dette de conscience.

Cela me permit de joindre à la maison choisie par M. Paul, et que pour rien au monde je n'aurais voulu quitter, une autre maison voisine plus vaste et d'ajouter à mon externat un pensionnat que ma qualité d'étrangère contribua peut-être à mettre en vogue ; mais le grand secret de mon succès, le grand ressort de mon existence, était la pensée constante de répondre à l'estime de M. Paul plus encore qu'à celle du public. M. Paul ne me laissait pas languir faute de nouvelles comme une terre sans pluie et sans rosée. Presque tous les vaisseaux venant de la Guadeloupe m'apportaient des lettres de lui. Il écrivait comme il aimait, sa plume était vraie comme son cœur. Rien d'artificiel en lui.

Jamais il n'était question entre nous de catholicisme et de protestantisme ; nous adorions le même Dieu dans le même esprit, j'en étais bien certaine.

XXXIX

ÉPILOGUE.

Les trois années d'exil touchent à leur terme. Le retour de M. Paul est fixé ; il veut revenir en automne avant les grandes brumes de novembre. Il trouvera mon pensionnat aussi florissant que celui de madame Beck avant le départ du professeur de littérature qui en était l'âme. J'ai fait faire une jolie bibliothèque où sont rangés les livres confiés à mes soins. J'ai cultivé les plantes qu'il aimait ; il en verra plusieurs encore en fleur.

Le soleil a franchi l'équinoxe ; les jours se raccourcissent, les feuilles des arbres sont toutes jaunes, mais... il arrive.

Il y a eu déjà des soirées froides ; novembre nous envoie ses brouillards précurseurs ; le vent commence à faire entendre ses gémissements d'hiver... il devrait être arrivé.

L'aspect du ciel n'a jamais été plus changeant. Jamais les nuages n'ont pris des formes plus fantastiques. Parfois le ciel est tendu de noir, parfois le sombre rideau se replie et laisse voir un océan de pourpre et d'or où flotte un nuage blanc qu'on prendrait pour la voile d'un navire.

Dieu veille sur cette voile !

Le vent a tourné à l'ouest. Silence, oh ! silence, voix mystérieuse et sinistre du démon de l'ouragan qui vient crier à toutes les fenêtres ! Mais non, il crie et crie encore toute la nuit. J'erre en vain dans la maison pour lui échapper ; je ne puis apaiser la tempête des éléments ni celle de mon cœur. Vers minuit tous ceux qui ne dorment pas d'un sommeil de plomb entendent avec épouvante un coup de vent terrible !

La tempête rugit pendant sept jours. Elle ne s'apaisa qu'après avoir jonché l'Atlantique de débris. Elle ne cessa qu'après avoir rassasié l'abîme. Le calme ne renaquit sur les flots et dans les airs que lorsque l'ange destructeur, sa tâche accomplie, replia ces ailes dont le frémissement est la voix des tonnerres et des orages.

Ô Seigneur, rappelle ce messager de terreur ! Exauce enfin les prières des cœurs désolés, ces femmes et ces enfants à genoux sur tant de plages où mugissait la tempête ; tu n'as qu'un mot à prononcer. Hélas, quand ce mot fut dit, quand tout rentra dans le calme et le silence, quand le ciel serein se mira de nouveau dans le miroir de l'Océan, pour combien d'yeux le jour même était-il désormais la nuit !

Je m'arrête ici. Pourquoi troubler par la pitié les âmes paisibles ? Pourquoi assombrir les esprits auxquels sourit l'existence ? Que leur imagination se peigne dans les ravissements de la joie qui succède aux angoisses du péril, la plus tendre union, une vie fortunée.

Madame Beck tint longtemps encore pension. Le père Silas vit encore. Madame Walravens ne mourut qu'après avoir accompli sa quatre-vingt-dixième année.

Adieu !

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Courvey
- Sapcal22
- Bzhqc
- Acélan

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur